RACHETÉ

DERNIÈRE PARTIE (1)

XIII

La lumière du matin, entrant par les hautes fenêtres, s'appliquait en losanges contre le mur; la chaleur vague du soleil d'hiver augmentait la tiédeur de l'air. Verdy regardait autour de lui toutes ces choses rangées aux places opportunes et qui, dans la chambre paisible, paraissaient heureuses de leurs formes et de leurs couleurs. Il nota la richesse de l'ameublement, et, sans pouvoir se défendre d'une certaine admiration, lui naguère si misérable, il étendit le bras et se pencha pour palper les rideaux de soie qui couvraient la porte. Sur une petite table, auprès du chevet, il apercevait son or, ses lettres, le portrait de sa mère, les trois miniatures héritées de Margeret. Un petit miroir se trouvait aussi là, qu'il prit pour s'y voir : il venait de se rappeler que, dans la soirée, une vieille femme lui avait coupé la barbe et les cheveux, et qu'elle l'avait revêtu de cette chemise fine, embaumée d'une odeur d'iris. Ses joues creuses et son teint livide l'effrayèrent; il rebroussa du doigt les poils gris qui blanchissaient ses tempes. Pourtant, il essaya de se sourire, et découvrit alors ses gencives pâles, ses dents toutes chargées de tartre.

— Est-ce que je vais guérir? se demanda-t-il, et il tâta craintivement son bras nouvellement ligaturé et pansé au benjoin.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 mai.

— Iris et benjoin... tous les parfums de l'Arabie, observa-t-il. — Et il rit largement, ravi de songer qu'il était parfumé maintenant, lui, le vagabond et le mendiant de la veille.

— Oui, je guérirai, conclut-il. Ces gens-là me soigneront bien.

Depuis un moment, un pas léger courait par intervalles dans le corridor; une voix gaie, modulée, pénétrante, s'élevait, conversant à distance avec d'autres voix dont on ne percevait pas les réponses.

— Où donc ai-je entendu ce timbre-là? songeait Verdy, et il chercha d'abord très loin dans sa mémoire, pour s'arrêter enfin sur l'image de cette jeune fille qui, la veille, parlait de lui avec Mikaïl.

— Véra Ivanovna... dit-il. Cette langue russe est si jolie dans la bouche des femmes!

Il était disposé, ou plutôt résolu, à jouir de tout ce qui l'entourait. La gouvernante Alexandrine entra avec une mine revêche, attisa le feu du poêle, rangea les meubles, suspendit les effets à des patères. Puis, ce fut Véra qui tourna le bouton de la serrure. Elle jeta d'abord un coup d'œil par l'entre-bâillement de la porte; puis elle osa s'approcher et déposer sur la table l'objet qu'elle tenait à la main : une jacinthe pâle, sans odeur, fleurie au-dessus d'un vase étroit et dont les racines s'épanouissaient dans l'eau. Il la salua, la remercia, lui tourna quelque compliment à la française; elle fit une révérence, bien profonde pour le mince personnage qu'il était, répondit par des mots russes qu'il ne comprit pas, et s'échappa.

— Elle ne sait pas le français, pensa-t-il. — Et, ramené à l'idée de sa solitude, demeuré seul en effet après que la vieille fut ressortie à son tour, il commençait à s'impatienter et à souffrir, quand Véra, marchant sur la pointe des pieds, reparut.

— Causons, maintenant! dit-elle en souriant.

— Oui, causons! puisque, par bonheur, vous connaissez ma langue, Véra Ivanovna?

— Vous m'avez appelée par mon nom, remarqua-t-elle, et moi, je ne sais pas le vôtre.

— Voici : Jacques Verdy.

— Dites aussi le nom de votre père.

— Antoine Verdy.

— Eh bien! Jacques Antonévitch, il ne faut pas avoir d'inquiétudes au sujet de votre mal. Douchkof va venir; c'est un très bon médecin qui nous a toujours soignés tous. Pour les blessures, surtout, il est infaillible. D'ailleurs, qu'est-ce qu'une

blessure au bras? Les blessures au corps peuvent atteindre des organes, mais les blessures au bras!... Ainsi, vous allez vous guérir bien vite. C'est ce que je vous ai répondu tout à l'heure en russe. Je vous ai dit : « J'ai une autre jacinthe qui va fleurir sur mon poêle. Quand elle s'ouvrira, votre plaie sera fermée. »

— Merci du vœu, répondit-il. Mais ne parlons plus de ces misères, voulez-vous?...

— Oui, n'en parlons plus! oublions!

— Parlons de ma patrie... poursuivit-il avec tristesse. Et il lui sourit d'un humble sourire qui demandait, pour la France, l'aumône de quelques mots français.

— La France est un très beau pays, repartit-elle aussitôt. Les gens de France ont reçu de Dieu en abondance les richesses de la nature et les dons de l'esprit. Aussi, combien nous aimions la France, dans cette maison, avant toutes ces guerres! Mon grand-père m'apprenait lui-même le français, il disait que ç'avait été de tout temps la langue de la science et de la vérité. Il m'expliquait aussi votre histoire, et ce que vos rois ont fait de grand pour votre peuple. Car c'est un savant que mon grand-père, en dépit de sa rudesse apparente; s'il a tant d'attachement aux coutumes russes, c'est parce qu'il connaît toutes les mœurs d'Europe. Combien de fois, dans mon enfance, l'ai-je entendu lire et converser le soir avec Douchkof; je m'endormais sur ma chaise, et quand je m'éveillais au milieu de la nuit, je les revoyais encore là sous la lampe, qui feuilletaient leurs livres. Ils disaient une fois quelque chose que je n'ai pas oublié depuis. Ils disaient que Paris est un grand foyer; et moi, — ne riez pas, j'étais une petite fille, — je voyais dans mon esprit un brasier immense où toutes les ressources de votre pays venaient se consumer.

— Il fallait voir plutôt un grand centre de lumière, éclairant le monde entier.

— Si c'était vraiment la lumière que votre ville envoie au monde, quelle gloire pour votre patrie, Jacques Antonévitch! Mais la France nous a fait un autre cadeau... Le jour même où vous passiez la frontière, mon grand-père a détruit tous nos livres, oui tous, excepté un petit Évangile que j'avais. Hélas! combien de temps ces méchancetés dureront-elles?

Elle s'arrêta, et parut retenir par un effort de tout son visage, les larmes qui montaient au bord de ses cils. Verdy lui souriait silencieusement. Elle avait seize ans, peut-être; grande et svelte, elle penchait son front et ses yeux charmans : un front haut, bombé, plein de pensées; des yeux gris, en éveil sous ce lobe puissant, et qui, dominant tout le visage, en éclairaient l'ovale, pâle et

régulier. Il l'écoutait aussi, car ces paroles chantantes sur ce rythme étranger étaient comme une musique; et les *i*, substitués parfois dans sa bouche à d'autres voyelles, les articles qu'elle omettait de-ci, de-là, ajoutaient encore à l'innocence et à la tendresse de son discours.

Elle hésitait à parler davantage, ne sachant en somme rien sur la France, hormis le mal qu'on en disait journellement autour d'elle. Cependant, le malade se taisant toujours, elle poursuivit :

— Nous lisions les grands écrivains de votre littérature, Corneille et Racine, surtout; et nous ne pouvions nous mettre d'accord sur cette question : lequel des deux a plus de génie que l'autre?...

Elle fit en ce point une courte pause, cherchant à deviner dans quel sens un officier de hussards pourrait bien trancher le débat :

— Moi, je disais qu'il fallait préférer Corneille, parce qu'il a mieux montré ce que les hommes peuvent accomplir par la volonté, et ce que les femmes peuvent obtenir par la constance.

— Les jeunes filles ne parlent pas si bien en France, murmura Verdy.

Elle rougit, un peu déconcertée, puis continua :

— Sans la guerre, allez, ce pays-ci serait bien pareil à la France. La terre russe est si belle en été! Maintenant, elle est comme une morte sous son linceul; mais au soleil, elle revit, se lève, met sa robe de prairies et de moissons. Ici, le savez-vous? c'est la Petite-Russie; nous suivons encore les mœurs cosaques, d'après lesquelles on n'avait pas le droit de posséder les âmes, mais seulement le sol. Fermez les yeux, et vous pourrez rêver que vous êtes en France... D'ailleurs, sans la guerre, les hommes, en quelque lieu qu'ils fussent, ne retrouveraient-ils pas toujours leur pays?

Une intuition si prompte et si féminine contrevenait aux plus chères opinions de Verdy.

— La division du monde en différens états entretient naturellement la guerre, opposa-t-il. Pensez-vous qu'on se batte par plaisir? Non, c'est par intérêt, par nécessité...

— Ce n'est pas pour votre plaisir que vous avez reçu cette blessure, je le sais... Mais celui qui vous commande, celui qui vous emploie à son ambition damnée, dites, y aura-t-il dans l'enfer assez de feu pour le brûler?

— N'attendez pas que je prononce contre l'Empereur. Il répondra de nous tous devant l'histoire. Quant à moi, je suis son serviteur; mon affaire n'est pas de juger, mais d'obéir, d'agir, et de donner mon sang pour l'honneur des armes.

Elle réfléchit un moment, en inclinant davantage vers lui sa tête gracieuse et lui laissant voir la masse de ses cheveux châtains divisés en deux bandeaux sur son front, soutenus au-dessus de sa nuque par un peigne de vieil argent.

— Être soldat, c'est un peu comme être moine, reprit-elle à la fin. On prononce aussi des sortes de vœux.

— Nous prêtons serment, c'est vrai; mais quant aux vœux... nous ne sommes pas des petits saints!

Il rit, et elle sourit; pourtant, elle ne l'avait pas compris.

— Que dites-vous des saints? demanda-t-elle. Est-ce un jeu de mots français?

Verdy baissa les yeux sous le puissant regard qu'elle lui jetait, et, les baissant, vint à rencontrer les trois miniatures disposées sur la table à côté de lui. Il se ressouvint de Margeret.

— Oui, dit-il, sur un ton de repentir, c'était un jeu de mots français. Il y a des saints parmi nous : voilà la vérité.

Et il considéra avec plus de tristesse ces quatre visages du père, de la mère, de l'épouse et de l'enfant, auxquels il ajoutait dans sa mémoire la face de ce cadavre abandonné sans sépulture au bord d'un chemin.

— Est-ce votre fils, ce beau petit garçon? demanda Véra qui l'avait attentivement observé.

— Non pas, protesta-t-il. Je ne suis pas marié.

— Ah! tant mieux! car votre femme eût été trop malheureuse, si loin de vous!

— Oui, trop malheureuse... C'est justement ce que je disais un jour à l'homme dont toutes ces personnes-là sont en deuil.

Il se mit à raconter le détail de sa rencontre avec Margeret, leur marche derrière les troupes du 3e corps, leurs combats des bords du Dniéper, leur salut miraculeux. Il atténuait l'horreur des scènes et gardait pour lui le gros des souffrances endurées, car cette suite de tragiques épisodes faisait passer des ombres sur le visage de Véra; certains mots du récit apparaissaient en larmes dans ses yeux. Au contraire, il s'étendit sur la bonne nuitée d'Orcha, sur la joie et sur la maladresse avec lesquelles il s'était procuré là un peu de lait.

— Le paysan a dû croire que le *domovoï* avait tari sa vache, dit-elle en riant. Et elle expliqua ce que la croyance populaire rapporte des *domovoïs*, lutins qui ensorcellent les bêtes, brouillent les fuseaux, jettent le désordre dans les ménages.

— Ces démons ne font pas leurs malices dans cette maison-ci? demanda-t-il.

— Oh non! répondit-elle; et elle promena, non sans crainte,

ses yeux tout autour d'elle; — ils ne vont pas dans les maisons pieuses, les images les mettent en fuite.

Poursuivant, il vint à parler des derniers jours de Margeret, de sa rencontre avec l'Empereur, de sa mort.

— Hélas! hélas! disait-elle, voici donc la jeune femme veuve et le petit enfant orphelin!... Savent-ils déjà leur malheur?

— Pas encore... Il leur cachait ses misères.

— La grande âme!... Il les leur cachait!

Elle baisait l'une après l'autre ces figures en deuil, souriantes encore à la vie, si crédules aux mensonges du mort. Tout à coup, un bruit de grelots sonna clair dans la cour : elle sursauta.

— Douchkof! dit-elle, et regardant par la fenêtre, elle vit arrêté le traîneau d'où descendait son vieil ami.

Depuis cinquante ans que Douchkof s'employait à soigner les générations successives des Gvozdef, il en était venu à faire partie nécessaire de cette maison; peu s'en fallait qu'il ne se considérât comme le père de Véra. Très savant, très pauvre, il vivait si retiré qu'il avait presque désappris l'usage de la parole; son bégaiement, comme sa solitude, s'augmentait d'année en année. Jaune de visage, blanc de cheveux, il avait un peu la mine d'un moine mendiant. La plupart de ses cliens ne le payaient pas, et, loin de pouvoir acheter des habits neufs, il gagnait à peine de quoi pourvoir à sa nourriture, à l'eau-de-vie de son cocher et au fourrage de son cheval.

— Ah! vous voilà donc bien portante, Véra Ivanovna! dit-il à la jeune fille accourue au-devant de lui. Je me disais en chemin : Pourvu!... pourvu que sa santé n'ait pas souffert de ces grands froids...

Elle alla lui préparer du thé, et le barine introduisit lui-même le médecin près du blessé. Appuyé sur sa canne, debout au pied du lit, il assista dans un silence hostile à tout l'examen.

— Eh quoi, Douchkof! plusieurs semaines? répétait-il avec humeur, comme ils redescendaient l'escalier. Je ne veux pas garder cet homme aussi longtemps. Dès qu'il pourra se lever, je l'enverrai chez Goloborodko... Oui, chez Goloborodko, reprit-il plus haut en apercevant Véra.

Elle s'approcha d'eux, et saisit simplement la main de Douchkof, suivant une habitude câline qu'elle avait gardée de sa première enfance.

— Lisez-vous toujours beaucoup de livres? lui demanda-t-elle. Mais, en observant le visage de celle qui était sa petite-fille, il y découvrit un furtif chagrin, caché dans un pli des lèvres; et répondant à la pression de cette petite main caressante :

— Pour cette blessure, dit-il, aujourd'hui je... je ne peux rien voir, à cause de l'enflure. Peut... peut-être l'os est-il atteint. Alors oui... il faudrait couper le bras, comme je... l'ai fait l'autre jour à ce garçon qui était tombé du poêle.

Elle remonta toute triste, car, disant ceci, Douchkof avait tiré sa barbe et gratté son menton, comme il faisait pour les cas graves. Mais, en passant la porte de Jacques, elle changea sa figure et la refit souriante, puis, plus souriante encore en retrouvant plus las et plus alanguis les traits et les yeux du malade :

— Douchkof part sans seulement prescrire de remèdes. Il dit qu'il ne voit pas du tout le danger, et qu'il faut vous tenir bien calme et bien confiant...

Puis, rongée elle-même par plus d'une inquiétude, elle se hâta de rentrer dans sa chambre. Mais sachant où reprendre encore de l'espérance, elle tourna les yeux vers son recours ordinaire, vers cette figure peinte du Christ qu'éclairait dans l'angle une lampe posée sur une tablette.

— Mon Dieu! suppliait-elle, faudra-t-il donc qu'on lui coupe le bras!

XIV

Comme Verdy s'étirait, le lendemain matin à son réveil, sa main rencontra une sorte de cadre pesant, métallique, qui se balança et résonna longuement contre le mur. Il tourna la tête et vit suspendue une icône ancienne : sa face et ses mains tout enfumées apparaissant par des orifices, une épaisse enveloppe d'argent modelait autour d'elles une mître et des ornemens sacerdotaux; des rubis et des turquoises rehaussaient ce costume massif.

— C'est un saint Jacques, se dit-il, et reconnaissant Véra comme l'auteur de cette attention nouvelle, il attendit la jeune fille jusqu'au soir; elle ne parut pas. Une seule fois, durant toute la semaine, elle entra avec Gvozdef : une courte révérence, une mine désappointée, un silence involontaire, impatient, Verdy ne retint rien autre chose de sa visite; et quand elle se fut effacée derrière cette porte que son grand-père refermait soigneusement sur elle, il demeura plus seul et plus triste avec ses souvenirs.

De Saint-Cyr à la Moskowa, il suivait toutes les étapes de sa vie, s'arrêtant de préférence aux points glorieux, à ses citations, à ses actions d'éclat, aux cinq circonstances dans lesquelles l'Empereur lui avait personnellement adressé la parole. Mais des ères sombres s'étendaient entre ces brillantes époques : les enrichissant de rêves, il déduisait tout ce passé en épisodes imagi-

naires, contredits assez par le cours même des événemens, mais qui, pourtant, d'après la logique de ses désirs, auraient pu être. « Si je m'étais trouvé en Espagne avec le maréchal Soult?... » supposait-il; et fabriquant promptement un état de services rendus aux journées de Talavera ou d'Ocagna, il concluait : « Je serais chef d'escadrons, j'aurais la croix d'officier, je commanderais un escadron de la garde... » Ainsi, il eût été de la danse quand l'Empereur aurait dit : « Faites donner la cavalerie de ma garde »; et quand Murat, tout chamarré, debout sur ses étriers, sa pelisse flottant derrière lui, eût mis au clair son sabre insolent, quand il eût pris son galop en traçant à droite, à gauche, et sur sa tête de grands moulinets moqueurs, alors on aurait pu voir, juste dans ses traces, l'escadron Verdy, terrible et superbe, reconnu au passage et salué par l'Empereur.

Les fantassins ramassés, les cavaliers descendus auraient prouvé ce que valait cette troupe; car la vitesse étant ce qui décide des résultats du choc, on aurait eu de la vitesse dans cet escadron-là..... Ah! les charges, les bonnes charges d'autrefois! D'abord le « garde à vous »; l'alignement, les menus mouvemens par lesquels on rattrape, entre les escadrons, l'intervalle réglementaire de neuf pas, puis l'attente de l'instant où l'on va se lancer; car, pour toute charge, il n'y a qu'une seconde vraiment propice, et quelquefois, dans les commandemens, les contre-ordres, les faux départs, il arrive qu'on la laisse passer; enfin la prise d'allure, le bruit sourd du prudent trot d'approche qui ménage les poumons des chevaux, le cliquetis des armes, la fanfare deux fois ailée que les trompettes emportent et que le vent disperse; puis le galop suprême, l'allonge et la détente, la rage de l'attaque, l'ivresse du danger! Regagné à ces sentimens aigus, il venait à rechercher et à savourer, dans son périlleux passé, tous les risques qu'il avait courus : nuits de grand'garde aux veilles de bataille; l'horizon obscur, d'où l'ennemi s'avance; le terrain traître où se glissent des patrouilles; les mots d'ordre ou les balles de pistolet échangés; le silence ensuite, les longues stations sur un cheval endormi qui tire bas sa bride, la somnolente veillée d'armes, où, pouvant encore tenir les yeux ouverts, on ne peut plus empêcher l'esprit de divaguer. Puis tout le reste, tout l'effort joyeux, toutes les peines viriles jetées sans compter dans ce métier étrange, fait de guerre et de paix, de servitude et de liberté; joyeuses promenades du matin, quand on franchit sans souci les portes de la garnison et qu'on s'éloigne dans la lumière, dans la jeunesse et dans la santé; travaux poudreux du champ de Mars, revues solennelles, promptes alertes,

longues chevauchées, reconnaissances, surprises, embuscades, coups de main... Et sentant combien cette vie hasardeuse, inégale, combien cette noble vie du cavalier d'avant-postes lui tenait encore au cœur, il se réjouissait d'être resté jusqu'au bout un homme d'honneur et de n'avoir pas démérité de ses compagnons d'armes. Eux, cependant, chefs ou camarades, que savaient-ils de lui? Sans doute, sa mort leur était déjà annoncée; on pouvait la lire, inscrite sur les contrôles, à côté des bonnes notes qu'il avait toujours méritées... « Disparu... a cessé de suivre à partir de tel jour », ces vieilles formules de l'écriture militaire lui revenaient en mémoire avec un sens proche et cuisant.

— En somme, j'ai manqué ma carrière, concluait-il. Le maréchal n'a eu que ceci à dire : « Verdy est-il là?... » Oui, monsieur le maréchal, lui ai-je répondu, et il m'a envoyé me perdre au milieu des neiges; il m'a jeté dans des embarras dont je n'ai plus pu sortir ensuite. C'était son droit, oui, et c'était mon devoir. Mais Margeret avait raison, cette guerre est absurde. Je me retirerai auprès de ma mère, à Corbeil, j'épouserai une mignonne qui aura de beaux yeux comme cette Véra; j'achèterai un bateau pour la pêche, un cheval anglais pour mes courses à Paris et à Fontainebleau. Je lirai, surtout; oui, je lirai...

Puis, franchissant d'un bond ces dix années perdues pour le bonheur, il revenait à ce début de sa vie militaire, à ces lentes heures écolières, que l'horloge de Saint-Cyr laissait tomber si lourdement dans ces cours si sombres, tandis qu'on s'y promenait par bandes et qu'on y tournait perpétuellement à main gauche, comme des chevaux dans un manège. Seuls, les conscrits déclarés *busons* étaient exclus de ce mouvement; ils s'adossaient solitairement aux arbres; on les voyait là, chaussés de ces guêtres d'étamette qu'on jarretait au-dessus du genou, leur bonnet à gland incliné tristement sur l'oreille. L'ennui, d'ailleurs, était si bien de règle, que pour se distraire on inventait chaque jour une dispute et un duel... D'étranges bouts de dialogue, demeurés entiers dans sa mémoire, lui rappelaient ces scènes topiques. « Contre qui te bats-tu, conscrit? — Je n'en sais rien. — As-tu un compas? — On m'en attache un... » Les anciens organisaient ces rencontres, exerçant ainsi sur les jeunes cet arbitraire pouvoir que les uns et les autres sentaient pendre au-dessus d'eux; quant aux armes, le général ayant fait couper les baïonnettes carrément pour qu'elles ne pussent servir à ces exercices, on croisait sur le terrain non le fer, mais un compas fourré dans un manche à balai. Le sergent de ronde traversait parfois le corridor à point pour séparer les parties; d'autres fois, il ne pouvait que

ramasser le blessé; et les coupables, mettant sac au dos, allaient rattraper l'armée comme simples fusiliers.

Se battre pour sa belle eût été plus glorieux. Les occasions manquèrent à Verdy, mais non les tendres sentimens... Émilie était mariée, et le soupirant n'osait que faire des vers, bayer aux moineaux, réciter mal la théorie, coucher à la salle de police, jusqu'à ce que la coquette, prenant pour elle le rôle de hardiesse, eût été à pleines lèvres au-devant de ses aveux.

Un soir, au théâtre Feydeau... on jouait *Malvina*, de Méhul. La loge obscure ne contenait qu'elle et lui : elle se retourna, vint à lui, blotti tremblant contre la porte, et le prit dans ses beaux bras nus. Ah! la folle fille! et comme il l'avait aimée pendant tout un congé de semestre! Cinquante mille francs croqués sur sa légitime n'étaient que le juste prix de tant de bonheur. Ils allaient ensemble aux Bouffons, ils louaient une vélocifère, couraient dîner au village de Sceaux; se retrouvant dans le monde, ils faisaient les étonnés, puis dansaient jusqu'au jour, enjôlés au son de la harpe et du cor. Élégante, elle inventait sans cesse quelque turban, quelque écharpe, quelque *shall* à la mameluk, et les combinait avec ses antiques, avec ses ridicules, et tous ses autres agrémens, de manière à marquer chaque jour par une nouvelle toilette. Mais que sa robe fût de jaconas, de crêpe ou de soie, c'était toujours autour d'elle cet impudique vêtement fait exprès pour l'adultère: soit qu'elle le ramassât d'une main pour y mouler son corps, soit qu'elle le laissât pendre et flotter mystérieusement. Pour ne pas la compromettre, il venait aux rendez-vous costumé en bourgeois ; il portait alors un chapeau rond hollandais, une culotte feuille morte, des bottes à la Souwarof, un habit bien prenant à la taille, grimaçant aux épaules, et trois gilets de couleurs choisies. Il riait à présent de tous ces riens de leur costume, dont l'amour seul avait pu faire de grandes affaires; il rougissait de toutes ces folies que le seul désir de plaire avait pu rendre excusables. Car que signifiaient les gambades et les grimaces par lesquelles il se signalait en dansant la *trenis*, ou le *genre* qu'il affectait pour monter à cheval, les pieds tournés vers le dehors, dans la position du *chassé*, les épaules mouvantes et désarticulées? Pourtant, tout cela supprimé, il restait de cette intrigue ancienne quelque chose de suave et de charmant; et Jacques aimait encore Émilie, mais d'un sentiment plus secret, moins idolâtre, et tel que ce hussard n'en avait jamais éprouvé pour aucune femme. Cherchant à s'expliquer l'obsession de cette image ainsi transfigurée, et pourquoi le souvenir de maîtresses non moins chères avait pâli devant elle, il sentit

tout à coup que ce qu'il avait retenu d'Émilie n'était que le charme, l'abandon, l'illusion et la droiture de ce jeune amour évanoui.

— Au fond, c'est peut-être cette Véra que j'aime? se demanda-t-il alors, soupçonnant son cœur de méprise et de surprise.

Car de quel nom nommer le doux parentage improvisé dès l'abord entre elle et lui, et cet écho prolongé qu'elle seule, après Margeret, avait éveillé parmi ses pensées?

— Mais non, reprit-il, amour n'est pas le mot propre...

C'était *piété* qu'il fallait dire, car on ne pouvait adorer Véra, cette vierge de vitrail, que d'en bas et de loin; la main, rien qu'en se posant sur elle, aurait accompli comme un viol.

— D'ailleurs, elle n'a pas de corps, conclut-il, pensant par là sortir d'affaire. Mais, bien qu'il connût l'impossibilité majeure d'aimer durablement une femme qui n'a pas de corps, il resta sujet à se souvenir de celle-ci, tête d'ange et gorge d'enfant.

— Véra, je vous en prie... Dites qu'on me selle Consul! murmurait-il en rêve; et rouvrant les yeux, il se revoyait malade et prisonnier, couché dans le lit où ces gens l'avaient mis croupir comme un cul-de-jatte.

Mais un regain de douleur physique, en violentant tout son être, coupa court à ses songeries. L'enflure, dépassant son aisselle, raidit son cou, noya son oreille; elle descendit aussi vers le coude et changea tout le membre en un cuissot informe, violâtre, impatient du moindre contact. Sans doute, des clapiers purulens, pareils à ceux qui salissent l'épaule des chevaux garrottés, se formaient sous cette peau malade. La pression croissante qui serrait là tous les tissus enchaînant l'attention de Verdy, il n'avait de volonté que pour songer à Douchkof et pour désirer, sur cette plaie, les saines piqûres de la lancette.

Il souffrait ainsi le soir du septième jour, et la nuit tombait. Ces battemens sourds qui martelaient incessamment sa chair se changèrent en secousses aiguës et devinrent comme les chocs d'une machine bandée par intermittences pour déboîter le membre hors de l'épaule. Le patient marquait par un gémissement chaque temps de ce supplice; mais, la fièvre chevauchant la douleur, l'entraînant avec elle dans la galopée furieuse du sang, il en vint à un douloureux sommeil qu'aucun effort tenté vers la conscience ne put plus interrompre.

Son cauchemar prit cette forme : le canon tonnait au loin, quelque part hors de l'horizon; des colonnes profondes, ayant entre elles de grands intervalles, se réglaient les unes sur les autres, et marchaient depuis la Moskowa vers Moscou. Elles soulevaient des trombes de poussière qui traînaient derrière elles

comme des fumées; et leur mouvement rythmique, sur l'étendue sans borne, causait le même malaise que la vue des bateaux bercés par la mer. Puis les salves de canon devenaient roulemens de tambour; on entrait dans la ville où le silence était profond : pas un appel, pas un cri, pas une plainte. Les maisons fermées et désertées ne faisaient point de résistance; elles se laissaient forcer et violer : leur tristesse seule demeurait inviolable. Car on avait beau rire de leurs mines accusatrices, leur envoyer des quolibets ou des balles, doubler le bruit de la musique : rien ne pouvait vaincre l'inquiétant silence par lequel la ville conquise répondait à ces bruits vainqueurs. Tout à coup des cris s'élevaient :

— Le feu! Le feu!

Et la voix de l'Empereur invisible disait : « Berthier, nous sommes perdus, la ville brûle. » L'incendie sévissait en pleine fureur. Des fusées à la Congrève volaient partout comme des oiseaux; elles entraient par les fenêtres; se posaient instablement sur la croix du Kremlin : il pleuvait des étincelles, il neigeait de la cendre, il ondoyait de la fumée, et l'armée se mourait de surprise, d'horreur et de soif. Traversant la flambée orageuse, Verdy cherchait en hâte quelque chose d'indéterminé, qu'il ne trouvait pas et dont le manque le poignait. Sur une place, il rencontrait treize incendiaires pendus sous des arbres de charbon; leur jugement était affiché au-dessous d'eux; il le lisait. Plus loin, les hussards de son peloton, assis en plein air dans des fauteuils, ribotaient parmi des coffres ouverts ou crevés qui vomissaient entre leurs jambes des étoffes et des vaisselles; sous un auvent de la ville chinoise, des soldats hollandais, déguisés en Moscovites, tenaient étalage d'objets volés.

Cependant, les flammes plus hautes se rejoignaient au-dessus de sa tête, couvraient la rue d'une éclatante voûte ogivale et se réverbéraient en reflets cramoisis sur le pavé chaud comme l'âtre d'un four. Devant le Grand-Théâtre, abîme d'incandescence, un vieillard tout brûlé lui présentait un placet qu'il rejetait; il remarquait alors sur ses talons une fille en larmes et qui fixait sur lui un humble regard de chienne. Des gens passaient, portant leur mobilier sur des charrettes; chassés par les progrès du fléau, ils gagnaient d'heure en heure un nouveau quartier. Verdy traversait avec eux des vestibules, entrait dans des chambres; il les voyait tomber harassés sur les sièges, s'accouder aux tables pour pleurer.

Il arrivait enfin dans la cour d'un palais; sa joie était grande d'y découvrir Margeret très calme et qui l'abordait avec son bon sourire :

— Vous voilà bien affairé... Que cherchez-vous donc?

— Parbleu, je cherche un cheval...

Comment Margeret, cet homme supérieur, n'avait-il pas de lui-même deviné ceci?... Mais dans cette cour dangereuse, un dogue attaché au mur tournait sur lui-même, bondissait en tendant sa chaîne, hurlait et bavait d'épouvante. C'est que des flammes s'approchaient et cernaient cet espace ; d'étranges flammes horizontales, acérées comme des baïonnettes, rampantes comme des serpens; ces flammes apparemment étaient gelées, car Margeret, touché par elles, n'avait que le temps de crier : Vive l'Empereur! et tombait mort. Alors, le maréchal Ney entrait à son tour et donnait ses ordres. « Nous ne sommes pas bien, disait-il; il faut aller chercher de l'eau à la Bérésina. » Toute l'armée obéissait; ce bruit constant, rumeur de peuple ou ronflement de fournaise, qui n'avait pas cessé de régner au loin, se changeait encore en quelque chose et devenait le roulement d'un interminable convoi développé sur des routes dures et sonores; on entendait derrière le mur un brouhaha de troupes, des galopades de chevaux lancés à la charge, puis des explosions de caissons, un bruit confus de bataille, des commandemens, des gémissemens, et des voix revenaient dire :

— La Bérésina est à sec... Les Russes sont maîtres des passages de la Bérésina... La Bérésina est gelée...

Malheur immense! Il n'y avait plus d'eau dans la Bérésina pour éteindre l'incendie de Moscou! La mort par le feu était donc fatale; déjà le chien tout roussi rentrait dans sa niche...

— De l'eau! cria Verdy d'une voix rauque; et bondissant sur son lit, se dressant, il rouvrit ses yeux hagards. Je meurs!... De l'eau!...

XV

— Oui, voici de l'eau, buvez... répondit la voix de Véra, tandis qu'elle-même prenait sur la table et présentait au malade un verre rempli d'une infusion d'arnica. Sous la clarté languissante aux pieds de l'image, il l'aperçut vaguement qui s'approchait et souriait.

— Est-ce donc vous, Véra? balbutia-t-il en la cherchant avec son bras gauche. Elle se pencha davantage : il la reconnut.

— C'est vous!... C'est vous!... Dites, Véra, l'incendie est-il éteint?

— Oui, répondit-elle avec une gravité indulgente, l'incendie est bien éteint. Ne voyez-vous pas comme tous les objets sont froids?

— C'est vrai... l'air est froid... Votre main est froide... Quel bonheur que ce soit vous! Nous ne sommes donc plus à Moscou?

— Non, nous sommes à Biéli-Khoutor. La guerre est finie. Tout repose dans la maison. La nuit s'achève et le jour paraît...

Il but avidement, et, s'appuyant sur elle pendant qu'elle essuyait et caressait son front, il rassasia longtemps d'elle son regard épouvanté.

— Je comprends, oui... C'était la fièvre... Merci, Véra. Mais pourquoi ne reveniez-vous plus? Ah! ne me laissez pas mourir tout seul!

Posant ses doigts joints sur cette bouche amère, elle la ferma, elle y suspendit toute parole de désespoir; mais lui, saisissant cette main avec la main qu'il avait encore, s'y cramponna comme à son salut; il la couvrit de mille baisers, du poignet aux ongles, dessus, dedans, et tout autour de la petite bague d'argent.

— Me rendrez-vous la vie? demandait-il sauvé déjà, repris au double délice d'admirer un être et d'interroger une âme.

— Oui, répondit-elle de sa voix pieuse, et elle tourna vers l'image son front que la lampe illumina. Oui, la jacinthe a fleuri, vous allez guérir.

Car elle venait de la part de Dieu; car elle apportait la santé dans ses petites mains bénies; et dans son cœur l'espoir, le courage, la bonne volonté, toute cette vie secrète que la mère donne à l'enfant et que l'épouse donne à l'époux.

— Oh! que vous êtes belle! disait-il sur un ton de prière. Véra! ma sainte Vierge! Oh! comme je vous aime! Je vois de la lumière dans vos yeux!

Mais de nouveau son pouls vint à résonner au fond de sa blessure, les yeux lumineux qu'il adorait disparurent à ses yeux troublés; il retomba sur l'oreiller et dans la fièvre. Pourtant, il opposait encore la forme de l'enfant aux formes du cauchemar et répétait :

— Beau petit ange... Bon petit ange...

XVI

Bon petit ange... avait-il dit... Portant ces trois mots dans son cœur, elle revint à sa chambre; puis, debout devant la fenêtre, elle prit son front dans sa main chaude encore de tous ces baisers. L'épaisse forêt, orgueil de Gvozdef, s'éloignait en montée douce jusqu'à l'horizon; vers cette frontière extrême, la dentelle des hautes branches était un voile derrière lequel rougissait l'aurore; sur le bois profond s'étendait le ciel pâle, éblouissant, tout drapé

de nuages où se mirait ce premier soleil. Plus près, dans les champs, depuis les haies du verger jusqu'aux lisières du taillis, des bandes de corbeaux posés à terre se laissaient balayer par le vent, s'enlevaient, retombaient, roulaient sur la neige comme des papiers brûlés; et d'autres, au-dessus d'eux, plus joyeux encore de vivre en ce clair matin, volaient à toutes ailes, traçaient éperdument des spirales qui s'enveloppaient entre elles et dont l'axe montait au ciel.

« Ai-je donc mérité le nom d'ange ?... » songeait Véra, et elle remerciait le Dieu qui avait à ce point honoré sa servante que de faire d'elle un signe divin et de l'envoyer au lit de la douleur, les mains pleines de cette espérance qui nous vient d'en haut. Mais, à côté de ce Christ venu pour racheter avec l'amour les péchés du monde, elle vit la jacinthe fleurie, symbole gracieux du printemps qui naissait en elle. Alors, la face douloureuse que le blessé tournait tantôt vers elle, sa poitrine haletante, sa gorge virile tendue sous le joug du mal, ses yeux tristes et sa bouche aimante, tout lui réapparut, éclairé de lumière nouvelle, et cherchant, après ce qu'elle avait fait pour l'homme, ce qui lui restait encore à faire, elle se demanda :

— L'ai-je vraiment racheté ?...

XVII

Douchkof vint dans la matinée; il débrida la plaie, qu'il réduisit et couvrit de ventouses, prescrivit des lavages à l'alcool et des embrocations de vin camphré, puis repartit en promettant que tout irait bien. Gvozdef, l'ayant reconduit jusqu'au bout de l'avenue, rentrait silencieux, appuyé sur l'épaule de Véra. Deux branches d'arbre agitées par le vent se choquèrent au-dessus de leurs têtes; un peu de givre se mit à pleuvoir en poudre d'or, et Véra tressaillit sous cette chute menue, les moindres impressions suffisant maintenant à doubler les battemens de son cœur.

— Vous tremblez, Véra Ivanovna ? Êtes-vous souffrante ?

— Non... non... répondit-elle en frissonnant encore.

— Je suis content de ce que m'a dit Douchkof. Le Français est guéri. Je vais le faire porter chez Goloborodko, en attendant qu'il puisse s'aller faire pendre ailleurs.

— Ne dites pas cela ! C'est Dieu qui nous envoie nos hôtes ! Ne faites pas cela !

Étonné par la vivacité de cette réponse, il s'arrêta en face d'elle. Jouant silencieusement avec une boucle de ses cheveux,

il la touchait au front, comme pour faire sortir de là une vérité qu'il soupçonnait.

— Mon père, j'ai quelque chose à vous dire... commença-t-elle. Puis, comme il la regardait fixement, elle eut peur de ses yeux brillans et changeans, et se blottit contre sa poitrine avant de continuer :

— Tout ce matin, j'ai beaucoup réfléchi à la loi du Christ. C'est un spectacle si triste de voir comme elle est peu suivie sur la terre ! car le monde n'est rien que guerres, que violences et crimes.

Gvozdef eut un sourire qui signifiait : « N'est-ce que cela ? » et pensant qu'il avait devant lui l'enfant et non la femme, il reprit doucement, revenu à ce tutoiement dont il usait jadis avec elle :

— Ma petite âme, tu dis vrai. Nous traversons de sombres jours. Voici les chiens qui avaient mis l'Europe en lambeaux occupés à déchirer et à dévorer l'Asie. Étranges événemens ! Autrefois, nous autres Russes, nous ne faisions la guerre qu'aux ennemis de la croyance. Aussi quand Catherine envoya son armée contre les Turcs, ai-je marché volontairement : c'était sous la bannière du Christ. Mais maintenant nous combattons un peuple qui avait reçu comme nous la parole de Dieu : c'est lui qui nous a forcés, l'hérétique, à prendre les armes contre un autre peuple chrétien. Aussi, tu l'as bien dit, malheur à tous ces Français qui viennent nous éclabousser de sang !

— Il ne faut pas les haïr, répondit-elle, car savent-ils ce qu'ils font ? Ils obéissent à qui les mène, et ce n'est pas leur faute à eux si celui-là prend les conseils du diable.

— Que dis-tu ? N'est-ce plus leur faute s'ils ont brûlé Moscou ?

— Non ! non ! ils n'ont pas voulu la brûler ! Personne ne sait la cause du malheur ! Dieu nous a frappés tous !

Elle se suspendait à son cou et le fatiguait sous ses bras passionnés ; il la baisa sur les cheveux, se dégagea de son étreinte, et, lui abandonnant une main qu'elle pressa et caressa dans ses petites mains douces, il reprit lentement sa marche.

— Ce sont nos péchés qu'il faut expier, continua-t-elle. Car nous savions déjà le meurtre avant ces guerres ; les hommes d'Occident n'avaient pas à nous l'apprendre. L'histoire russe aussi est sanglante...

— Ne parle pas des morts, interrompit-il en faisant le signe de la croix, Dieu les a jugés. Mais quant aux jours présens, je sais bien ce qu'il nous reste à faire. Paris est la ruche ; il faut renverser la ruche pour dissiper l'essaim de ces Varvars. Si j'avais encore deux jambes, crois bien que je remonterais à cheval pour

cette chevauchée, et que je ferais sans remords la guerre sans pardon; car le Sauveur l'a dit : « Quiconque a frappé avec l'épée périra par l'épée... »

— Il l'a dit, reprit-elle en noyant ses yeux dans la profondeur du ciel, mais c'était la loi du monde ancien, et la sienne nous a été donnée pour changer la face du monde. Mon père, ce sont là précisément les choses auxquelles je réfléchissais ce matin.... Oui, il y a bien de l'injustice sur la terre; les soldats la font ou la subissent sans cesse, mais ils y sont contraints, et nous ne devons pas les maudire, mais plutôt les plaindre, car obéir, souffrir et se taire, c'est là leur devoir. Pourtant, pour réparer l'injustice, n'avons-nous pas l'amour? Je pense maintenant que les femmes doivent racheter avec leur amour cette injustice qui se mêle aux actions des hommes. Mon père, je veux vous dire comment cette idée m'est venue. Ce matin, j'ai entendu l'officier gémir. Vous m'aviez défendu d'entrer dans sa chambre; pourtant, je suis allée jusqu'à lui pour lui donner à boire. Pardonnez-moi, car il souffrait. Il m'a nommée d'abord, puis il a dit : « Bon petit ange! » Oui, il m'a prise pour son bon ange. Et moi j'ai vu tout à coup mon chemin; j'ai vu que ce n'est pas en vain que vous avez abrité le moribond sous votre toit, et que c'est peu d'avoir payé pour lui deux pièces d'or, et qu'il faut maintenant une autre monnaie...

Elle regarda plus haut encore à travers ciel, baisa de nouveau la main du vieillard, puis reprit avec sérénité :

— C'est la volonté de Dieu que je sois la femme de cet homme.

— Que dis-tu? que dis-tu? répliqua-t-il en frappant violemment le sol avec sa canne. Le maudit t'a-t-il fait croire ceci?

— Non! Je l'ai compris moi-même! Je le sais, je le sens! Dieu seul m'a fait croire, Dieu m'a parlé!

— Le Français t'a parlé, veux-tu dire? Ah! ces gueux ont connu de tout temps l'art d'enjôler les bons Russes, et Rostopchine le savait bien quand il commandait qu'on désertât la ville! Les scélérats auraient encore ensorcelé nos gens; ils les auraient rendus complices de leurs crimes!

Il secoua rudement le bras de Véra, et se penchant vers elle et la contraignant à subir son regard irrité :

— Dis, les as-tu oubliés leurs crimes? Près de la Porte-Rouge, ils tiraient au pistolet sur une statue de la Vierge : ils lui avaient pris sa couronne, à la Mère de Dieu, et ils en avaient coiffé un ours, qu'ils menaient par les rues; ils buvaient dans des ciboires; ils abritaient leurs chevaux dans la basilique où notre père le Tsar a reçu l'onction de l'huile; et les ossemens de nos aïeux,

leurs ossemens sacrés qui dormaient dans la terre russe, ils les en ont retirés pour pouvoir les fouler aux pieds !

Il pleura, et ce fut entre eux un grave silence que Véra rompit de sa voix assurée :

— Le Christ a dit à son Père : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Puis elle se tut de nouveau, laissant sa tendresse déjà mûre fleurir et rayonner sur son visage. Devant cet amour patient au dehors, violent au dedans, et qui ne pouvait plus trouver d'obstacle qu'en l'amour, devant cette âme si loyale que, s'étant une fois donnée, elle ne pouvait désormais se reprendre, Gvozdef changea brusquement de ton.

— D'ailleurs, reprit-il en passant des larmes au rire, ce Français ne t'aime pas !

— Est-ce qu'il vous l'a dit ? demanda-t-elle avec effroi.

— Je parle de ce que je sais, répliqua-t-il mystérieusement. Ah ! ah ! il t'a nommée son ange ! Ange est un nom que les Français donnent à beaucoup de femmes !

— Vraiment ? poursuivit-elle de la même voix effarée.

— Oui, vraiment ; et, sans parler de leurs femmes de France, nous voyons assez ce qu'ils ont fait des nôtres. Ah ! tu veux être son bon ange ! Crois-moi, ce n'est pas ce qu'il attend de toi ! mais tu ne le sais pas, pauvre âme, quels anges vivent en France...

— Ne médisez pas des femmes de France : elles ont leurs chagrins, et nous les nôtres.

— Je dis que, hommes et femmes, ce peuple est damné ! reprit-il sans pouvoir davantage se contenir ni dissimuler. Je dis qu'ils peuvent bien exceller dans la guerre, la cuisine et la littérature ; mais ils se sont mis d'eux-mêmes hors la loi chrétienne. Et quant à les admettre au mariage, ni dans aucun des saints contrats qui nouent la vie de l'homme et que Dieu bénit...

Il s'arrêta pour reprendre haleine, puis conclut d'une voix tonnante qui effaroucha au loin des oiseaux :

— Moi, vieux Cosaque, vieux soldat de Catherine, je refuse de marier la fille russe à l'officier français !

Impassible en apparence, Véra ne cessait pas de lui prêter son épaule, et marchait en arrangeant ses cheveux sur son front d'un geste lent et virginal. Pourtant un doute affreux tiraillait son cœur, et déchirait sa gorge.

— Vous avez visité cet homme et vous lui avez parlé dans sa langue ? reprit Gvozdef, comme ils rentraient sous le vestibule : c'est deux fois désobéir, et c'est mériter d'être battue...

Comme elle tardait à demander pardon, il lui serra durement

la main. Elle pâlit un peu sous la menace, mais, échappant à la défense par un de ces argumens de femme contre lesquels les argumens des hommes ne peuvent rien :

— Mon Évangile est écrit en français, dit-elle : je prierai Dieu en français.

XVIII

Pendant trois mois, Jacques ne revit pas Véra.

Il vivait chez Goloborodko, non pas sous le toit commun, devant la table que bénissaient les images, ni sur les chauds *palati*, mais dans une chambre spéciale, vidée pour lui des ustensiles et des semences qu'elle avait autrefois contenus. Il la remplissait jour par jour de livres empruntés à Douchkof, car il recouvrait avec ses forces d'homme un esprit adolescent et qui, transplanté sur ce nouveau sol, en absorbait les sucs avec une avidité insatiable, se développait avec une prodigieuse verdeur. Outre l'amour dont il s'était épris pour la langue russe et l'effervescence que l'usage d'un vocabulaire inaccoutumé mettait dans son cerveau, ses anciennes rêveries d'art militaire lui revenaient en tête; il se persuadait d'écrire une « philosophie de la guerre », dont le titre le transportait, mais dont la doctrine lui manquait encore.

Sortant un matin du logis, il eut la surprise d'un ciel pâle, d'un air léger, où l'on sentait tout ensemble la tiédeur du soleil et la fraîcheur des eaux. Le printemps éclatait. La petite maison, ruisselante, se déshabillait en chantant de son manteau de glace; le bouvreuil familier sifflait dans sa cage de bois, qu'une perche fléchissante érigeait par-dessus le toit; il était revenu là dès l'aurore, ayant fini son voyage d'hiver : son prompt retour présageait l'année heureuse. Cependant Goloborodko menait un grand bruit de maillet à l'autre bout de la cour; il achevait de remiser son traîneau sous un appentis, et, l'élevant avec des cordages jusqu'à la couverture de roseaux, le fixait solidement dans cet équilibre aérien.

Tous ces phénomènes d'une climature étrangère ramenaient l'officier au souvenir de sa patrie; ces changemens accomplis dans la vie domestique le préoccupaient d'autres graves et publics changemens. Les nouvelles armées que l'Empereur formait, quand les emploierait-il? et contre qui? Avait-il fini d'ajuster l'assemblage de ses alliances, construit tout l'appareil de ses conceptions et de ses prévisions? Qui sait s'il ne commençait pas dans l'instant même à pousser les pions sur l'échiquier stratégique?... Ne sachant traduire tous ses doutes, Verdy vint sim-

plement près de Goloborodko; il lui montra l'horizon, l'interrogea du regard, simula des deux poings une attaque et un pugilat; cette mimique signifiant au total : « Va-t-on se battre? »

— *Dieu sait ce qui arrivera!...* répondit l'homme, immobile, appuyé sur une pioche dont il rajustait le manche; et Verdy le comprit, moins à ses paroles qu'à l'insouciante fixité de ses yeux. Pourtant, Goloborodko n'était pas un paysan vulgaire : ancien soldat, ancien marchand, il possédait sur le monde des notions dont tout homme au village admirait la profondeur, mais affairé sans cesse à ses besognes, il s'interdisait le moindre verbiage sur les sujets indépendans de sa propre activité.

— *Qu'arrivera-t-il?...* poursuivait Verdy. Sentant à la fois autour de lui le mystère fécond de la nature, et dans son cœur une oppression douce, il sortit de l'enclos et vint rêver devant la steppe. Au fond, la masse opaque des bois contrastait à la clarté de l'air; sur ces lointains bleuâtres, le château de Gvozdef posait une tache blanche; la route noyée coulait comme une rivière; d'autres ruisseaux, à mesure que les barrages de glace se résolvaient, envahissaient la plaine et montaient vers l'horizon. Ce grand miroir d'eau laissait voir le sol par transparence et le ciel en reflet; les nuages errans y promenaient leur image; mais déjà quelques affleuremens de terrain brisaient sa limpide surface : aussitôt que découverts, l'herbe les envahissait, les verdissait, et la première fleur commençait d'éclore avant que la dernière neige eût disparu.

Verdy respirait à pleins poumons l'air caressant et capiteux, l'air prolifique que la terre, pétrie par le dégel, admettait maintenant dans ses pores et qu'elle rendait chargé d'une mystique odeur, caresse de printemps, promesse d'été. Partout la jeunesse du monde s'exhalait embaumée, s'épanouissait radieuse; une âme d'enfant palpitait au cœur de chaque homme, et *ce qui arrivait* d'en haut, c'était la joie de vivre, la volonté d'agir et le désir d'aimer.

— Elle a tenu parole... elle m'a rendu la vie... songea-t-il en jetant un baiser vers cette maison blanche; et, pour la première fois depuis dix ans, il observa qu'il croyait en Dieu.

Véra ne quittait pas le château. Ni pour les chasses, ni pour les parties de cartes nuitamment prolongées chez quelque voisin, ni pour les emplettes faites au marché de Kharkof, elle ne consentait à accompagner son grand-père. Elle vaquait toujours à l'économie du château; mais des malaises subits l'obligeaient à s'asseoir, défaillante, au milieu de son travail. On la voyait s'enfuir du cellier, de la lingerie, de l'office; on la retrouvait dans sa

chambre, tombée à genoux et qui pleurait. Elle disait qu'elle savait bien ce qu'elle voulait; que Dieu lui avait parlé. Son devoir restait le même, que Jacques Antonévitch l'aimât ou qu'il la haït; et c'était de se dévouer à ceux qui souffrent, d'éclairer ceux qui s'ignorent, de servir dans un hôpital, de parcourir le monde en pèlerine et d'aider partout aux œuvres de Dieu...

— Prends donc garde, Ivan Véniaminovitch! dit un jour Douchkof à Gvozdef : la santé de l'enfant plie sous le chagrin. Notre fille peut tout à coup... oui, se briser. Déjà, j'ai noté chez elle de la fièvre...

Le barine prit sa pelisse; Véra, appuyée du front à la vitre, le vit boiter tout le long de l'avenue, traverser la route, gagner le village.

— Où va-t-il? se demandait-elle avec inquiétude. Et elle descendait pour interroger les domestiques, quand la femme de Goloborodko entra précipitamment au château. C'était une bonne vieille très laide et très sotte, épousée jadis pour son bien; car Goloborodko se déterminait en tout par des raisons positives, et il abandonnait aux gens d'une classe supérieure le luxe des sentimens désintéressés.

— Ah! Véra Ivanovna, s'écria-t-elle après avoir salué l'image, Dieu sait ce qui se passe dans notre maison! Votre grand-père nous a commandé à tous de sortir; il a mis le verrou, et maintenant il est là qui crie, qui frappe le plancher, enfermé avec l'officier...

— Que disent-ils?

— Dieu le sait!... Ils parlent en français. Peut-être votre grand-père veut-il le renvoyer d'ici; car il ne l'aime pas. Pourtant, croyez-le, Véra Ivanovna, cet officier est très doux et très savant. Piotr Stépanovitch avait un poulain qui boitait: l'officier a fait voir ce qui manquait dans les fers, et maintenant le poulain court comme le vent. Mon neveu avait une jument si méchante que personne n'osait seulement lui porter le fourrage; mais depuis que le Français la soigne, elle est devenue comme un agneau. Elle le laisse monter sur son dos, et lui s'en va droit devant lui au galop; rien ne l'arrête: il passe par-dessus les haies. Ah! qu'il est brave et fort! Douchkof dit bien qu'il n'a jamais vu plus bel homme, et c'est vrai, je peux le déclarer aussi, moi qui mets chaque jour le baume sur son mal; d'abord, il est très blanc de corps...

— Tu disais qu'il est très savant? interrompit Véra.

— Oui, il connaît déjà la langue, et son accent est tout à fait gracieux. On croirait entendre un enfant. Tout le jour il est là

qui travaille à sa table; les mots qu'il ne peut pas encore prononcer, il sait déjà les écrire sur le papier. Douchkof dit bien que les Français sont ceux du monde qui ont le plus de facilité pour se faire entendre des Russes. Ah ! Véra Ivanovna, les hommes de cette race peuvent tout ce qu'ils veulent!

— C'est vrai, répondit gravement Véra, mais ils ne veulent pas toujours.

Et, ramenée par là au grand doute qui la faisait tant souffrir, elle demanda :

— Parle-t-il de retourner dans son pays?

— Il n'en parle pas. Puis, qu'irait-il faire dans son pays? Ce n'est pas un pays chrétien, n'est-ce pas?

— Si... De quel air dis-tu cela? Aurait-il agi contre la croyance?

— Dieu lui pardonne! continua la paysanne en baissant la voix et en se signant, mais hier il a rapporté de la chasse un pigeon : il voulait le mettre dans la soupe.

— Quand il sera plus instruit dans nos mœurs, il ne commettra plus de ces sacrilèges. Tu penses donc qu'il ne regrette pas son pays?

— Dans la journée, il ne regrette pas. Mais le soir, Dieu sait ce qui se passe dans sa tête. Il faut dire qu'il est bien fatigué alors; ses forces ne sont pas encore revenues... Enfin hier il était assis sur la charrue, dans la cour, et il regardait vers le château, en envoyant des baisers comme cela, avec ses deux mains...

Véra sursauta; elle se souvint une fois de plus de ce premier baiser que Jacques lui avait jeté du bout des doigts, le soir de leur rencontre. Il était si pâle alors, si tristement couché à terre...

— Avec les deux mains? répéta-t-elle joyeusement. Dieu soit loué! Il est donc tout à fait guéri!

Le barine rentra dans l'instant auprès d'elles, et, fronçant les sourcils à leur conciliabule :

— Que vous raconte cette sotte? demanda-t-il à Véra. Rien de bien utile, je pense. Qu'elle retourne donc chez elle, et qu'elle prépare son costume pour l'assemblée que nous allons tenir. Quant à vous, petite âme, voici la nouvelle que je vous apporte: J'ai vu l'officier français, et je lui ai dit qu'une idée m'était venue au sujet de lui et de mon enfant, et qu'il fallait faire des *smotrini* entre vous deux. Voilà en vérité tout ce que je lui ai dit. Ainsi, j'ai décidé que nous nous réunirions ici dimanche pour cette cérémonie. C'est un vieil usage russe, ma mère s'est mariée d'après ce rite; dans des jours aussi sombres que les jours présens, il convient de revenir aux coutumes des aïeux. Puis, c'est une occasion

de réunir autour de moi les gens de mes terres, et je le veux ainsi, car, de la sorte, chacun pourra juger si ce mariage est possible d'après vos sentimens et d'après la justice. J'ai frappé moi-même aux portes : toutes les âmes du khontor sont averties...

XIX

La chambre choisie pour ces *smotrini* était la plus vaste de la maison ; elle avait trois fenêtres, deux poêles énormes remplis de paille, des rideaux de damas tout autour des portes ; le long des murs, plusieurs portraits, dans leurs cadres anciens, associaient des figures d'Occident aux gloires de la Russie. C'était Louis XIV, Mme de Montespan, un évêque et Pierre le Grand. Une rangée de chaises régnait le long des murs ; le fauteuil du barine occupait la place d'honneur sous les images. Plusieurs tables accolées et formant étal portaient en un monceau la dot de Véra : plans de domaines, titres de propriété, coffrets pleins de métal, puis des cassettes, des boîtes sans nombre ouvertes et débordantes d'étoffes, d'objets précieux et de bijoux.

Les gens de la maison prirent place, puis ceux du village, et Gvozdef entra, menant sa fille par la main. Il était vêtu de l'uniforme qu'il avait porté dans sa jeunesse, servant alors comme volontaire aux Companeitzi ; bien qu'il n'eût jamais exercé là que le grade de second major, il ornait maintenant son habit de deux épaulettes d'officier, présent honorifique de l'hetman Assimof.

Une chemise brodée à la russe couvrait la gorge et les bras de Véra ; un voile ancien cachait son visage ; mais son corsage et sa robe étaient de soie française, et de même tous ses vêtemens invisibles, chargés de rubans et de dentelles, venaient d'Odessa et d'Europe. Elle s'assit de l'autre côté des tables. Les femmes empressées autour d'elle remplissaient la chambre de leur bavardage impatient. Douchkof, profondément ému, s'affaissait dans sa chaise comme un homme accablé.

Verdy, bien ajusté dans le dolman qu'il avait rapiécé lui-même, sanglé dans sa ceinture de soie cramoisie, des gants blancs aux mains, un ruban neuf à sa croix, entrait dans l'avenue avec Goloborodko. Des idées contraires se combattaient dans son cerveau : « Quand deux jeunes gens se sont rencontrés et qu'ils se souviennent l'un de l'autre, avait dit Gvozdef durant cette orageuse entrevue, c'est un usage russe : il faut faire leurs *smotrini*. » Il clignait ses yeux sorciers et traîtres, le vieux rustre, en racontant ceci... Puis il avait décrit cette cérémonie naïve,

simple entente commerciale où l'on règle à la façon du vieux temps les premiers accords des fiançailles. D'ailleurs ces *smotrini* de Jacques et de Véra n'allaient être qu'un adieu de l'un à l'autre, et dissiper ce doute affectueux dans lequel ils avaient pu vivre. Car Véra, outre la pitié que méritent ceux qui souffrent et l'intérêt dont nous suivons ceux à qui nous nous sommes dévoués, Véra ne ressentait à l'égard du prisonnier aucun sentiment durable, Gvozdef s'en portait garant; quant à lui, Jacques, comme hôte et comme ennemi, il ne pouvait que remercier, disparaître, oublier. « Il me reste au moins le droit de l'aimer, » avait-il répondu à ce moment. Là-dessus, colère du barine, long pourparler, insistance et résistance; enfin, la concession lâche extorquée à l'un par l'autre, et cette promesse de mensonge qu'il fallait maintenant tenir...

— Beau temps pour vos fiançailles! interrompit Goloborodko.

— Oui... répondit tristement l'officier, et il se mit à regarder et à regretter le paysage. Les haies pendaient en mousseline verte le long de l'avenue; les pêchers, les pommiers, abondans jusqu'au bout de leurs branches en fanfreluches blanches et roses, foisonnaient par le verger. Elle riait ainsi parmi les fleurs, la maison russe, tout investie de soleil et de printemps.

— Demain, j'irai me faire enfermer à la citadelle de Kharkof, acheva-t-il en lui-même; et s'apaisant à l'idée qu'il allait du moins en finir, il se répéta une dernière fois la formule rituelle par laquelle il devait répondre et se condamner.

Des murmures flatteurs courant sur l'assemblée saluèrent l'arrivée du prétendant. Pourtant, il était encore pâle de toutes ses souffrances; deux traits chagrins arrêtaient droitement sa bouche et recoupaient le fin contour de son menton; ses yeux fiers, fuyant avec impatience les regards des gens, contemplaient la fenêtre ensoleillée où passaient et repassaient des ombres d'oiseaux.

Gvozdef et Goloborodko s'étaient salués. De l'un à l'autre, le rite commença.

— *Nous avons ici de la marchandise*, dit le barine.

— *Et nous, nous avons un marchand*, répondit le paysan.

— *Qu'il regarde donc la marchandise*, reprit le maître en s'approchant de la jeune fille. D'un mouvement brusque, il lui releva son voile, et elle apparut pleine d'innocence, de tristesse et de douceur, si mince dans son costume, si chaste dans son attitude qu'on eût cru voir une image descendue de son cadre pour s'approcher des hommes, leur sourire et les bénir. Seul Verdy, tordant sa moustache, baissa la tête et, considérant le bout de ses bottes, répondit très vite :

— *Votre marchandise ne me plaît pas.*

— Bien! répliqua Gvozdef au milieu de la consternation générale; allez-vous-en tous! La marchandise ne lui plaît pas!

Scandant chaque pas d'un coup de sa canne, il s'avançait vers la porte; mais déjà Véra avait couru jusqu'auprès de Jacques. Se penchant pour trouver et forcer son regard et lui montrant, tout ravagé par la passion, ce doux visage qu'il avait refusé de voir éclairé par l'amour et par l'espérance :

— Jacques Antonévitch, il importe que vous ne parliez pas à la légère, dit-elle en français. Vous ne m'avez pas même regardée avant de prononcer contre moi; et pourtant, combien de jours se sont écoulés depuis que je vous ai vu pour la dernière fois! Vous étiez bien malade, alors, et moi bien inquiète; peut-être le souci m'enlaidissait-il? Ou vos yeux étaient-ils troublés... ou votre esprit, car il chancelait lui-même, hélas! sous le poids de vos souffrances. Mais aujourd'hui, grâce à Dieu, vous voilà dispos et fort... Regardez donc celle qui vous aime, regardez-la dans votre cœur, et puis dites... dites la vérité...

Elle acheva d'une voix mourante, car l'attitude immobile de Jacques ne manifestait d'abord rien de ses sentimens. Mais tout à coup, ouvrant les bras, et l'appelant du geste, il s'écria :

— Véra! Véra la bien nommée! Qui pourrait vous mentir?... n'êtes-vous pas vous-même la vérité? Je voulais tenir ma parole envers votre père; mais j'ai trop d'honneur, j'ai trop d'amour... Songez que pendant tous ces mois je ne savais rien de vous, Véra, croyez que je vous ai pleurée, que vous me plaisez et que vous me ravissez et que voici ma main, que vous avez guérie, mise pour toujours dans votre main d'ange!

Et tandis qu'il l'adorait, plus blanche encore et plus pure qu'en cette nuit d'angoisse où elle lui était apparue, venant du paradis, elle l'admirait, vêtu de ce brillant costume, relevé à la dignité de sa personne et de son grade, rendu à son caractère et à sa beauté.

Autour d'eux, l'assistance se taisait, comme craignant de troubler cet air où leur bonheur était en suspens; pas un bruissement, pas un murmure, pas un souffle n'interrompait le silence sublime, ni ne rappelait à terre ces deux âmes envolées au ciel.

Gvozdef parla le premier, d'un ton animé et maussade; et Véra traduisit ses paroles que Verdy n'avait pu comprendre.

— Il a dit : Nous ne sommes pas ici en France. Les choses doivent se passer à la russe. Puisque les jeunes gens se plaisent, que le *torg* commence!

Trop heureuse en cet instant pour n'être pas très obéissante,

elle revint vers sa chaise. Verdy se replaça près de son porte-parole; Gvozdef s'assit de nouveau et le *torg* commença.

— Nous sommes soldat, nous sommes prisonnier, nous n'avons rien, commença humblement Goloborodko.

— Ah! ah! vous êtes un vagabond sans feu ni lieu! reprit en ricanant Gvozdef, eh bien! je vais dire la dot de l'enfant et vous jugerez vous tous, vous jugerez!

Il se mit à nommer et à détailler ses domaines. Il en déploya les plans qu'il frappait du plat de la main et qui, se repliant d'eux-mêmes, allaient rouler et danser sur le plancher; il dit l'étendue de sa forêt, les noms des animaux qu'il pouvait y chasser; puis les bijoux portés de mère en fille, hérités de siècle en siècle, et toutes les rares choses d'Europe ou d'Orient qui remplissaient tous ces coffres. En parlant, il bousculait les tables, froissait les étoffes, faisait sauter les dentelles au bout de sa canne...

— Est-ce bientôt fini? interrompit Verdy. Je ne comprends rien à vos discours; d'abord vous parlez russe, et puis vous parlez argent. Moi, j'ai mangé ma fortune quand j'étais sous-lieutenant; mais peu m'importe, car depuis j'ai trouvé quelque chose de meilleur, car il y a par le monde un bien dont je suis riche...

D'un geste rapide, il arracha de son habit sa croix d'honneur et la jeta sur le monceau d'étoffes.

— Voici ce que je peux donner à Véra, reprit-il. C'est un signe que l'Empereur nous attache sur la poitrine, à côté du cœur, et que tout votre or n'aurait pas acheté, car c'est un joyau sans prix, car ceci, messieurs, ne se vend pas!

Avec ses yeux hardis et ses moustaches françaises, il intimidait ces bons Russes qui hochaient entre eux la tête et s'expliquaient l'événement les uns aux autres. Mais Véra saisit du bout des doigts, comme un prêtre fait une hostie, le bijou qui était la fortune du soldat :

— Voyez, grand-père, voyez son salaire, c'est la croix des braves... Que disiez-vous qu'il avait vendu son âme?

De vieux sentimens, ravivés du fond de son cœur et de son passé, remuaient à ce moment Gvozdef; il détournait la tête et ses paupières se gonflaient.

— Les Français sont braves, j'en conviens, répondit-il tout bas. Je ne dis pas qu'ils ne soient pas braves...

Et sa voix tomba avec une désinence si faible que Goloborodko, sentant l'affaire à terme, reprit délibérément le *torg*.

— Nous apportons en dot notre jeunesse, notre courage et notre santé, récita-t-il avec emphase, pensant qu'il traduisait en russe l'algarade du hussard.

— Les parts sont égales, ajouta Douchkof. Elle apporte le bonheur, et lui, l'honneur.

Puis, tous les assistans intervinrent :

— Donnez-le-lui, disait Sacha, puisque c'est elle qui l'a ramassé sur la route.

— Elle l'a racheté... Elle l'a soigné... Elle l'a sauvé...

— C'est vrai, insista Goloborodko, sans elle il serait mort.

Alors le père leva ses mains tremblantes, qui laissèrent échapper son bâton, puis retombèrent sur les épaules de l'enfant; et d'abord, il la contempla en silence, lui sourit et lui pleura.

— Ta mère était une grande chrétienne, dit-il à la fin. Elle t'a remise à moi en mourant... Maintenant, tu as grandi en faisant le bien. Va, sois-en récompensée. Marche avec celui que Dieu met sur ton chemin. Sois son bonheur comme tu as été le mien, je ne me plains pas de toi... Non, je ne me plains pas de toi, répéta-t-il en s'attendrissant davantage, je ne me plains que de ceci...

Il s'arrêta, essuya ses yeux, regarda tout autour de la salle et poursuivit d'une voix basse et douloureuse :

— Écoutez, vous autres, le chagrin qui me ronge et qui me mène au tombeau. Il y avait une ville en Asie qui était le cœur d'un peuple et la mère de toutes ses villes. Vêtue de pierre, elle portait des jardins de fleurs à sa ceinture et riait en déployant dans la plaine son écharpe de couvens et de châteaux. Les voyageurs apercevaient de loin ses toits sombres, ses clochers pâles, ses dômes d'or et ses coupoles de couleur; plus près, on entendait résonner l'enclume des forgerons, des maréchaux et des fondeurs, car Vladimir, pour écarter du lieu saint la menace du feu, avait relégué ceux-ci dans les slobodes, et là, sans danger pour Elle, ils menaient leurs jours ruraux; ils fauchaient l'herbe et semaient le blé...

Les sanglots de l'assistance l'interrompirent :

— Moscou! Moscou!... Les maudits!... Notre petite mère Moscou! Ils l'ont prostituée!

— Grâce! s'écria Véra les mains jointes, ils ont expié!

— Tu dis vrai, enfant, ils ont expié, répéta Gvozdef; le froid de la steppe les a bien punis pour le feu de la ville...

Il sourit une fois de plus à celle qui était sous son toit le signe vivant de la paix et du pardon; puis, regardant Verdy :

— Amène-le près de moi, commanda-t-il. Je veux lui parler dans sa langue...

Et quand elle se fut placée devant lui, tenant son bien-aimé par la main :

— Mon hôte, il faut que je t'interroge, poursuivit-il en fran-

çais, d'une voix lente et qui cherchait ses mots. Maintenant, tu as vu la Russie, tu sais des choses que ceux de ton pays ignorent. Réponds-moi donc : lequel veux-tu servir, de ton Empereur ou de ton Dieu, et lequel veux-tu être de soldat ou de chrétien?

— Je prétends être à la fois l'un et l'autre, répliqua vivement Verdy.

— L'un et l'autre... Tu le prétends à bon droit... J'ai moi-même été l'un et l'autre; et maintenant, je veux te dire encore un mot, un seul, le plus doux qui soit dans ta langue. Moi, vieux soldat russe, je te pardonne... L'enfant que tu me demandes, prends-la pour femme; garde-la bien; tu ne trouverais pas sa pareille en France. Fais que j'aie bientôt des enfans d'elle, car il faut des hommes à la Russie pour réparer tout ce sang qu'elle a versé. Un jour, si Dieu nous exauce, elle sera la plus forte au monde; en ces temps-là, ceux de ton pays détesteront l'année 1812. Tout ira bien alors, car nous savons la loi du Christ et nous leur pardonnerons, oui, nous leur pardonnerons.

Il les baisa l'un et l'autre au front et leur imposa les mains; puis, ils firent pas à pas le tour de la salle. Radieuse, elle le soutenait, ébloui devant elle, chancelant au seuil de cette vie nouvelle, vers laquelle elle le conduisait. Et tous les domestiques les bénissaient. Dans le silence recueilli, on entendit le tope-mains sonore du barine et de Goloborodko ; les fiançailles étaient conclues. Puis un éclat de rire succéda, et le pas inégal du maître recommença d'ébranler le plancher :

— Eh bien! Douchkof! qu'as-tu donc tant à pleurer? Il nous faut maintenant fêter le fiancé. Choura, apporte des gâteaux; Micha, apprête le samovar. Ils ne savent pas faire le thé, en France...

Art Roë.

MEHEMET-ALI

DURANT SES DERNIÈRES ANNÉES

Au début de ma carrière, ma bonne fortune m'a mis en présence d'un homme qui, à ce moment, remplissait le monde de son nom. Sorti d'une troupe de mercenaires et devenu le maître de l'Égypte, il avait connu toutes les angoisses et tous les enivremens de la puissance; il avait battu et dispersé les armées de son souverain, lui avait ravi plusieurs provinces; il l'avait menacé dans sa capitale; il avait provoqué et réuni contre lui tous les grands gouvernemens de l'Europe, hormis la France. J'arrivai sur les bords du Nil pour assister à la lutte de ce conquérant, issu du néant, contre les forces d'une coalition à laquelle s'étaient associées toutes les puissances qui avaient terrassé Napoléon. L'événement était de ceux qui frappent et remuent une imagination juvénile, et le principal auteur du drame qui se jouait alors apparaissait comme un personnage des temps héroïques, fait pour intéresser et séduire un esprit inexpérimenté.

En débarquant à Alexandrie, mon premier poste, en septembre 1840, j'eus une impression réconfortante pour mon patriotisme. Partageant toutes les illusions nées des premiers succès de Mehemet-Ali, toutes les sympathies qu'avaient éveillées en France ses efforts pour rendre, à la civilisation, la terre des Pharaons, j'étais anxieux d'apprendre que ses armées soutenaient vaillamment les hostilités commencées en Syrie. En pénétrant dans l'immense rade, j'avais passé à travers des forces maritimes considérables et imposantes. La flotte du sultan, tout entière, que la défection du Capitan-pacha avait livrée au vice-roi, s'y trouvait réunie à la flotte égyptienne. On n'avait pas vu, on ne verra

peut-être jamais, un plus grand nombre de navires de guerre de tout rang disposés en un ordre parfait. On célébrait, ce même jour, une fête musulmane. Tous les bâtimens étaient couverts de leurs pavois et saluaient, du feu de leurs batteries, le soleil couchant par une journée splendide. C'était un spectacle d'une incomparable magnificence. Il me parut qu'un armement aussi formidable serait, pour la puissance de Mehemet-Ali, un rempart infranchissable, et dans mon ignorance des hommes et des choses, je me persuadais que le pacha sortirait victorieux de la lutte dans laquelle il était engagé. Je m'imaginais en outre que la Providence réservait à mon pays, dans cette occurrence, un rôle digne de lui, et que, trouvant une occasion favorable d'intervenir, il contribuerait au rétablissement de la paix en conciliant tous les intérêts.

Mes espérances, comme mes prévisions, furent aussi vaines, aussi éphémères que la résistance opposée par les armées égyptiennes à l'agression des forces alliées. Peu de jours après mon arrivée on apprenait en effet que les troupes d'Ibrahim-Pacha étaient en pleine déroute, harcelées par les populations insurgées autant que par l'ennemi, et qu'après avoir essuyé des pertes considérables, elles s'étaient réfugiées sous le canon de la place de Saint-Jean-d'Acre. Cette défaite, plus rapide qu'inattendue, me fut un sujet de pénibles, mais d'utiles réflexions; les circonstances, bien mieux qu'une laborieuse préparation, aidèrent, dès ce moment, à mon éducation professionnelle. Loin d'assister au triomphe de notre politique, aux succès de Mehemet-Ali, je vis la victoire couronner les efforts des puissances qui s'étaient entendues en nous excluant de leur concert, et le pacha tomber du haut de son prestige à la merci de ses adversaires. A la vérité, les alliés s'étaient donné pour tâche de rendre au sultan les provinces qu'il avait perdues, et au besoin de déposséder Mehemet-Ali même de l'Égypte. Grâce à l'attitude prise par la France et gardée pendant le conflit, grâce à la sagace promptitude avec laquelle le pacha sut lui-même saisir une occasion propice, les puissances jugèrent prudent de ne pas poursuivre leurs avantages jusqu'au dernier terme de leur programme. Mehemet-Ali conserva l'Égypte, et, d'un concert unanime, d'accord cette fois avec la France, elles déterminèrent le sultan à lui en concéder la possession héréditaire. Tel est le titre international dont ses successeurs bénéficient encore à l'heure présente.

L'histoire de ce temps n'est pas écrite; mais l'écrivain qui voudra l'entreprendre peut en réunir sans peine les élémens; elle a été ébauchée partout; je me suis permis moi-même d'en indi-

quer, de mon mieux, les grandes lignes (1). Chacun connaît d'ailleurs l'œuvre de Mehemet-Ali par les fruits qu'elle a portés. Avant lui, l'Égypte était la proie d'une féodalité inculte et sanguinaire, réfractaire à toute civilisation, à tout contact avec l'Europe. Lui venu, et maître de cette contrée si favorisée par la nature, elle fut ouverte à toutes les améliorations économiques, elle fut initiée à la culture de l'esprit. Quiconque y met le pied aujourd'hui se trouve en un pays opulent, exportant ses produits sur tous les marchés de l'Europe, semé d'écoles de tous les degrés, et ce qui dit tout et fait rêver quand on se reporte à la domination des mamelouks, il s'y publie des journaux en plusieurs langues, en arabe surtout, officieux et opposans. Voilà, en dix lignes, ce que Mehemet-Ali a fait, non sans employer, il faut en convenir, les moyens rigoureux usités par ses prédécesseurs, lesquels toutefois stérilisaient, par leurs rapines, cet heureux pays, tandis qu'il l'a doté de tous les avantages acquis aux peuples mûris par un labeur plusieurs fois séculaire. Voilà ce que raconteront les futurs historiens; voilà la tâche qu'il a accomplie. Je n'entends pas ici suivre et apprécier le réformateur. Je me propose uniquement, en recueillant mes souvenirs, en évoquant des faits isolés, de tracer quelques-uns des traits particuliers de son caractère, indications qui ne seront peut-être pas superflues pour fixer la vérité historique.

I

Mehemet-Ali est né à La Cavalla, bourgade ignorée, assise au fond du golfe de Salonique. Issu d'une modeste famille turque, de celles qui, répandues en Roumélie, vivaient de la guerre, il s'engagea, dès sa première jeunesse, dans une troupe d'irréguliers, sorte de bachi-bouzouks levés par le sultan pour aller combattre notre expédition en Égypte.

De ses premières rencontres avec nos troupes, il garda un souvenir ineffaçable. Esprit fin, observateur judicieux, il fut frappé des avantages que la discipline garantit aux armées organisées. Il en fit son profit dès que les circonstances le lui permirent. Bonaparte lui était resté présent à la mémoire, dans un éclat fulgurant, comme le dieu des batailles, forçant la victoire partout où il paraissait. Il n'a pas connu Napoléon; le grand empereur était toujours, pour lui, le Bonaparte dont les exploits avaient gravé des traces profondes dans son imagination; il ne le

(1) Voir *la Question d'Égypte*, dans la *Revue* du 1er et du 15 novembre 1891.

nommait jamais autrement dans ses entretiens où il se complaisait à évoquer les premiers jours de son passé. Il avait une faiblesse étrange : par des rapprochemens de date, par des concordances de fortune, il aimait à assimiler sa destinée à celle du vainqueur de l'Europe. Sans en être bien certain, il prétendait être venu au monde dans la même année. Si Bonaparte avait dompté la Révolution, il avait, lui, détruit les mamelouks. Il n'avait reçu aucune culture intellectuelle; il ne possédait aucune notion historique et il appréciait, uniquement à son point de vue, les événemens survenus en Europe aux premiers temps de sa vie. Il n'a jamais connu l'écriture. Il fit de grands efforts pour apprendre à lire, quand déjà il était le maître incontesté de l'Égypte; il était alors dans sa quarantième année.

Mais si, dans le milieu où il était né, on n'avait rien fait pour son instruction, si son éducation fut celle d'un soldat d'aventure, la nature l'avait doté des facultés les plus variées. Avec une héroïque bravoure qui ne s'est jamais démentie, avec une ardente ambition qui lui faisait entrevoir de hautes destinées, il avait une vague notion et l'instinct des nobles entreprises qu'il a gardés jusqu'à la fin de ses jours. Il les a poursuivies, il les a réalisées à travers des péripéties diverses et souvent sanglantes qui ont fait de sa vie un long drame où son génie l'a aussi bien servi que la fortune. Cependant, cet homme si rude, qui s'était élevé à la puissance absolue à l'aide de la ruse autant que de la force, sans nul apprentissage pouvant régler la violence de son tempérament, cet homme avait l'intuition des choses que l'éducation enseigne. En se donnant pour tâche de réveiller, en Égypte, une civilisation éteinte, il avait entrepris de se civiliser lui-même, et il y avait parfaitement réussi. Il avait quelquefois les délicatesses d'un raffiné. Figure fine, regard vibrant, la bouche toujours jeune, il était séduisant, quand je l'ai connu, par le charme de ses manières, invariablement affables. Il prenait un soin particulier de sa personne. Il ne portait pas de gants, accessoire inusité chez les Orientaux, mais ses mains affinées ne gardaient aucune trace de sa vie première. Revêtu d'un large cafetan doublé d'une légère fourrure, la tête surmontée d'un turban, il évoquait l'image d'un calife de la belle époque. Voilà l'homme, tel qu'il a vécu ses dernières années, c'est de lui que je voudrais parler en rappelant quelques incidens dont j'ai été le témoin, et dans lesquels j'ai quelquefois été acteur.

II

Durant mon long séjour en Égypte, j'ai été plusieurs fois, et pour des périodes prolongées, chargé de la gestion du consulat général. Grâce aux fonctions intérimaires qui m'étaient ainsi confiées, j'ai souvent approché Mehemet-Ali. Il était d'un accès facile et on pouvait arriver jusqu'à lui sans être tenu de se faire annoncer. Il avait au surplus conservé l'habitude, contractée à l'origine de son pouvoir, d'être son propre ministre et de débattre personnellement les choses essentielles avec les représentans des puissances étrangères. J'ai eu, plus d'une fois, des questions délicates à traiter avec lui, et j'ai dû, en certaines occasions, lui faire des communications qui ne ménageaient pas toujours son amour-propre. Je l'ai constamment trouvé courtois et bienveillant. C'était cependant un spectacle étrange que celui de ce vieillard, qui avait ébranlé le trône du sultan, conférant avec un agent dont la jeunesse contrastait singulièrement avec la maturité du pacha. Il me l'a souvent fait remarquer, et quand il ne trouvait pas un meilleur argument : « Voyez, me disait-il, la blancheur de ma barbe et jugez de mon expérience. » Sa bonne grâce ne s'est jamais démentie; s'il me tenait pour un débutant, n'ayant aucun acquis et devant tout apprendre, il n'oubliait jamais que j'étais l'organe de la France. Il me témoignait, en toute circonstance, la considération due à ma qualité, et il y mettait un soin particulier en présence d'étrangers ou des fonctionnaires de sa maison. Il tenait grand compte également de mes réclamations quand je les étayais de bonnes raisons. Je pourrais dire de lui qu'il a été mon premier éducateur professionnel. J'ai eu, plus d'une fois, l'occasion de mettre à profit ces dispositions pour les intérêts dont j'avais la garde.

La lutte qu'il avait soutenue contre les puissances en 1840; l'extrême péril où il s'était trouvé de perdre l'Égypte après avoir perdu la Syrie; les sympathies que la France lui avait témoignées en cette redoutable occurrence, les risques qu'elle avait courus pour le défendre contre l'Europe réunie avaient laissé, dans son esprit, une profonde et vivace impression : convaincu que nous avions efficacement contribué à le sauver d'une entière ruine, il nous en gardait une sincère reconnaissance. Je ne me souviens pas d'avoir vainement fait appel à ce sentiment toutes les fois que j'ai jugé indispensable de l'invoquer. Je me rappelle notamment une circonstance qui montre combien il était aisé de faire vibrer

une corde sensible chez cet homme qui devait tout à la nature, rien à l'étude.

Le gouvernement français avait établi, dans la Méditerranée, plusieurs lignes de paquebots qui relevaient de notre ministère des finances ayant alors, dans ses attributions, le service des postes. Alexandrie était l'un des ports auxquels ces lignes aboutissaient. Il était de toute nécessité d'y posséder des magasins pour y abriter des rechanges et des approvisionnemens. Nous avions, sans résultat, sollicité la concession d'un terrain où nous les aurions construits à nos frais. Mehemet-Ali était resté sous l'empire d'un préjugé, entretenu par sa défiance; il s'imaginait que sa sécurité exigeait que, sous aucun prétexte, une parcelle quelconque du sol égyptien ne pût appartenir à une puissance étrangère. « Je sais bien, disait-il, que je n'ai rien à redouter de la France; mais si je cède à ses instances, il m'en viendra d'un gouvernement autrement envahisseur, et elles seront certainement bien plus importantes. Je ne serai plus en mesure de les repousser, et elles deviendront la source des plus graves difficultés pour mes successeurs, sinon pour moi. »

Il déclina donc nos propositions. Je reçus l'ordre de les lui représenter et de ne négliger aucun effort pour déterminer le pacha à les agréer. J'échouai dans une première entrevue. « Votre gouvernement, m'objecta-t-il, ne peut vouloir qu'Alexandrie devienne l'entrepôt et le domaine de la puissance, — il ne la nommait jamais, — qui déjà encombre notre port de ses navires et accapare la plus grosse part de nos échanges. » Bientôt un nouveau consul général me fut annoncé, et mon intérim touchait à sa fin. Son arrivée était imminente. Je saisis ce prétexte pour revenir à la charge, en représentant au vice-roi que le premier soin, le premier devoir de ce nouvel envoyé serait de revenir sur cette négociation, et qu'un insuccès, à ses débuts, nuirait à ses relations avec Son Altesse. Pour justifier mon insistance, je prétextai l'avantage personnel que je pourrais tirer de son acquiescement. « J'aurais, en effet, lui dis-je, si j'obtenais l'adhésion du vice-roi, fait aboutir, moi, simple intérimaire, une négociation vainement poursuivie par deux et trois consuls généraux, et rendu un service dont il me serait certainement tenu compte; ce succès profiterait sans nul doute, à ma carrière. » J'étais autorisé à tenir ce langage, et par l'aménité qu'il apportait dans les relations que j'entretenais avec lui, et par la bienveillance qu'il se plaisait à me témoigner. Quoi qu'il en soit, mon double argument le toucha. Rebelle à des considérations d'ordre politique, il ne résista pas au désir de m'obliger. Je pourrais citer

d'autres circonstances démontrant que cet homme de fer, impitoyable quand on touchait à son autorité, était accessible aux plus nobles sentimens. Un fait d'une tout autre nature le montrera sous le premier de ces deux aspects.

III

Vers la même époque, un bruit de foule agitée envahit soudain, à la première heure du jour, l'hôtel du consulat général, je me précipitai dans l'escalier et j'aperçus, dans le vestibule, le cadavre d'un jeune Français qui m'était bien connu. On l'avait recueilli flottant sur le rivage du nouveau port. Depuis longues années, l'incessante vigilance de Mehemet-Ali garantissait aux Européens, la plus entière sécurité. Ce sinistre événement ne pouvait manquer de troubler profondément la colonie étrangère, et son émotion fut d'autant plus vive que les premières constatations médicales révélèrent que nous étions en présence d'un double crime. Un officier de marine, un Arabe, avait en effet entraîné dans sa demeure, sous un prétexte fallacieux, notre infortuné compatriote, dans un dessein inavouable. Se persuadant bientôt qu'il serait l'objet d'une plainte et des plus graves poursuites, il crut s'y dérober en étranglant sa victime de ses mains, et en la jetant dans le port, s'imaginant qu'on attribuerait sa mort à un accident.

Je me rendis chez le vice-roi. Je le trouvai instruit de ce que je venais lui apprendre. Tous ses traits trahissaient une irritation intense. Ses yeux fulguraient, sa parole était courte et vibrante. J'eus la vision de l'homme des temps troublés, disputant, aux mamelouks, la possession de l'Égypte. Je ne démêlai pas, de prime abord, le sentiment qui l'agitait si profondément. Son langage me révéla bientôt qu'il envisageait l'assassinat d'un Européen, commis en quelque sorte sous ses yeux, avec les circonstances aggravantes qui l'avaient précédé, comme une atteinte portée à son autorité et, plus encore, à son prestige. Il regrettait, en outre, que la victime fût un Français. J'avais, pour ma part, invoqué l'urgente nécessité de rassurer, par une prompte répression, la colonie étrangère, fort alarmée, mais confiante dans la justice du vice-roi. « Soyez tranquille, me répondit le pacha, justice sera faite d'un aussi abominable forfait », accompagnant ces paroles d'un regard sombre et d'un geste significatif. Je le quittai, convaincu que le coupable subirait toute la sévérité de la loi musulmane. L'amour-propre de Mehemet-Ali s'y trouvait in-

téressé, et je ne pouvais désirer un gage plus certain du châtiment que je poursuivais.

L'événement justifia mes prévisions. Dans la soirée, la police connaissait la retraite où le crime avait été commis ; dans la nuit elle arrêtait le meurtrier qui, par ses aveux, reconstitua lui-même les phases successives de son crime. On entendit le lendemain quelques témoins en présence d'un fonctionnaire du consulat général que j'avais délégué à cet effet, et l'instruction fut close. Le jour suivant, le préfet de police, ordonnateur des mesures à prendre en pareil cas, vint m'annoncer que l'exécution aurait lieu dans la journée, et me consulter sur le point de la ville où il conviendrait d'y procéder pour que le spectacle produisît tout son effet sur l'esprit des indigènes et fût une garantie de sécurité pour les étrangers. Il m'offrit même de choisir, pour gibet, le balcon de l'hôtel consulaire à la grille duquel le supplicié aurait été suspendu pendant trois jours afin de mieux impressionner la population. Je n'ai pas besoin de dire que je déclinai une si étrange proposition : je me bornai à lui répondre que je n'avais aucun avis à lui donner pourvu que le criminel fût exécuté sur une place publique non loin du quartier Franc.

Le hasard me mit sur le passage du condamné au moment où on le conduisait au supplice. C'était un homme jeune encore, de haute taille, d'une figure énergique. Il marchait fort paisiblement, libre de tout lien, sa tunique jetée sur une épaule, sa pipe à la bouche, sans nul appareil militaire, suivi seulement et non entouré de l'exécuteur et de quelques agens de police qui causaient distraitement entre eux. Si on ne m'avait pas averti, je ne me serais certes pas douté que cet homme, peu d'instans après, passerait de vie à trépas. Depuis son arrestation, il n'avait cessé de montrer la même quiétude. « Allah, avait-il dit, veut que je sois mis à mort par la pendaison, et pour qu'il en soit ainsi il m'a suggéré d'assassiner un chrétien. » Imbu, comme tous ses coreligionnaires, de la doctrine fataliste, il n'a cessé d'envisager la mort avec un calme qui ne s'est pas démenti un instant.

J'ai retenu ces deux incidens parce qu'ils contribueront à jeter quelque jour sur le caractère de Mehemet-Ali et qu'ils permettront d'en apprécier les traits les plus saillans. Ils autorisent en effet à penser que, s'il était jaloux de son autorité, souvent défiant, constamment sur ses gardes contre les haines qu'il avait éveillées à Constantinople, et qui se répercutaient ailleurs, il était également cordial et bienveillant, quelquefois jusqu'à la faiblesse et au détriment de l'intérêt public. Il vivait à Alexandrie entouré de négocians européens ; on s'entretenait

des nouvelles de l'étranger; les plus zélés apportaient les plus gros contingens; on ne négligeait point les bruits mondains de la ville, dont le pacha était friand; on y passait surtout des marchés. Le vice-roi disposait d'une partie des produits de l'Égypte, de tous ceux qui étaient importés du Soudan et qu'il avait monopolisés. Il en faisait la cession autour de lui à des conditions avantageuses pour les acheteurs. Tout cela avait quelque chose de patriarcal et s'harmonisait avec les traditions pharaoniques, mais détonait avec la vie entière du pacha, et ce contraste donnait un charme singulier à cette cour à la fois rustique et familière. L'intérêt du trésor eût exigé que les produits, dont Mehemet-Ali disposait ainsi à son gré, fussent vendus aux enchères; on en aurait ainsi obtenu le véritable prix. Les consuls généraux, dont les administrés n'étaient pas tous admis à bénéficier de ces faveurs, lui adressèrent des représentations sous toutes les formes, quelquefois assez vives. Le pacha promettait d'en tenir compte, mais, à l'aide de déguisemens souvent ingénieux, il revenait toujours à son commerce de ventes directes qui avait, pour lui, une séduction inéluctable. Cet esprit si ferme a eu sa part de défaillances, fruit, le plus souvent, de sa bonté.

Dans un autre ordre d'idées, il avait fait preuve invariablement de la plus constante fermeté. Il mettait noblement son orgueil à bien établir que, nulle autre part, l'ordre et la sécurité des personnes n'étaient mieux garantis qu'en Égypte, et il est vrai de dire que les étrangers comme les indigènes pouvaient circuler en toute sûreté partout où il exerçait son pouvoir. Il en était ainsi non seulement dans la vallée du Nil jusqu'aux frontières les plus reculées du Soudan, mais encore en Syrie et même en Arabie, pendant qu'il était le maître de ces provinces. Sa justice, toujours rigoureuse à cet égard, n'admettait aucun tempérament, et on a vu combien elle était expéditive. La vie humaine n'avait à ses yeux qu'une valeur relative. Sur ce point, il avait gardé ses notions primitives et, dans plus d'une circonstance, il a sévi avec une rigueur impitoyable, surtout dans l'intérêt du fisc. Dans son désir de conquérir les sympathies de l'Europe, il avait, en somme, élevé la sécurité individuelle à la hauteur d'un principe d'ordre international; il l'envisageait comme le meilleur gage de son prestige, et il considérait quiconque le méconnaissait comme un révolté; il le supprimait. Il n'est que juste d'ajouter que l'emploi d'autres moyens, plus en harmonie avec nos règles en matière pénale et que comporte seulement une civilisation plus avancée, ne l'aurait certes pas conduit aux résultats qu'il a obtenus.

IV

On approchait cependant d'un moment où cette vie active devait être profondément troublée. Mehemet-Ali fléchissait sous le poids d'un grand âge et des vicissitudes de sa carrière si longue et si agitée. Sans subir encore des éclipses bien visibles, la lucidité de son esprit s'obscurcissait : il ne retenait pas toujours la nette perception des choses. Son orgueil s'en offensait ; il s'irritait à la pensée que ces lacunes de sa mémoire pourraient porter son entourage à discuter et à méconnaître ses ordres. En 1844, il eut un accès bien apparent de la perturbation qui menaçait ses facultés intellectuelles. Notre consulat général était, à ce moment, confié aux mains du marquis de La Valette. Doué d'une intelligence fine et déliée, jointe à une séduisante aménité, notre représentant avait rapidement conquis le vice-roi et pris, à Alexandrie, une position prépondérante. Mehemet-Ali aimait à l'entendre, à débattre avec lui des questions de tout ordre, particulièrement celles qui touchaient à la politique générale. Il y avait, dans cette recherche, un sentiment toujours en éveil dans ses préoccupations. Il s'enquérait soigneusement du passé des agens qu'on lui envoyait ; il savait que M. de La Valette avait rempli des fonctions diplomatiques, qu'il était très répandu dans le monde parisien, et en rapports avec les hommes politiques en évidence. Il pensait en tirer des informations utiles. Poussé par son désir de s'instruire, il ramenait constamment les entretiens qu'il avait avec lui sur les idées dominantes en France et sur le caractère de nos relations avec les autres puissances. Il le conviait souvent à sa table, ce qui était une nouveauté, aucun représentant étranger ne s'y étant assis avant lui. Cette innovation constitua un précédent dont bénéficièrent ses collègues et ses successeurs. Tout entier à ses devoirs, M. de La Valette sut faire tourner ces relations si cordiales à l'avantage de la colonie française. Les lazaristes lui doivent le magnifique établissement de bienfaisance et d'instruction qu'ils ont fondé à Alexandrie. Il obtint en effet du vice-roi, pour ces missionnaires, avec l'autorisation de s'établir en Égypte, ce qui n'était pas une chose aisée à cette époque, la concession gratuite d'un vaste emplacement avec tous les matériaux qui s'y trouvaient réunis. Ce terrain avait une superficie assez étendue pour qu'ils aient pu le faire traverser par une large rue, en bâtissant, d'un côté, les écoles des garçons, le logement des Pères avec un dispensaire ; de l'autre, l'école des filles, le logement des sœurs avec une église qui est ouverte aux fidèles de toutes les nations, comme les écoles et le dispensaire le sont

aux enfans et aux malades, quelle que soit la religion à laquelle ils appartiennent.

Cependant notre consul général ne ménageait pas au vice-roi les bons avis. Il avait mûrement observé la situation et il en avait relevé tous les côtés défectueux. Il ne cessait notamment d'appeler l'attention du pacha sur l'état de ses finances restées fort obérées depuis les charges qu'il avait imposées au pays pendant la période de sa grandeur et de ses luttes avec le sultan. Sa franche parole avait convaincu Mehemet-Ali de sa sincérité, et cet homme si peu endurant l'écoutait sans s'offenser des vérités qu'il lui faisait entendre.

Les investigations, auxquelles il s'était livré dès son arrivée en Égypte, avaient conduit notre représentant à constater les vices et les erreurs de l'administration, à se rendre un compte exact de l'état réel des choses. Et en terminant une dépêche dans laquelle il rendait compte du résultat de ses observations il ajoutait : « Les impôts excèdent les forces du pays. Toutes les dispositions prises dans les jours de crise et de danger, alors qu'il fallait faire face à l'Europe coalisée, ont été maintenues après la conclusion de la paix. Ainsi les droits dont on avait frappé tous les métiers, toutes les professions, la capitation qui pèse sur la classe pauvre et particulièrement sur la population rurale, — la solidarité imposée à tous les contribuables d'un village, entre tous les villages d'une province, entre les provinces elles-mêmes, — toutes ces mesures purement fiscales et si ruineuses sont toujours rigoureusement exécutées sans jamais avoir été revisées, sans qu'on ait pris en considération les déplacemens de la population. C'est ainsi qu'un village qui ne compte plus que trois cents habitans est encore tenu d'acquitter le montant intégral de l'impôt fixé au moment où il en comprenait douze cents. Les paysans, souvent contraints par la corvée de travailler sur les terres du vice-roi ou de ses fils, ne reçoivent le prix de leur salaire qu'après de longs délais et souvent en objets manufacturés dont la valeur est arbitrairement arrêtée par un agent de l'administration. On a vu Ibrahim-Pacha payer tous les ouvriers d'un village en mélasse, produit de la fabrique de sucre qui a été établie dans la Haute-Égypte. » M. de La Valette ne se bornait pas à signaler ces abus à son gouvernement, il les plaçait hardiment sous les yeux de Mehemet. Le pacha lui promettait d'y aviser, et sur ses instances, il en corrigea un certain nombre.

D'autre part, le pacha, en vieillissant, n'avait rien perdu de son goût, de sa passion pour les entreprises grandioses. Toute conquête lui étant désormais interdite au dehors, il agitait, dans son esprit, le dessein d'illustrer la fin de son règne par des œuvres

monumentales, dignes de ses premiers prédécesseurs, les Pharaons. Il eut la pensée de percer l'isthme de Suez, et il chargea un de nos compatriotes, Linant-Bey, directeur des travaux hydrauliques, d'en ébaucher les études. Mais bientôt il se persuada qu'en réunissant les deux mers, il s'exposait à éveiller les convoitises des puissances européennes, de celle surtout qui aurait un intérêt capital à mettre la main sur cette voie donnant accès à ses vastes possessions asiatiques. Je l'ai entendu souvent débattre cette grave question avec un sens politique fort élevé. Il comprenait tous les avantages offerts au monde par un canal unissant la Méditerranée à la mer des Indes; il sentait vivement que l'honneur serait immense et durable pour le souverain qui l'exécuterait; mais il ne sentait pas moins, il percevait clairement les dangers auxquels il exposerait le possesseur de l'Égypte. « Le canal, lui disait-on, sera votre Bosphore, et la Turquie doit au Bosphore de départager toutes les puissances, de neutraliser leurs ambitions respectives, et de lui permettre de n'en rien redouter pour la sécurité de la capitale. — Vous vous méprenez, répondait-il; le Bosphore, ce passage qui ne conduit pourtant que dans la Mer-Noire mais bien aussi dans la Méditerranée, est la source de tous les revers essuyés par l'empire ottoman depuis un siècle. Si les sultans avaient pu le fermer, ils régneraient encore sur leurs anciennes possessions. » Qui pourrait prétendre aujourd'hui que sa pénétration ou, si l'on veut, ses pressentimens l'induisaient dans une grave erreur?

Chose étrange, l'Angleterre, à cette époque, hostile déjà au canal aussi énergiquement qu'elle n'a cessé de l'être jusqu'à son ouverture, consacrait tous ses efforts à obtenir, en se chargeant au besoin de tous les frais, la construction d'un chemin de fer du Caire à Suez. La France, au contraire, donnait toutes ses préférences à l'entreprise destinée à mettre en communication les deux mers. Nos consuls généraux furent moins heureux avec Mehemet-Ali que M. de Lesseps avec l'un de ses successeurs, et si justifiées que pussent être les appréhensions du vieux pacha, nul ne saurait regretter que l'auteur du canal ait pu mener sa tâche à bonne fin. L'œuvre est un bienfait pour tous les peuples. L'histoire dira qu'elle est due au courage et à la persévérance d'un Français, secondé par l'opinion enthousiaste de notre pays. Elle est en outre d'un intérêt trop universel pour qu'il ne vienne pas un moment où les puissances continentales, cessant d'abdiquer toute initiative, se concerteront pour que cette grande voie de communication entre les deux mondes reste confiée à des mains qui en assurent, à tous les intéressés, la libre et entière jouissance en tout état de choses.

V

Mais s'il renonçait à s'engager dans une entreprise qui le séduisait et qu'il aurait poursuivie si elle ne lui était apparue comme un sujet de périls-certains pour sa dynastie, Mehemet-Ali n'abandonnait pas son dessein de consacrer ses dernières années à élever un monument utile au pays, utile à sa renommée. Il résolut de barrer le Nil au sommet du Delta afin qu'on pût arroser cette vaste province abondamment et dans toutes les saisons. Aux premières objections qu'on lui présenta en lui signalant les difficultés de l'œuvre : « C'est un duel, répondit-il, entre le grand fleuve et moi, et j'en sortirai victorieux. » Il confia l'exécution de ce travail gigantesque à un ingénieur français, M. Mougel, qui, mis à sa disposition par notre gouvernement, venait d'achever, avec un plein succès, la construction d'un bassin de carénage à Alexandrie malgré les obstacles présentés par la nature du sol sous-marin, jugés, avant lui, insurmontables. Le barrage du Nil exigeait des dépenses considérables. Avec son ardeur habituelle, et dans sa hâte de le voir achevé avant la fin de ses jours, qu'il prévoyait prochaine, le pacha les autorisa sans mesure, sans prévoyance. Le trésor ne put y pourvoir sans préjudice pour les différens services publics, sans se trouver en présence des plus graves embarras. Déjà la troupe et les fonctionnaires ne touchaient plus qu'après de longs retards, celle-là sa solde, ceux-ci leur traitement. Bientôt d'autres besoins non moins impérieux restèrent en souffrance. Le vice-roi s'alarma lui-même de cette situation, et il enjoignit aux ministres de se réunir sous la présidence d'Ibrahim-Pacha, son fils aîné, le vainqueur de Nezib, pour examiner soigneusement cet état de choses et lui soumettre, dans un rapport, le résultat de leurs investigations. Il fut obéi et on lui exposa, avec une entière franchise, la véri tétout entière sans aucun déguisement. Le rapport établissait, dans ses conclusions, à l'aide de chiffres comparés, que les dépenses faites et celles qui étaient en cours d'exécution constituaient des charges auxquelles le trésor était dans l'impossibilité absolue de pourvoir, à moins d'ajourner la plupart des paiemens inscrits au compte de l'État pour les services ordinaires, suspension qui lui créerait des difficultés inextricables de tout ordre.

Cette révélation fit éclater le premier désordre bien caractérisé qui troubla les facultés de Mehemet-Ali. M. de La Valette en instruisit son gouvernement par une dépêche du 27 juillet 1844 : « Le vice-roi, écrivait-il, est parti ce matin pour le Caire. Cette

détermination inattendue a été précédée de circonstances qui lui donnent le caractère d'un événement grave. » Après avoir indiqué les causes premières de cette crise et qu'on vient de lire, notre représentant ajoutait : « Avant-hier, sur son ordre, les ministres assemblés donnèrent lecture au vice-roi du rapport qu'il leur avait demandé. Il l'écouta sans dissimuler son irritation, puis il monta en voiture et fit sa promenade ordinaire. A son retour, il se montra moins préoccupé, et il se retira dans le harem de sa fille Nazlèh, accourue du Caire, avec sa suite habituelle, dès le début de la crise. Il y resta toute la soirée; à onze heures, il rentrait dans ses appartemens. Le lendemain 26, il était sur pied de grand matin, en proie à une vive excitation. « L'Égypte est perdue, disait-il; je suis trahi de tous côtés. » Il donna des ordres pour un départ immédiat. A sept heures, il était sur le canal du Mahmoudieh qui relie Alexandrie au Nil. Ne trouvant aucun bateau disponible, sa fureur ne connut plus de bornes. Il se retira dans le kiosque d'un jardin voisin, annonçant sa résolution de se retirer à la Mecque; il n'admit personne auprès de lui. On lui apporta une lettre de soumission portant la signature d'Ibrahim-Pacha et de Saïd-Pacha, ses deux fils, d'Artin-Bey, son premier interprète, de ses ministres et de tous les officiers de sa cour. Ils suppliaient Son Altesse de ne voir dans leur conduite qu'un témoignage de leur dévouement, déclarant qu'ils obéiraient à ses ordres, quels qu'ils fussent. Mehemet-Ali leur fit répondre qu'il partirait pour le Hedjaz, à moins qu'on ne lui livrât le traître et l'avare. » Le traître était son fils, Ibrahim-Pacha; l'avare, le président du conseil. Scherif-Pacha, qui avait exercé antérieurement les fonctions de gouverneur général de la Syrie et avait laissé partout la réputation d'un administrateur plus soigneux de ses propres deniers que de ceux de l'État. Scherif-Pacha a eu pour fils un prodigue que tout Paris a connu, Kalil-Bey, qui a galamment dissipé la fortune amassée par son père.

Sans se laisser toucher par les prières des uns, par les sollicitations empressées des autres, refusant obstinément toute audience, tout entretien même avec les princes de sa famille, Mehemet-Ali partit pour le Caire, laissant en proie aux plus vives inquiétudes, la diplomatie et son gouvernement, dont tous les représentans se trouvaient réunis à Alexandrie.

On se demandait s'il continuerait son voyage; s'il irait, comme il l'avait annoncé, chercher la paix et le repos auprès du tombeau du Prophète. On se demandait encore si, dans ce cas, il ne sévirait pas, avant de s'éloigner, contre ses propres conseillers, contre quelques membres de sa famille. « Il me faut, avait-il dit et répété, Ibrahim-Pacha pieds et poings liés. Je l'incarcérerai pour

le réduire à la soumission. » Il avait autour de lui des serviteurs qui lui obéissaient aveuglément, exécuteurs empressés de toutes ses volontés, lesquels se hâteraient de se conformer à ses ordres, quels qu'ils fussent, sans s'enquérir de l'état mental de leur maître. On pouvait donc tout redouter, et l'anxiété était vive parmi les agens étrangers, les angoisses plus vives encore chez les hauts fonctionnaires. La colonie européenne s'alarmait de son côté, appréhendant des désordres populaires, comme si elle eût eu le pressentiment des désastres qu'elle a subis plus tard, lors de l'incendie d'Alexandrie.

On apprit bientôt qu'en arrivant au Caire, le vice-roi s'était enfermé dans son palais de Choubra, situé à une petite distance de la ville, exigeant le silence autour de lui et n'admettant personne en sa présence. Le calme et la retraite lui rendirent l'usage de ses esprits. Quelques jours après on sut, en effet, qu'il avait reparu à la citadelle, sa demeure officielle, qu'il avait repris ses habitudes et ses réceptions, qu'il se faisait rendre compte, dans un complet apaisement, de toute chose, comme s'il ne restait, dans sa mémoire, aucune trace de ses égaremens. Il n'avait pas tout oublié cependant : en se montrant doux et clément, il infligea, pour qu'il fût acquis qu'eux seuls avaient des torts à se reprocher, aux plus hauts fonctionnaires un châtiment, purement pécuniaire d'ailleurs, en ordonnant qu'il serait exercé une retenue sur leurs émolumens, sans en excepter ceux d'Ibrahim-Pacha. Cette mesure n'était pas propre à restaurer ses finances, mais le vieux pacha jugea qu'elle y aiderait. Ainsi se termina cette étrange aventure, qui jeta une profonde panique dans tout le pays. Trois années s'écoulèrent sans que l'affection, qui s'était manifestée si violemment, troublât de nouveau l'intelligence du vice-roi, qui devait cependant être vaincue et succomber définitivement. Elle parut même, la crise finie, n'en avoir éprouvé aucun affaiblissement. On crut constater que le pacha en avait retenu comme une sorte d'avertissement qu'il mit à profit. Il se montra plus sobre de résolutions hâtives et imprudentes. Il fit de louables efforts pour rétablir un ordre relatif dans ses finances, sans abandonner toutefois aucun de ses projets. Les travaux du barrage furent continués, mais sans être poussés fiévreusement comme à l'origine.

M. de La Valette le soutenait, en le pressant de hâter le pas dans cette voie nouvelle, qu'il lui avait signalée jusque-là avec plus de constance que de succès. Le pacha accueillait ses avis avec une déférence pleine de bonne grâce. Il a même pris, sur la suggestion de notre représentant, plusieurs mesures utiles, et leurs rapports s'étaient ainsi rétablis sur le pied de la plus parfaite cordialité.

Cette harmonie ne devait pas se perpétuer jusqu'au terme de la mission de notre envoyé. Il était à la veille de rentrer en France quand un de nos nationaux fut mis sous le bâton par un gouverneur de province. Pareil outrage n'avait jamais été fait à la colonie française, et les étrangers de toute nationalité se montraient eux-mêmes d'autant plus offensés que ce mode de traitement, s'il devait passer dans les habitudes des fonctionnaires égyptiens, les aurait assimilés aux Arabes. A vrai dire, les indigènes s'en accommodaient depuis longtemps, et on en retrouve l'emploi aussi loin qu'on remonte dans l'histoire du pays. Ils ont conservé la tradition de n'acquitter les taxes de toute sorte qu'après une correction de cette nature. C'est leur façon de protester contre l'autorité qui, disent-ils, les dépouille. Dans un voyage que je fis sur le Nil, j'accostai à un domaine de Soliman-Pacha (le colonel Sèves) pour lui rendre mes devoirs. Il me retint à dîner. Pendant le repas, mon attention fut attirée par un bruit intermittent de coups répétés, venant de la grève, et suivis de quelques cris. J'en demandai l'explication à mon hôte. « On lève l'impôt, » me répondit-il. J'ignore si cet expédient est resté en usage depuis l'occupation anglaise. Nos voisins qui se sont cantonnés en Égypte et y demeurent sous le prétexte d'y reconstituer l'ordre et la sécurité, si solidement établis sous Mehemet-Ali, ne semblent pas pressés d'arriver au terme de leur tâche, et peut-être considèrent-ils comme un bon moyen d'administration l'emploi du bâton.

Quoi qu'il en soit, M. de La Valette n'hésita pas à ajourner son départ, à demander au pacha des réparations suffisantes, et en premier lieu le châtiment du gouverneur coupable de ce méfait. Mehemet-Ali, de son côté, se montra disposé à nous donner une entière et éclatante satisfaction, désireux d'effacer, en toute hâte, ce regrettable incident. Mais le gouverneur était allié à sa famille, et il lui répugnait de prendre, contre son parent, une mesure de rigueur constituant un désaveu public et, en quelque sorte, une flétrissure. Cependant le gouverneur avait ordonné lui-même le traitement infligé à notre compatriote; il y avait présidé en y faisant procéder sous ses yeux. Il n'était pas permis à M. de La Valette de ne pas l'atteindre ou bien tous les hauts fonctionnaires se seraient imaginé qu'ils pouvaient impunément se livrer, contre les Européens, à des actes de violence. La colonie étrangère attendait, de la fermeté de notre représentant, un gage éclatant, la mettant à l'abri de pareilles aventures. Il dut donc insister, bien que le pacha lui offrît, avec d'autres concessions, de rémunérer largement la victime de l'attentat. Sur les sollicitations que le vice-roi faisait parvenir par les voies les plus diverses à notre

consul général, on transigea. Le gouverneur fut révoqué et ne fut pas traduit en justice; le Français bâtonné reçut une forte indemnité; et de tous les intervenans, ce fut lui qui se trouva le plus satisfait. L'affaire ainsi réglée, M. de La Valette se rendit au palais pour prendre congé du vice-roi. Le pacha ne dérogea pas à sa courtoisie habituelle, mais son attitude témoignait de la pénible impression que lui avait laissée l'obligation de frapper publiquement un homme qu'il considérait comme appartenant à sa parenté.

VI

Mehemet-Ali trouva bientôt l'occasion de prouver qu'il n'avait pas gardé un souvenir durable du conflit survenu entre lui et le consulat général de France. On lui annonça que le plus jeune fils du roi Louis-Philippe, le duc de Montpensier, était en route pour entreprendre un voyage en Égypte; il en manifesta une joie délirante. Il avait toujours présent le souvenir des services que la France lui avait rendus en 1840 et l'âme remplie de la gratitude qu'il lui en gardait. Ces sentimens n'étaient pas partagés par tous ses conseillers, ni à un égal degré par tous les princes de sa famille; il le leur a souvent reproché, et sa première pensée, en cette circonstance, fut de ne rien négliger pour affirmer ses convictions, pour en faire étalage. Sans perdre un instant, et avec une ardeur peu commune à son âge, il donna tous les ordres nécessaires, pour assurer à son hôte la plus splendide réception, prenant soin d'en contrôler lui-même, chaque jour, l'entière exécution, pour mieux montrer le prix qu'il mettait à reconnaître la sollicitude que le gouvernement du roi lui avait témoignée au jour des grands périls.

Le duc de Montpensier arriva à Alexandrie le 30 juin 1845. La frégate à vapeur, le *Gomer*, qui l'avait amené, mouillait à peine en rade que Saïd-Pacha, amiral de la flotte, second fils de Mehemet-Ali, montait à bord, apportant à l'auguste voyageur « l'expression de la grande satisfaction que son père ressentait de la faveur que le ciel lui accordait en lui envoyant un fils du roi. » En même temps, Artin-Bey, ministre des affaires étrangères, se présentait au consulat général, que je gérais de nouveau en ce moment, pour se concerter avec moi sur toutes les mesures propres à donner un éclat exceptionnel à la présence du prince français à Alexandrie. Dès qu'il quitta le *Gomer*, le duc de Montpensier fut salué par toutes les batteries des forts et de la flotte et il fut conduit par Saïd-Pacha, dans les voitures de la cour, au palais qu'il devait habiter et que l'on avait soigneusement aménagé. Quelques instans après, à la surprise générale, Mehemet-Ali, suivi

d'un nombreux cortège, vint saluer le prince dont il n'avait pas voulu attendre la première visite que j'avais eu soin pourtant de lui annoncer. L'entrevue ne fut pas seulement cordiale, elle fut émouvante : ce vieillard, qui avait troublé l'Orient et agité l'Europe, allant ainsi au-devant de ce jeune prince, un adolescent, qui faisait ses premiers pas dans la vie, remua profondément tous les assistans. Le pacha serra le duc dans ses bras avec un attendrissement qu'il ne chercha pas à déguiser. Le prince s'étant excusé de ne pas l'avoir prévenu : « J'ai tenu, lui répondit le vice-roi, à donner au roi, votre père, une marque publique de ma respectueuse déférence et de mon dévouement, afin de bien manifester mes sentimens et afin que personne ne les ignore ici. » L'entretien se prolongea, et le pacha y déploya une exquise aménité. Il se révéla un autre homme que celui qu'on connaissait généralement; il fut tendre, spirituel, affectueux, tel que je l'avais soupçonné quelquefois dans les discussions que j'avais dû soutenir avec lui. Cet officier de fortune, venu des rangs d'une soldatesque irrégulière, avait comme la prescience d'une politesse raffinée et il prouva, en cette occasion, qu'il n'y était pas réfractaire. Ni son éducation, ni son passé, ne l'avait préparé à se présenter sous ce nouvel aspect, mais la nature l'avait doué pour tous les rôles, pour ceux-là mêmes qui étaient totalement ignorés dans les milieux où s'était écoulée sa vie.

L'accueil que le duc de Montpensier reçut à Alexandrie lui fut continué au Caire et dans la Haute-Égypte. Il m'autorisa à le suivre durant tout son voyage et je pus constater que, partout, les intentions du vice-roi étaient remplies avec un zèle empressé. Ibrahim-Pacha fut délégué auprès du prince pendant son séjour dans la capitale; Saïd-Pacha l'accompagna dans ses excursions les plus lointaines, rapidement faites sur trois bateaux à vapeur dont celui du vice-roi qu'il avait tenu à mettre à la disposition de son hôte. Pendant les derniers momens que le duc de Montpensier passa encore à Alexandrie à son retour des cataractes, Mehemet-Ali s'ingénia à lui donner de nouvelles marques de sa sympathie que le prince accueillait avec un tact qui fut remarqué et que le pacha appréciait finement.

A un dîner qu'il lui offrit la veille de son départ et auquel j'assistais : « Je puis en toute sincérité, lui dit-il, assurer Votre Altesse Royale que j'ai le cœur rempli de la plus vive reconnaissance pour le roi et pour son gouvernement qui, dans les jours troublés comme dans les temps tranquilles, n'ont jamais manqué de me couvrir de leur bienveillance. » Si difficile que lui fût la marche sous une température tropicale, il voulut, le lendemain, accompagner lui-même, à pied, le prince jusqu'à l'embarcadère

et c'est là qu'il lui fit ses derniers adieux avec des accens de tendresse qui remuèrent vivement la foule accourue pour assister à ce spectacle.

Pendant son premier séjour à Alexandrie, le prince m'avait permis de lui présenter la colonie française; il l'accueillit avec la plus bienveillante affabilité, s'enquérant de l'état et des besoins de notre commerce dans le Levant. J'eus l'honneur également de lui présenter le corps consulaire; il sut trouver, pour chacun de ses membres, une parole aimable, un sujet d'entretien touchant les intérêts qui lui étaient confiés en Égypte.

VII

Ce que chacun put constater et retenir durant le voyage du duc de Montpensier, comme il le nota lui-même, ce fut la sûreté et la liberté d'esprit avec lesquelles le vice-roi abordait les questions de tout ordre dans ses entretiens avec le prince. On put en conclure qu'il avait totalement recouvré l'exercice de ses belles facultés. Illusions vaines et décevantes! Le mal, qui avait fait une si soudaine apparition l'année précédente, ne pouvait manquer, aidé par la longue vieillesse du pacha, de le ressaisir et de le terrasser. Il reparut en effet en 1847 avec des symptômes plus alarmans. Je pus m'en assurer moi-même. Il me fut permis de pénétrer jusqu'à lui, et je ne saurais dire la cruelle angoisse que me causa le spectacle de ses divagations. Cet esprit que j'avais connu si lucide s'égarait dans d'étranges hallucinations; mais une pensée lui revenait en m'apercevant. « Le roi, le roi, » répétait-il, et le roi pour lui c'était la France. Moins que jamais, il aurait admis que le souverain ne fût pas l'unique, la véritable représentation du pays.

On jugea, dans les derniers mois de l'année, qu'un déplacement pourrait lui être salutaire. Il consentit à entreprendre un voyage qui, lui disait-on, pourrait s'achever en France. Ils s'embarqua sur un navire français que le consulat général s'empressa de mettre à sa disposition. Il fit une première station à Malte pour y purger la quarantaine imposée aux provenances d'Alexandrie. Pour ménager la transition du climat d'Égypte à celui de nos contrées, on le conduisit à Naples. C'est là qu'il apprit la révolution de Février et la chute du roi Louis-Philippe. Il en ressentit une secousse qui aggrava son état. On le ramena à Alexandrie en proie aux plus étranges désordres intellectuels. J'ai dit ailleurs (1) que le plus souvent il avait l'esprit troublé par le désir

(1) *La Question d'Egypte.* Voyez la *Revue* du 1er novembre 1891.

de rétablir sur son trône le roi, son ami et son protecteur, dictant des ordres aux officiers de son entourage pour mobiliser l'armée et la flotte qu'il voulait lui-même, disait-il, conduire à Marseille pour se mettre à la disposition du souverain déchu. Il fut bientôt démontré que la démence l'avait saisi tout entier sans laisser aucun espoir de guérison.

Ibrahim-Pacha prit en main les rênes du pouvoir avec l'assentiment de la Porte, sans être investi du titre et des prérogatives de vice-roi. On jugea, de part et d'autre, plus convenable d'en conserver les honneurs à Mehemet-Ali. Par un étrange caprice du sort, l'héritier du pacha fut bientôt atteint lui-même d'une maladie grave et il succomba au mois de novembre de cette même année 1848, pendant que son père végétait dans une inconscience finale de ce qui se passait dans ce royaume qu'il avait fondé. Dans ses jours de colère et d'emportement, Mehemet-Ali, aimant passionnément le pouvoir et ne sachant envisager sans irritation le moment où il échoirait à son successeur, s'exclamait souvent : « Mon fils n'héritera pas de ma puissance ; je lui survivrai. » Informé de ces propos, Ibrahim-Pacha répondait : « La nature a ses droits qui se confondent avec les miens ; je gouvernerai l'Égypte. » Par un singulier concours de circonstances, ils eurent raison tous deux, le fils exerça l'autorité suprême, mais le père lui survécut.

VIII

Faut-il dire ce que fut le premier successeur de Mehemet-Ali? Le contraste est trop frappant pour ne pas s'y arrêter un moment. La vice-royauté échut à Abbas-Pacha, petit-fils du fondateur de cette dynastie nouvelle. Il était le plus âgé parmi ses descendans et à ce titre il hérita de son pouvoir en conformité de la loi qui gouverne, dans l'empire ottoman, l'ordre de succession au trône. Abbas-Pacha s'était montré, dès son enfance, réfractaire aux idées de son grand-père. Seul, parmi les jeunes princes égyptiens, il avait refusé de se laisser initier à l'enseignement que Mehemet-Ali imposait à ses enfans et que leur distribuaient des professeurs européens; il n'avait jamais consenti à apprendre une langue étrangère, celle du Coran lui suffisait. Élevé dans le harem, il en avait contracté, de bonne heure, toutes les habitudes et toutes les répugnances. Il affectait un fanatisme irréductible, ne fréquentant que les mosquées, déclinant tout contact avec les étrangers que Mehemet-Ali avait appelés en si grand nombre en Égypte. L'un de ses premiers actes révéla l'intention de les éloigner sans distinction d'origine, en visant surtout les chefs des institutions de

tout ordre fondées par leurs soins. La plupart d'entre eux, presque la totalité, étaient des Français. Revenu en Égypte, après une courte absence, pour y reprendre la gestion du consulat général, je dus intervenir pour couvrir nos nationaux. J'acceptai le conflit dont Abbas-Pacha prenait l'initiative, et je lui fis entendre toutes les vérités qu'il me donnait le droit d'invoquer. « Ne suis-je pas le maître? me répondait-il. Les fonctionnaires, indigènes ou étrangers, ne sont-ils pas mes serviteurs aussi longtemps que je les paie? J'ai donc le droit de les remercier. — L'exercice de ce droit, répliquais-je, n'est pas seulement une mesure inique, prise contre des hommes, aussi honorables que laborieux, qui ont rempli tous leurs devoirs et acquis ainsi des droits que nul ne peut méconnaître; elle est en outre, par le nombre et la qualité des personnes atteintes, presque toutes mes compatriotes, une offense pour le gouvernement français, et je protesterai hautement, chaque jour, contre l'injustice et l'inconvenance d'une pareille résolution, en attendant les instructions que j'ai demandées à Paris... Cette résolution, lui disais-je encore, est d'autant moins justifiable qu'elle implique le désaveu, la désapprobation de tous les actes qui ont fait la gloire de Mehemet-Ali. » Il se montra d'abord absolument rebelle à mes observations. Esprit faible et non préparé à la discussion, il se dérobait aux entretiens que je cherchais à provoquer. Je dus charger de lui renouveler mes représentations, un de ses confidens, Nubar-Pacha, aujourd'hui premier ministre, auquel il avait confié le soin de défendre ses vues.

Il en vint pourtant à me faire proposer, par ce même fonctionnaire, une transaction garantissant, à tous les employés congédiés, une rémunération et des indemnités exceptionnelles. Il finit même par comprendre que l'ostracisme des Européens, recrutés par son grand-père, soulèverait les plus vives récriminations, et il renonça à y donner suite. Un seul Français, Clot-Bey, censeur habituel et caustique des habitudes d'Abbas-Pacha du vivant de Mehemet-Ali, ne se sentant plus en sûreté, désira lui-même quitter l'Égypte et je pus obtenir pour lui, à titre de pension de retraite, la totalité de son traitement, réversible, en cas de décès, sur ses enfans jusqu'à leur majorité.

Abbas-Pacha persévérait néanmoins à prendre uniquement conseil de son fanatisme. A la mort de Mehemet-Ali, il se rendit à Constantinople pour y recevoir l'investiture du sultan. Il y étala, avec ostentation, son dévouement au prince des croyans. Comment justifiait-il cette attitude? « Mon grand-père, disait-il en rentrant au Caire, se croyait un souverain absolu; il l'était pour nous, pour ses serviteurs, pour ses enfans. Mais il était l'esclave

des consuls généraux. Eh bien, si je dois être gouverné par quelqu'un, j'aime mieux l'être par le chef de tous les musulmans plutôt que par des chrétiens que je déteste. » (Extrait de la correspondance officielle.)

L'hostilité qu'Abbas-Pacha témoignait si manifestement aux Européens éveilla les dispositions malveillantes et brutales de la population musulmane, que la ferme vigilance de Mehemet-Ali avait, pendant de si longues années, contenue dans le respect dû aux étrangers. Les chrétiens indigènes, et plus particulièrement les résidens venus d'Europe, furent l'objet d'agressions qui dégénérèrent en rixes sanglantes. Les représentans des puissances durent intervenir collectivement et exiger des mesures énergiques, notamment la révocation du chef de la police. « Ces dispositions d'Abbas-Pacha, écrivait M. Le Moyne, notre nouveau consul général auquel j'avais remis le service dès son arrivée, procèdent de sa nature, de son éducation, de son passé, et plus encore de son fanatisme. Esprit faible, étroit et sans culture, il est religieux sans élévation. Son grand-père, renonçant à réveiller chez lui d'autres sentimens, le menaçait constamment du jugement que l'opinion publique en Europe porterait sur sa conduite. C'est avec ces précédens qu'Abbas-Pacha est arrivé au pouvoir, et on conçoit aisément que, durant son séjour à Constantinople, on ait réussi à lui imposer une entière soumission aux volontés de la Porte. »

Un dernier trait, et je pourrais en citer plusieurs, suffira à donner la mesure de cette âme si peu digne de continuer l'œuvre de son grand-père. Sur la proposition de Clot-Bey, directeur général des services hospitaliers, le vieux pacha avait fondé, au Caire, un hospice pour les indigens des deux sexes. On y avait successivement annexé un service pour la maternité, une école de sages-femmes, une section pour la vaccination, une autre pour les aliénés. Avant l'ouverture de ce vaste établissement hospitalier, il n'existait aucun refuge, aucun centre de secours pour les malades pauvres et les infirmes; les femmes en couches étaient livrées à des empiriques; — les aliénés étaient logés, la chaîne au cou, dans des fosses infectes.

Par l'un de ses premiers actes, Abbas-Pacha décréta la suppression de cette institution de bienfaisance qui rendait les plus précieux services à l'humanité souffrante. Il a fallu, plus tard, la reconstituer et la rouvrir; l'indignation publique en fit un devoir impérieux au nouveau vice-roi. En cette circonstance et pour sa propre justification, Abbas-Pacha avait invoqué l'état obéré des finances de l'Égypte; mais simultanément il faisait construire, pour son usage personnel, dans le désert et non loin du Caire, un vaste palais, doublé d'un casernement non moins vaste pour

le logement des troupes chargées de veiller à sa garde. M. Le Moyne écrivait à cette occasion : « Tous les maçons, menuisiers, tailleurs de pierres sont employés, de gré ou de force, aux constructions de Son Altesse... Je ne dirai pas, ajoutait-il, tous les désirs d'Abbas-Pacha, ceux surtout qui sont peu dignes d'un prince ; je ne veux pas descendre dans des détails qu'il faut se borner à déplorer. »

Qu'advint-il? Que ce prince, qui prétendait inaugurer l'ère des économies et restaurer les finances égyptiennes, les dilapida sans mesure. Se faisant délivrer le numéraire versé dans les caisses publiques, il y substituait ce que l'on appelait chez nous, au siècle dernier, des *acquits de comptant*. Par une étrange et coupable innovation, ces titres, portant le cachet du vice-roi, étaient mis en circulation par les agens du fisc avec un escompte variable ; les preneurs en usaient pour s'acquitter envers le trésor qui subissait ainsi des pertes plus ou moins considérables, selon le crédit que le public accordait au gouvernement.

Il advint encore que les caprices du vice-roi et les rigueurs de son absolutisme alarmèrent son entourage et les membres de sa propre famille. Abbas-Pacha prit en mauvaise part les représentations que ceux-ci osèrent lui soumettre, et redoutant sa colère, les fils de Mehemet-Ali comme ceux d'Ibrahim, sous des prétextes divers, se réfugièrent à Constantinople, l'un après l'autre. Un seul, parmi ces derniers, Mustapha-Pacha, qui, depuis, a longtemps résidé à Paris, et pour lequel Abbas-Pacha n'avait aucun secret, continuait à l'assurer de son dévouement et captivait ainsi toute sa confiance. Soudain, on apprit qu'il s'était dérobé à son tour pour aller rejoindre ses frères. Le ministre des affaires étrangères, Artin-Bey, se croyant menacé de son côté, se glissa nuitamment au consulat général de France, et sous un déguisement, accompagné par un de nos drogmans, il se hâta de s'embarquer sur un paquebot en partance pour la Syrie. Ces désertions successives irritèrent Abbas-Pacha qui se retrancha dans son palais où il vivait dans un isolement mystérieux, et redouté par ses serviteurs autant que par le public indigène ou étranger.

Ce prince, qui mettait en fuite sa propre famille et ses meilleurs conseillers, devait mal finir; il disparut dans une catastrophe nocturne en juillet 1874, pendant qu'il était veillé par deux jeunes mamelouks, esclaves circassiens, qui disparurent et qu'on accusa de l'avoir traîtreusement mis à mort, après avoir prétendu qu'il avait succombé à un mal foudroyant. « L'un des deux mamelouks qui avaient quitté secrètement le palais d'Abbas-Pacha dans la nuit du 12 au 13, écrivait, sous la date du 20, notre consul général, a été arrêté hier. Il résulte de ses déclara-

tions que, quoi qu'en disent les médecins, la mort du vice-roi ne serait pas uniquement le résultat d'une attaque d'apoplexie, et qu'une vengeance particulière ou la crainte d'un châtiment, annoncé la veille, serait venue en aide à la maladie. Je tiens ce renseignement de Saïd-Pacha lui-même, le nouveau vice-roi. » Ce qui est certain, c'est qu'on n'a jamais livré à la publicité les informations qu'on a dû recueillir et qu'on n'a jamais été fixé sur le sort des deux assassins présumés. Tous ces bruits se sont éteints dans le silence et le mystère.

Ai-je besoin de dire que Abbas-Pacha ne fut pas regretté? « Même parmi ceux, écrivait encore notre consul général, qu'on croyait les plus dévoués au vice-roi ou qui s'étaient fait le plus remarquer par leur hostilité aux autres membres de sa famille, il n'est pas un seul homme qui ne se soit trouvé heureux d'être débarrassé du système de compression qui pesait sur l'Égypte. »

Si pesante qu'ait été au peuple égyptien la main de Mehemet-Ali, on ne saurait méconnaître les bienfaits dont il a doté le pays, ni dénier qu'il y a répandu les germes d'une civilisation destinée à se développer après lui. S'il a employé des moyens que notre temps réprouve, on peut dire, à sa décharge, qu'il n'en connaissait pas d'autres et que l'état de l'Égypte ne comportait guère que ceux dont il a fait usage quand il en est devenu le maître. Uniquement guidé par ses facultés natives, il l'a enrichie par l'impulsion qu'il a imprimée à l'agriculture, particulièrement en y introduisant de nouvelles cultures, comme celle du coton, en donnant tous ses soins à l'irrigation. Il l'a préparée à une fortune nouvelle en y propageant l'instruction publique à tous les degrés; en brisant les barrières qui la séparaient, avant lui, du monde civilisé; en la mettant en communication constante avec l'Europe. Il a ainsi redressé la situation économique et morale du pays. Aussi sa mémoire y est-elle, chaque jour, plus vénérée, bien qu'il soit mort dans le silence et la retraite. L'administration de son petit-fils, si elle avait duré, aurait compromis cette œuvre. Elle n'a eu qu'un avantage, celui de mettre en pleine lumière la grandeur de la tâche accomplie par le vieux vice-roi. C'est ce que je me suis proposé de montrer en rappelant rapidement les écarts d'Abbas-Pacha.

Cte Benedetti.

TERRE D'ESPAGNE

V (1)

TANGER — CADIX — SÉVILLE — RETOUR A MADRID

TANGER

Les grands navires, voyageurs de haute mer, voiliers, steamers, passent au milieu du détroit que le courant et le vent marquent d'un trait indigo. Notre bateau, médiocre, s'abrite le long de la côte d'Espagne, et les montagnes se succèdent, brûlées par le soleil, incultes, inhabitées, semblables par la couleur et l'abandon à celles d'en face, à celles du Maroc, mais avec moins de relief, et des crêtes moins découpées. Des nappes d'herbe rase, d'un seul ton mordoré, descendent des cimes nues jusqu'aux écueils déserts. La lame est courte et dansante. Après deux heures de route, nous doublons l'extrême pointe de l'Europe, un cap de roches très basses, que prolonge, comme un éperon, une île ronde, couverte de fortifications et au-dessus de laquelle flotte le drapeau de l'Espagne. C'est l'île des Palombes. La petite ville de Tarifa blanchit au bord d'une crique de cette côte désolée.

Alors le bateau pique droit sur le Maroc. Il est deux heures quand nous entrons dans une baie relevée à ses deux extrémités, arrondie au fond par une plage où défilent, en dandinant leurs cous, les chameaux d'une caravane. Tanger s'étage aux flancs de

(1) Voyez la *Revue* du 1er février, du 1er mars, du 1er avril et du 1er mai.

la colline, à l'est, mais le soleil est si éclatant que la mer tout en feu nous cache presque la ville dans une gloire de rayons. Je distingue seulement les longues barques sorties du port, arrivant à force de rames vers nous, qui sommes ancrés à deux kilomètres du rivage. Elles sont une vingtaine, montées chacune par une douzaine d'Arabes ou de nègres. En peu de temps, elles accostent le vapeur, chacune cherchant à écarter les autres et à pousser sa proue au bas de la coupée. Une bande de portefaix en burnous lamentables, coiffés de turbans ou de fez, se bousculant, criant, se rue à l'assaut du navire. Ils ont des airs terribles et des allures de pillards. Ils s'accrochent aux hublots, ils saisissent un bout de corde qui pend, et grimpent, les orteils appuyés sur la paroi de fer. Sans escalier, sans échelle, je ne sais comment, ils envahissent le pont, se précipitent sur les bâches, se battent dans le salon des premières, n'écoutent rien, et emportent les valises comme un butin de razzia. Dans ce brouhaha, j'entends crier mon nom.

— Me voici!

C'est un guide qu'a bien voulu m'envoyer M. le ministre de France. Je lui fais signe. Alors, furieusement, avec des hurlemens en arabe, des coups de rame, des coups de poing, l'équipage, investi de ma confiance, s'ouvre une trouée parmi les barques qui dansent sur la lame, prend d'assaut l'escalier, refoule une section de nègres qui se disputaient mon bagage. Au moment où je me prépare à descendre, un grand diable aux jambes nues me saisit à bras-le-corps, m'épargne violemment trois marches, et saute avec moi dans la barque, qui s'éloigne dans un *diminuendo* d'imprécations.

— Souquez ferme, fils d'Allah!

Ce doit être le sens des paroles de mon gros petit guide, qui font filer le bateau sur la mer libre. Bientôt je vois mieux la ville. Elle monte en pente raide, depuis une plage brune jusqu'au palais du gouverneur qui couvre le faîte de la colline; elle est pressée, tassée, masse de cubes superposés, blanche, sans coupure, où pointent cinq ou six palmiers et autant de minarets vêtus de faïences vertes. Elle est petite dans la colline étendue. Elle me rappelle ces châteaux d'écume, assemblés par le vent le long d'une roche goémonneuse.

Nous débarquons. Au bout de la jetée minuscule, sur le sable humide, à l'ombre d'une cabane, six personnages à grandes barbes sont assis en cercle. Je les prends pour des patriarches en conseil. Leurs tuniques ont des plis antiques et leurs visages l'immobilité des eaux de citerne. Mon guide s'adresse à la belle

barbe blanche du milieu, qui s'abaisse, sans une parole, en signe d'acquiescement. Ces hommes sont les douaniers marocains, et je viens d'obtenir la faveur d'éviter leur visite. Nous passons sous une voûte. J'ai six porteurs pour trois colis. Oh! les ruelles merveilleuses, tournantes, montantes, sales à souhait et cependant parfumées d'une vive odeur de menthe, encombrées pour un âne chargé de son sac d'orge, pleines de jeunes hommes aux jambes nues, de vieux Marocains en burnous, de femmes mauresques au visage voilé, de belles juives en tunique de soie, qui, dans l'ombre des portes basses, debout, le coude appuyé à la pierre et la tête posée sur la main repliée, dédaignent de remuer même, au passage d'un étranger, l'émail de leurs yeux longs.

Pas une note fausse, je veux dire civilisée. J'ai cette impression, que Tunis ne donne pas, que je marche dans un monde nouveau, où l'Europe n'est pas maîtresse. De la fenêtre de mon hôtel, j'aperçois la plage, où des Arabes, dans l'eau jusqu'à la ceinture, débarquent des chèvres jaunes en les portant dans leurs bras. A trois mètres au-dessous de moi, sur le toit d'une maison, une femme, les ongles teints en rouge, épluche et croque des amandes sèches. Je sors presque aussitôt, pour errer de nouveau dans le labyrinthe des rues. L'ombre est violette et la lumière éblouissante. Elles se partagent le sol, les murs, les toits, les gens, ne se fondant jamais et se coupant en lignes nettes. Point de demi-jour. Les portes ont l'air d'ouvrir sur des cavernes. On devine, dans l'obscurité des chambres basses, des hommes en burnous qui dorment, ou travaillent le fer et le cuir. Des voûtes, çà et là, jetées d'une terrasse à l'autre, font des îles de fraîcheur où les femmes sont groupées. Il y a du mouvement et peu de bruit. Quelques riches passent à cheval avec de gros turbans. A l'intérieur de quelques maisons juives, — car nous sommes à l'époque de la fête des Tabernacles, — j'entrevois des berceaux de feuillage et des guirlandes piquées de fleurs de camélia. Et l'odeur nous poursuit de ce bois de la Mecque, qui vaut, dit-on, cent francs la livre, et que j'ai prise d'abord pour celle de la menthe. Je remarque aussi que le soleil m'a trompé, et que la plupart des maisons de Tanger sont peintes d'une première couche bleue, qui transparaît sous le badigeonnage à la chaux, et atténue la crudité du blanc.

Je sors de la ville par une avenue montante, entre deux remparts qui s'ouvrent, et je me trouve dans un terrain vague, sommet de colline dont le sol est couvert de fumier, et où s'agitent des centaines d'Arabes. Nous sommes en plein Orient. Des chiens et des chèvres errent parmi les groupes ; de petits bœufs, couchés

dans la fange, attendent l'acquéreur; d'innombrables ânes, immobiles, les oreilles basses, dorment debout entre deux tas de figues sèches amoncelées sur des nattes; des jongleurs dansent dans un coin de la place, et quatre-vingts hommes, assis non loin de là, formant un cercle, écoutent une sorte d'ascète à la barbe pointue, aux gestes nerveux et nobles, qui raconte une histoire. Mon guide me traduit des phrases au passage. Le poète populaire vient de lever les bras vers le ciel. Il assure qu'une certaine troupe de chameaux, sur l'ordre d'un grand marabout, s'est envolée dans les airs. Pas un sourire n'effleure la figure de ces chameliers, vieux enfans, qui font provision de rêve pour le voyage de demain. Tous les regards que je rencontre sont durs et presque hostiles. Le soir commence à s'annoncer. Un peu de brise souffle sur le plateau verdoyant, succession de vergers clos qui s'étendent à gauche; mon guide m'entraîne de ce côté. Nous suivons un chemin bordé d'aloès et de roseaux. Et tandis que nous nous éloignons, j'entends venir plus distinctement, de quelque terrasse perdue parmi les arbres, les étranges cris de joie des femmes qui célèbrent une fête. Ces aboiemens aigus, prolongés, mêlés à des sons de flûte, emportés par le vent, passent au-dessus de la ville. Que je souhaiterais pouvoir m'enfoncer dans cette campagne bientôt déserte, bientôt sauvage! Mais le bateau pour Cadix part demain matin. Il faut revenir vers Tanger, dont, après un détour, je gagne l'extrémité nord, la plus élevée, que couvre presque entièrement le palais du gouverneur.

De hautes murailles en ruine, de rares maisons éclatées, sans peinture et sans porte, font une rue farouche, où je m'engage. Aucune vue encore sur la ville ni sur la rade. Je traverse l'ombre d'une voûte, et me voici dans un couloir pavé qui descend vers une place fortifiée, grande, toute pleine de groupes d'Arabes. Il y a des hommes couchés sur tous les degrés de cette sorte d'escalier à paliers larges, évidemment construit pour le défilé des cortèges. Nous venons d'entrer dans la Kasba. Je m'avance un peu vers la place, et, au moment où je frôle un groupe de ces songeurs, que le départ du soleil fait seul changer de lit, l'un d'eux, qui porte par exception un burnous très blanc, se dresse, lève sa tête jeune et d'une admirable noblesse de traits, parle à mon guide, et se rassied.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit que M. le ministre de France vient de passer à cheval, et que, sur sa demande, le pacha, gouverneur de Tanger, vous invite à visiter quelques salles de son palais.

— Et où est le gouverneur?

— Derrière vous, au fond de cet escalier. Il tient audience. Celui qui m'a parlé est son second, et lui renvoie les affaires qui lui semblent d'importance.

Je ne m'attendais pas à retrouver à Tanger la vieille institution de nos plaids de la porte du temps du roi saint Louis. Je me retourne, et je vois, en effet, dans l'ombre d'un vestibule, à trente pas de moi, un homme assis sur un divan, les jambes croisées, à droite d'une grande baie mauresque qui est l'entrée du palais. Il a l'air fort digne qui convient à un pacha gouverneur, une barbe noire en carré, sans un poil blanc, les mains fines, le turban épais et la tunique couleur de neige. Je lui fais exprimer toute ma gratitude pour la faveur qu'il m'accorde; il me tend courtoisement la main, à l'européenne, et me désigne un de ses serviteurs qui doit m'accompagner.

Ce serviteur, un petit vieux aux poils rares, semble furieux de guider un roumi. Il m'arrête dans les premiers appartemens du palais, et va chasser, à grands cris, les femmes du harem, dont j'entends les rires monter et s'éloigner. Avec lui, je visite plusieurs salles d'un Alhambra de second ordre, riche encore et joli, et une vaste cour dallée, fermée de murs entièrement recouverts de faïences, et dans l'épaisseur desquels, à chaque extrémité, on a creusé, doré, sculpté et meublé de nattes fines deux petits salons pour les réceptions officielles. Puis je me rends à la prison, dépendance du palais, qui ouvre sur la place. Elle enlève toute illusion sur le degré de civilisation du Maroc. C'est la geôle barbare, sale, fétide, où les hommes sont entassés pêle-mêle. Dans le mur d'un corps de garde, un trou rond a été percé. Deux bois en croix sont cloués dessus, et, par l'un des guichets qu'ils forment, on aperçoit une pièce basse, sombre, où grouillent, couchés ou debout sur de la paille réduite en fumier, des prisonniers de tous âges. A peine me suis-je approché qu'une dizaine de ces misérables se précipitent, passent leurs bras maigres à travers les ouvertures, cherchent sans voir, — car l'espace est trop étroit pour leur tête et pour leurs bras ensemble, — espérant que j'apporte quelque chose qui se mange. L'un d'eux m'offre un petit panier qu'il a tressé. Les soldats du poste les menacent, et les font reculer. Je sors, et je songe que ce fut dans de pareilles prisons que des saints, par amour pour ces pauvres, allèrent, de leur plein gré, prendre la place d'un captif.

Un petit tertre est tout près de là, touchant l'enceinte de la place. Pour la première et la dernière fois, dans l'admirable lumière du soir, je vois bien Tanger. Les ruelles, autour de moi, tout de suite rompues par une courbe, dégringolent vers la mer;

les terrasses carrées descendent en cascades. Il y a des plis, mais il n'y a point de jour entre elles. La ville est d'une seule masse, posée au flanc de la colline. Et elle est décidément bleue, d'un bleu léger, comme un morceau de ciel pâle qui serait tombé là. Des vols de mouettes passent. Les muezzins crient la prière. Leurs appels gutturaux, comme des sons de cloches brisées, s'en vont loin dans l'air calme. Et après eux tout se tait. Le premier crépuscule commence. Tout baigne encore dans la clarté, mais le rayon s'efface aux toits des minarets.

CADIX

Cadix, 23 octobre.

Deux images disent tout Cadix, et les voici.

De très loin, plus d'une heure avant d'arriver au port, j'apercevais la ville, comme flottante sur la mer. Je pouvais même douter que ce fût une ville. C'était une succession de blancheurs dentelées, longues sur les eaux frissonnantes, et que rien ne semblait rattacher aux terres que nous suivions. Ces formes pâles bordées de soleil, les unes carrées, d'autres hardies et hautes, disposées par grandes masses que séparait le trait fuyant d'une lame, ressemblaient plutôt à des voiles assemblées, à une flotte étrange et sans corps, dont les coques auraient sombré, dont les mâtures entoilées feraient des îles au ras du ciel.

Lorsque j'ai eu visité les rues et quelques-uns de ces monumens catalogués, où l'homme se répète sans cesse, et qui retiennent de moins en moins l'attention à mesure qu'on avance dans l'étude d'un pays, j'ai monté au sommet de la *torre de Vigia*, l'une des nombreuses tours qu'avait construites ce peuple de corsaires et de marins, pour découvrir au loin les vaisseaux et l'état de la mer. Alors, au-dessous de moi, j'ai vu un amoncellement de terrasses blanches, enveloppées par l'Océan, sauf d'un côté, où une mince bande de sable s'en allait, dans le recul des brumes chaudes, rejoindre des côtes basses. Tous les murs, toutes les guérites aux angles des toitures plates, tous les minarets étaient peints à la chaux. Pas une tache de tuiles ou d'ardoises, pas même un jardin dans l'intérieur de cette ville de neige. Les yeux se fatiguaient et se fermaient dans la lumière aveuglante qui rayonnait d'en bas. Et Cadix allongée, un peu inclinée, éblouissante au bout de sa tige aux tons neutres, m'apparut comme une touffe de tubéreuses qu'on aurait jetée sur l'eau. Elle en avait l'éclat, la chair épaisse et ferme, et jusqu'aux pétales, hérissés et pointant de toutes parts en fleurons de couronne.

DE CADIX A SÉVILLE, AQUARELLES ANDALOUSES

24 octobre.

Tandis que le train va lentement à travers les plaines, de bien jolis paysages ont passé devant la fenêtre du wagon. Je voudrais en noter quelques-uns, afin de donner quelque idée de cette extrême Andalousie, tant de fois célébrée, si digne de l'être encore.

Première aquarelle. — Nous avons contourné la baie de Cadix, et nous remontons au nord. Devant nous, des marais s'étendent, d'abord divisés par des talus tachetés de meules de sel, puis entièrement déserts et incultes, espaces où l'œil plonge indéfiniment dans la rousseur des herbes. Çà et là une lueur d'eau, une rayée longue et mince entre ces champs de roseaux fanés, dont l'automne a rompu les tiges. Toute la terre est blonde. Tout le ciel est d'un azur léger. Des bandes de canards s'élèvent en criant; ils prennent leur route; ils glissent; ils ne sont plus qu'une pointe de flèche, en apparence immobile dans la lumière, et même alors on devine qu'ils n'atteindront pas de sitôt la limite de ces solitudes immenses, les retraites inconnues, vers les montagnes là-bas, qui sont hautes comme le doigt.

Deuxième aquarelle. — Le soleil baisse, tout rouge dans le ciel clair. C'est l'heure calme où l'homme commence à s'appuyer sur sa bêche et songe à la maison. Nous approchons de Jerez. Les vignes se pressent aux deux bords du remblai, coulées de pampres jaunis qu'entourent des haies de cactus échevelés et pâles. A droite de la voie il y a une cabane, une seule, que couvre entièrement un grenadier chargé de fruits. Et dans la cabane, il y a une petite marchande d'eau fraîche qui cause avec son *novio*. Ils sont accoudés sur la même planche, lui en dehors, elle dans l'intérieur de sa boutique. On ne voit point la figure du garçon, mais seulement son large feutre gris, sa taille fine et cambrée, ses pieds chaussés d'espadrilles. Dans l'encadrement de la fenêtre, tout le soleil est pour la *novia*, pour ses yeux câlins, ses joues brunes, son bras nu qui soutient le menton gros comme une nèfle mûre. Elle rit, en écoutant parler celui qu'elle aime. L'arrêt du train ne les a pas troublés. Elle a versé trois verres d'eau bleue, sans regarder ni les voyageurs, ni la *perra chica* qu'ils lui laissaient en paiement. D'un geste souple et sûr, quand nous sommes partis, elle a seulement repiqué, en haut de son chignon pointu, le bouquet de jasmins blancs que le vent avait déplacé.

Troisième aquarelle. — Il fait presque nuit. Nous sommes en plein maquis, et le vert des oliviers sauvages, et celui des lentisques et des buis sont fondus en une même teinte fumeuse. D'espace en espace, la pointe d'un arbrisseau mort se lève dans le taillis, comme la croupe d'un bœuf roux. Au milieu d'une clairière, un homme à cheval, qui paraît gigantesque, abreuve sa mule au bord d'une citerne. Les montagnes sont roses, très loin, vers l'Orient. La nuit n'est pas venue pour elles. Du côté de l'Occident, à la place où le soleil a disparu, dans l'auréole de rayons pourpres qu'il a laissée au-dessus des terres sombres, trois aloès, dépassant le maquis, tendent leurs bras terribles...

Nous entrons en gare de Séville avec une heure de retard, ce qui peut être considéré, me dit-on, comme un succès. Et, presque tout de suite, je m'arrête, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, pour voir la compagnie des serenos sous les armes, prête à partir. Ces dignes gens, vous le savez, sont chargés de veiller au bon ordre des rues pendant la nuit, de crier les heures en annonçant le temps qu'il fait, et d'ouvrir les portes aux citoyens qui auraient oublié leur clef. Ils sont là plus de cent, divisés en trois sections, vêtus de la veste courte à boutons d'or, coiffés d'une casquette plate à bande rouge, la hallebarde d'une main, la lanterne de l'autre. La plupart, comme le temps menace un peu, ont emporté un parapluie. Au commandement d'un vieux capitaine à gros ventre, ils doublent les files, mettent le parapluie et la hallebarde sur l'épaule droite, et quittent la place dans trois directions différentes.

Un peu plus tard, lorsque le bruit de la ville se fut assourdi, j'entendis sous mes fenêtres une bonne voix enrouée qui criait : *Ave Maria purissima! Las once han dado, y sereno!* Et je songeai, avec un frisson de joie, que j'étais dans cette Séville des chansons, la capitale enchanteresse du Midi, la sœur par la beauté de Venise l'italienne, dont on ne parle plus qu'avec regret, dès qu'on l'a entrevue.

SÉVILLE

Je veux cependant le dire pour l'amour de la vérité, devenu, depuis peu, une vertu des voyageurs : Séville n'est pas ce que l'on a prétendu ; elle n'étonne pas ceux qui ont déjà visité plusieurs villes espagnoles, ceux surtout qui ont vu Grenade ou Cadix.

Elle est vivante, mais la plupart des villes du Midi le sont également ; elle a de belles promenades, mais dont les pareilles

existent ailleurs; elle a de jolies femmes, mais toute la race andalouse, et on pourrait presque dire toutes les races espagnoles sont jolies; elle a enfin son Guadalquivir, profond, resserré, trop étroit pour les grands navires rangés sur ses deux bords, et cela est moins commun, dans ce pays où les fleuves qui ont de l'eau n'en ont pas assez, d'habitude, pour porter un bateau.

Vous demanderez peut-être : « Et la manufacture de tabac? » Hélas! je l'ai visitée, et je connais peu de spectacles qui m'aient laissé au cœur un sentiment plus triste. Savez-vous ce qu'ils font, les guides, en conseillant aux étrangers, qui suivent tous le conseil, de visiter la manufacture de tabac? Ils commettent, à mon avis, et sans s'en rendre compte, un acte cruel : ils offensent une misère humaine. Vous voyez cet immense palais délabré qui touche au champ de foire? Un ange de pierre, la trompette à la bouche, est debout au-dessus d'une des portes d'entrée. La légende prétend qu'on entendra la trompette le jour où une jeune fille vraiment jeune fille passera sous la voûte, pour se rendre à l'atelier. Je ne défends pas la vertu des cigarières, je crois que leur réputation n'est pas, en général, imméritée. Mais, honnêtes ou non, ce sont de pauvres filles, dignes de toute pitié. Vous montez au premier étage. Vous pénétrez, conduit par des contremaîtres dont l'unique fonction paraît être d'introduire les curieux, dans une première salle où sont réunies plusieurs centaines de femmes de tous les âges, surtout des jeunes, assises devant des tables où elles roulent des cigarettes et rognent des enveloppes de cigare. L'atmosphère est horrible, le sol jonché de détritus de tabac. Des vêtemens, des châles pendent, en tas multicolores, à tous les angles de la pièce. Et les visages sont pâles, tirés, empoisonnés par l'air vicié. A côté de plus d'une de ces tables, il y a un berceau où dort un enfant au maillot. Des femmes nourrissent leur petit. Quelques-unes sont hardies. La plupart ont le regard triste et mauvais de celles qui souffrent et qui voudraient souffrir sans être l'objet de cette curiosité, insultante par elle-même, alors même qu'elle ne l'est pas pour une autre raison. Et vous ne sortirez de cette salle que pour en voir une seconde toute pareille, où d'autres filles et d'autres femmes, jusqu'à quatre mille dans les temps de presse, gagnent péniblement, en usant leur jeunesse, quelques sous pour acheter leur pain et pour faire un peu de toilette. Car ici, je trouve une note gaie, la seule que puisse donner cette affreuse caserne ouvrière : vous saurez que toute cigarière qui n'a pas dépassé la trentaine se fait coiffer pour deux sous, dans la manufacture même, par une coiffeuse attitrée, et achète chaque jour, si pauvre

qu'elle soit, un brin de jasmin, un œillet ou une rose, à l'une des marchandes qui traversent les ateliers. J'ai observé qu'après trente ans, les femmes se résignaient à porter le dahlia, cette fleur lourde et sans grâce...

J'en ai dit assez pour faire entendre que le charme de Séville est moins dans ses monumens que dans les détails de la vie populaire, moins dans l'aspect de ses rues que dans la physionomie de ses habitans, dans la douceur de son climat et la beauté de ses campagnes. J'ai passé toute une semaine, une des meilleures de mon voyage, à étudier la grande ville andalouse, à courir aux ruines romaines d'Italica, à visiter les herbages où s'élèvent les taureaux de course, les forêts de Villamanrique, les *marismas* du bas Guadalquivir. Parmi ces journées heureuses, j'en choisirai deux ou trois, et je les raconterai.

UN BEAU DIMANCHE A SÉVILLE

Ce matin, accompagné d'un Français qui habite Séville, et qui la connaît merveilleusement, je pars à l'aventure. Nous sonnons à la grille d'une très jolie maison située dans une toute petite rue. Vous n'ignorez pas que c'est une mode arabe, et une mode commandée par le soleil, de construire de vrais palais dans des ruelles extrêmement étroites et souvent très tournantes, mais peut-être ne savez-vous pas que ces maisons, qui paraissent ouvertes, sont, au contraire, jalousement gardées. A travers la grille, très fine et ouvragée, on aperçoit la cour, des fleurs, des portes. Mais elle n'obéit pas pour un coup de sonnette, cette grille légère! Une servante apparaît, à l'une des fenêtres, en face, et invariablement demande : « Qui êtes-vous? » Il faut répondre et dire ensuite ce que l'on veut. Puis la domestique disparaît, s'informe, et ne laisse franchir le seuil qu'après autorisation. Le système du cordon est tout à fait inconnu. Mon ami avait des intelligences dans la place; nous entrons.

— Voyez, me dit-il, la cour est pavée de marbre, les murs sont revêtus de marbre, les colonnes qui forment cloître au rez-de-chaussée et qui soutiennent l'étage sont de marbre également. Vous avez ici le modèle des maisons sévillanes. Elles ne sont jamais occupées qu'à moitié. En hiver, on habite le haut. En été, on s'installe en bas. Il y a deux cuisines, deux salons, double série de chambres.

Nous allons à gauche, en effet, au fond de la cour, et nous trouvons la cuisine d'été ouverte aux deux extrémités, simple passage où les courans d'air doivent abonder, entre le patio et

une sorte de jardin minuscule où pousse un pied de vigne de Malaga. Au milieu des dalles de marbre du patio s'élève un bananier. Ses feuilles se tendent comme des ombrelles jusqu'aux murailles. A mi-hauteur, la fleur pend, superbe, unique, mélange de pourpre violet et de vermillon. C'est un arbre condamné, puisqu'il a fleuri. Dans un autre angle, mon ami attire à soi une sorte de volet caché dans l'épaisseur du mur, et je vois un filet d'eau vive traversant une vasque blanche. C'est là qu'on prend la provision d'eau du ménage. Celle dont on n'a pas besoin disparaît sous terre, et passe aux maisons voisines.

Nous sortons du palais, et nous passons à travers les rangs de boutiques d'un des marchés. Bien pittoresques, bien colorés, ces marchés de Séville, avec les premiers paniers de grenades qui arrivent de la plaine, les étalages de potirons à coque verte et rugueuse, les magasins de fleurs, les guirlandes d'oignons mordorés ou roses, les mannequins de poissons, au bord desquels brille toujours une petite bougie, pour que la lueur de la flamme sur les écailles fasse paraître la marchandise plus fraîche et comme vivante. Plus loin, ce sont des étourneaux, par centaines, pendus à des ficelles, des macreuses, des canards, des perdrix. Je demande quelques prix. J'apprends que les perdreaux valent de 2 fr. 50 à 3 francs la couple, un lièvre 2 fr. 50; que le poisson est pour rien. En revanche, les alimens les plus ordinaires et les plus nécessaires se vendent à un prix relativement élevé, ce qui explique la misère et l'anémie de la population de Séville. Le pain de première qualité coûte 0 fr. 75 les 1 200 grammes, les pommes de terre 10 francs les 46 kilos, le beurre frais 10 francs le kilo, et le beurre salé, qui vient de Danemark, 5 francs. Le vin, qui vaut 3 sous le litre, à la campagne, est frappé de 5 sous de droits d'octroi, et la barrique paye 55 francs. Le lait, enfin, monte à 12 sous le litre.

Autour de nous, dans les rues voisines, s'en vont justement des vaches conduites par un paysan. Elles se rendent à une étable en plein vent, où les cliens se présenteront et feront tirer le lait devant eux. De tous côtés trottent des files de mulets blancs, à têtières ornées de pompons jaunes et rouges. Les hommes qui les montent sont coiffés du large chapeau à bords plats. Ils sont presque tous élégans, maigres et rasés.

Nous touchons aux faubourgs. Sur les places, aux coins des rues, les enfans jouent, devinez à quoi? Aux courses de taureaux. Le plus grand de la bande, le plus fort, se met sur la tête une planchette armée en avant de deux vraies cornes, et se précipite sur ses camarades, qui l'écartent avec un chiffon ou avec

leur veste, ou même avec la chemise qu'ils ont quittée. L'espada se tient en arrière, très digne, avec son épée de bois, et sacrifie la bête féroce au moment voulu, d'un coup magistral entre les deux épaules. Voilà la première école des toreros, et l'une des explications de la passion des Espagnols pour les courses : elle est née avec eux, elle a déjà sa très grande place dans leurs jeux d'écoliers.

Après cela, une nouvelle académie s'ouvrira pour eux. Nous en sommes tout près. C'est une dépendance de l'abattoir municipal. Là, dans un cirque de planches, orné d'une inscription sur la rue : *Escuela taurina*, les jeunes amateurs peuvent s'instruire, chaque matin, pendant plusieurs mois, dans le plus noble et le plus lucratif des arts. Les veaux d'un an ou deux, les *novillos* destinés à la boucherie leur sont livrés, et un professeur, qui est, je crois, une espada malheureuse, leur apprend les secrets du métier : « Prends garde! celui-ci a l'œil gauche mauvais, il donne de la tête à droite; celui-là est un brave animal, tout franc, n'hésite pas ; cet autre a les deux pieds de devant fixes, le mufle bas, le défaut de l'épaule bien découvert, c'est le moment de frapper! » Mon ami me raconte que, l'hiver dernier, le professeur daigna lui dire : « Vous êtes un homme sympathique, monsieur, je sais que vous faites partie du cercle des Taureaux; s'il vous plaît de tuer, de temps en temps, un jeune veau, avant le déjeuner, nous sommes tout disposés à vous en offrir le moyen. » La proposition était bien engageante. Mon ami remercia, et s'excusa sur ses nombreuses affaires.

De là, nous pénétrons dans l'abattoir proprement dit. C'est une vaste cour carrée, entourée de cloîtres. Les curieux sont arrêtés par une grille qui ferme une des ailes de ce cloître. Il y a là une vingtaine de personnes, arrivées avant nous, et dont la présence annonce qu'un spectacle quelconque se prépare. Je devine trop bien lequel. Je reste, malgré l'instinctif frémissement que donne un pareil soupçon. Rien autre chose pourtant ne présage une tuerie. Pas un homme ne se montre sous les arches de pierre, que chauffe le soleil ardent de dix heures du matin. Je remarque seulement qu'à chacun des piliers, à la hauteur d'un mètre cinquante environ, est scellé un gros anneau de fer, et qu'au milieu du cloître qui fuit devant nous, des poteaux de bois se dressent, de distance en distance. Quelques minutes s'écoulent. Puis un grand bruit de piétinemens, de beuglemens de bêtes et de cris d'hommes retentit. A travers la cour, un troupeau de quatre-vingts animaux, fouettés, dirigés à coups de lanières, se précipite vers l'entrée du cloître et s'y

engouffre, sautant de peur les uns par-dessus les autres et galopant à toutes jambes. C'est un grouillement de cous, de têtes, de croupes velues, qui heurte la grille et se répand dans l'allée couverte. En un clin d'œil, une vingtaine de jeunes bouchers, qui tiennent à la main une corde roulée, se sont postés au pied de chacun des piliers. Ils attendent au passage le bétail affolé, choisissent leur victime dans le tas, jettent le nœud coulant sur les cornes, tirent la corde et l'accrochent, soit à l'anneau de fer, soit au poteau de bois : une vache, un bœuf, un taureau, est ainsi arrêté et immobilisé au milieu du torrent de bêtes beuglantes qui continuent leur course. Alors, d'autres hommes, presque des enfans, découplés et agiles comme tous les Andalous, se faufilant parmi le troupeau, évitant je ne sais comment les coups de cornes et de pieds, s'approchent des animaux prisonniers, et, par derrière, d'un coup rapide, enfoncent dans la nuque un poignard triangulaire. Ce n'est qu'un geste. On n'entend pas une plainte, on ne voit pas une goutte de sang. La bête tombe, inerte, et la peau de son poitrail, qu'une piqûre de mouche, tou. à l'heure, faisait plisser tout entière, n'a pas même un tressaillement. En dix minutes, j'ai compté soixante-dix-huit bêtes gisant sur le sol du cloître. Cependant, deux grands bœufs, l'un noir et l'autre roux, restaient vivans dans ce lieu de carnage. Ils levaient la tête très haut, comme s'ils comprenaient le danger. Le roux fut garrotté plus étroitement, et, bien qu'il se débattît, tomba sous le poignard. Le bœuf noir demeura seul debout. Les cordes n'avaient pas la force de plier sa belle tête nerveuse et irritée. Les bouchers les plus grands n'arrivaient pas à la hauteur de son échine. Il fallut le prendre par surprise. Ses yeux se dirigèrent un moment vers son camarade mort à ses pieds, il baissa la tête de lui-même pour le flairer, et à l'instant même le bruit mou de sa chair affaissée, roulant sur la terre, éveilla un dernier écho entre les murs de cette cour sinistre.

J'avais besoin de retrouver l'air libre et des visions plus gaies. Mon ami me ramena vers le vaste champ d'herbe, que divisent de larges allées plantées d'arbres, et qui se nomme le prado San Sébastian, tout à côté de la manufacture de tabac. En cet endroit se tient, les 18, 19 et 20 avril, la foire aux bestiaux, qui n'est pas une simple exposition de moutons, de chevaux, de bœufs, de mules et de porcs, mais, de plus, l'occasion de la fête la plus populaire et la plus drôle de Séville. Manquer la *feria*, aucun malheur n'est comparable à celui-là. Pour briller à la *feria*, on fait des économies toute l'année. Les jeunes filles et les jeunes femmes y montreront les toilettes nouvelles. Les jeunes gens y

viendront avec leurs équipages à l'andalouse, c'est-à-dire avec des chevaux dont les harnachemens sont garnis de pompons et de franges de laine, et dont la queue est tressée de rubans assortis, tantôt verts, tantôt violets, tantôt rouges, d'un goût rare et étincelant. Les plus distinguées et les plus riches des familles sévillanes doivent toutes avoir sur le champ de foire, le long des avenues, une cabane de bois ou de toile. Les plus belles de ces *casillas* se louent 300 francs pour trois jours, les autres 150 francs. Toutes sont ainsi distribuées : un perron de deux ou trois marches, une petite terrasse, un salon, une salle à manger et une cuisine. On quitte sa maison la veille de la *feria*, on fait meubler la *casilla* de tapis, de tentures, de glaces et de l'indispensable piano. Puis la famille s'y installe. On se rend visite. Les jeunes filles, en mantilles blanches, se promènent sur l'estrade, jouent du piano ou de la guitare en public, ou dansent des danses sévillanes. Et la foule applaudit, criant : *Viva la gracia! Que bella! Que guapa!*

Je n'ai pas perdu mon temps, car il est un peu moins de onze heures du matin. J'entends les cloches de la Giralda qui sonnent, et je cours vers leurs volées claires.

La Giralda, la grande tour carrée, toute rose, qui domine la cathédrale, est bien le plus joli monument de Séville. Notez, de plus, qu'elle est douce d'accès et point essoufflante. On monte au sommet de la tour non par un escalier, mais par un plan incliné.

Le carillon, au-dessus de moi, tinte de plus en plus fort. Par les fenêtres, j'aperçois les toits des maisons larges comme des cartes à jouer, et les habitans qui traversent les rues ont l'air de fourmis noires dans une allée sablée. Enfin, me voici dans la galerie à jour où douze cloches, trois sur chaque façade, annoncent à Séville qu'une procession va sortir. Jamais je n'oublierai l'impression troublante qui s'empara de moi à ce moment. Songez que chacune des cloches est placée en travers d'une fenêtre, et qu'elle peut tourner librement autour de son pivot, aidée, dans ce mouvement de rotation complète, par un très gros contrepoids surmontant la coquille d'airain et fait en forme de massue ou de marteau. De la sorte, elle dépasse, à chaque volée, l'embrasure de la fenêtre, allongeant à l'air libre tantôt son contrepoids, tantôt sa large bouche retentissante. Un homme l'actionne avec une corde. Mais la corde est bientôt enroulée autour du pivot, comme sur un treuil ; il n'en reste que cinq ou six brasses ; bientôt il n'en reste plus que deux ou trois. Et voici ce que j'aperçois à droite, à gauche, devant moi. Les sonneurs

se laissent emporter au bout de la corde, ils sont enlevés comme des plumes; ils posent le pied sur trois petites pédales superposées, piquées dans l'angle de la muraille, le long de l'ouverture béante; ils montent jusqu'à la cloche; ils n'ont plus qu'un mètre de corde entre les mains : alors, ils se lancent dans l'espace, leur poids arrête la masse de bronze, la fait tourner en sens contraire, et ils retombent sur le sol, tandis que la corde se dégage, puis s'enroule de nouveau. Quelques-uns, d'une plus superbe audace, font encore mieux. Ils sont emportés verticalement, jusqu'au sommet de la fenêtre où tourne la cloche, et, au moment où celle-ci revient du dehors, toute frémissante, ils ouvrent les jambes, ils se campent à cheval sur le calice évasé du métal, brisent ainsi son élan, et redescendent en la faisant retourner sur elle-même. C'est un spectacle tragique. On se dit qu'il suffirait qu'un de ces hommes fût trop peu lourd, ou qu'il manquât d'enfourcher cette monture terrible, pour que, entraîné par elle, il fût précipité au dehors d'une hauteur vertigineuse. La chose est arrivée. On m'a conté qu'il y a huit ans, un enfant de quatorze à quinze ans, sonneur d'une église de Séville, passa pardessus sa cloche et fut lancé dans le vide. Il tomba... mais, admirez cette Providence, il tomba sur la grosse caisse d'une musique qui défilait processionnellement. Un ex-voto rappelle encore ce fait prodigieux. Je ne garantis pas l'authenticité de l'histoire. Afin de la rendre plus vraisemblable, celui qui me la disait ajoutait que la grosse caisse avait beaucoup souffert.

Pour trois heures de l'après-midi, les affiches posées sur les murs annonçaient une course de *novillos*. Ce n'est pas aussi imposant qu'une course de taureaux, mais je m'y rendis tout de même. Les arènes de Séville sont parmi les plus belles d'Espagne, construites au bord du Guadalquivir, en pleine ville : je voulais les voir, et voir surtout le public de cette course toute populaire.

Il est moins coloré que ne le proclament les livres romantiques et les estampes. Peu de mantilles, peu de cigarières évanouies tombant sur leurs voisines, pas de robes couleur d'orange mûre, mais une foule étoilée de plus de points éclatans que dans nos pays, plus nerveuse, qui se mêle intimement au drame du cirque et conseille les toreros. Ceux-ci sont de simples apprentis, vêtus de costumes fanés. Le bétail est de second ordre également : de jeunes taureaux de deux ans, qui arrivent furieusement, chargent un cheval ou deux, frémissent sous la piqûre de la lance du picador, et n'y reviennent plus. A la troisième blessure que les cavaliers leur ont faite, ils ont une peur

affreuse. Ils se sauvent dès qu'ils aperçoivent un cheval; ils refusent la lutte, et l'on voit une sorte de poursuite ridicule autour de l'arène : les picadors, puis les espadas cherchent à rejoindre l'animal et n'y parviennent pas. Enfin, lorsque, de fatigue, la pauvre bête s'est arrêtée, le torero la manque invariablement, et, à chaque coup d'épée, elle repart, beuglante. Le public est vite las de ces maladresses successives, et siffle furieusement. Après le quatrième taureau, le tapage devient tel que les professionnels commencent à quitter l'arène. Plus de banderilleros, plus de picadors. Un gamin de douze ans saute par-dessus les barrières, se jette à genoux, tragiquement, devant la loge du président, et demande par gestes qu'on lui accorde la faveur de tuer le cinquième taureau, à la place de ces faux artistes qui se dérobent. Le président refuse. L'enfant insiste. Pendant cette scène, un grand Andalou, maigre et rasé, s'en va sournoisement poser, derrière l'unique torero demeuré dans la plaza, un petit joujou fabriqué avec une courge figurant le corps du taureau et des baguettes de bois représentant les quatre pattes. Deux cigares font les deux cornes. La foule éclate de rire. La pauvre espada menace l'insolent d'un coup de rapière, et se retire. Le cirque est abandonné par toute la cuadrilla. C'est le signal d'une scène curieuse. L'enfant s'est mis debout. Il restera, malgré l'ordre du président, s'exposant ainsi à la prison. Deux camarades, puis dix, vingt, cinquante, sautent les barrières et courent le rejoindre. Le cinquième taureau se lance au milieu de cette bande de jeunes gens dont l'aîné n'a pas vingt ans, et qui, enlevant leurs vestes, s'en servent comme de manteaux pour écarter l'animal. En cinq minutes, la bête poursuivie, tirée par la queue, empoignée par les cornes, tombe à terre pour ne plus se relever. Quelqu'un m'explique qu'elle a été tuée, par ordre du président, d'un coup de ce fameux poignard triangulaire dont j'ai parlé. Puis le toril s'ouvre de nouveau, car une course, sous aucun prétexte, ne saurait être interrompue, et le dernier taureau se précipite, non plus au milieu de cinquante enfans, mais au milieu de trois cents personnes qui ont envahi la plaza, et dont une vingtaine, par bravade, se sont couchées à l'entrée même du couloir. Cette fois, il va sûrement y avoir mort d'homme. Eh bien! non, tous les coups de cornes sont évités, personne ne tombe. Quelqu'un saute sur le dos du taureau, et après une minute de galop, la bête roule à terre.

Si les courses d'Espagne ressemblaient à celle-là, elles n'auraient guère de défenseurs. Ce n'est plus un jeu solennel et noble, c'est une boucherie répugnante et une école de cruauté dangereuse.

Le soir de ce même jour, qui fut vraiment un beau dimanche, une surprise nous attendait, un spectacle d'une élégance rare et parfaite. Dans le salon d'un Français, M. de C..., trois jeunes filles de la société de Séville avaient bien voulu accepter de danser et de chanter devant nous les danses andalouses. Ce que j'avais vu jusque-là, soit au café de la Pez à Madrid, soit à Séville même, dans la fameuse rue de *Las Sierpes*, ne m'avait donné aucune idée de ce que je vis ce soir-là.

M[lles] Elena et Pepita S., et Adelina B... étaient toutes trois jolies. Elles avaient apporté chacune trois sortes de mantilles, qu'elles excellaient à poser sur leurs cheveux sombres ou blonds relevés en pointe : la mantille noire, la mantille blanche et celle appelée *madroño*, du nom de l'arbousier, parce qu'elle a de gros pois pelucheux.

M[lle] Elena, en robe de soie bleue, toute petite personne aux grands yeux noirs, jouait de la guitare et chantait. Elle chantait, et aussitôt son visage très rieur prenait une expression douloureuse qui faisait plaisir à voir, car on sentait cette mélancolie passagère, et derrière on devinait le rire de la jeunesse tout prêt à reparaître. Les vers qu'elle disait étaient d'une tristesse amoureuse, comme la plupart des chansons méridionales, par exemple ces deux couplets d'un *malagueña* : « Depuis qu'une heure a sonné — à cette cloche au son plaintif, — jusqu'à deux heures j'ai songé, — à l'amour que tu prétends pour moi, — et trois heures m'ont trouvé pleurant. » « Le monde qui me voit rire, — pense que je ne t'aime pas. — Il ignore que pour toi — je souffre tout ce qu'on peut souffrir, — et qu'il me faut dissimuler. » Elle disait encore ce joli quatrain d'une *petenera :* « Ni avec toi, ni sans toi, — mes maux n'ont de remède; — avec toi parce que tu me tues, — et sans toi parce que j'en meurs. »

Pendant qu'elle chantait ainsi, s'accompagnant de la guitare, sa sœur, M[lle] Pepita, en bleu et noir, et M[lle] Adelina B..., élancée, blonde, souveraine d'élégance, serrée dans un fourreau de soie jaune, dansaient et marquaient la mesure du claquement de leurs castagnettes. Les invités, suivant la mode sévillane, battaient des mains. Entraînées, excitées par ce rythme de plus en plus pressé, les danseuses combinaient des pas, des gestes, des œillades d'un art savant et rapide. Elles s'approchaient l'une de l'autre, s'éloignaient, revenaient, renversaient la tête, se jetaient un regard chargé de langueur ou de défi, s'écartaient de nouveau, puis, la jambe tendue en avant, la taille cambrée, sur un coup de castagnette, s'arrêtaient dans une pose dédaigneuse, prolongée quelques secondes. Par elles, et pour la première fois, je com-

prenais cette grâce andalouse, qui passe les autres. Et c'était un charme nouveau de voir danser cette danse, un peu orientale et sensuelle, avec une distinction entière et je ne sais quelle retenue virginale.

Je demandai, pendant un repos, à Mlle Adelina :

— Vous avez dû avoir beaucoup de succès à la *feria*, mademoiselle ?

Elle montra quelques jolies dents de plus. C'était vrai : elle avait dansé des *malagueñas* devant le peuple de Séville, les jours de la grande foire.

LA GANADERIA DE YBARRA

J'ai assisté presque chaque dimanche, en différentes villes d'Espagne, à des courses de taureaux. Et j'ai bien cru que la première fois serait la dernière. L'horreur qu'on éprouve, au premier cheval éventré, oblige un Français à dominer ses nerfs s'il veut rester jusqu'à la fin du spectacle. Puis j'ai éprouvé qu'on s'habitue, non pas à voir couler le sang, mais à ne plus le voir, et qu'il n'y a bientôt plus sur l'arène, pour des yeux accoutumés, que deux personnages engagés dans une lutte à mort : l'homme et une bête sauvage. Les accessoires disparaissent. Les maigres haridelles, au front bandé, que le taureau transperce, enlève au bout de ses cornes, et promène, avec leur cavalier, avant de les jeter à terre; celles qu'on ramène au combat, le flanc recousu et les blessures fermées avec un bouchon de paille, ne font plus pitié, n'éveillent aucun sentiment d'aucune sorte, parce que l'attention se détourne d'elles pour se concentrer sur les véritables duellistes, et considère les animaux, mûrs d'ailleurs pour l'équarrissage, à peu près comme des sacs de sable destinés à protéger l'homme et à fatiguer la première fureur de son adversaire. Je trouve donc très peu fondée l'accusation « d'aimer le sang » lancée contre les Espagnols. Ils n'aiment pas le sang; ils ne le voient pas; mais ils aiment le jeu terrible qui se joue là, ce triomphe de l'intelligence et de l'adresse sur la brute formidablement armée.

« C'est tout simple, me disait l'un d'eux : l'Espagne a toujours été un pays d'élevage; aujourd'hui, comme aux temps anciens, les *vaqueros*, dans les herbages, vivent avec leur bétail, s'essayent à terrasser les jeunes veaux, apprennent à éviter un taureau qui charge. Nos aïeux ont fait un amusement public d'une lutte que leur enseignait l'existence pastorale. Rien de plus. Nous ne sommes pas plus sanguinaires que d'autres, mais, plus que d'autres

peut-être, nous apprécions la bravoure de l'homme qui combat, parce que nous connaissons mieux la force de son ennemi et l'art qu'il faut pour le vaincre. »

Cet art-là nous échappe presque complètement. A moins d'avoir suivi un grand nombre de corridas, il est impossible de comprendre et de goûter toutes les finesses du métier, et je suis sûr que beaucoup de ces amateurs qui passent les Pyrénées pour assister aux courses de Saint-Sébastien, malgré le bruit qu'ils font et leurs cris castillans, ne sont pas de grands clercs dans la science compliquée du *toreo* (1). Nous admirons le pittoresque de la fête, l'entrain, le mouvement des foules en marche vers la plaza, le défilé des toreros, les costumes, les attitudes des hommes, les sonneries qui annoncent l'ouverture du toril, puis l'entrée en scène des banderilleros et de l'espada; nous ne saisissons que le côté extérieur, l'appareil du spectacle, très imposant d'ailleurs, surtout dans les « courses d'abonnemens », de Madrid, les plus nobles, — quelque chose comme les concerts classiques du Conservatoire. Les Espagnols ont un autre sens que nous ne possédons pas. Ils connaissent les jouteurs, les hommes et le taureau; ils les jugent d'après des règles précises, apprises dès l'enfance; pas un geste ne leur échappe; ils vivent le combat tout entier, dans ses menus détails, tantôt avec le torero, tantôt avec la bête, si elle est brave et franche. Les spectateurs des premiers rangs, ces *aficionados*, simples ouvriers très souvent, ou employés de dixième ordre, qui ont payé cinq et six francs une place près de la barrière, ne cessent de conseiller les professionnels, de les invectiver ou de les applaudir. Tout le public, nerveux, impressionnable à l'excès, éclate en clameurs de reproche ou en cris d'approbation, lance des cigares et des chapeaux ou des écorces d'orange dans l'arène, sans que, très souvent, un étranger ait pu saisir la cause de ces manifestations. Il gouverne, en réalité, les jeux. Il oblige le président à commander les banderilles de feu, à faire abandon du taureau à l'espada qui s'est surpassée, quelquefois même il gracie l'animal. Ce sont des cas fort rares, mais il y a des exemples. J'ai vu, dans le couloir d'un établissement de combats de coqs, rue de l'Inquisition, à Séville, la tête empaillée d'un taureau, avec cette inscription : « *Zapatero*, six ans, de la ganaderia de D. Ramon Balmaceda, a lutté sur la plaza de Puerto Santa Maria, en 1859: 24 coups de pique reçus, 9 chevaux tués, espada Antonio Sanchez (el Tato). Le public

(1) On peut s'en convaincre en lisant quelque traité spécial, par exemple le *Manuel de Tauromachie* de Sanchez Lozano, traduit par M. Aurélien de Courson. 1 volume; Paris, 1894, Sauvaitre.

demanda sa grâce pour son immense bravoure. » Les poils blancs qui tavelaient le cou noir de l'animal disaient, en effet, que *Zapatero* était mort de vieillesse, dans les herbages du Guadalquivir. D'autres fois, d'étranges caprices, des caprices d'enfant, s'emparent de ce peuple assemblé pour s'amuser, et qui s'amuse de tout, et qui se sent roi dans l'enceinte de la place. Un de mes amis me racontait, ici, qu'il assistait, il y a quelques années, à une course de taureaux dans les arènes de Vitoria. Une jeune fille et un jeune homme, appartenant tous deux à de grandes familles de la province, étaient assis au premier rang dans deux loges contiguës. Le jeune homme était-il fiancé, ou seulement amoureux et hardi ? Il voulut prendre et baiser la main blanche que sa voisine avait posée sur le velours du balcon. Celle-ci retira vivement le bras, et se défendit en riant, d'un coup d'éventail. Ce tout petit incident fut aperçu, comment, je ne sais pas, mais tout le cirque, en une seconde, se trouva debout, prenant fait et cause pour le *novio*, et criant : « A la plaza les fiancés ! Qu'elle l'embrasse ! qu'ils dansent ensemble ! » Le tapage devint tel que la corrida fut interrompue. Le taureau était dans l'arène. Le président fut obligé de quitter sa tribune, de venir trouver la jeune fille, et de la prier d'obéir, pour que la corrida pût continuer. Elle prit son parti gaiement, avec une crânerie espagnole, descendit les escaliers au bras de son voisin, se présenta avec lui dans l'arène, sous les yeux du taureau stupéfié, fit trois tours de valse, embrassa le jeune homme, et remonta au milieu d'acclamations frénétiques.

La passion de la corrida est aujourd'hui aussi vive, aussi générale en Espagne qu'elle a jamais pu l'être. Dans les rues, j'ai dit que les enfans jouaient au *toro*. Dans les moindres pueblos, on improvise une place, le dimanche, en mettant des charrettes en cercle, et les paysans y combattent un taureau offert par la municipalité ou par quelque citoyen généreux ; ou bien encore on s'amuse à lancer l'animal au milieu du bourg, et à voir les femmes se sauver et les gamins quitter leurs vestes. Toutes les villes ont leurs arènes, et le nombre considérable de spectateurs que peuvent contenir la plupart de ces cirques, est une preuve manifeste de la popularité des corridas. Je laisse de côté les villes de premier ordre, dont il n'est pas surprenant que les cirques renferment plusieurs milliers de places ; mais sait-on que 8 000 hommes assis peuvent tenir dans la plaza d'une petite ville comme Caceres ; 9 000 dans celles de Calatayud et d'Algésiras ; 10 000 dans celles de Logroño, de Gandia, de Salamanque ; 12 500 dans celle de Puerto Santa Maria, près de Cadix, et

17000 dans celle de Vitoria, qui n'a pas le double d'habitans?

Quelque avis que l'on professe donc sur l'importation en France des courses de taureaux, — le mien est simplement que la France fera bien de continuer à jouer aux boules, — il faut reconnaître que la *corrida* n'est pas près de disparaître en Espagne, et que les Espagnols sont merveilleusement « nés » pour ce jeu-là.

Cette considération, l'attrait de paysages nouveaux, le désir d'étudier de près et sur place le système d'élevage, infiniment moins connu, chez nous, que la suite scénique des courses de taureaux, me firent accepter avec empressement l'invitation d'un des propriétaires d'une *ganaderia* célèbre, D. Luis de Ybarra.

Nous partons de bonne heure, mon compagnon de route et moi, par le chemin de fer de Séville à Cadix, et nous nous arrêtons à une petite station située à vingt kilomètres, Dos Hermanas. Notre hôte nous attend sur le quai, et nous introduit aussitôt dans un parc planté d'eucalyptus, d'orangers, de fleurs de toute sorte, et au milieu duquel ont été bâties trois jolies maisons de campagne, la sienne et celles de deux de ses frères. Messieurs de Ybarra, — dont le père était de Bilbao, — ne sont pas seulement des éleveurs renommés : ils dirigent une banque; ils ont de grands intérêts dans une compagnie de navigation de Séville à Bordeaux; ils exploitent de vastes domaines, qui produisent en abondance des grains, des oranges et des olives. Nous admirons, dans un coin du jardin, un lot d'olives cueillies, déjà mises en baril, et dont il ne faut que soixante pour faire un kilogramme. Il paraît que tout à l'heure nous verrons les arbres qui produisent ces fruits exceptionnels.

La voiture est attelée, et au grand trot de quatre chevaux, nous traversons le bourg de Dos Hermanas, des rues très propres, bordées de maisons soigneusement peintes en blanc et en bleu clair, et dont la population a l'air tout particulièrement active et aisée. La route, assez plate, s'enfonce dans une région labourée, çà et là plantée d'oliviers en lignes; nous la quittons bientôt, et l'attelage coupe au milieu des champs, vers le sud. Les roues creusent le sol, se relèvent, retombent, sans que le trot se ralentisse.

— Vos voitures de Paris ne résistent pas à ce régime, me dit M. de Ybarra; j'en ai fait l'expérience : il nous faut un type d'une tout autre puissance... Nous ne sommes qu'au début, d'ailleurs, et vous verrez, plus loin, par où nous pouvons passer.

Après dix kilomètres, nous arrivons à la *hacienda* de Bujalmoro, un grand quadrilatère de murs, posé à découvert au mi-

lieu des labours. A l'intérieur s'ouvrent, de deux côtés, les bâtimens de la ferme, et au fond les appartemens du maître, protégés par un cloître et dont les murs sont revêtus de faïences. Des poteaux de téléphone partent de là dans deux directions, et relient la hacienda avec la maison de Séville et avec la ganaderia vers laquelle nous allons.

Les chevaux reprennent le trot, et je sens venir un paysage. Joie des yeux, joie de toute l'âme, je vous devinais déjà! Les guérets sont finis. Nous roulons sur l'herbe brûlée d'une prairie, tachée, çà et là, de touffes pâles d'aloès, et que barre en avant une ligne de mâquis. Derrière les bois, que ce doit être beau! Toute la terre descend, d'une inclinaison uniforme et lente, vers le fleuve lointain; une vallée va s'ouvrir, et, comme un fruit qui pend sur la crête d'un mur, laisse paraître un peu de sa lumière entre deux pointes d'arbres. Les chevaux se jettent dans un marais où ils ont de l'eau jusqu'au poitrail; ils remontent la berge; ils entrent dans la brousse. C'est un communal entièrement désert, inculte et délicieux. Tout à coup, parmi les branches emmêlées des lentisques, j'aperçois deux cornes et un œil noir.

— Un taureau!

M. de Ybarra regarde un moment, car il n'est pas bon de rencontrer de ces taureaux solitaires, vaincus dans le combat, chassés du troupeau, et si dangereux qu'on publie dans les villages, après l'office, le nom des quartiers qu'ils habitent. Heureusement mon taureau n'était qu'une vache égarée, qui lève à notre passage sa tête fine et sauvage, entièrement noire, et ne manifeste à notre égard aucune intention mauvaise. Après le maquis, un bois d'oliviers géans, appartenant au domaine, et ceux-là mêmes dont nous avons admiré les olives à Dos Hermanas, puis la vallée, la plaine qui n'a plus de rives, des prairies sans haies, sans fossés ni barrières, qui baissent toujours, jusqu'à se perdre dans le bleu, et Séville à l'horizon, lumineuse, dentelée, orientale, avec sa Giralda qui porte à son sommet une aigrette de rayons. Nous sommes dans l'océan d'herbes. Le soleil fait trembler les lointains. Devant nous, des lueurs longues de marais, au-dessus desquels tournent des vols d'oiseaux.

Sur la gauche, s'élève une *hacienda* rose, carrée comme la première. Nous y courons.

C'est San José de Buenavista, qui appartient à l'un des frères de notre hôte d'aujourd'hui, D. Eduardo de Ybarra. Le nom du domaine est écrit en lettres de faïence au-dessus de la porte d'entrée. La maison de maître, occupant une des ailes du quadrilatère, peut passer pour un modèle de ces rendez-vous élégans

de la prairie sévillane, où affluent, deux ou trois fois l'an, les invités de l'aristocratie et les professionnels conviés aux fêtes de l'élevage, que je dirai tout à l'heure : beaucoup de chambres claires, une tour pour découvrir au loin Séville et la plaine, une grande salle à manger, et partout, sur les murs, des souvenirs de sport ou de réunions mondaines, des affiches de courses, des diplômes de concours agricoles, des ombrelles et des éventails déployés représentant des scènes de *toreo*, des croquis à l'aquarelle de jolies femmes de Séville, des séries de gravures anglaises, des têtes de taureaux célèbres, provenant de la ganaderia de Ybarra. Nous déjeunons à l'espagnole, — ce qui veut dire fort bien, quoi qu'on en ait dit, — dans la salle à manger, dont toutes les chaises portent gravée sur le dossier cette légende : « Je suis au service de San José de Buenavista », puis nous sortons rapidement, car nos chevaux de selle nous attendent dans la cour.

Ils sont tenus en main par des *vaqueros* et leur chef, le *conocedor*, hommes de la prairie, maigres et nerveux, coiffés du chapeau à larges bords, vêtus d'une veste courte et d'un pantalon de cuir, doublé de peau de chien découpée à l'endroit où le genou presse la selle, et d'où pendent, le long de la jambe, des houppes de lanières de cuir. Ils n'ont pas pris, aujourd'hui, leurs piques, leurs *garrochas* dont je vois tout un râtelier garni dans la chambre du chef. Ils montent à cheval avec nous, et, à peine avons-nous franchi la porte, que nous partons au galop, en peloton serré, vers un groupe d'animaux que nous apercevons à deux kilomètres en avant. Ce ne sont pas des taureaux, mais des bœufs dressés à la conduite des taureaux, des *cabestros*. Nous nous arrêtons à quelques pas d'eux.

— Remarquez, me dit M. de Ybarra, que nos *cabestros* ont presque tous le pelage très clair. Nous les choisissons de robe pâle.

— Et pourquoi?

— Parce que nos bêtes de course font toujours de nuit le trajet de la ganaderia à Séville, et qu'il est bon que nos hommes, dans les chemins, puissent distinguer un bœuf dressé d'avec nos taureaux, qui sont généralement de pelage sombre.

A ce moment, nous mettons nos chevaux au pas, nous pénétrons de l'autre côté d'une barricade de pieux et de perches qui remonte, à notre gauche, indéfiniment, et nous sommes dans le pâturage des grands taureaux prêts pour la course, armés à point pour éventrer les chevaux et supporter les coups de lance. Ce n'est plus l'heure de galoper. J'observe même que le *conocedor* et M. de Ybarra, qui nous encadrent mon compagnon et moi, et marchent

aux deux ailes, ont l'œil constamment aux aguets, et cherchent, dans le troupeau, pour voir si aucun animal ne s'inquiète de notre présence et ne se prépare à charger. Car il est extrêmement difficile d'échapper, même avec un bon cheval, à la poursuite d'un taureau de course. Si la Cour de cassation avait eu la fantaisie de procéder à ce qu'on appelle, en procédure, une descente sur lieux, et qu'elle eût visité, — même sans robes rouges, — la ganaderia de Ybarra, je crois qu'elle eût hésité à déclarer le taureau espagnol animal domestique. Ils sont là une centaine de taureaux de cinq à six ans, la plupart debout dans les hautes herbes sèches qui leur montent jusqu'au ventre, les pieds de devant rapprochés, la tête superbement levée, les cornes en plein ciel faisant un arc superbe. Le type est tout différent de celui de nos taureaux, plus long, plus grand, plus nerveux et surtout plus fier. On sent une bête rapide. Les Espagnols la disent noble au-dessus de toutes les autres, sans excepter le lion. Elle ne frappe pas un ennemi mort, — et j'ai vu, en effet, des toreros renversés, demeurer immobiles, couchés sous les naseaux du taureau qui les flairait. Elle n'attaque pas par derrière, traîtreusement, et ceux qui ont assisté aux corridas se souviennent que les picadors, si leur adversaire a refusé le coup de pique, font volte-face, et s'écartent sans être poursuivis. Le danger, c'est que le taureau se croie provoqué, et, sans doute, il est facile de lui fournir un prétexte, car nous manœuvrons prudemment, contournant les groupes, sans approcher d'aucun à moins de soixante ou quatre-vingts mètres.

— Au printemps, me dit le *conocedor*, les taureaux, qui vivent toujours séparés des vaches par d'énormes distances, se battent furieusement. La prairie sonne de leurs mugissemens, comme un rivage de mer.

— Vous n'intervenez pas?

Il se met à rire, et répond avec un hochement de tête :

— Comment voulez-vous que nous séparions des bêtes pareilles !

Et je comprends que les *vaqueros* ne sont pas les maîtres de leur terrible bétail, et que les vrais gardiens seraient plutôt les *cabestros* dont je reparlerai tout à l'heure. L'endroit est bon pour interroger, l'heure propice : nous faisons un grand détour, au pas, dans l'herbe qui assourdit le bruit des foulées de nos chevaux, et les grandes têtes levées des taureaux, une à une, à mesure que nous nous éloignons, s'abaissent vers le pâturage. Je multiplie mes questions au *conocedor* et à M. de Ybarra, et voici ce que j'apprends.

Tous les troupeaux d'une ganaderia vivent en liberté, hiver

comme été, sans connaître jamais l'étable. A l'âge de dix mois, les jeunes taureaux sont séparés de leurs mères. A un an, ils sont marqués au fer rouge. C'est le *herradero*, l'occasion d'une première fête. La bête est terrassée; on lui imprime sur la cuisse le chiffre du propriétaire; on met un peu de boue sur la blessure; on coupe le bout de l'oreille, et le taureau s'échappe au galop dans les prés. Il faut six hommes pour abattre et maintenir un taureau *bravo* de douze mois.

Vers l'âge de deux ans, taureaux et génisses subissent l'épreuve du courage, l'essai qui va décider de leur vie ou de leur mort, la *tienta*. Tout le Séville élégant et beaucoup d'amateurs du peuple se transportent dans les ganaderias. Pendant deux ou trois jours, les équipages, les cavaliers, les groupes de promeneurs sillonnent un coin de la prairie. On va essayer les taureaux! Pour eux, cela se fait en champ libre. Un *vaquero* à cheval, la lance en arrêt, marche sur l'animal. Celui-ci lève les cornes, creuse le sol avec ses pattes de devant, et fond sur le cavalier. Très souvent l'homme roule à terre, et le cheval est tué. Mais le taureau a reçu la pointe de la lance au défaut de l'épaule. S'il résiste à la douleur, s'il revient trois fois de suite à la charge, soit contre le même gardien, soit contre un autre, il est *bravo*, il est noble, il est digne de figurer dans les courses futures, mais à une condition, qui est bien curieuse : c'est qu'on l'ait attaqué du côté opposé à celui où se trouve son herbage ordinaire. Car, disent les Espagnols, quelle bravoure vulgaire que celle d'un taureau à qui on barre la route de son pâturage, et qui veut y rentrer! Au contraire, le taureau qui a en face de lui le libre horizon, qu'on menace de ce côté, qui ne veut pas supporter cette contrainte, qui se jette sur l'homme, sans autre raison que sa fierté blessée, voilà le vrai taureau de course, le seul qui saura lutter avec honneur dans les arènes de Séville ou de Madrid!

Les génisses subissent l'épreuve en champ clos, dans de petits cirques, les uns en planches, les autres, tels que celui que j'ai vu à San José de Buenavista, construits en maçonnerie, ornés de faïences de couleur et garnis de gradins pour les spectateurs. M. de Ybarra me disait qu'il perdait quelquefois sept ou huit chevaux dans une *tienta* de ce genre. Les jeunes bêtes sont introduites dans l'arène. Elles sont petites, nerveuses, presque toutes noires ou noires et blanches, avec une tête fine et des cornes effilées; elles ressemblent à des vaches bretonnes qui seraient perpétuellement en colère. Apercevant l'homme, elles se précipitent sur lui, et sont reçues à la pointe de la lance. Pour être déclarées braves, elles doivent être vraiment d'une férocité extra-

ordinaire, et se jeter trente fois de suite au-devant de l'ennemi, et supporter la douleur de trente blessures.

Alors seulement elles seront admises à perpétuer la race de la ganaderia, et feront partie du troupeau. Tous les autres animaux, lâches ou à moitié braves, taureaux ou génisses, seront envoyés à la boucherie, et tués d'un coup de poignard.

L'heure de la course n'a pas encore sonné pour le taureau. Il grandit en liberté; on l'appelle *utrero* jusqu'à trois ans et demi, *cuatreño* aux approches de quatre ans, *toro* après quatre ans: mais il n'est guère admis aux arènes, il n'a toute sa puissance et tout son développement qu'entre cinq et six. A ce moment le propriétaire le vend aux entrepreneurs de corridas, pour un prix qui varie entre 800 et 2 500 francs. Les bons taureaux de Veraguas, — la plus fameuse ganaderia d'Espagne, — ne valent jamais moins de 2000 francs. Si on veut bien se souvenir qu'il y a toujours six taureaux de combat, et deux espadas, dont chacune est payée cinq ou six mille francs, on jugera des frais qu'entraîne une course espagnole.

C'est ici que les *cabestros* entrent en scène. Il m'a fallu venir en Espagne pour apprendre que les bœufs sont des animaux très intelligens. Ils sont même rusés, malgré leurs lourdes allures et leur apparente bonhomie. Comment séparer les taureaux vendus et destinés à la course de demain, d'avec le reste du troupeau? Comment les conduire du pâturage jusqu'aux arènes, quand il y a trois, cinq, dix lieues de campagne, et de chemins, et de faubourgs à traverser? Les hommes ne le pourraient faire seuls: les *cabestros* s'en chargent. Ils sont dressés à obéir à la parole et au geste; ils comprennent « à gauche ! », ils comprennent « à droite ! »; ils devinent ce qu'on demande d'eux. Lorsqu'un *vaquero* leur a désigné un taureau, on les voit s'en aller vers lui, cinq ou six ensemble, au petit trot, dandinant leur sonnette fêlée, entourer l'animal un peu surpris, le pousser amicalement, de la tête ou de la croupe, — ce qui leur vaut, de temps à autre, un coup de corne, — l'écarter peu à peu, l'entraîner avec eux dans une direction qu'ils savent. Si leur élève très peu docile prend le large et s'enfuit, ils galopent après, et le ramènent jusqu'à une avenue bordée de pieux qui aboutit à une enceinte. Là ils redoublent de moyens de persuasion, s'engagent dans la souricière, rassurent par leur exemple leur compagnon qui se méfie, et, tout à coup, se trouvent prisonniers avec lui, car une barricade, rapidement manœuvrée, leur a fermé la retraite. Prisonniers, oui, mais pas pour longtemps. Ils ont une habileté rare pour revenir à petits pas, d'un air innocent, vers la porte, guetter le moment où elle

s'entr'ouvre, l'ouvrir un peu plus, juste autant qu'il faut, du bout des cornes, et prendre la clef des champs, en abandonnant le taureau. Ils recommencent ce manège six ou sept fois, et on attend la nuit.

Cette nuit est la dernière avant la *corrida*. A onze heures ou minuit, dans le grand calme de la prairie, trois *vaqueros* à cheval, armés de la lance, font sortir ensemble de l'enceinte les *cabestros* et les taureaux, et, l'un d'eux prenant la tête du peloton, les deux autres suivant, ils s'élancent à grande allure, au galop le plus souvent, par un chemin traditionnel, qui constitue une servitude de passage sur les héritages ruraux, et qui se nomme « le chemin des taureaux ». L'homme de tête crie : « *Apartarse!* Écartez-vous! » Les rares passans de la nuit s'effacent dans les fossés ou derrière les arbres, et la troupe effrayante continue, et la poussière retombe, et le martèlement des lourds sabots galopant sur la terre diminue et s'efface.

On peut voir encore ces *cabestros* avant la course, à onze heures du matin, quand les taureaux inquiets sont réunis dans les cours, derrière la *plaza*, et qu'il s'agit de faire entrer ces derniers chacun dans sa cellule. Le public est admis, moyennant un petit supplément, à ce spectacle curieux de l'*apartado*. Et j'ai observé là cette même intelligence des situations, cette insigne fourberie, cette adresse à se tirer d'affaire en laissant le taureau prisonnier, que me décrivait M. de Ybarra, tandis que nous quittions lentement la réserve des bêtes de course.

Le soleil commençait à baisser. Nous visitâmes encore le quartier des taureaux de deux ans, et celui des jeunes veaux, qui paissaient en compagnie d'une foule de petits ânes gris. Puis ce fut le retour, la douceur d'une route déjà familière, qui permet à l'esprit plus libre de mieux s'abandonner à la beauté de l'ensemble. Nous allions dans la lumière pure, sur l'herbe sans chemins, vers Séville qui grandissait. Quand nous atteignîmes la limite de la prairie, derrière la première haie de saules, j'aperçus une halte de chasseurs. Deux jeunes hommes à cheval, vêtus de clair comme les *vaqueros*, se tenaient dans l'ombre d'un arbre, et autour d'eux douze grands lévriers blancs, couchés ou debout, la langue rose pendante, le museau fin levé vers nous, et tels qu'on les figure dans les vieilles tapisseries, se reposaient, attentifs au geste de leurs maîtres.

Un coup de chapeau, et nous passâmes, laissant la grande prairie bleuir derrière nous.

LES MARAIS DU BAS-GUADALQUIVIR. — LA GRANDE OUTARDE

Les marais du Bas-Guadalquivir ! J'en rêvais depuis des semaines, et, dès mon arrivée à Séville, j'avais cherché à organiser une expédition de chasse. Je veux livrer, à ceux qui seraient tentés de suivre mon exemple, le nom des deux personnes qui m'ont guidé et accompagné pendant cette journée, dans un des pays les plus pittoresques et les plus sauvages que j'aie vus ; ce sont M. Pierre Alrieu, directeur du fameux hôtel de Madrid, à Séville, et M. Vicente Saccone, un bonhomme qui a l'air d'un trappeur indien, rusé, goguenard, endurant, l'un des familiers de la grande steppe andalouse, et qui s'adonne au plus étonnant des élevages : il vit une partie de l'année dans la *marisma;* il y recherche, au printemps, les œufs d'oiseaux, courlis, hérons, flamans, outardes, grèbes, les fait couver par des poules ou éclore dans les couveuses, nourrit, avec des soins infinis, dans un petit établissement qu'il possède au bord du fleuve, cette famille d'oiseaux rares, s'embarque avec eux sur un vapeur, et, après trois semaines de navigation, va les vendre, vivans, sur le marché de Londres.

Il doit avoir peu de collègues en Europe.

A cinq heures du matin, nous descendons au bord du Guadalquivir. Séville est encore endormie. Et la nuit est bleue. Je ne l'ai jamais vue de cette couleur franche et uniforme. L'eau du fleuve est bleue. Les arches du pont de Triana, où nous attend le bateau, sont bleues; les navires qu'on découvre au delà des arches le sont aussi par reflet; le ciel est criblé d'étoiles qui semblent plus fixes que les nôtres : elles rappellent le regard des Andalouses, qui est long et qui ne tremble pas. Dans le grand silence de la ville, nous embarquons, nous glissons entre les quais, nous dépassons les dernières maisons, après lesquelles le fleuve tourne. Puis il reprend sa route, droit vers la mer. Le matin se lève, et voici le paysage qui se prolonge pendant des lieues : un fleuve large, boueux, jaune pâle et luisant, qui coule entre une rive droite un peu soulevée, couverte de saules derrière lesquels sont des parcs d'orangers et quelques lignes de palmiers, dressant leurs plumes, et une rive gauche très plate, l'herbage à fleur d'eau, sans haie, sans arbres, sans autre limite que les montagnes lointaines d'Utrera.

Dans une touffe de peupliers, le dernier abri contre le soleil qui monte et pèse déjà sur la plaine, un petit village est caché, Coria, d'où se détache une barque à la voile triangulaire. Nous

avons stoppé. Deux rabatteurs viennent à nous, et prennent place à bord. Ils portent des fusils à ressorts extérieurs, et dont la crosse, incrustée de nickel, trahit l'origine arabe; une poire à poudre faite d'une corne de bœuf fermée avec un bouchon, et, dans une outre de peau noire, du vin blanc d'Aznalfarache, cette vieille enceinte mauresque que nous avons laissée derrière nous.

Le bateau poursuit sa route. Maintenant nous sommes en pleine marisma. La steppe marécageuse s'étend aux deux côtés, désert d'herbe fanée, dont la teinte rousse, peu à peu, se fond dans les lointains et devient d'un mauve léger. Elle s'ouvre; elle ferme bientôt sur nous son cercle partout égal, comme celui de l'Océan; elle va vers la mer invisible qu'elle borde sur plus de cent kilomètres. Le fleuve la coupe du large trait de ses moires jaunes, puis se divise et la sépare en îles. Au-dessus d'elle, au-dessus de nous, le ciel est sans nuage, non pas foncé, comme on le croit souvent, mais d'un azur lamé d'argent. Et rien ne fixe le regard, qui erre dans cette splendeur de toutes choses, si ce n'est, à des distances folles, vers le point où les montagnes se sont abaissées et cachées, l'aigrette d'un bouquet de palmes, immobile sur l'horizon clair.

Les premières bandes de canards se lèvent autour de nous, et des couples de flamans, de loin en loin, hors de portée, battent l'air de leurs ailes de feu. Le silence n'est troublé que par le bruit de notre hélice. Nous abordons. La proue s'enfonce dans les vases molles, et nous mettons pied à terre dans une grande île où paît un troupeau de plusieurs centaines de vaches *bravas*.

— Il faut traverser le troupeau, me dit M. Saccone, pour nous rendre à cette cabane, là-bas.

A ce moment, j'avoue que toutes ces têtes noires encornées, qui dépassaient les hautes herbes et nous barraient le chemin, ne me parurent pas uniquement pittoresques. Je les trouvai inquiétantes. Le chasseur chef me rassura, en me disant qu'au contraire des taureaux, les femelles n'attaquent pas, en général, à moins qu'on ne les provoque. Cet « en général » me laissa rêveur. Cependant nous passâmes au milieu de ce troupeau, et de beaucoup d'autres, et je ne crois pas que, de toute la journée, nous ayons couru un réel danger.

La cabane, plantée sur la prairie, à deux kilomètres en avant, était une cabane de *vaqueros*, pauvres gens qui vivent là, sans communication avec le monde civilisé, n'ayant en vue ni village, ni sentier, ni ombre d'aucune sorte que celle de leur toit de planches, et à qui le propriétaire donne un franc par jour, du pain, et une provision d'huile et de vinaigre pour la salade de

pimens. En nous voyant venir, l'homme s'avança au-devant de nous, à cheval, et nous dit qu'il avait aperçu, le matin, cinq outardes, dans une région désignée d'un geste fauchant, qui embrassait bien des hectares. J'entrai dans la cabane, composée de deux chambres, enfumée, avec des lits de misère en roseaux et en feuilles. Une vieille était assise près de la porte.

— Quel âge avez-vous? lui demandai-je.

— Quatre douros et quatre réaux, monsieur!

C'est leur manière de compter, à ces demi-sauvages andalous. Quatre douros, à vingt réaux chacun, font quatre-vingts; plus quatre réaux : la vieille a voulu dire qu'elle avait quatre-vingt-quatre ans. Elle nous souhaite bonne chance, et nous nous déployons en tirailleurs, dans le marais, précédés du *vaquero* à cheval. La chaleur accable l'herbe. Nous marchons, tantôt sur la vase écaillée, molle encore et semée de mottes régulières où penche une touffe poilue, tantôt sur une terre plus sèche, que hérissent de larges bandes de graminées, roussies par le soleil et hautes de plus d'un mètre. Les moustiques invisibles, assemblés par milliards au-dessus de la prairie, font un bruit aigu et continu, comme un appel de clairon qui ne cesserait jamais. Je regarde le *vaquero*, qui va, penché sur l'encolure du cheval, le chapeau à grands bords rabattu sur son visage, observant la plaine tout au loin. Ses yeux sont d'une extraordinaire puissance. De temps en temps, il s'arrête, se dresse sur ses étriers, ou même debout sur la selle, et, portant la main à la hauteur de ses sourcils, prononce lentement, comme une sentence : « *Un pàjaro!* un oiseau! » Il a découvert, à deux ou trois kilomètres en avant, un gibier que lui seul ou un de ses pareils peut reconnaître à une telle distance. Alors, il part, faisant un long détour à gauche; les rabatteurs à pied prennent à droite; ils se rencontrent au delà du point où sont posés les oiseaux, et nous, les chasseurs, couchés derrière une touffe d'herbe, nous attendons. Des vols de petits faisans à queue courte se lèvent en criant, et passent, presque toujours hors de portée. La route est si libre pour eux! Mais la grande outarde ne se montre pas. Je ne vois d'elle qu'une ou deux plumes tombées à terre.

Cependant, j'ai été bien stylé par les gens de la marisma. Je sais que les outardes femelles vivent toute l'année dans le marais, que les vieux mâles arrivent en avril, probablement du Maroc, et repartent en septembre. Je sais encore qu'il ne faut pas faire un mouvement tant que la grande outarde n'a pas franchi la ligne des tireurs, qu'elle vient dans le vent, lancée comme un boulet de canon, et grosse comme une dinde, la tête blanche et le corps

maillé de brun et de gris... J'ai été renseigné sur la meilleure manière de viser, sur le numéro du plomb à employer, sur le poids de ce gibier de prince... mais où est-elle, la grande outarde? Si elle a entrepris de trouver un coin d'ombre, elle doit être loin d'ici...

Des bécassines partent, et montrent une seconde le retroussis blanc de leurs ailes. A dix pas de moi, un des rabatteurs s'arrête, un pied en avant. Quelque chose de brun s'est enroulé en spirale autour de sa jambe. C'est un serpent, qui mord rageusement le pantalon de cuir du *vaquero*. L'homme ne se trouble pas; il ne secoue pas la bête; il n'appelle personne, mais, tranquillement, entre le pouce et l'index, il saisit le reptile derrière la tête, commence à l'étouffer, le fait tourner en l'air comme un fouet, et brise sur le sol une sorte de couleuvre jaune longue de plus d'un mètre. Nous changeons de procédé, et nous essayons d'approcher les petits faisans, suivant une méthode usitée dans les marismas : en nous cachant derrière le cheval, dressé à ce manège, et qui va doucement, broutant l'herbe, vers le gibier. Hélas! je m'aperçois vite que l'heure est trop chaude, qu'il faudrait plusieurs jours dans le marais, et une habitude, et la chance, plus fugace encore qu'un oiseau d'eau, pour rapporter un butin sérieux, pour abattre une outarde, un flamant, une aigrette. Nous avons réussi seulement à tuer un héron garde-bœufs, oiseau charmant, au bec jaune et vert, au corps d'un blanc de neige.

Mais, à la poursuite du rêve, on gagne toujours quelque chose. Nous n'avons pas rejoint la grande outarde, mais nous avons changé d'île, descendu et remonté les bras du Guadalquivir, parcouru des espaces immenses et contemplé des paysages nouveaux. J'ai vu l'harmonieuse beauté du fleuve tournant entre deux rives de saules pâles; j'ai passé dans un désert que tapissait entièrement une sorte de bruyère marine, pareille à du corail rouge; j'ai contemplé, aux heures tardives, la marisma qui se voilait, devenait d'un violet sombre de pavot, et les centaines de chevaux que le soir réunissait autour d'un abreuvoir, tandis que le gardien, debout au sommet d'un tertre, prenait, dans le soleil couchant, des proportions fantastiques, et quand je suis revenu, les terres plates noyées dans le crépuscule, le ciel où toute la lumière s'était retirée, les alignemens lointains des palmiers, la douceur infinie de l'air, tout me donnait, tout gravait en moi l'illusion que je voyais s'assombrir et mourir dans la nuit les campagnes du Nil (1).

(1) Ce que je viens de raconter ne saurait diminuer en rien — tous les chasseurs me comprendront — la réputation que possède la marisma d'être une des contrées

RETOUR A MADRID

Je reviens à Madrid; novembre est commencé, et, dans quelques jours, mon voyage va s'achever. Je trouve la capitale un peu froide, moi qui arrive de Séville, et plus animée qu'à ma première visite. Les rues sont pleines d'hommes de toutes conditions enveloppés de la capa doublée de velours rouge, vert, gris, orange; quelques chapeaux de soie, coiffant des ministres ou des ministrables, émergent de la foule; les promenades ont plus d'équipages; le cercle de l'Athénée, les clubs, les cabarets à la mode, les théâtres, reprennent possession de leur clientèle élégante, qui a passé l'été aux bains de mer ou dans les villes d'eaux; la cour est rentrée. Chaque matin, j'assiste, sur la place d'armes du Palais royal, à cette jolie manœuvre de la garde montante, infanterie, cavalerie, artillerie, qui vient, jouant la marche royale d'Espagne, en grande tenue, avec des formations et des pas harmonieusement réglés, relever la garde descendante. J'assiste au défilé des suisses du palais, qui portent la hallebarde antique et ce joli costume : bicorne galonné, habit bleu foncé à la française avec bord de couleur garance, gilet et paremens rouges, culotte blanche, guêtres de la couleur de l'habit, montant au-dessus du genou. Je vois l'étonnant appareil de ce cortège qui traverse Madrid, quand le nouvel ambassadeur de France va présenter ses lettres de créance, l'escorte de cavaliers, les attelages à quatre et six chevaux, les carrosses de gala dorés, laqués, sculptés, dont un entièrement vide et qu'on nomme « le carrosse de respect ». Et ces anciennes traditions, cette pompe fameuse

les plus giboyeuses et les plus abondantes en gibier rare, de l'Europe. Les chasses du Guadalquivir ont été mises en honneur, en Angleterre, par lord Lilford, qui a passé des mois sur le fleuve, chassant et réunissant des collections ornithologiques, puis par M. Dresser et par le colonel Barcklay. Les officiers de Gibraltar les connaissent fort bien. Enfin, M. le Comte de Paris, pendant ses séjours au palais de Villamanrique, qui se trouve à droite du Guadalquivir, venait, presque tous les jours, chasser dans les territoires de la marisma, qu'il faisait garder. Je donnerai une idée de la richesse cynégétique de cette contrée de l'Andalousie, en publiant le tableau partiel du gibier tué en 1892, à Villamanrique, soit dans la marisma, soit dans les deux grandes réserves forestières du domaine, le Coto del rey et la forêt de Gatos : 1 lynx; 1 chat sauvage; 1 ichneumon; 1377 lapins; 48 grandes outardes et 3 petites; 11 œdicnèmes criards; 22 grues cendrées; 9 spatules; 1 héron gardebœufs; 1 héron crabier; 6 aigrettes; 33 échasses blanches; 42 combattans; 30 flamans; 69 grands sternes; 1 grèbe; 55 oies sauvages; 26 pies bleues; 14 guêpiers; 2 aigles royaux, 1 grand aigle moucheté, 2 aigles bottés; 13 vautours bruns, 4 vautours noirs, 2 vautours d'Égypte.

Il existe même, errant dans la marisma, une troupe d'une trentaine de chameaux sauvages, qui se reproduisent, mais que les gardes ont beaucoup de peine à protéger contre le braconnage (!) des gens de San Lucar.

de la cour d'Espagne, m'amusent comme un beau décor au milieu duquel je sens s'agiter des acteurs et des intérêts modernes. Je me dis bien que l'autorité a souvent changé de visage et d'habit dans le monde, qu'elle n'est ni diminuée, ni agrandie, par l'appareil dont elle s'entoure, et cependant, j'éprouve un plaisir, une joie toute populaire et naïve, effet sans doute d'un atavisme lointain, à voir cette majesté d'une cour, dont nos yeux sont déshabitués, et notre esprit peut-être, mais non pas notre sang.

J'ai retrouvé la même pointe d'émotion et le même sentiment de curiosité amusée, en traversant les appartemens du palais, le jour d'une de ces grandes réceptions dont l'ordonnance est célèbre. Il y avait des hallebardes partout, et des figures bien intéressantes parmi les personnes qui attendaient leur tour d'audience : grands d'Espagne, hommes politiques fort préoccupés, — car nous étions à la veille d'une crise, — diplomates, mamans venues pour présenter leur fille et le fiancé de leur fille, et cette dame triste, attendrissante et coquette dans sa mantille, qui devait avoir une douleur à raconter, et ce beau chevalier de Calatrava, qui portait l'habit blanc boutonné, avec la croix rouge sur la poitrine.

La reine était en deuil, gantée de noir et debout. En l'abordant, je fus frappé de ce que cette physionomie gracieuse et jeune reflétait d'intelligence et d'habitude du pouvoir. Dans les yeux de la jeune femme qui souriait, j'apercevais la souveraine; dans les questions qu'elle me posait sur mon voyage, je découvrais l'esprit déjà rompu à présider un conseil, à suivre une idée, à traiter avec des hommes des affaires qui s'enchaînent. Un instant après, au nom du petit roi que j'avais prononcé, elle devenait émue, et je voyais la mère, et encore la souveraine, défendant l'enfant royal contre la calomnie qui le guette. « N'est-ce pas qu'il est bien portant et vif? Vous l'avez rencontré. Il n'a eu que les maladies légères de son âge. Et, Dieu merci, le voilà fort, et à l'abri. » Oui, à l'abri, doublement, derrière elle qui veille sur l'enfant, et qui garde pour lui la couronne. Tandis que je l'écoutais, et quand je regardai, pour la dernière fois, le salon où la reine demeurait encore, attendant une autre visite, j'avais l'impression vive que je voyais une de ces grandes régentes, qui font figure dans l'histoire, une de ces mères de rois qui, pour défendre un trône, ont mieux que le fer et la force : les deux bras qu'elles croisent sur la poitrine de leur fils.

Il était déjà nuit, quand je sortis du palais. Je traversai la place de l'Orient, et je me promenai au hasard, triste parce que

j'allais quitter l'Espagne. Je devais visiter encore Barcelone et cette belle abbaye de Montserrat, perchée dans la montagne, mais je sentais que ce ne seraient là que des arrêts sur le chemin du retour, et que ce voyage était fini, que j'avais entrepris et fait avec tant de joie.

Sur les avenues du Prado, je croisai un Espagnol, très répandu dans le monde de Madrid, qui marchait vite, enveloppé de son manteau. Il me reconnut, et me prit le bras. J'avais joui, à diverses reprises, de sa conversation brillante, de son esprit éloquent et informé sur toutes choses : mais combien plus je le goûtai ce soir-là! Il refit avec moi mon voyage, il s'anima, il laissa transparaître ce fond de nature poétique et passionnée, don gratuit de la race, que voilait d'abord chez lui la convention mondaine.

— Votre chagrin me plaît, dit-il, car il y entre de l'amour.

— N'en doutez pas.

— Vous aimez l'Espagne, vous reviendrez à elle. Alors, vous étudierez ce que vous avez justement aperçu. Nos villes cachent nos villages. Et c'est là qu'on le rencontre encore, l'Espagnol vrai, l'Espagnol du peuple, ce chevalier rude et tendre, qui vit sur son passé d'honneur. C'est là qu'elles se sont réfugiées, la foi, la poésie, la grandeur pauvre de l'Espagne. Je vous mènerai vers elles. Je vous ferai entendre, chez des rustres sans lettres, des légendes qui valent un chant d'Homère; je vous ferai voir ce laboureur, qui a une âme ancienne et des façons de roi. Connaissez-vous l'*Oiseau noir?*

Je ne connaissais pas l'*Oiseau noir*, et il me récita ce conte exquis de Navarre... « Vous reviendrez! » A mesure que mon ami parlait, ce mot s'embellissait, se fleurissait de tous mes souvenirs remués et rassemblés en gerbe, et comme en Sicile, comme à Malte, comme à Venise, comme si nous étions maître du jour qui ne s'est pas levé, moi, j'ai répondu : Oui!

RENÉ BAZIN.

DE LEOBEN A CAMPO-FORMIO

IV (1)

LE TRAITÉ DE PAIX

I

Très laid, très gros, le regard louche, le front dégarni, les cheveux couverts d'une couche épaisse de poudre; fort infatué de ses succès de beau causeur et de comédien de société; obséquieux avec les princes, tranchant, en affaires, avec les ministres; possédant ce vernis voltairien qui était le bon ton de l'homme éclairé, « l'honnête homme » de ce temps-là; habile diplomate, diplomate à conversations et à dépêches plutôt qu'à idées et à ressources; au fond petit homme d'État, le comte Louis Cobenzl avait alors 44 ans. Il imaginait qu'il aurait vite fait d'éblouir de son prestige et de mettre au pas le « petit Corse » dont toute l'Europe ne parlait tant que parce qu'il n'avait pas encore trouvé son maître.

Il arriva, le 26 septembre au soir, à Udine où logeaient les Autrichiens et il en informa aussitôt Bonaparte. Celui-ci estimant que le choix d'un négociateur de marque annonçait enfin l'intention de discuter sérieusement, crut bon de prendre les devans et de mettre la haute courtoisie de son côté. Le 27, à deux heures, entouré d'une escorte brillante, il se rendit à Udine (2). Après

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars, du 1er avril et du 15 mai.
(2) Rapport de Cobenzl, 28 septembre; Bonaparte à Talleyrand, 28 septem-

les complimens d'usage, Cobenzl le pria de l'accompagner dans son cabinet et lui remit la lettre de l'empereur. Bonaparte la lut; au lieu d'en paraître flatté, il releva avec un air de désagréable surprise la première phrase, où François II se plaignait que la France prétendît s'écarter des préliminaires de Leoben. « La République française, dit Bonaparte, n'a jamais demandé autre chose que d'exécuter les préliminaires; mais vous leur donnez une interprétation qui ne peut être admise; c'est vous qui, par vos lenteurs et vos difficultés éternelles, y avez toujours mis obstacle. » Cobenzl protesta : — Sa cour prenait les articles au sens littéral; d'ailleurs son maître lui avait donné les pouvoirs les plus étendus pour traiter, en ce sens-là, et le plus tôt possible. « C'est, dit-il, la seule [base] que nous puissions admettre, à moins que l'on ne substitue aux articles devenus impossibles par des événemens auxquels nous n'avons aucune part, d'autres arrangemens qui pussent également nous convenir. » Cet *à moins que* contenait tout l'esprit des instructions de Cobenzl et donnait ouverture à toutes les insinuations. Bonaparte poussa droit au fait : — Pourquoi s'obstiner à parler d'un Congrès européen? qu'ont à faire les alliés respectifs dans cette négociation? Il s'était prêté à cette idée de congrès, à Leoben, par condescendance pour Gallo, mais, ajouta-t-il : « il aurait été contre toute raison d'appeler l'Europe à être témoin d'un acte aussi scandaleux que celui du dépouillement de la République de Venise. » Cette pointe sentait son Frédéric; Cobenzl n'en voulut pas paraître déconcerté; il avait, pour riposter, un arsenal de répliques à la Kaunitz : « Le démembrement de la République de Venise nous a été proposé par vous; l'empereur ne se prête jamais à rien qui ne puisse être connu de toute l'Europe, et ce démembrement est moins scandaleux que le changement opéré dans le gouvernement de Venise, contre la teneur des préliminaires. » Changement était un euphémisme; Bonaparte en goûta la délicatesse, et il y eut, entre Cobenzl et lui, sur ce propos, quelques passes de coquetterie. — Le « changement » n'est point notre ouvrage, mais celui du peuple qui partout a le droit de chasser les tyrans; dit Bonaparte; ce qui donna à Cobenzl l'occasion de répondre « qu'il avait trop haute opinion des talens de M. le général Bonaparte pour croire que, dans un pays qui fourmillait de ses troupes, il pût se passer quelque chose de contraire à ses intentions. » Bonaparte prit le compliment en bonne part. « Les préliminaires, poursuivit-il, n'ont rien stipulé sur le gouvernement de Venise; » puis, se rappelant

bre 1797. Les rapports de Cobenzl, conservés aux Archives de Vienne, ont été publiés, en très larges extraits, par M. Hüffer. M. Hüffer les a traduits en allemand. Je dois à son obligeance la communication du texte original, qui est en français.

sans doute comment les rois avaient opéré, par trois fois en Pologne, et comment, d'après le droit public, c'étaient les spoliés qui devaient consentir eux-mêmes leur ruine, afin de la légitimer : « C'est, dit-il, avec les commissaires de la République de Venise qu'il faudra traiter de la cession, pour la rendre légale. » Cobenzl ne le contesta point, en principe; mais, fit-il observer : « Nous ne pouvons reconnaître la République de Venise avant d'être en possession de toutes nos indemnités. »

C'était un cercle vicieux, puisque Venise fournissait la principale de ces indemnités. Pour démembrer cette république, Bonaparte en avait changé le gouvernement; et l'Autriche, sous prétexte qu'elle n'avait pas reconnu le gouvernement nouveau, ne le jugeait pas autorisé à démembrer juridiquement la République. Bonaparte trouva que Cobenzl « extravaguait » : « Voilà donc, reprit-il, toute la négociation accrochée; comment voulez-vous que nous fassions, si vous refusez de traiter avec les plénipotentiaires vénitiens? — C'est avec vous, repartit Cobenzl, que nous avons à traiter; c'est vous qui nous avez assuré des dédommagemens et qui les avez rendus nécessaires en vous appropriant ou en disposant de nos possessions; c'est vous qui êtes en possession, c'est donc à vous à nous les remettre, conformément à l'engagement que vous avez pris. » C'était ce que l'on appelait, dans le jargon des chancelleries, rejeter sur autrui l'odieux du partage. Cobenzl était fort adroit à ce jeu; mais Bonaparte para le coup : « La République française a reconnu les plénipotentiaires vénitiens, et dès lors, elle ne peut consentir à ce que l'Autriche s'empare de Venise. » Ce fut à Cobenzl de se récrier : « Si vous faites toujours comme cela, comment voulez-vous qu'on puisse négocier? — Soit, dit Bonaparte, revenons aux textes : il est écrit que vous aurez Venise quand nous aurons Mayence. » Il s'ensuivit une prise très vive. Cobenzl allégua l'article V qui stipulait l'intégrité de l'Empire; Bonaparte riposta par l'article VI qui reconnaissait pour limites à la France les pays réunis en 1795. « L'intégrité de l'Empire, dit-il, s'entend de soi-même, dans la mesure où il n'y est point dérogé par le traité, et le traité y déroge. » Cobenzl le contesta : « L'empereur n'a reconnu et n'a pu reconnaître que la réunion à la République française de ses propres territoires, la Belgique et le Luxembourg : sur les autres, par exemple sur Mayence, il n'a pas le droit de se prononcer. — Mais, dit Bonaparte, l'empereur a déjà transigé sur Modène; il a accepté la transaction pour l'évêché de Liège; la Belgique d'ailleurs fait partie du cercle de Bourgogne; ce qu'il a consenti pour un cercle, il le peut consentir pour les autres. » Cobenzl répondit : « Il faut distinguer; pour Modène, on avait stipulé un

échange. » Sur ce mot Bonaparte s'emporta, voyant bien où s'acheminait la conversation, et que l'unique objet de Cobenzl était de se faire offrir davantage : « Il avait été trop facile, on lui faisait perdre son temps sans nul égard! Or, il s'estimait l'égal de tous les rois! on l'amusait par des prétentions de congrès, par de fausses interprétations de préliminaires... » Cette sortie rendait à Cobenzl ses avantages; il savait payer de contenance. Pendant qu'il se répandait en solennelles protestations de loyauté, Bonaparte s'apaisa. — « La République française, dit-il, ne se départira jamais de l'exécution des lois décrétées par elle; avec les moyens qu'elle a, elle peut, en deux ans, faire la conquête de toute l'Europe. » Puis, sur l'observation de Cobenzl qu'en ce cas l'Europe n'aurait qu'à se garantir par tous les moyens possibles, il reprit : « Je ne dis pas que ce soit l'intention de la République française; mais nous ne ferons pas la paix sans Mayence, et nous ne rendrons pas les forteresses d'Italie sans Mayence. — Et moi, je ne signerai pas la paix sans la stipulation de la prompte évacuation de toutes les provinces qui doivent nous appartenir. — De cette manière votre séjour à Udine ne sera pas de longue durée, et ce sera la dernière raison des rois et des États qui décidera. — L'empereur, déclara Cobenzl, désire la paix, mais il ne craint pas la guerre. Quant à moi, j'aurai au moins la satisfaction d'avoir fait la connaissance d'un homme aussi célèbre qu'intéressant. »

Dans ce premier entretien, Bonaparte et Cobenzl avaient touché tous les points litigieux et reconnu leurs positions. La question était de savoir lequel des deux serait assez tenace ou assez menaçant pour contraindre l'autre à reculer. Ils se rendirent chez Gallo, pour la conférence officielle. Elle dura près de cinq heures. Cobenzl « rabâcha les mêmes choses; » Bonaparte argumenta obstinément. Ces conférences officielles, qui se succédèrent régulièrement, ne furent que la mise en notes et en protocoles des observations échangées dans les entretiens particuliers. Elles ne donnent que la répétition, sans lumière, sans costumes, sans décors, de la pièce qui se composait dans les entr'actes. Lorsque l'on eut signé le procès-verbal, on s'en alla dîner chez Gallo, qui, ce jour-là, traitait tout le monde. Après le dîner, au moment où il savait que « les Allemands parlent volontiers », Bonaparte entreprit de nouveau Cobenzl, et ils firent encore assaut pendant plusieurs heures. Bonaparte, par tactique et par penchant, parut s'abandonner; il parla beaucoup et de toutes choses. Il parla de Pichegru, espérant induire les Autrichiens en quelque indiscrétion; il parla de son propre rôle en Vendémiaire; il parla des émigrés, de la famille royale et impériale; « il n'y mit point

d'aigreur », remarque Cobenzl, sans se douter que cette famille serait un jour celle de son étrange interlocuteur. « Il développa, ajoute l'ancien partenaire de Catherine, ses idées sur les mesures révolutionnaires avec cette suite et cette précision qui caractérisent sa manière de voir et qui le rendent si dangereux pour la tranquillité générale. » — « L'empereur est mal servi, dit Bonaparte, désireux de piquer Cobenzl et de l'animer contre Thugut; s'il n'avait pas différé la paix, il serait à présent en possession de son lot; l'échange qu'il fait pour les Pays-Bas et la Lombardie est si avantageux que Joseph II n'aurait pas hésité à y donner les mains, même sans aucune guerre; le changement survenu à Venise doit être considéré comme un changement de règne, arrivé par ordre de succession; tous les États sont soumis à de pareilles variations, et dans les États monarchiques, la volonté seule du souverain en produit d'aussi considérables. Témoin les changemens opérés par Joseph II. » Ce général de 28 ans, ce parvenu républicain savait tout, comme d'intuition et par droit de conquête. Sans même prendre le temps de s'en étonner, Cobenzl en vint à parler avec Bonaparte comme il l'aurait pu faire avec la grande Catherine, non certes avec sincérité, mais sans circonlocutions, la main ouverte et cartes sur table : « Pourquoi, dit-il, la France s'attache-t-elle à ce point à la fortune de la Prusse? Son intérêt n'est-il pas au contraire de se rapprocher de l'Autriche pour s'opposer ensemble aux ambitions de cette monarchie? Je ne vois pas pourquoi vous voulez toujours favoriser à nos dépens des républiques que vous avez cependant moins d'intérêt de ménager que nous. » Les précautions oratoires semblaient épuisées, et il fallait en venir aux propositions positives, fixer des prix, marquer des lots; aucun des deux interlocuteurs ne voulait dire le premier mot. « Déboutonnez-vous donc, répétait Bonaparte. — C'est à vous, répondait Cobenzl, de vous déboutonner, et puisque vous voyez des obstacles à la paix, à indiquer les moyens de les lever. »

Bonaparte revint chez lui à Passeriano, persuadé que, moyennant la ville de Venise et la ligne de l'Adige, les Autrichiens reconnaîtraient les limites constitutionnelles de la République, et consentiraient, en outre, à la cession de la plus grande partie de la rive gauche du Rhin, avec Mayence. Le point était, « pour sauver les apparences », d'amener Cobenzl à déclarer que l'exécution des préliminaires était impossible. Ces « apparences » n'intéressaient, en France, que les Conseils, en Allemagne, que la Diète. C'est pour ces assemblées, pour les journaux, pour l'opinion du public que furent rédigées les notes et que furent dressés les protocoles de la négociation. Cependant, toutes formelles qu'elles demeurèrent, ces conférences officielles n'en furent

pas moins fort agitées. Le 28, Bonaparte mit les Autrichiens en demeure de nommer, avant le 1er octobre, un plénipotentiaire qui s'aboucherait avec ceux des républiques de France et de Venise, et d'ouvrir la discussion sur l'article VI des préliminaires, l'article des limites de la France. La conférence avait lieu chez lui. — On paraît, dit-il aux Autrichiens, ne vouloir que rassembler des prétextes de rupture; on marche sur deux lignes parallèles; il faut se rapprocher. — Il conclut que les préliminaires, étant interprétés de part et d'autre d'une façon différente, devaient être considérés comme nuls, et que le travail était à refaire. Cobenzl maintint que les préliminaires étaient valables, mais qu'ils étaient susceptibles de modifications. « C'est à la France, répétait-il, de proposer les moyens de conciliation. » Ce jeu d'éventail et ce manège de fausse pudeur, à l'autrichienne, ne laissaient pas d'impatienter Bonaparte. Cobenzl comptait sur l'impétuosité du jeune général pour brusquer la déclaration et réduire l'Autriche à une violence qu'elle était fort impatiente de subir. Ils expédièrent les protocoles, dînèrent en compagnie de leurs collègues, et, comme le premier jour, reprirent le propos après dîner (1).

« Croyez-vous de bonne foi, dit Cobenzl, que vos propositions sont le moyen de parvenir à la paix? L'extension que vous donnez au sens des préliminaires, la prétention de vous approprier Mayence et une partie de la rive gauche du Rhin, d'ôter à l'Empire sa principale barrière, ne dévoilent-ils pas un système d'envahissement qui n'aurait plus aucune borne? » Bonaparte protesta que la France, contente de ses succès, resterait dans ses limites et ne ferait plus la guerre que pour sa défense. « Quelle sûreté pouvons-nous en avoir, repartit Cobenzl, si les stipulations des préliminaires ne sont pas remplies? » Puis, venant à l'article qui le préoccupait le plus dans les affaires d'Allemagne, et bien plus, assurément, que l'intégrité de l'Empire, il poursuivit : « D'ailleurs, quand tous les motifs possibles ne se réuniraient pas pour empêcher l'empereur de donner les mains à ce que vous demandez, la seule considération que ce serait fournir au roi de Prusse un prétexte pour s'agrandir en Allemagne suffirait pour l'en détourner. » Pour la première fois, Cobenzl se découvrait; Bonaparte soupçonnait ce défaut de la cuirasse; dès qu'il l'aperçut, il en profita : « Le roi de Prusse, dit-il, a reconnu pour nous la rive gauche du Rhin. Il a des droits sur nous pour avoir été le premier à quitter la coalition; nous avons avec lui des engagemens très récens; il ne discontinue pas de nous faire toutes les instances et toutes les offres possibles. Mais si

(1) Lettres particulières de Cobenzl à Thugut, 30 septembre; Bonaparte à Talleyrand, 10 octobre 1797; Hüffer, p. 393; Sybel, t. V, p. 124.

nous nous arrangeons avec vous, alors nous n'avons pas besoin de lui rien laisser prendre. »

Le rôle que Bonaparte prêtait à la Prusse était précisément celui que lui attribuait la cour de Vienne. La façon cavalière dont il lui proposait de rompre ces engagemens redoutables, entre le roi de Prusse et la République, donna à Cobenzl la plus haute idée de la liberté d'esprit et de la bonne éducation politique du général. Ce Corse, décidément, entendait les affaires. « Vous y engageriez-vous par un article secret, répliqua-t-il aussitôt, avec promesse formelle de faire cause commune avec nous contre lui, s'il voulait faire une acquisition quelconque en Allemagne? — Pourquoi pas? répondit Bonaparte. Je n'y vois aucune difficulté, si nous sommes d'accord sur tout le reste; mais, en cas contraire, il faudra bien que nous nous réunissions à lui. » Il ajouta même que, pour sa part, il préférait l'alliance autrichienne, mais qu'à Paris on se méfiait de la cour impériale : les retardemens de cette cour, son jeu de conférences et de protocoles font soupçonner l'idée qu'elle se prépare à la guerre; le roi de Prusse, au contraire, négocie avec chaleur. « Dans de pareilles circonstances, les journées deviennent des années; pour que la paix réussisse, il faut qu'elle se fasse sous huit jours. »

Cobenzl essaya encore une fois des récriminations : on ne se prête à rien, on exagère les prétentions, on ne tient nul compte de nos convenances, bien plus, on nous refuse ce qui nous a été solennellement promis! « Mais que voulez-vous donc en Italie? demanda Bonaparte. — Rien que ce que nous donnent les préliminaires. » Bonaparte demeura pensif. Cobenzl reprit : « Je n'ai jamais conçu pourquoi vous vous êtes tant opposé à ce que nous passions le Po. Je ne vois pas l'intérêt qu'y a la France. — Celui de vous empêcher d'être les maîtres de l'Italie. — C'est-à-dire que vous prétendez vouloir être nos amis... et vous ne voulez vous prêter à rien de ce qui peut nous convenir. — Mais encore une fois, qu'est-ce que vous pouvez désirer d'ultérieur en Italie? — Les trois Légations. — Oui, et Venise aussi! et Mantoue aussi! — Sans doute, et ce serait encore bien peu pour obtenir notre tolérance sur une partie de ce que vous voulez en Allemagne. — Nous sommes loin de compte, car je serais pendu à Paris si je vous donnais les Légations. — Et moi, je mériterais d'être mis dans une forteresse si je ne m'opposais pas à ce que vous ayez jamais Mayence, et quoi que ce soit de la rive gauche du Rhin. »

Ils disputaient, mais c'était sur le même terrain, et, par toutes ces feintes ils se rapprochaient cependant. Après cette escarmouche, ils firent une pause. Ils tombèrent d'accord que l'Empire

était une institution à ménager, et qu'il n'était de l'intérêt ni de la France ni de l'Autriche d'en faire une seconde Pologne. — « Vos prétentions sur une partie de la rive gauche du Rhin ne le prouvent guère, » fit observer Cobenzl. Sur ce, l'assaut recommença. « Le Rhin, déclara Bonaparte, est la limite naturelle de la France ; c'est ce qui faisait l'ancienne Gaule, et tant que nous ne l'aurons pas, nous ne pourrons pas être bien liés avec vous. — Comment! non contens de ce que vous demandez de la rive gauche du Rhin et que nous ne pouvons pas accorder, vous pensez à l'occuper tout entière ! C'est à quoi nous ne consentirons jamais. » Bonaparte savait désormais le moyen de les convertir : c'était de déchirer les traités de Bâle et de Berlin, et de recoudre ces traités en les retournant au profit de l'Autriche. « Nous ne vous demandons pas la rive gauche, dit-il ; nous négocierons là-dessus à la paix de l'Empire. Songez que presque tous les princes de la rive gauche du Rhin ou se sont arrangés avec nous, ou ne demandent qu'à y procéder. — Et comment combineriez-vous ce projet chimérique avec ce que vous me disiez tout à l'heure sur les prétentions de la Prusse? — Nous nous engagerons à lui rendre ses provinces transrhénanes, et si cela ne lui suffit pas, nous lui ferons la guerre, conjointement avec vous. »

Bonaparte avait déclaré, un instant auparavant, que la République exigeait la rive gauche entière ; il alléguait des motifs péremptoires et des droits irrévocables : la nature des choses et les *Commentaires* de César ! Quelques minutes après, il renonçait à une partie de cette frontière immuable, et il avouait le faire par politique. Cobenzl pouvait-il le croire sincère ? Que devait-il prendre au sérieux, la prétention sur le tout ou la renonciation à la partie ? Il s'attacha à la renonciation partielle, parce qu'elle flattait ses préjugés, satisfaisait ses passions et offrait un joint à la triple combinaison qui formait le fond de ses instructions : abaisser la Prusse, obtenir plus de terres en Italie, sauver les apparences en Allemagne. Cobenzl et Bonaparte voulaient, l'un et l'autre, en finir ; ils comprirent qu'ils n'arriveraient jamais à conclure que sur une équivoque. Vous aurez la rive gauche entière à la paix générale, dira Bonaparte au Directoire, contentez-vous pour le moment d'en obtenir la plus grande partie. — Vous consentez provisoirement un démembrement partiel de l'Empire, dira Cobenzl à son maître ; mais, à la paix générale, vous pourrez, avec l'appui de vos co-états, revenir sur cette décision et sauver l'intégrité de l'Empire ; si l'Empire cède, il en aura la responsabilité, vous serez indemnisé et la Prusse n'aura rien. Cette transaction, avec ses arrière-pensées, se dessina dès lors comme le seul accommodement possible, dans l'esprit des deux

négociateurs, et sans la définir encore ni l'avouer, ils en vinrent à parler des indemnités respectives. Ils discutèrent longtemps sur la ligne de l'Adige, les forteresses vénitiennes et les Légations. Bonaparte voulait les forteresses pour défendre la Cisalpine; Cobenzl voulait les Légations « pour défendre plus aisément le grand-duc de Toscane... et le pape! » Il était malaisé de s'occuper si longtemps d'indemnités, d'équilibre, de trocs, ruptures d'alliances, abandons de garanties, violations de traités, démembremens de républiques et autres opérations régaliennes, sans dire quelques mots de la Pologne et des belles acquisitions que l'Autriche s'y était procurées. Bonaparte n'y manqua pas, et même il s'y étendit. Cobenzl le laissa dire, puis, croyant le moment venu de faire au général républicain la leçon qu'il n'avait encore pu lui donner, il prit son plus noble accent de dignité officielle : « L'Autriche, déclara-t-il, ne s'est jamais prêtée qu'à regret à partager ce pays qui n'était nullement de sa convenance; c'est uniquement l'ouvrage de la Prusse, qui, seule, y a réellement gagné; mais à présent que la chose est faite et fondée sur des engagemens sacrés, il ne peut plus y avoir de changement à cet égard. » Bonaparte prit la déclaration pour ce qu'elle valait, et n'insista pas.

II

Le lendemain, 29 septembre, Bonaparte reçut un courrier de Rome : le pape semblait être à toute extrémité. Aussitôt, il se met en mesure. Si l'on fait un pape, il veut que ce soit un pape français, et, comme il disait, « un pape facile et un homme d'esprit ». Il veut surtout que ni l'Autriche ni Naples ne profitent de l'interrègne, et que si la guerre recommence, Rome soit assujettie : elle croulera d'elle-même, ensuite, comme la Sardaigne; on la détruira, ou l'on lui permettra de vivre selon les convenances de la République et selon la docilité de la curie. Il écrit à Joseph, qui représente la France à Rome, de « faire son possible » pour que, le pape mourant, « il y ait une révolution », et de le faire ostensiblement, de l'annoncer surtout et de le proclamer très haut : les cardinaux auront peur, ils capituleront et nommeront un bon pape. Si Naples montre quelque velléité de bouger, sous couleur de protéger le Saint-Siège, en réalité pour se nantir et prélever sa part d'un partage éventuel, on la menacera de l'écraser, et on lui insinuera en même temps que pour prix de sa sagesse, la République lui fera son lot. Il le mande à Canclaux, envoyé de la République à Naples. Il le laisse entendre à Gallo qu'il va voir à Udine, avant la conférence. Gallo s'em-

presse de tout raconter à Cobenzl, et celui-ci en conclut que Bonaparte, pour brasser cette révolution romaine, va chercher à traîner la négociation. L'intérêt de l'Autriche sera donc de la presser. C'était précisément l'effet que Bonaparte attendait de ses confidences à Gallo. La conférence officielle ne porta guère que sur les moyens de dénoncer l'armistice et sur le jour de la dénonciation. Puis l'on se sépara pour permettre à Bonaparte et à Cobenzl de reprendre, sans témoins et sans protocoles, la véritable négociation, l'affaire des échanges (1).

Bonaparte entra en matière avec le Rhin et le réclama tout entier : « C'est la limite naturelle de la France, et rien ne peut changer cette disposition de la nature. — Et la Baltique? riposta Cobenzl ; nous avons tout autant le droit de la prendre dans la nature et d'en faire notre limite. — Mais songez, reprit Bonaparte, revenant au fait, que nous sommes en possession de tout ce que nous voulons avoir et bien au delà. La paix que nous ferons est d'une espèce tout à fait nouvelle : elle ne consiste qu'en évacuations, au nord, au midi ; partout il faut que nous rendions le prix de notre sang. Sans doute, poursuivit-il, je puis être battu, mais je me retirerai en échelons, et ce sera long. Voyez quelle suite de revers il me faudrait, et quel temps vous emploieriez pour avoir ce que, d'un trait de plume, vous pouvez acquérir. Et si je gagne une seule bataille, je pénètre de nouveau dans vos provinces allemandes, et nous voilà au point où nous en étions. » Cobenzl, essaya de rabattre ces « fanfaronnades » : « L'Autriche avait des armées, et la position des Français, au moment des préliminaires, était singulièrement scabreuse. — Ne croyez pas cela, répliqua Bonaparte. Je sais sur quoi vous comptiez ; vous vous reposiez sur les masses que vous aviez formées ; mais, croyez-en des gens qui sont maîtres passés en fait de masses et apprenez d'eux qu'elles ne sont jamais bonnes à rien. Ce ne sont pas les masses qui nous ont sauvés en France, ce sont nos places fortes et les fautes de la coalition. J'ai moi-même éprouvé à Paris avec quelle facilité 2 000 hommes de bonnes troupes et quelques pièces d'artillerie culbutent la masse la plus formidable. » Cobenzl laissa tomber cette digression, et ils revinrent aux desseins de la République. Cobenzl mit en doute la portée et l'efficacité des prétendus engagemens du roi de Prusse : « Vos vues d'extension réuniront tout le monde contre vous, conclut-il. — Vous avez raison, répliqua Bonaparte, et peut-être que cela devrait être ; mais, par la singularité des événemens du siècle, c'est lorsque nous étions faibles et hors d'état de nuire que tout le monde était réuni contre

(1) Lettres particulières de Cobenzl à Thugut, 30 septembre ; Bonaparte au Directoire, 10 octobre 1797.

nous, et, à présent que nous sommes devenus tout autre chose, pareille réunion n'aura plus lieu. » Puis, par une association naturelle d'idées : « Voyez si vous ne pouvez pas prendre en Allemagne quelque arrangement qui faciliterait les choses; si Salzbourg, par exemple, ne pourrait pas vous convenir. — Qu'est-ce que Salzbourg, repartit Cobenzl, en comparaison de l'immensité de vos vues? Quand vous y ajouteriez encore un morceau de la Bavière, jusqu'à l'Inn, cela ferait à peine un dédommagement de nos possessions en Souabe que vous avez proposé de donner au duc de Modène. D'ailleurs nous ne voulons rien en Allemagne, l'empereur tient très fortement à son intégrité. » C'était se mettre loin de compte avec le Directoire. Bonaparte en avertit Cobenzl, qui se montra inébranlable. Alors Bonaparte : « Voyons, faites un projet; qu'est-ce que vous voulez en Italie? — Je vous ai déjà parlé de Venise et des Légations, répondit Cobenzl; si on y ajoutait encore le territoire jusqu'à l'Adda et Modène, peut-être pourrait-on s'arranger? — C'est tout bonnement huit millions d'habitans que vous demandez, s'écria Bonaparte. Ce projet est inexécutable. Vous ne pourriez pas en demander autant après la guerre la plus heureuse! » Au cours de l'entretien, ils touchèrent un mot des îles Ioniennes. Bonaparte déclara que la France se les attribuait : « La République française, dit-il, regarde la Méditerranée comme sa mer et veut y dominer. » Ce qui les amena à parler de la Russie. « Si j'avais cent mille paysans russes, s'écria Bonaparte, j'en ferais des soldats; je les organiserais, je déclarerais la guerre au souverain et je m'emparerais du trône. » On convint que l'on se retrouverait le lendemain et que Cobenzl apporterait un projet d'articles.

Rentré dans son cabinet, Cobenzl y fit de profitables réflexions sur la vanité de la diplomatie classique. « Il me paraît, écrivait-il mélancoliquement, que le système de Bonaparte est, dans ce moment-ci, de tourner contre nous... les armes que nous avons voulu employer contre lui. » Au moins faudrait-il en profiter. Les affaires de Rome et les menaces de révolution soufflées par Bonaparte donnaient à penser à Cobenzl. « Il resterait à examiner s'il vaut mieux d'avoir un pape qui convienne aux Français que de s'exposer à n'en pas avoir du tout... » Français ou non, quel que fût ce pape, le plus opportun était, à tout événement et par provision, de le dépouiller des Légations, ne fût-ce que pour arracher ces beaux territoires à la contagion républicaine. Évidemment Bonaparte ne renoncerait, à aucun prix, à Mayence. La question se réduisait donc à ne capituler sur cet article qu'après avoir stipulé un bon prix et après avoir établi, en due forme, par de fermes protocoles, que l'empereur

« ne cédait qu'à toute extrémité et d'une manière extrêmement légale. » La bonne volonté de Bonaparte à exclure les Prussiens des bénéfices « rendait la chose plus facile » pour l'Autriche; Cobenzl jugeait, d'ailleurs, que cette facilité de Bonaparte dépassait la mesure des infidélités, consacrées dans l'usage des cours. On ne consent si aisément à rompre que des engagemens fort incertains. C'est sous l'impression de ces réflexions rassurantes qu'il rédigea son projet et aborda Bonaparte le 1er octobre (1).

Avant de sortir sa minute de son portefeuille, il essaya encore, par acquit de procédure, sinon de conscience, « de faire désister Bonaparte de ses prétentions sur Mayence et sur les pays décrétés par la République. » Bonaparte se refusant à rien céder, sur ce chapitre, et Cobenzl estimant qu'il avait fait une assez belle défense, ostensible et légale, de l'intégrité de l'empire, avança un « raisonnement » qu'il avait longuement médité. — « Si l'on veut, dit-il, tenter de rapprocher les différences d'opinion et de faire disparaître les obstacles qui s'opposent encore à la paix, il faut partir du principe suivant : la France donne à ce qu'elle veut acquérir une extension que l'Autriche n'a pu ni connaître, ni, par conséquent, stipuler dans les préliminaires. Cette extension concerne des pays qui ne sont pas une propriété de l'Autriche et que, par conséquent, elle ne peut pas céder. Mais, avec cela, pour que la France puisse les acquérir par la paix, elle a absolument besoin de l'adhésion de l'Autriche. Celle-ci n'étant pas obligée d'employer toutes ses forces pour la défense de l'Empire, peut, sans manquer à ses obligations, les retirer, en partie, en ne laissant que son contingent. Dès lors, il ne reste plus à l'Empire d'autre parti à prendre que de souscrire à ce qui aurait été arrêté entre l'Autriche et la France. » Ce serait pour l'Autriche « un nouveau sacrifice, des plus pénibles »; pour la France « un arrondissement des plus puissans »; « la seule voie de déterminer l'Autriche à y donner la main ne peut être, par conséquent, que de s'arranger avec elle pour augmenter ses indemnités. » Les lui attribuer en Allemagne, ce serait anéantir l'Empire, supprimer tout corps intermédiaire entre l'Autriche et la France; si les deux États veulent s'accorder, il faut qu'ils demeurent séparés. La conservation du corps germanique est un objet d'intérêt commun pour eux. Cette considération rejette les partages et indemnités sur l'Italie qui est « d'ailleurs bien plus susceptible de servir à cet usage. » La conclusion du « raisonnement » de Cobenzl, et le dernier des nombreux « par conséquent » dont il avait noué son discours, fut que l'Autriche réclamait : la ville de Venise, avec

(1) Lettre confidentielle de Cobenzl à Thugut, 2 octobre; Hüffer, p. 402 et suiv. *Correspondance de Napoléon*, t. XIX; campagnes d'Italie, p. 314.

toute la Terre ferme jusqu'à l'Adda, les trois Légations et le Modénois en compensation des Pays-Bas, de la Lombardie et des territoires de Souabe qui passeraient au duc de Modène, encore perdrait-elle au change. Bien entendu que le roi de Prusse « serait exclu de toute acquisition », et que l'on se réunirait contre lui s'il voulait exiger autre chose que la restitution de ses possessions de la rive gauche du Rhin. Bonaparte avait laissé parler Cobenzl, et quand ce fut fini : « Mais pourquoi, dit-il, ne demandez-vous pas aussi la Lombardie et toute l'Italie? » Cobenzl répliqua qu'il avait fait ses calculs. Bonaparte les contesta. Il disputa sur le nombre des habitans et sur la valeur des territoires en litige. Il objecta que l'Autriche trouvait son avantage à se débarrasser des Pays-Bas; à quoi Cobenzl répliqua que c'était un avantage plus grand encore pour la France de les acquérir. « L'Angleterre seule, dit Bonaparte, a intérêt à ce que vous les possédiez. — La Belgique, riposta Cobenzl, a une double valeur pour vous, puisqu'elle vous assujettit la Hollande et vous met en possession de bloquer l'Angleterre depuis la Baltique jusqu'au détroit de Gibraltar. — Mais, reprit Bonaparte, ce que vous voulez nous acheter si cher, la Prusse nous l'offre. — La Prusse, répliqua Cobenzl, n'est engagée qu'à vous le laisser prendre; mais cela ne suffit pas, car nous nous y opposons. » Cobenzl affirmait ici ce qu'il ne savait pas; le silence de Bonaparte lui prouva qu'il avait deviné juste et que la République n'était pas aussi sûre de la Prusse qu'elle le voulait faire croire. Alors il s'affermit : « L'empereur ne livrera point Mayence si la France ne lui livre pas Mantoue. Du reste, que la République renonce à Mayence et à la rive gauche du Rhin, et il signera sur l'heure. » Bonaparte réfléchit et reprit : « Nous sommes encore si loin l'un de l'autre, que je ne vois pas comment nous pouvons nous rapprocher. — Si tout ce que je vous dis aujourd'hui ne vous suffit pas, répondit Cobenzl, je ne vois effectivement aucun moyen de terminer. Quant à moi, j'ai vidé mon sac. »

Bonaparte demanda à connaître le projet que Cobenzl avait dressé. Il n'y était question de Mayence que dans les articles secrets : on réunirait un congrès pour la paix avec l'Empire; si ce congrès n'aboutissait pas, l'empereur retirerait ses troupes de Mayence : la place, n'étant plus en mesure de se défendre, tomberait inévitablement aux mains des Français. Bonaparte insista pour la remise préalable de la ville : « Je n'évacuerai pas une seule forteresse en Italie avant que Mayence ne soit remis aux troupes de la République. — Je ne signerai jamais la paix, répliqua Cobenzl, sans stipuler la prompte sortie des troupes françaises de tout ce qui doit revenir à l'empereur...

Pour remettre cette place aux troupes françaises, avant que la paix de l'Empire n'en ait stipulé la cession à la France, je puis vous donner ma parole d'honneur que l'empereur n'y consentira jamais, et que j'ai l'ordre de rompre plutôt que d'y donner la main. — Mais vous voulez bien que nous vous remettions Venise et toutes les places vénitiennes qui ne sont pas plus notre propriété que vous n'avez celle de Mayence. — La chose est entièrement différente; songez à quel titre nous sommes entrés dans Mayence et vous dans les places que vous citez... » Il n'y avait qu'un moyen d'accommoder l'honneur de l'empereur avec la cession d'une forteresse de l'Empire que ce prince avait mission de défendre, c'était d'augmenter la « composition » et de la proportionner à l'honneur impérial. On se remit donc à marchander, et faute de meilleures raisons, on argumenta, de part et d'autre, avec les sentimens et avec les principes. Cobenzl invoqua les devoirs de l'empereur envers ses co-États; Bonaparte appliqua aussitôt ce raisonnement à l'Italie : Venise avait accompli une révolution démocratique, elle devenait ainsi plus intéressante à la France, et la France, pour la donner, avait le droit, tout comme l'empereur au sujet de Mayence, d'exiger une compensation proportionnée. De guerre lasse, ils suspendirent l'entretien et allèrent rejoindre les autres plénipotentiaires qui se promenaient dans les jardins. Bonaparte répéta que la République ne ferait jamais la paix sans la rive gauche du Rhin ; Cobenzl répéta qu'il ne la ferait point sans l'intégrité de l'Empire. « Tout cela, finit par dire Bonaparte, s'arrangera au congrès, à Rastadt. » Il insinua l'expédient d'un malentendu volontaire, qui se prêterait à toutes les équivoques, dans les déclarations publiques, à toutes les collusions dans le secret. C'était ainsi seulement qu'en 1795 la République avait pu traiter, à Bâle, avec la Prusse; c'était ainsi, et pour les mêmes motifs, qu'elle allait traiter avec l'Autriche. Cobenzl y était résigné; toutefois il ne désespérait pas encore d'enlever les Légations. Bonaparte était décidé à ne pas les lui abandonner, mais il voyait très clairement que, sans de grandes acquisitions en Italie, l'Autriche ne transigerait pas, même secrètement et éventuellement, sur l'article du Rhin. Tout se ramenait à savoir jusqu'où il convenait de pousser les exigences en Allemagne et les concessions en Italie. Les instructions du Directoire rendaient la décision difficile, et le courrier que Bonaparte reçut alors n'était pas fait pour le tirer d'embarras.

C'étaient les lettres du Directoire et de Talleyrand, du 15 et du 17 septembre : tout garder, ne rien donner, en Italie, à l'Autriche qui ne voulait que des terres italiennes; exiger toute la rive gauche du Rhin, et n'accorder pour indemnité à l'Autriche que l'Istrie,

la Dalmatie et, au besoin, Salzbourg et Passau. Le Directoire refusait le contingent sarde de 10000 hommes, demandé par Bonaparte, et il conseillait d'enrôler des Piémontais, aux frais des Cisalpins. Bottot, qui apportait ces dépêches, y ajouta ce commentaire : chasser les Autrichiens de l'Italie et y fonder partout des Républiques. « Qu'entendez-vous par cet ordre? lui demanda Bonaparte; par quels moyens le Directoire entend-il que je procède à cet ouvrage? » C'est un secret que le Directoire n'avait point révélé à Bottot. Ce confident demeura court, et Bonaparte mit fin à la conversation. Mais il retint Bottot au quartier général, et lui donna toute latitude d'observer les dispositions de l'armée. Il l'invita même à un grand dîner où il l'interpella rudement, rappelant tous ses griefs contre le Directoire et taxant ce conseil de la plus noire ingratitude à son égard. Bottot ravalé de la sorte, Bonaparte tint compte néanmoins de l'avertissement et prit ses précautions.

Il écrit à Talleyrand, le 1er octobre, qu'il va se mettre en état de recommencer la campagne; qu'il va organiser, en vue de cette campagne, la nouvelle république de Venise; que cette république doit fournir 25 millions; que l'armée du Rhin doit marcher en même temps que l'armée d'Italie, mais qu'il n'y compte qu'à demi; puis il se plaint de sa santé : « Je puis à peine monter à cheval. J'ai besoin de deux ans de repos. » Ces préparatifs seront son dernier service rendu à la patrie! Il demande qu'on le remplace, et dans le gouvernement de l'Italie, et dans la négociation de la paix, et dans le commandement des troupes : — « Il faut, pour l'Italie, une commission de publicistes, pour la paix, des plénipotentiaires, pour l'armée, un général en chef ayant la confiance du Directoire; six personnes au moins; car, ajoute-t-il, avec une superbe et une ironie que l'obséquiosité du Directoire envers lui pouvait seule égaler, « je ne connais personne qui puisse me remplacer dans l'ensemble de ces trois missions. » Ainsi Venise paierait la guerre, si elle ne payait pas la paix. Bonaparte endoctrina, à toutes fins, les aveugles représentans de cette république. Venise prenait, dans les grandes combinaisons européennes, la suite des affaires de la Pologne. Bonaparte la traita, de la révolution jusques au partage, comme Lucchesini avait traité naguère les « patriotes » polonais, et comme le Russe Sievers avait traité les « confédérés » de Targowitz. Il avait près de lui, pour organiser la constitution indépendante de Venise « épurée » et régénérée, un Dandolo, rien des anciens doges, petit-fils de juif converti, assez bon chimiste, — homme éclairé, comme on disait alors, « homme de progrès », comme on dit aujourd'hui, — que sa naissance, sa condition, ses études, ses ambitions avaient jeté dans

le parti de la République française. Dandolo se prêta à tout : il n'avait qu'à s'abandonner à ses propres illusions pour servir les calculs de Bonaparte. Des ordres de départ, très ostensibles, furent donnés aux troupes. Les cantonnemens prirent un aspect belliqueux ; il semblait que l'armistice dût être rompu d'une heure à l'autre, et que la marche sur Vienne allait recommencer le lendemain. Bonaparte se dit que le clairvoyant Bottot ne manquerait pas d'en faire un rapport circonstancié au Directoire ; que les Autrichiens s'effraieraient, qu'ils craindraient, en laissant à Bonaparte le temps de démocratiser Venise, que cette proie ne leur échappât ; enfin l'armée serait prête à tout événement. La scène ainsi disposée, Bonaparte se rendit à Udine.

La conversation qui eut lieu, le 2 octobre, entre Cobenzl et lui, fut agitée. Toutefois Bonaparte ne s'emporta que pour se donner plus de mérite à céder, vers la fin du jour, ce qu'il avait refusé au commencement. Il redoutait, en effet, de recevoir de Paris de nouvelles instructions qui lui rendraient tout arrangement impossible. Il tenait à la paix. Il y tenait d'autant plus, qu'il venait d'apprendre la rupture des négociations entre la France et l'Angleterre. Il prévit que l'Autriche trouverait du côté des Anglais un encouragement à la résistance. Les entretiens se poursuivirent, le 3, le 4 et le 6 octobre, traversés de menaces de rupture et remplis par d'interminables discussions sur les limites, les forteresses, le chiffre des habitans, la richesse des terres, la qualité militaire des hommes. Bonaparte annonce qu'il va partir pour Venise et y établir la république. On raconte que le 20 octobre Venise et les Légations seront réunies à la Cisalpine. Le bruit se répand que Dandolo offre 90 millions et 18 000 hommes pour marcher sur Vienne. Un autre Vénitien, Zorzi, qui avait rencontré Joséphine dans la visite triomphale qu'elle avait faite à Venise, lui offre 1 million, et promet 500 000 livres à l'administrateur Haller s'ils veulent l'aider à sauver Venise. Ces propos, joints aux renseignemens militaires qui dénoncent de toutes parts la reprise des hostilités, font réfléchir les Autrichiens.

Sur ces entrefaites, arrivèrent les dépêches de Paris du 21 et du 23 septembre : — Le Directoire ordonne « d'attaquer l'Autriche par tous les moyens ; » il refuse de donner des villes, de se faire marchand de peuples. Bonaparte a dit, plus tard, qu'il hésita un instant sur la conduite à tenir, et que si le Directoire lui eût, ce jour-là, annoncé des renforts, il se serait peut-être laissé aller à l'ambition d'affranchir toute l'Italie ; mais, sans les renforts, c'eût été risquer de tout perdre en une seule bataille. Il ajourna à une autre campagne ce grand ouvrage et retourna, le 7 octobre, chez Cobenzl, résolu à conclure. Pressé jusqu'en ses derniers retranche-

mens, Cobenzl fit cette déclaration : « L'empereur ne s'opposera pas à la cession de toute la rive gauche du Rhin, s'il obtient Venise, les Légations et la ligne du Mincio, » c'est-à-dire Mantoue. Bonaparte invoqua ses instructions et refusa. Alors Cobenzl consentit à laisser subsister la ville de Venise à condition qu'elle ne serait pas réunie à la Cisalpine. Il renonça aux Légations, mais réclama la Terre ferme jusqu'à la ligne du Pô, et, en Allemagne, Salzbourg, avec la Bavière jusqu'à l'Inn. Bonaparte fit observer qu'enserrée de toutes parts dans les possessions autrichiennes, la ville de Venise tomberait infailliblement dans les mains de l'empereur; il offrit aux Autrichiens la ligne du Mincio, s'ils consentaient à la cession de toute la rive gauche du Rhin. Cobenzl repoussa la proposition. Ils convinrent enfin de se limiter, Bonaparte à une ligne qui laisserait, sur la rive gauche du Rhin, Cologne et les États prussiens en dehors de la frontière française et assurerait à la France le Palatinat, le pays de Trèves, Mayence Aix-la-Chapelle et Coblentz; en Italie, l'Autriche aurait Venise et la Terre ferme jusqu'au Pô et à l'Adige; le reste de la Terre ferme serait réuni à la Cisalpine. Il fut arrêté que les Autrichiens en référeraient à Vienne et que Bonaparte, en attendant la réponse, renoncerait à son voyage à Venise.

Rentré à Passeriano, il trouva la dépêche du Directoire du 29 septembre, plus comminatoire encore que les précédentes. Alors, dans une longue lettre adressée à Talleyrand, il résuma les raisons qu'il avait de traiter. Plaidant, en quelque sorte, contre lui-même, et oubliant qu'il avait écrit, le 19 septembre, que Venise était la ville d'Italie la plus digne de la liberté, il montre les Vénitiens incapables de s'organiser et de se défendre; les Italiens incapables de les aider, impuissans à se soutenir eux-mêmes : « Vous connaissez peu ces peuples-ci. Ils ne méritent pas que l'on fasse tuer 40000 Français pour eux. Je vois par vos lettres que vous partez toujours d'une fausse hypothèse : vous vous imaginez que la liberté fait faire de grandes choses à un peuple mou, superstitieux, pantalon et lâche... Je n'ai pas à mon armée un seul Italien, hormis, je crois, 1 500 polissons, ramassés dans les rues, qui pillent et ne sont bons à rien... Un peu d'adresse, de dextérité, l'ascendant que j'ai pris, des exemples sévères donnent seuls à ces peuples un grand respect pour la nation et un intérêt, quoique extrêmement faible, pour la cause que nous défendons. » Les désastres de 1799, l'évacuation de l'Italie, au milieu des assassinats et des massacres; le découragement des partisans de la France, qui étaient une minorité, la révolte des ennemis de la France qui étaient la masse populaire, justifièrent trop cruellement ces prévisions.

Cobenzl avait demandé huit jours pour recevoir ses instructions; ce ne furent pas huit jours de repos pour lui. Bonaparte ne cessa de le harceler de toute façon, tant pour arracher, en détail, des concessions nouvelles, que pour obtenir la signature préalable d'un protocole qui fixât, au moins dans leurs lignes générales, les conditions de la paix. Son unique argument, mais très sincère de sa part, était qu'il avait dépassé les instructions du Directoire et que, du jour au lendemain, il pouvait recevoir de Paris des ordres absolus qui l'obligeraient à garantir la nouvelle république de Venise. Tout serait remis en question. Mais Cobenzl ne le croyait pas; il attribuait la hâte de Bonaparte à la crainte de voir l'Autriche renouer avec l'Angleterre, et il partait de là pour différer la signature, refuser tout engagement écrit et réclamer, de son côté, des avantages supplémentaires. Il s'ensuivit le 9 octobre une conversation des plus orageuses (1). C'était à Cobenzl de se rendre à Passeriano. A peine fut-il arrivé, que Bonaparte l'emmena dans le jardin. Il le pressa de signer, ajoutant que, le traité fait, il le porterait immédiatement à Paris. « Sa présence seule, dit-il, avec le crédit dont il jouissait, pouvait faire excuser une telle désobéissance aux ordres du gouvernement. » Mais, pour compenser l'avantage qu'aurait l'Autriche à tenir son traité et les risques que courrait Bonaparte en livrant Venise, Cobenzl devrait se contenter de la ligne de l'Adige, ou, s'il exigeait toujours la ligne du Mincio, consentir à la cession de toute la rive gauche du Rhin; il devait au moins reconnaître la « République cisrhénane », que Hoche essayait alors de fonder, à l'imitation de la Cisalpine. « Je rejetai avec indignation ces infâmes propositions, rapporte Cobenzl, et nous nous séparâmes en répétant réciproquement qu'il n'y avait que la guerre qui pût décider. » Cependant, après le dîner, le débat recommença. Bonaparte représenta les dangers de la guerre: Cobenzl n'en parut pas ému. Bonaparte déclara que le retard des Autrichiens jetterait le Directoire dans les bras de la Prusse; Cobenzl répliqua que, par contre-coup, la Russie tomberait dans les bras de l'Autriche : la partie demeurerait égale. Cependant tous ces assauts l'avaient ébranlé. Il réfléchit que Bonaparte disait peut-être la vérité; qu'il serait prudent de le prendre au mot; qu'on n'avait plus rien à gagner avec lui et qu'en mettant les choses au pire, l'empereur pourrait toujours refuser les ratifications. Il consentit à une réunion officielle pour préparer la rédaction des articles.

Ceux qui concernaient le Rhin et les indemnités de l'Autriche passèrent tant bien que mal. Cobenzl ne voulut pas stipuler, sans

(1) Cobenzl à Thugut, 10 octobre 1797; Hüffer, p. 400.

une nouvelle compensation en Italie, l'abandon d'une parcelle au delà de la ligne tracée le 7, qui laissait à l'Allemagne Cologne et les possessions prussiennes. Toutefois il était possible que, le roi de Prusse aidant, cette partie nord de la rive gauche fût cédée à la France, par l'Empire, lors de la paix générale. Cobenzl fit décider, en principe, que si la France obtenait un agrandissement en Allemagne, l'Autriche obtiendrait un accroissement équivalent. La discussion s'échauffa quand on vint aux îles Ioniennes. Gallo les demanda pour la cour de Naples, appuyé par Cobenzl, qui proposa de faire, au besoin, de ces îles une république indépendante. Bonaparte savait par l'exemple de la Pologne et par l'expérience qu'il venait lui-même de faire avec Venise, que ces reconnaissances de républiques ne sont que des préliminaires d'annexion. « Vous pourriez vous en emparer à volonté, » dit-il. Il ajouta que la conservation des îles lui était nécessaire pour se justifier auprès du Directoire. De part et d'autre, on se passionna. « Aucun débat, raconta Cobenzl, n'a été poussé aussi loin... La paix fut de nouveau rompue. » La négociation fut déclarée nulle, et Bonaparte fit insérer au protocole la dénonciation de l'armistice.

On se sépara, croyant tout brisé.

Mais, à la réflexion, les Autrichiens estimèrent que les îles Ioniennes ne valaient point les risques d'une campagne. Cobenzl offrit de renouer. Bonaparte y consentit. La conférence fut reprise, le protocole de rupture fut brûlé, le protocole d'entente remis sur la table. Cobenzl essaya de se faire payer sa condescendance par quelques positions militaires sur la rive droite de l'Adige; il obtint un lambeau de terre, à Legnano. Puis, ces « principes » posés, on esquissa les articles qui devaient contenir les fameuses équivoques, l'une à l'adresse de la Diète, l'autre à l'adresse des Conseils de Paris. Les articles patens ne parleraient ni de la cession partielle de la rive gauche du Rhin ni de la remise de Mayence aux Français; ils ne parleraient que d'un congrès qui se tiendrait à Rastadt, pour la pacification entre la France et l'Empire; la France ne céderait point Venise à l'empereur; elle « consentirait » à ce qu'il possédât, en toute souveraineté, cette ville et l'Istrie, la Dalmatie et la Terre ferme jusqu'à l'Adige. L'empereur consentirait, de son côté, à ce que la France possédât les îles Ioniennes, et il reconnaîtrait la République Cisalpine, qui posséderait avec la Lombardie, Mantoue, Modène et les Légations, la Terre ferme de Venise depuis l'Adige. Les articles secrets stipuleraient le consentement de l'Autriche à la cession partielle, par l'Empire, de la rive gauche du Rhin à la France, et la promesse de la France de procurer à l'empe-

reur Salzbourg et la Bavière jusqu'à l'Inn. Ces dispositions furent, non sans labeur, dressées en forme d'articles provisoires. Il était six heures du matin, le 10 octobre, quand la conférence fut levée.

Cobenzl, ayant pris son parti, aurait voulu signer sur l'heure; il redoutait tout d'un homme « aussi chicaneur et d'aussi mauvaise foi que Bonaparte ». Quant à sa propre bonne foi, il en donna la mesure dans son rapport à Thugut : — Il rougissait de soumettre à l'empereur un pareil traité, mais, ajoutait-il : « Nous ne faisons qu'une trêve par laquelle nous prenons plus aisément pied en Italie que par la campagne la plus heureuse; d'ailleurs l'arrangement des affaires d'Allemagne nous procurera vingt moyens pour un de recommencer la guerre, si nous voulons. » Il en sera de même de l'occupation de la Cisalpine par les Français : « La présence de ces troupes peut servir de prétexte pour les attaquer lorsque nous en trouverons le moment favorable. » Cependant Bonaparte adressait son *ultimatum*, à Talleyrand, sous forme d'apologie de sa conduite. Il exposait les avantages du traité ; il énumérait encore une fois les motifs pour conclure ; il y ajouta la mort de Hoche et le mauvais plan d'opérations adopté pour l'armée du Rhin; enfin il insista sur l'envie de la paix « qu'a toute la république, envie qui se manifeste même dans les soldats. » Sans doute on sacrifie Venise, mais tout le parti patriote dans cette ville ne fait pas 300 hommes; on les recueillera dans la Cisalpine; leur désir de former une république ne vaut pas la mort de 10000 Français. Enfin la France pourra tourner toutes ses forces contre l'ennemi héréditaire : « La guerre avec l'Angleterre nous offrira un champ plus vaste, plus essentiel et plus beau d'activité. » L'annonce de sa retraite, de sa rentrée dans la vie civile, « le soc de Cincinnatus » forma la conclusion de cette missive, qui partit pour Paris accompagnée d'un billet hautain et moqueur sur le voyage du citoyen Bottot. Ce citoyen se chargea du courrier, reprit la poste et s'en alla rendre compte au Directoire de sa mission.

La paix n'était point encore signée ; Bonaparte estima que, sans en violer les conditions, il pouvait en compléter les avantages. Le 10 octobre, il consomma la réunion de la Valteline à la Cisalpine.

Cette affaire à terminer, les lettres à préparer pour le Directoire, les explications à combiner, les Vénitiens à tenir en haleine et en illusion jusqu'à la dernière heure, l'armée à disposer en vue d'une rupture; la double nécessité de se mettre en mesure politiquement pour imposer la paix à Paris, militairement, si Paris refusait la paix, pour recommencer la guerre avec l'Autriche; le calcul des chances dans cette grosse partie dont dépendait sa des-

tinée; l'incertitude entre un retour triomphal à Paris qui le ferait maître de la République, et une marche audacieuse sur Vienne où il pouvait, en une journée, perdre le fruit de tant de victoires; enfin la fatigue qu'il ressentait de tant d'efforts, de tant de soucis, d'une correspondance qui était déjà celle d'un chef d'État et dépassait par la variété des objets, le nombre des agens, l'urgence des affaires, celle de Frédéric au temps de sa plus grande activité; l'agitation de deux nuits d'insomnie après deux jours de travail acharné, avaient singulièrement énervé Bonaparte. Les Autrichiens s'aperçurent, lorsqu'il se rendit à Udine, le 11 octobre, à huit heures du soir, qu'il n'était pas aussi maître de lui qu'à son habitude. Il se montra plus impatient, plus impérieux, plus prolixe. Il s'attachait aux détails et s'emportait à la moindre contradiction. Un punch était servi sur la table. Les Autrichiensrapportent qu'il en but, coup sur coup, plusieurs verres qui surexcitèrent encore sa fièvre.

Il prétendit faire insérer dans le traité la réunion de la Valteline; il ne se contenta plus de la promesse faite par l'empereur d'évacuer Mayence et de retirer ses troupes d'Allemagne, il exigea la reconnaissance préalable et formelle par l'Autriche de la frontière rhénane que le traité attribuait éventuellement et secrètement à la France. Cette exigence, tant de fois élevée par lui, toujours repoussée par Cobenzl, trouva les Autrichiens inébranlables. Bonaparte s'exaspéra, il se répandit en menaces : « L'Empire est une vieille servante habituée à être violée par tout le monde! La constitution de l'Empire n'est qu'un prétexte pour repousser mes demandes! La victoire a toujours accompagné les armées françaises, elle les accompagnera toujours. On parle à la France en vainqueur alors qu'on est le vaincu. On a pris le pas sur moi. On me refuse l'alternative dans les signatures. Je m'estime plus haut que tous les rois, et je ne supporterai pas plus longtemps cette conduite à mon égard! Vous oubliez donc que vous négociez ici au milieu de mes grenadiers! » C'était l'enfance de l'art, pour des diplomates de profession, de se tenir impassibles durant cette tempête de paroles. Le calme des Autrichiens mit Bonaparte hors de lui; il griffonna son nom sur un protocole qu'il avait préparé, et sans attendre la signature des Autrichiens, il mit son chapeau et sortit. Dans l'un des mouvemens brusques qui accompagnaient son discours, il renversa un cabaret de porcelaine qui se brisa. Cet incident, qui tourna à la légende et fournit un beau symbole des négociations, passa presque inaperçu. Cobenzl se borne à écrire : « Il s'est comporté comme un fou. » Le fait est que les officiers qui attendaient Bonaparte dans la salle voisine eurent grand'peine à le calmer.

Le lendemain, il était apaisé. Il reçut le mieux du monde Gallo qui le vint voir; il consentit à retirer son projet de protocole; il protesta qu'il avait atteint le dernier terme de ses pouvoirs. Comme en s'expliquant davantage on ne pouvait plus que dissiper les malentendus sur lesquels reposait tout le compromis de la paix, on décida de ne plus tenir de conférence jusqu'au jour de la signature définitive. On s'occupa de part et d'autre à mettre en forme les projets de rédaction.

Le 13 octobre, Bourrienne, en entrant dans la chambre de Bonaparte, le matin à sept heures, lui dit que les montagnes étaient couvertes de neige. Bonaparte sauta à bas de son lit et courut à la fenêtre. « Avant la mi-octobre! dit-il. Quel pays! Allons, il faut faire la paix. » Il reçut une lettre d'Augereau, datée de Strasbourg le 8 octobre. Augereau faisait un tableau décourageant de l'armée du Rhin. Le 15, se promenant avec Marmont dans les jardins de Passeriano, Bonaparte lui dit : « Notre armée est belle, nombreuse et bien outillée, et je battrais infailliblement les Autrichiens; mais... la saison est avancée;... l'arrière-saison, dans un pays aussi âpre, rend la guerre offensive difficile. N'importe, tout pourrait être surmonté; mais l'obstacle invincible à des succès durables, c'est le choix d'Augereau pour commander l'armée du Rhin... Comprenez-vous la stupidité du gouvernement d'avoir mis 120 000 hommes sous les ordres d'un général pareil?... Une fois enfoncés en Allemagne et arrivés aux portes de Vienne et l'armée du Rhin battue, nous aurions à supporter tous les efforts de la monarchie autrichienne et à redouter l'énergique patriotisme des provinces conquises. A cause de tout cela, il faut faire la paix, c'est le seul parti à prendre. Nous aurions fait de grandes et belles choses ; mais, dans d'autres circonstances, nous nous dédommagerons. »

Le 16, le courrier attendu par les Autrichiens arriva; le 17, Cobenzl se déclara prêt à signer, et l'on convint de le faire à Campo-Formio, qui se trouvait à égale distance d'Udine et de Passeriano. Les choses en étaient là quand Bonaparte fut averti par un courrier de Turin que le Directoire, se ravisant tout d'un coup, s'était décidé à ratifier le traité avec la Sardaigne, et que M. de Saint-Marsan allait se rendre au quartier général pour conférer sur les mesures militaires à prendre en commun. Bonaparte jugea que cette ratification se faisait trop tard; mais si le courrier du Directoire arrivait avant la signature du traité avec l'Autriche, une rupture pourrait s'ensuivre. Il donna l'ordre d'arrêter tous les

(1) Voir, sur cette conférence, Hüffer, p. 447 et suiv.; Rapports de Cobenzl, 14 et 19 octobre 1797. — Ranke, Hardenberg, I, p. 374; *Mémoires de Larevellière-Lépeaux*, t. II, p. 275.

courriers, sur toutes les routes, et de ne donner de chevaux à personne. Il fallut attendre, cependant, que les copistes eussent couché en belle écriture les expéditions. En attendant, Bonaparte emmena les Autrichiens chez lui. Le travail prit une partie de la soirée. A mesure que la nuit approchait, Bonaparte se montrait de plus aimable humeur. Il déploya toute la grâce de son esprit, toute la richesse de son imagination, et mit sous le charme les Autrichiens, qu'il avait naguère si fort malmenés. La nuit venue, il empêcha que l'on allumât les bougies et s'amusa à raconter des histoires de revenans. Enfin, à minuit, on apporta des lumières; le traité était prêt. Il fut signé chez Bonaparte, mais daté de Campo-Formio, le 17 octobre. A deux heures du matin, Monge, commissaire pour le choix des objets d'art et des manuscrits à transporter d'Italie en France, et le général Berthier partirent en poste pour Paris avec l'instrument de la paix. Bonaparte avait choisi à dessein, pour cette mission, un savant, ancien ministre de la Convention, républicain éprouvé, qu'il savait plein de confiance en sa vertu et plein d'admiration pour son génie. Avant de quitter Cobenzl, il s'excusa de la violence à laquelle il s'était un moment abandonné. « Je suis, lui dit-il, un soldat habitué à jouer ma vie tous les jours; je suis dans tout le feu de la jeunesse, je ne puis garder la mesure d'un diplomate accompli. » Ils s'embrassèrent. Ils devaient se revoir.

III

Cobenzl et Bonaparte, Bonaparte surtout, avaient beaucoup pris sur eux en signant ce traité. Ils comptaient cependant que leurs gouvernemens le ratifieraient, tout en le blâmant, parce que les peuples étaient, en Allemagne comme en France, excédés de la guerre. Il fallait, ne fût-ce que pour préparer une lutte nouvelle, accorder un répit aux hommes et leur donner l'illusion passagère de la paix.

L'empereur déclara que la paix de l'Empire se négocierait sur le fameux principe de l'intégrité de l'Allemagne. Thugut n'était dupe ni des déclarations qu'il faisait aux Allemands ni des engagemens qu'il prenait avec la France (1). Sa première impression fut celle de la colère. Il eut un bel accès d'indignation de cour et d'État. On allait traiter sans les Légations qui auraient assuré à l'Autriche l'hégémonie de l'Italie! On donnait la paix sans démembrer l'État pontifical! On se contentait de dépecer, à la polonaise, une république décrépite! Ce n'étaient point là des

(1) Sybel, t. V, p. 129 et suiv. — Hüffer, p. 463 et suiv. — Vivenot, *Corr. de Thugut*, lettres des 22-29 octobre; *id. Thugut, Clerfayt, Wurmser.*

morceaux d'empereur ni des pièces de taille à voiler la « honte » d'un pacte, même temporaire, avec les républicains, d'une cession, même partielle et éventuelle, de la rive gauche du Rhin ! Thugut « pleura amèrement »; il tira du musée des souverains, pour en inonder son visage, les larmes classiques de Marie-Thérèse sur le partage « inique, si inégal ! » Il maudit cette « paix qui allait, par son ignominie faire époque dans les fastes de l'Autriche. » « Jamais, écrivait-il en 1803, à Colloredo, on ne nous a laissé entrevoir aucune possibilité de paix que sous l'acceptation préalable de ces deux conditions » : rupture avec tous les alliés, cession de la rive gauche du Rhin, « conditions aussi funestes qu'avilissantes », et par lesquelles la monarchie achetait « le repos illusoire d'un moment au prix de sa gloire, au risque de sa ruine totale dans l'avenir. » Cependant il conseilla à son maître de ratifier l'ouvrage de Cobenzl. On gardait pied en Italie et l'on gagnait du temps. Thugut spéculait sur les difficultés du congrès, sur les dissensions des Allemands, sur un retour offensif de l'Angleterre, sur un changement de règne ou de politique en Russie, sur une révolte de la Hollande, sur l'incapacité du Directoire, sur l'anarchie en France, les rivalités des généraux, les conspirations des royalistes, enfin l'heureux hasard d'une défaite qui jetterait Bonaparte à bas de son piédestal, ruinerait son prestige de théâtre, et le reléguerait à sa place, dans l'oubli de l'histoire, parmi les aventuriers sans lendemain et les escamoteurs de la victoire. Il discernait déjà les symptômes d'un retour prochain des choses.

A la nouvelle de la paix, Paul I[er] s'était tout à coup souvenu que la Russie, signataire de la paix de Teschen, était garante de la constitution de l'Empire germanique, et il l'avait signifié à Berlin. En Angleterre Pitt trouvait à ses velléités pacifiques « de formidables obstacles. » Grenville demeurait un partisan inflexible de la guerre. Malmesbury revenait de Lille plus acharné que jamais à la lutte : « Je persiste, disait-il à Windham, dans mon idée de *bellum internecivum* à la France. » Comme entrée de jeu, à la partie nouvelle qui s'annonçait, les Anglais venaient d'anéantir, le 11 octobre, la flotte hollandaise. « La sécurité sans la paix vaut mieux que la paix sans la sécurité, » déclarait à Londres un homme d'État. Huit jours après la ratification du traité de Campo-Formio, la seconde coalition germait déjà (1).

(1) Sybel, t. V, p. 137-138. — Stanhope, *William Pitt*, trad. fr., t. III, p. 58; — *Journal de Malmesbury*.

IV

Le Directoire attendait avec une impatience extrême les courriers d'Italie. Les Directeurs ne se faisaient point d'illusion sur la capacité d'Augereau et sur les effets d'une campagne d'hiver dirigée par lui en Allemagne. La Prusse se dérobait toujours aux avances. Frédéric-Guillaume s'était assuré des compensations pour le cas où la France garderait toute la rive gauche du Rhin; mais il préférait évidemment conserver ses possessions rhénanes, et voir les Français évacuer l'Empire. Il trouvait que la République faisait trop de conquêtes, qu'elle affectait trop ouvertement la dictature et que ses principes devenaient trop contagieux. « Sa façon d'agir envers ceux qu'elle a mis dans sa dépendance, écrivit ce roi, le 2 octobre, à son envoyé à Paris, n'est assurément pas encourageante pour des liaisons telles qu'elle me les a proposées, qui finiraient sans contredit et probablement d'après ses propres vues par me livrer entre ses mains. » Sandoz le déclara, le 7, à Talleyrand, qui manifesta la plus pénible déception : « Jamais, dit-il à Sandoz, nouvelle ne pouvait me contrarier et me chagriner davantage que celle-ci; je ne m'y attendais pas... Ainsi alliance et concert pour la guerre, tout est refusé! » Il ne restait plus au Directoire d'espoir qu'en Bonaparte. « Barras, mandait Sandoz le 25 octobre, a gagné un certain ascendant par son caractère et par ses liaisons d'amitié avec le général Bonaparte. Ce dernier est une puissance en Italie et un héros protecteur en France. »

Les Directeurs, Barras y compris, le redoutaient plus en France qu'en Italie. C'est pourquoi ils étaient décidés à le laisser en Italie, mais à ne l'y laisser que pour combattre. Ils lui enlèveraient les négociations dont ils redeviendraient les seuls maîtres; ils l'absorberaient dans la guerre, qui leur semblait impossible sans lui, mais par laquelle, avec lui, tout leur semblait possible. Ils le réduiraient ainsi au rôle qu'ils lui destinaient, celui d'une machine de guerre intelligente et invincible. A aucun prix ils ne lui laisseraient la double popularité de la victoire et de la paix : ce serait abdiquer en sa faveur. La guerre étant la condition nécessaire et la seule ressource de leur gouvernement, il fallait que la paix parût impraticable, même avec Bonaparte, même par Bonaparte, et que Bonaparte fût occupé, sans fin et sans répit, à vaincre des armées, à conquérir des provinces, à rançonner des peuples, à révolutionner des États, à détruire des monarchies et à fonder des républiques. Voilà le sens des mesures que prirent les Directeurs dans les premiers jours d'octobre. Le 10, Talleyrand écrivit à Bonaparte que la paix avec la Sardaigne était rati-

fiée, que Bonaparte aurait ses 10 000 Piémontais, qu'il recevrait 6 000 hommes pris à l'armée d'Allemagne, qu'Augereau avait l'ordre de se tenir prêt, et que le Directoire maintenait son *ultimatum* du 29 septembre; il invitait Bonaparte à ne rien donner aux Napolitains, à révolutionner Rome, à garder Ancône, avec des côtes. « Le Directoire, ajoutait-il, n'entend abandonner à l'Autriche que l'Istrie et la Dalmatie; encore ne les cède-t-il qu'avec le plus grand regret. Si, pour continuer la guerre, Bonaparte manque de troupes, il pourra, aux frais des Cisalpins, enrôler des Suisses : c'est une mesure « inusitée depuis la Révolution », mais le Directoire n'y voit point d'inconvénient.

Le 21 octobre, le citoyen Bottot arriva à Paris, avec la lettre où Bonaparte annonçait, comme imminente, la signature de la paix, renouvelait ses offres de démission et sollicitait lui-même le démembrement de ses pouvoirs. Les Directeurs avaient à la fois trop besoin de lui et trop peur de lui pour ne point saisir au vol l'occasion qu'il leur présentait. Ils écrivirent sur-le-champ une grande dépêche au général. — Ils regrettent, disent-ils, que la démarche de Bottot n'ait pas entièrement effacé les impressions fâcheuses de Bonaparte : le Directoire conserve en lui toute confiance; aussi confirme-t-il ses précédentes instructions; il offre ainsi ample matière à l'esprit d'entreprise du général. L'expulsion des Autrichiens de l'Italie n'est qu'une étape dans la carrière que le Directoire lui ouvre. « Il reste un grand objet... : c'est l'état de la Turquie. Vous êtes placé assez près de la Grèce pour savoir à quoi vous en tenir sur la situation de cette puissance. Si elle ne veut pas être une alliée utile et effective de la République, si son sort est d'être envahie par des voisins qui la convoitent, il ne faut pas qu'il en soit de ce partage comme de celui de la Pologne. Vous entendez aisément quels sont les intérêts et les vues possibles de la République française. Il faut songer à l'avenir et au commerce du Levant. Dans cette vue, outre les îles et les ports de l'Albanie vénitienne, il faudra ménager à Ancône un établissement un peu arrondi... Quant à l'île de Malte, vous avez déjà reçu les ordres de prendre toutes les mesures que vous croiriez nécessaires pour qu'elle n'appartînt pas à qui que ce fût qu'à la France. » Tant et de si grandes affaires occuperont assez Bonaparte. Aussi le Directoire le décharge-t-il des négociations avec l'Autriche, dans le cas où la guerre recommencerait. Bonaparte demande des publicistes, pour organiser l'Italie : le Directoire en enverra, et des plus distingués, des plus neufs et à la dernière mode : à défaut de Sieyès, Benjamin Constant. Enfin les Directeurs le félicitent de ses nobles considérations sur la pente trop forte des esprits vers le gouvernement militaire. « Rien de plus sain que la maxime

Cedant arma togæ pour le maintien des républiques! » Le désaveu était formel et l'ironie lourde. Les Directeurs en eurent-ils le sentiment? Barras l'eut à coup sûr et il chargea Bottot de corriger à la fois et d'adoucir les nuances de la missive officielle. Bottot tailla sa plus officieuse plume et écrivit, le 22 octobre, à Bonaparte : « Les derniers momens de mon séjour à Passeriano avaient profondément affligé mon cœur. De cruelles idées m'ont accompagné jusqu'aux portes du Directoire; mais qu'elles se sont dissipées bien agréablement lorsque je l'ai retrouvé tel que je l'avais peint, plein de tendresse pour votre personne!... Que la cruelle lettre dont vous m'aviez chargé contrastait avec ces doux épanchemens de l'amitié!... Peut-être le Directoire ne voit-il pas toujours aussi juste que vous dans les affaires; mais avec quelle docilité républicaine il a reçu vos observations!... Les cœurs sont purs et sans tache... ils ont besoin d'instruction : c'est de vous qu'ils l'attendent. » Une telle lettre, suivant, à vingt-quatre heures près, des injonctions aussi péremptoires, révélait des trésors de palinodie. L'événement montra bientôt jusqu'où pouvait aller la *docilité républicaine* des Directeurs.

Dans la nuit du 25 au 26 octobre, Monge et Berthier arrivèrent au Luxembourg. Larevellière-Lépeaux, alors président du Directoire, les reçut aussitôt. Ils lui remirent le traité et la lettre de Bonaparte du 18 octobre. L'une et l'autre, le traité surtout, « excitèrent grandement le mécontentement » de Larevellière, et il le marqua. Monge et Berthier défendirent le traité et s'employèrent « en excuses pour Bonaparte ». Larevellière fit prévenir ses collègues qui s'assemblèrent immédiatement. La séance dura près de quatre heures. Les Directeurs s'accordèrent pour blâmer les avantages faits à l'Autriche, et qui dépassaient leur *ultimatum*. Larevellière déclara le traité « non seulement impolitique, mais odieux », à cause du démembrement de Venise. « J'aurais voulu cent fois le rejeter, si les circonstances l'eussent permis, a dit Reubell; mais il fallait chicaner à éternité ou se battre jusqu'à extinction. » Chicaner était son génie, mais se battre à extinction n'était pas dans les goûts des Français qui aspiraient à la tranquillité et à la fin de la Révolution : ils ne se résoudraient point à continuer la guerre pour le seul intérêt de l'Italie et la gloire d'unir Venise à la République cisalpine après l'avoir démocratisée. En cas de désastre, les Directeurs eussent encouru une écrasante responsabilité. Ils ne voulaient point l'assumer. Leur principal objet étant de garder le pouvoir et la nation réclamant la paix, ils devaient, bon gré mal gré, paraître s'y prêter. « Si le Directoire eût refusé sa ratification, rapporte Larevellière, il était perdu dans l'opinion »; il se serait brouillé avec la nouvelle majorité

des Conseils, « tout aussi malintentionnée que l'avaient été les Clichyens. » Ils n'auraient obtenu ni hommes ni argent (1).

Reubell et Merlin demeurèrent jusqu'à la fin récalcitrans. Barras, Larevellière et François formèrent une majorité en faveur de la ratification. Tous s'accordèrent pour donner à Bonaparte un avertissement. Ils crurent habile de le prendre au mot et de l'envelopper dans son propre filet. « Concentrons, disait-il lui-même, toute notre activité du côté de la marine et de l'Angleterre. Cela fait, l'Europe est à nos pieds. » Telle avait été sa principale raison d'État pour traiter avec l'Autriche : à lui de se justifier et de mettre l'Europe aux pieds du Directoire, en envahissant l'Angleterre et en écrivant ainsi le dernier chapitre du fameux dessein de 1793, celui pour lequel tout l'ouvrage était conçu et sans lequel le reste de l'ouvrage serait vain. Cette guerre-là d'ailleurs serait populaire, et par cette guerre-là la paix continentale serait indéfiniment remise en question. Le roué Barras proposa cette combinaison. Larevellière la soutint. Les autres la goûtèrent moins, s'expliquant mal ce moyen trop subtil de paralyser un rival, en lui livrant toutes les destinées de la République. Séance tenante, les Directeurs prirent cet arrêté, daté du 5 brumaire (26 octobre) : « Il se rassemblera, sans délai, sur les côtes de l'Océan, une armée qui prendra le nom d'armée d'Angleterre. Le citoyen général Bonaparte est nommé général en chef de cette armée. » Cela fait, ils ratifièrent les articles secrets de Campo-Formio, préparèrent la communication aux Conseils des articles patens et rédigèrent une proclamation aux Français :

« Vous apprendrez avec plaisir que plusieurs millions d'hommes sont rendus à la liberté et que la nation française est la bienfaitrice des peuples... La paix du continent sera bientôt assise sur des bases inébranlables. Il ne nous reste plus qu'à punir de sa perfidie le cabinet de Londres, qui aveugle encore les cours, au point d'en faire les esclaves de sa tyrannie maritime. C'est à Londres qu'on fabrique les malheurs de l'Europe ; c'est là qu'il faut les terminer... Gardez-vous bien de déposer les armes... Sans doute, le Directoire vient de signer pour vous une paix glorieuse ; mais, pour jouir de ses douceurs, il faut achever votre ouvrage ; assurer l'exécution des articles conclus entre la France et l'empereur, décider promptement ceux à conclure avec l'Empire, couronner enfin vos exploits par une invasion dans l'île où vos aïeux portèrent l'esclavage sous Guillaume le Conquérant, et y reporter, au contraire, le génie de la liberté ... »

Dès le matin du 26, la nouvelle de la paix se répandit dans

(1) *Mémoires de Larevellière-Lépeaux*, t. II, p. 271 et suiv. — Conversations recueillies par Sandoz. Bailleu, I, p. 155 et suiv. Rapports du 28 octobre 1797.

Paris. « 18 fructidor, voilà ton heureux résultat! » s'écriait un officieux du Directoire. La joie déborda partout. Les couloirs du Conseil des Cinq-Cents se remplirent d'une foule enthousiaste. Le messager d'État qui apportait la lettre des Directeurs fut accueilli par les cris de : Vive la République! Jean Debry acclama la paix d'Italie, et proféra l'anathème contre les Anglais. Ce fut un triomphe pour Bonaparte. Les Directeurs réfléchirent au péril qu'il y aurait pour eux à le faire revenir immédiatement à Paris. Ils cherchèrent un détour et, avant qu'il présidât aux préparatifs de la descente en Angleterre, ils l'invitèrent à se rendre sans délai à Rastadt, pour y compléter Campo-Formio par la conclusion de la paix avec l'Empire. Talleyrand joignit ce billet à la dépêche officielle : « Voilà donc la paix faite et une paix à la Bonaparte... Le Directoire est content, le public enchanté. Tout est au mieux. On aura peut-être quelques criailleries d'Italiens, mais cela est égal. Adieu, général pacificateur! Adieu : amitié, admiration, respect, reconnaissance, on ne sait où s'arrêter dans cette énumération. » Les Directeurs continuaient d'ouvrir l'avenue et de dresser la route à Bonaparte; mais ils devaient rester sur les bas-côtés, la pelle et le râteau à la main, le regardant passer. Talleyrand s'accommodait pour prendre place dans le cortège.

Illuminations, cantates, ovations dans les théâtres, Paris déploya toute sa mise en scène triomphale. Les Parisiens se voyaient débarrassés de l'Autriche; la Belgique était définitivement acquise; personne ne doutait que la rive gauche du Rhin ne fût bientôt cédée par l'Empire, grâce à la Prusse, sur laquelle on comptait, grâce surtout à Bonaparte par qui, dès lors, tout paraissait facile. Il n'y avait plus qu'un obstacle au bonheur du monde et au couronnement de la Révolution : l'Angleterre, éternelle rivale, éternelle ennemie, ouvrière infatigable de ruines, de complots, de guerres civiles et de coalitions. La joie se doubla d'une explosion de fureur, et les imaginations qui, depuis 1789, nourrissaient le même rêve de paradis terrestre, toujours déçu, toujours ajourné, s'acharnèrent contre ce dernier obstacle, comme elles s'étaient successivement acharnées contre la cour, contre la Gironde, contre Robespierre, contre les émigrés, contre la maison d'Autriche.

Le 1er novembre, le Directoire reçut solennellement les envoyés de Bonaparte. Talleyrand les présenta, avec un panégyrique du général. Monge et Berthier se répandirent en dithyrambes. « La gloire de l'armée d'Italie, s'écria Monge, retentit jusqu'au fond de la Haute-Égypte. Les Arabes du désert s'en entretiennent le soir sous leurs tentes. Une lueur de je ne sais quelle espérance s'est glissée dans l'âme des anciens Grecs. » Larevellière, pré-

sident et thuriféraire officiel du Directoire, se chargea de mettre un comble à ces adulations : « Génie puissant de la liberté, toi seul pouvais produire tant d'événemens inouïs, tant d'hommes extraordinaires... une armée d'Italie, un Bonaparte! Heureuse France... jouis du fruit de tes conquêtes!... Cependant, avant de te livrer totalement au repos, tourne tes regards vers l'Angleterre. » Alors « entraîné par le sentiment », Larevellière oublia la majesté directoriale, s'avança vers Monge et Berthier, les serra dans ses bras, au milieu d'une explosion universelle de larmes. Les musiques militaires éclatèrent en fanfares et l'on se sépara aux cris de : *Vive la grande nation! Vive Bonaparte! Vive la Constitution de l'an III!* Le lendemain, Sandoz écrivait à Berlin : « Dans un gouvernement pareil à celui-ci, le général Bonaparte peut prétendre à l'autorité. »

Les conseils délibéraient, en commissions et en séances secrètes, sur la ratification du traité. Aux Anciens, le vote eut lieu, dès le 30 octobre, sans discussion. Aux Cinq-Cents, il y eut quelque opposition. Ce n'était pas que Bonaparte manquât d'admirateurs, dans cette assemblée. Un certain Malibran, familier de Barras, proposa que le faubourg Saint-Marceau prît le nom de faubourg d'Italie, et que Bonaparte reçût un don de 300 000 livres, plus une rente de 50 000. « Bonaparte est au-dessus de cela! » cria une voix, et l'on passa à l'ordre du jour. Mais Reubell avait des amis auxquels il avait confié son mécontentement : ils déclarèrent, comme lui, que le traité faisait la part trop large à la maison d'Autriche. Sieyès évoqua le monstre classique de la tragédie depuis 1790 : « le Comité autrichien. » Il ne raisonnait d'ailleurs qu'au seul point de vue des intérêts d'État : l'homme qui, en 1795, proposait au Comité de salut public de démembrer la Hollande et d'échanger, avec l'Autriche, la Bavière contre le Milanais et les Pays-Bas, ne pouvait s'élever avec beaucoup de conviction en faveur « des principes ». Il le fit néanmoins, parce que c'était alors son meilleur argument. « J'avais cru, dit-il, dans le Comité secret du 3 novembre, que le Directoire dicterait les conditions de la paix à l'Autriche, et je vois que le Directoire les a reçues de l'Autriche. Est-ce là le fruit de tant de travaux, de tant de gloire et de tant de sang? La cession de la ville de Venise au prince même qui a ourdi sa ruine est une atrocité dont la République française aura honte d'avoir été la complice. Ce n'est pas une paix que ce traité, c'est l'appel à une nouvelle guerre. » Il réclama la communication des articles secrets, où devaient se trouver les avantages de la République. Le Directoire refusa de les faire connaître. Les Montagnards protestèrent, mais, malgré leur clameurs, le conseil vota la ratification. « La grande réputation du général

Bonaparte commande le respect et le silence, » dit un observateur contemporain très bien informé, en résumant ses notes sur cette séance. C'est déjà tout l'esprit de l'an VIII, et des constitutions de l'Empire.

Bonaparte quitta Milan, le 16 novembre, et traversa Turin le 18. « Les avocats de Paris qu'on a mis au Directoire n'entendent rien au gouvernement, dit-il à Miot. Ce sont de petits esprits... Ils sont jaloux de moi, je le sais, et, malgré tout l'encens qu'ils me jettent au nez, je ne suis pas leur dupe... Ils se sont empressés de me nommer général de l'armée d'Angleterre pour me tirer de l'Italie où je suis le maître et plus souverain que général d'armée. Ils verront comment les choses iront quand je n'y serai plus... Ils mettront l'Italie en combustion et nous en feront chasser. Pour moi, mon cher Miot, je vous le déclare, je ne sais plus obéir. Mon parti est pris; si je ne puis être le maître, je quitterai la France. » Les journaux lui rapportent les critiques faites à son traité; il les subit avec impatience, et celle qui l'importune le plus, c'est d'avoir reçu la paix au lieu de l'imposer, de n'avoir ni poussé assez loin, ni frappé assez fort. Il s'est exposé, par calcul, à ces critiques; il ne s'y exposera plus.

Le traité de Campo-Formio par le caractère de la négociation qui l'a précédé, par la nature des transactions qui en forment le fond, se rattache aux traités de l'ancien régime : il est la suite directe des traités de partage de la Pologne; il est l'application par la République, au profit de la France et en faveur de l'émancipation graduelle de l'Italie, du système des compensations tourné naguère contre la France et pratiqué constamment par les cours de l'Europe. Mais, en même temps, ce traité se rattache à la politique napoléonienne ; il noue le lien entre cette politique et celle de la Révolution ; il est gros de guerres qui doivent entraîner ou l'assujettissement de l'Europe ou le recul de la France vers ses anciennes limites. L'extermination de l'Angleterre demeure la condition à la fois nécessaire et inexécutable de la paix. En 1801, en 1805, en 1807, en 1809, il faudra encore dire à la France victorieuse des Autrichiens, des Prussiens et des Russes : « Avant de te livrer au repos, France, tourne tes regards vers l'Angleterre ! » Bonaparte, qui doit mener, à travers quinze ans de guerre, cette politique paradoxale, en discerne, dès 1797, les conséquences fatales et en prédit le dénouement. Il écrit, le 7 octobre, à Talleyrand ces mots révélateurs de sa destinée : « Ce que vous désireriez que je fisse, ce sont des miracles, et je n'en sais pas faire. »

ALBERT SOREL.

TRIOMPHE DE LA MORT

PREMIÈRE PARTIE

LE PASSÉ

I

Lorsque Hippolyte aperçut un groupe d'hommes qui, penchés sur le parapet, regardaient en bas dans la rue, elle poussa un cri et s'arrêta.

— Qu'est-il arrivé?

Elle avait eu un petit geste de frayeur, et sa main s'était appuyée involontairement sur le bras de George, comme pour le retenir.

George, après avoir examiné l'attitude de ces hommes, dit :

— Quelqu'un s'est sans doute jeté du haut de la terrasse.

Il dit encore :

— Veux-tu que nous revenions sur nos pas?

Elle eut une seconde d'hésitation, suspendue entre la curiosité et l'effroi; puis elle répondit :

— Non; continuons notre promenade.

Ils s'avancèrent le long du parapet jusqu'au bout de l'allée. Sans y prendre garde, Hippolyte accélérait le pas pour se rapprocher du groupe des curieux.

En cette après-midi de mars, le Pincio était presque désert. Des bruits rares mouraient dans l'atmosphère grise et assourdie.

— C'est bien cela, dit George. Quelqu'un s'est tué.

Ils firent halte dans le voisinage du rassemblement. Tous les spectateurs fixaient sur le pavé des regards très attentifs. C'étaient des ouvriers désœuvrés. Leurs physionomies diverses n'exprimaient ni compassion ni tristesse, et l'immobilité du regard donnait à leurs yeux une sorte de stupeur bestiale.

Un jeune drôle survint, pressé de voir. Mais l'arrivant ne s'était pas encore penché, que déjà un quidam, sur un ton indéfinissable où il y avait de la jubilation et de la raillerie, comme si cet homme eût été bien aise que personne ne pût plus jouir du spectacle, l'interpellait :

— Trop tard : on l'a emporté.

— Où?

— A Sainte-Marie-du-Peuple.

— Mort?

— Oui, mort.

Un autre individu, décharné et verdâtre, avec un large cache-nez de laine autour du cou, avança le buste en dehors; puis, s'ôtant la pipe de la bouche, il demanda tout haut :

— Qu'est-ce qui reste par terre?

Il avait la bouche tordue, déviée, couturée comme par une brûlure, convulsée comme par l'afflux intarissable d'une salive amère; et sa voix était si profonde qu'elle semblait sortir d'une caverne.

— Qu'est-ce qui reste par terre?

En bas, dans la rue, un charretier était accroupi au pied de la muraille. Pour mieux entendre sa réponse, les spectateurs firent silence et ne bougèrent plus. On n'apercevait sur le pavé qu'un peu de boue noirâtre.

— C'est du sang, répondit le charretier, sans se remettre debout; et, avec la pointe d'un bâton, il continuait à chercher quelque chose dans la fange sanglante.

— Et puis? demanda derechef l'homme à la pipe.

Le charretier se redressa; il tenait à la pointe de son bâton quelque chose qu'on ne distinguait pas d'en haut.

— Des cheveux.

— De quelle couleur?

— Blonds.

Dans l'espèce de précipice que formaient les hautes murailles, les voix avaient une résonance étrange.

— Allons-nous-en, George! supplia Hippolyte.

Troublée, un peu pâle, elle secouait par le bras son amant, qui restait penché hors du parapet, dans le voisinage du groupe, fasciné par cette scène atroce.

Ils s'éloignèrent silencieusement du lieu tragique. Tous deux étaient poursuivis par la pensée douloureuse de cette mort, et la tristesse se lisait sur leur visage.

George dit :

— Heureux les morts! Ils ne doutent plus!

— C'est vrai.

Un découragement sans bornes rendait leur voix lasse.

Elle baissa la tête et reprit, avec une amertume mêlée de regret :

— Pauvre amour!

— Quel amour? demanda George, absorbé.

— Le nôtre.

— Tu sens donc qu'il va finir?

— En moi, non.

— Alors, tu veux dire : en moi?

Une irritation mal contenue avait donné de l'aigreur à ses paroles. Il répéta en la regardant :

— Tu veux dire : en moi? Réponds.

Elle baissa de nouveau la tête, et se tut.

— Tu ne veux pas répondre? Tu sais bien que tu ne dirais pas la vérité.

Il y eut une pause, où tous deux éprouvèrent un indicible besoin de lire dans le cœur l'un de l'autre. Puis il poursuivit :

— C'est comme cela que commence l'agonie de l'amour. Tu n'en as pas encore conscience; mais moi, depuis que tu es revenue, je t'observe sans cesse, et chaque jour je découvre en toi un indice nouveau...

— Quel indice?

— Un indice fâcheux, Hippolyte... Quelle horrible chose d'aimer et d'avoir une clairvoyance qui ne faiblit jamais!

Elle secoua la tête d'un air de révolte, et se rembrunit. Cette fois encore, comme tant d'autres fois, une hostilité s'interposa entre les deux amans. Chacun se sentait blessé par l'injustice du soupçon, se révoltait intérieurement, avec cette colère sourde qui, de temps à autre, éclatait en paroles brutales et irréparables, en accusations graves, en récriminations absurdes. Une indicible fureur les saisissait de se torturer à l'envi, de se déchirer, de se martyriser le cœur.

Hippolyte se rembrunit, se ferma. Ses sourcils s'étaient froncés, sa bouche s'était serrée. George la regardait avec un irritant sourire.

— Oui, répéta-t-il, c'est ainsi que cela commence. — Et il souriait toujours de son mauvais sourire, la regardait toujour des

son regard aigu. — Tu sens au fond de ton âme une inquiétude, une sorte d'impatience vague que tu ne parviens pas à réprimer. Quand nous sommes ensemble, tu sens que, du fond de ton âme, s'élève contre moi quelque chose qui ressemble à une répugnance instinctive et que tu ne parviens pas à réprimer. Et alors tu deviens taciturne; et, pour m'adresser la parole, tu es obligée de faire un effort énorme; et tu comprends de travers ce que je te dis; et, sans le vouloir, tu mets de la dureté jusque dans une réponse insignifiante.

Elle ne fit pas même un geste pour l'interrompre. Blessé de ce mutisme, il continua; et ce qui l'y engageait, c'était, non pas seulement l'âpre fureur de tourmenter sa compagne, mais encore un certain goût désintéressé pour les investigations, rendu plus vif et plus littéraire par la culture. En effet, il tâchait toujours de s'exprimer avec la sûreté et l'exactitude démonstrative que lui avaient apprises les ouvrages des analystes; mais, dans les monologues, les formules par lesquelles il traduisait son examen intérieur exagéraient et altéraient l'état de conscience qui en était l'objet; et, dans les dialogues, la préoccupation d'être perspicace obscurcissait souvent la sincérité de son émotion et l'induisait en erreur sur les secrets motifs qu'il prétendait découvrir chez les autres. Son cerveau, encombré d'un amas d'observations psychologiques, personnelles ou recueillies dans les livres, finissait par confondre et par embrouiller toutes choses, en lui-même et hors de lui.

Il continua :

— Écoute; je ne te fais pas de reproche. Je sais bien que ce n'est pas ta faute. Chaque âme humaine ne porte en soi pour l'amour qu'une quantité déterminée de force sensitive. Il faut bien que cette quantité s'use avec le temps, comme toute autre chose; et, lorsqu'elle est usée, nul effort n'a le pouvoir d'empêcher que l'amour finisse. Or, il y a longtemps déjà que tu m'aimes, presque deux ans! C'est le 2 avril que tombe le second anniversaire de notre amour. Y as-tu pensé?

Elle hocha la tête. Il répéta, comme pour lui-même :

— Deux ans!

Ils s'approchèrent d'un banc et s'assirent. Hippolyte, en s'asseyant, avait l'air de succomber sous une lassitude écrasante. Un lourd carrosse noir, un carrosse de prélat, passa dans l'allée en faisant crier le sable; le son affaibli d'une trompe arriva de la voie Flaminienne; puis le silence reprit possession des bosquets voisins. Des gouttes de pluie, rares, tombaient.

— Il sera funèbre, ce second anniversaire, reprit-il, sans

pitié pour la taciturne. Cependant, il ne faut pas manquer de le célébrer. J'ai le goût des choses amères.

Hippolyte révéla sa peine dans un sourire douloureux; puis, avec une douceur imprévue :

— Pourquoi toutes ces méchantes paroles? dit-elle.

Et elle regarda George dans les yeux, longuement, profondément. Une indicible avidité de lire dans le cœur l'un de l'autre les saisit une seconde fois. Elle connaissait bien le mal horrible dont souffrait son amant; elle connaissait bien la cause obscure de tant d'acrimonie. Pour l'engager à parler, pour lui permettre de décharger son cœur, elle ajouta :

— Qu'as-tu?

Ce ton de bonté, auquel il ne s'attendait point, lui donna une sorte de confusion. Il comprit à cet accent qu'elle le devinait et qu'elle le plaignait, et il sentit grandir en lui la pitié pour lui-même. Une émotion profonde agita tout son être.

— Qu'as-tu? répéta Hippolyte en lui touchant la main, comme pour augmenter sensuellement la puissance de sa douceur.

— Ce que j'ai? répliqua-t-il. J'aime!

Ses paroles n'avaient plus rien d'agressif. En dévoilant sa plaie incurable, il ne songeait qu'à s'apitoyer sur son propre mal. Les vagues rancunes qui rampaient au fond de son esprit parurent se dissiper. Il reconnaissait l'injustice de tout ressentiment contre cette femme, parce qu'il reconnaissait un ordre supérieur de nécessités fatales. Non, sa misère ne provenait d'aucune créature humaine, elle provenait de l'essence même de la vie! Il avait à se plaindre, non pas de l'amante, mais de l'amour. L'amour, vers lequel tout son être tendait spontanément avec une impétuosité invincible, l'amour était de toutes les tristesses de ce monde la plus lamentable. Et, jusqu'à la mort peut-être, il était condamné à cette suprême tristesse.

Comme il se taisait, rêveur, Hippolyte demanda :

— Tu crois donc, George, que je ne t'aime point?

— Eh bien, oui, reprit-il, c'est vrai! je crois que tu m'aimes. Mais peux-tu me prouver que demain, que dans un mois, que dans un an, que toujours tu seras aussi heureuse d'être mienne? Peux-tu me prouver qu'aujourd'hui, qu'en ce moment même, tu es toute à moi? Qu'est-ce que je possède de toi?

— Tout.

— Rien ou presque rien. Et je ne possède pas ce que je voudrais posséder. Tu es pour moi une inconnue. Comme toute créature humaine, tu renfermes intérieurement un monde qui me reste impénétrable et dont nulle ardeur de passion ne m'ouvrira

l'accès. De tes sensations, de tes sentimens, de tes pensées, je ne connais qu'une minime partie. La parole est un signe imparfait. L'âme est incommunicable. Ton âme, tu n'as pas le pouvoir de me la donner. Même dans l'extase des ivresses, nous sommes deux, toujours deux, séparés, étrangers, solitaires de cœur. Je baise ton front; et sous ce front s'agite peut-être une pensée qui n'est pas pour moi. Je te parle; et une de mes phrases éveille peut-être dans ton esprit le souvenir d'un autre temps et non pas de mon amour. Un homme passe, il te regarde; et, dans ton esprit, ce petit fait engendre une émotion quelconque, que je ne suis pas capable de surprendre. J'ignore toujours si le moment présent ne s'éclaire pas pour toi d'un reflet de ta vie antérieure... Oh! cette vie, j'en ai une peur folle!... Je suis à tes côtés; je me sens envahi par le bonheur délicieux qui, à certaines heures, me vient de ta seule présence; je te caresse, je te parle, je t'écoute, je m'abandonne. Tout à coup, une pensée me glace. Si, sans m'en rendre compte, j'avais évoqué dans ta mémoire le fantôme d'une sensation éprouvée jadis, une mélancolie revenant des jours lointains?... Je ne saurai jamais te dire ma souffrance. Cette ardeur, qui me donnait le sentiment illusoire de je ne sais quelle communion entre toi et moi, s'éteint tout d'un coup. Tu te dérobes, tu t'éloignes, tu me deviens inaccessible. Et je reste seul, dans une épouvantable solitude. Dix, vingt mois d'intimité ne servent plus à rien. Tu me parais aussi étrangère qu'au temps où tu ne m'aimais pas encore. Je cesse de te caresser, je ne parle plus, je me ferme, j'évite toute manifestation extérieure, je redoute que le heurt le plus léger ne soulève du fond de ton esprit les sédimens obscurs qu'y a déposés la vie irrévocable. Et alors tombent sur nous ces longs silences angoissés où se consument inutilement et misérablement les énergies du cœur. Je te demande : « A quoi penses-tu? » Et tu me réponds : « A quoi penses-tu? » J'ignore ta pensée et tu ignores la mienne. De minute en minute, la séparation se creuse davantage, elle prend des profondeurs d'abîme. . . . . . .

Hippolyte dit :

— Moi, je n'éprouve rien de tel. J'ai plus d'abandon. J'aime peut-être davantage.

Cette affirmation de supériorité blessa de nouveau le malade.

Hippolyte continua :

— Tu réfléchis trop. Tu notes trop ce que tu penses. J'ai peut-être moins d'attrait pour toi que n'en ont tes pensées, parce que tes pensées sont toujours diverses, toujours nouvelles, tandis que, moi, je n'ai plus rien de nouveau. Dans les premiers temps de ton amour, tu avais plus de spontanéité et moins de réflexion.

Tu n'avais pas encore pris goût aux choses amères ; tu étais plus prodigue de baisers que de paroles. Si, comme tu le dis, la parole est un signe imparfait, il ne faut point en abuser. Et tu en abuses, presque toujours d'une façon cruelle.

Elle se tut un instant; puis, séduite à son tour par une phrase, cédant à la tentation de l'énoncer, elle ajouta :

— On ne dissèque que les cadavres.

Mais à peine l'eût-elle énoncée qu'elle s'en repentit. Cette phrase lui parut très vulgaire, peu féminine, pleine d'aigreur. Elle regretta de n'avoir pas gardé ce ton de faiblesse et d'indulgence qui, tout à l'heure, avait si fort ému son amant. Une fois encore elle avait manqué à sa résolution d'être pour lui la plus patiente et la plus douce des gardes-malades.

— Tu vois, dit-elle avec un accent qui exprimait son repentir; c'est toi qui me gâtes.

Il sourit à peine. Tous deux comprenaient que, dans cette querelle, leur amour seul avait reçu les coups.

Le carrosse du prélat repassa au petit trot de ses deux chevaux noirs à longues queues. Dans l'atmosphère que la brume du crépuscule rendait de plus en plus livide, les arbres prenaient des apparences de spectres. Des nuages de plomb violacé enfumaient les hauteurs du Palatin et du Vatican. Une raie de lumière, jaune comme du soufre, droite comme une épée, venait raser le mont Mario, derrière les pointes aiguës des cyprès.

George pensait :

« M'aime-t-elle encore? Pourquoi s'irrite-t-elle si aisément? Peut-être sent-elle que je dis la vérité, ou, du moins, ce qui sera bientôt la vérité! L'irritation est un symptôme... Mais une irritation sourde et continuelle n'existe-t-elle pas aussi au fond de moi-même?... Chez moi, je sais bien quelle en est la cause véritable. Je suis jaloux. De quoi?... De tout! Des objets qui se reflètent dans ses yeux... »

Il la regarda. « Elle est très belle, aujourd'hui. Elle est pâle. Cela me plairait, de la voir toujours affligée, toujours malade. Quand elle reprend ses couleurs, il me semble que ce n'est plus elle. Quand elle rit, je ne puis me défendre d'un vague mouvement d'hostilité et presque de colère contre son rire. Pas toujours, cependant. »

Sa pensée se perdit dans l'ombre du crépuscule. Il nota fugitivement, entre l'aspect du soir et l'aspect de l'aimée, une intime correspondance, qui lui plut. Sous la pâleur de ce visage brun transparaissait comme un léger épanchement de violet; et le petit ruban d'un jaune exquis, qu'elle portait autour du cou,

laissait à découvert la tache brune de deux grains de beauté.

« Elle est très belle. Son visage a presque toujours une expression profonde, significative, passionnée. Là réside le secret de son charme. Sa beauté ne me lasse jamais : sans cesse elle me suggère un nouveau rêve. Quels sont les élémens de cette beauté? Je ne saurais le dire. Matériellement, elle n'est pas belle. Quelquefois, quand je la regarde, il m'arrive d'éprouver la pénible surprise d'une désillusion. C'est qu'alors ses traits me sont apparus dans leur vérité physique, sans être transfigurés, sans être illuminés par la force d'une expression spirituelle. Elle possède cependant trois élémens divins de beauté : le front, les yeux, la bouche. Oui, divins. »

L'image du rire se représenta à sa pensée.

« Que me racontait-elle hier? Je ne sais plus quoi, un petit incident comique arrivé à Milan chez sa sœur pendant qu'elle y était... *Comme nous avons ri!...* Donc, loin de moi, elle pouvait *rire*, être joyeuse. Or j'ai gardé toutes ses lettres; et toutes ses lettres débordent de tristesse, de larmes, de regrets désespérés. »

Il sentit le coup d'une blessure, puis une inquiétude tumultueuse, comme s'il se fût trouvé en présence d'un fait grave et irréparable, mais encore mal éclairci. En lui survenait le phénomène ordinaire de l'exagération sentimentale par voie d'images associées. L'innocent éclat de rire se transformait en une hilarité incessante, de tous les jours, de toutes les heures, pendant toute la durée de l'absence. Hippolyte avait vécu joyeusement une vulgaire existence, avec des gens inconnus de lui, parmi les camarades de son beau-frère, dans un cercle d'admirateurs stupides. Ses lettres affligées n'étaient que des mensonges. Il se rappela avec précision ce passage d'une lettre : « *Ici, la vie est insupportable; les amis et les amies nous assiègent sans nous laisser une heure de tranquillité. Tu connais la cordialité milanaise...* » Et il eut dans l'esprit la vision nette d'Hippolyte entourée d'une foule bourgeoise de commis, d'avocats, de négocians : elle souriait à tous, elle tendait la main à tous, elle écoutait d'ineptes conversations, elle faisait d'insipides réponses, elle s'assimilait à cette vulgarité.

Alors s'abattit sur son cœur tout le poids de la souffrance endurée depuis deux ans à la pensée de la vie que vivait sa maîtresse et du milieu ignoré où elle passait les heures qu'elle ne pouvait point passer près de lui. « Que fait-elle? Qui voit-elle? A qui parle-t-elle? Comment se comporte-t-elle avec les personnes qu'elle connaît et dont elle partage la vie? » Éternelles questions sans réponse!

Il pensa avec angoisse :

« Chacune de ces personnes lui prend quelque chose et, par conséquent, me prend aussi quelque chose. Jamais je ne saurai quelle influence ces gens ont exercée sur elle, quelles émotions et quelles pensées ils ont éveillées en elle. Hippolyte a une beauté pleine de séductions, ce genre de beauté qui tourmente les hommes et suscite en eux le désir. Certes, parmi cette foule odieuse, on l'a désirée souvent. Et le désir d'un homme transparaît dans son regard, et le regard est libre, et la femme est sans défense contre le regard de l'homme qui la désire! Quelle peut être l'impression d'une femme qui se sent désirée? Certainement, elle ne reste pas impassible. Il doit se produire en elle un trouble, un émoi quelconque, quand ce ne serait que de la répugnance et du dégoût. Et voilà que le premier homme venu a le pouvoir de troubler la femme qui m'aime! En quoi consiste donc ma possession, à moi? »

Il souffrait beaucoup, parce que des images physiques illustraient son raisonnement intérieur.

« J'aime Hippolyte ; je l'aime avec une passion que je jugerais indestructible, si je ne savais pas que tout amour humain doit finir. Je l'aime, et je n'imagine pas de voluptés plus profondes que celles qu'elle me donne. Plus d'une fois pourtant, à la vue d'une femme qui passait, j'ai été assailli d'un désir subit; plus d'une fois deux yeux féminins, entrevus quelque part à la dérobée, m'ont laissé dans l'âme comme un vague sillage de mélancolie; plus d'une fois j'ai rêvé à une femme rencontrée, à une femme aperçue dans un salon, à la maîtresse d'un ami. — Quelle peut être sa façon d'aimer? En quoi consiste son secret voluptueux? — Et, pendant quelque temps, cette femme m'a hanté l'esprit, non pas jusqu'à l'obsession, mais par intervalles et avec une longue persistance. Telle de ces images s'est même présentée soudain à mon esprit lorsque je tenais Hippolyte dans mes bras. Eh bien! pourquoi, elle aussi, en voyant passer un homme, n'aurait-elle pas été surprise par le désir? Si j'avais le don de lui regarder dans l'âme et si je voyais son âme traversée d'un tel désir, fût-il aussi fugitif que l'éclair, sans aucun doute je croirais ma maîtresse souillée d'une tache indélébile, et il me semblerait que je vais mourir de douleur. Cette preuve matérielle, je ne pourrai jamais l'avoir, parce que l'âme de ma maîtresse est invisible et impalpable; ce qui ne l'empêche pas d'être bien plus que le corps exposée aux violations. Mais l'analogie m'éclaire : la possibilité est certaine. Peut-être qu'en ce moment même ma maîtresse observe dans sa propre conscience une tache récente et voit cette tache se dilater sous son regard. »

Heurté par la douleur, il eut un grand sursaut. Hippolyte lui demanda, d'une voix douce :

— Qu'as-tu? A quoi pensais-tu?

Il répondit :

— A toi.

— En bien ou en mal?

— En mal.

Elle poussa un soupir et demanda encore :

— Veux-tu que nous nous en allions?

Il répondit :

— Allons-nous-en.

Ils se levèrent et reprirent le chemin qu'ils avaient déjà parcouru. Hippolyte dit, avec des larmes dans la voix, lentement :

— Quelle triste soirée, mon amour!

Et elle s'arrêta, comme pour recueillir et savourer la tristesse éparse dans le jour qui se mourait. Autour d'eux, maintenant, le Pincio était désert, plein de silence, plein d'une ombre violette où les bustes sur leurs gaines avaient une blancheur de monumens funéraires. En bas, la ville se couvrait de cendres. Des gouttes de pluie, rares, tombaient.

— Où iras-tu ce soir? Que feras-tu? demanda-t-elle.

Il répondit avec accablement :

— Ce que je ferai? Je n'en sais rien.

Ils souffraient, debout à côté l'un de l'autre; et, en même temps, ils pensaient avec terreur à une autre souffrance, bien connue et beaucoup plus cruelle, qui les attendait: ils prévoyaient l'horrible torture que les imaginations nocturnes causeraient à leur âme sans défense.

— Si tu veux, je resterai avec toi cette nuit, dit Hippolyte timidement.

George, dévoré au dedans par une sourde rancune, poussé par une envie furieuse d'être méchant et de se venger, répliqua :

— Non.

Mais son cœur protestait : « Rester loin d'elle cette nuit, tu ne le pourras pas; non, tu ne le pourras pas. » Et, en dépit des aveugles impulsions hostiles, le sentiment de cette impossibilité, la claire conscience de cette impossibilité absolue lui donna une sorte de frisson intérieur, un étrange frisson de fierté exaltante, à l'aspect de cette grande passion qui le possédait. Il se répéta à lui-même : « Cette nuit, *je ne pourrai pas* rester loin d'elle; non, je ne le pourrai pas... » Et il eut l'obscure sensation qu'une force étrangère le dominait. Un souffle tragique passa sur son esprit.

— George! s'écria Hippolyte en lui serrant le bras, effrayée.

Il tressaillit. Il reconnut le lieu où ils avaient fait halte pour regarder la tache sanglante laissée par le suicidé. Il dit :

— Tu as peur?

— Un peu, répondit-elle, toujours attachée à son bras.

Il se dégagea de cette étreinte, s'approcha du parapet, se pencha en avant. Déjà l'ombre avait envahi le fond de la rue; mais il crut distinguer la tache noirâtre sur les dalles, parce qu'il en avait encore l'image fraîche dans la mémoire. Les suggestions du crépuscule créèrent pour lui un vague fantôme de cadavre, une forme indécise de jeune homme blond, ensanglanté. « Qui était-il? Pourquoi s'est-il tué ? » En ce fantôme, c'est lui-même qu'il vit mort. Des pensées très rapides, incohérentes, lui traversèrent le cerveau. Il revit, comme à la lueur d'un éclair, son pauvre oncle Démétrius, le frère cadet de son père, le consanguin suicidé : — un visage couvert d'un voile noir sur l'oreiller blanc; une main longue, pâle et pourtant très virile; un petit bénitier d'argent suspendu à la muraille par trois chaînettes et qui, de temps à autre, tintait au souffle du vent. « Si je me précipitais? Sauter en avant, tomber très vite... Perd-on conscience à travers l'espace? » Il imagina physiquement le heurt du corps contre la pierre et frissonna. Puis il ressentit par tous les membres une sorte de répulsion rude, angoissante, mêlée d'une étrange douceur. Ce qu'il avait maintenant dans l'esprit, c'étaient les délices de la nuit prochaine : — s'assoupir lentement dans la langueur; se réveiller avec une surabondance de tendresse mystérieusement accumulée durant le sommeil. Images et pensées se succédaient en lui avec une rapidité extraordinaire.

Lorsqu'il se retourna, ses yeux rencontrèrent ceux d'Hippolyte, fixés sur lui, dilatés, démesurément ouverts; et il crut y lire des choses qui accrurent son trouble. Il passa son bras sous celui de sa maîtresse, d'un geste affectueux qui lui était familier. Et elle serra bien fort ce bras contre son cœur. Tous deux éprouvaient un besoin subit de s'étreindre, de se fondre l'un dans l'autre, éperdument.

— On ferme! on ferme!

Le cri des gardiens résonnait sous les bosquets, dans le silence.

— On ferme!

Après le cri, le silence paraissait plus lugubre; et ces deux mots, vociférés à gorge déployée par des hommes qu'on ne voyait pas, causaient aux deux amans un heurt insupportable. Pour montrer qu'ils avaient entendu et qu'ils se disposaient à sortir, ils hâtèrent le pas. Mais, çà et là, dans les allées désertes, les voix s'obstinaient à répéter :

— On ferme!

— Maudits crieurs! s'exclama Hippolyte avec un mouvement d'impatience, exaspérée, hâtant le pas davantage encore.

La cloche de la Trinité-des-Monts sonna l'Angelus. Rome apparut, semblable à un immense nuage grisâtre et informe, qui raserait le sol. Déjà, dans les maisons voisines, quelques fenêtres rougeoyaient, agrandies par le brouillard. Des gouttes de pluie, rares, tombaient.

— Tu viendras chez moi cette nuit, n'est-ce pas? demanda George.

— Oui, oui, je viendrai.

— De bonne heure?

— Vers onze heures.

— Si tu ne venais pas, j'en mourrais.

— Je viendrai.

Ils se regardèrent dans les yeux; ils échangèrent une promesse enivrante.

George, vaincu par l'attendrissement, demanda :

— Tu me pardonnes?

Ils se regardèrent de nouveau, et leur regard était chargé de caresses.

Il dit, tout bas :

— Adorée!

Elle dit :

— Adieu! Jusqu'à onze heures, pense à moi!

— Adieu!

Au bas de la rue Grégorienne, ils se séparèrent. Elle descendit par la rue Capo-le-Case. Tandis qu'elle s'éloignait sur le trottoir humide et luisant du reflet des étalages, il la suivait du regard. « C'est cela. Elle me quitte, elle rentre dans une maison qui m'est inconnue, elle rentre dans la vie vulgaire, elle se dépouille de l'idéalité dont je la revêts, elle devient une autre femme, une femme quelconque. Je ne sais plus rien d'elle. Les nécessités grossières de la vie la prennent, l'envahissent, l'avilissent... »

La boutique d'un fleuriste lui envoya au visage un parfum de violettes, et son cœur se gonfla d'aspirations confuses. « Ah! pourquoi nous serait-il donc interdit de rendre notre existence conforme à notre rêve et de vivre pour toujours en nous seuls? »

II

Sur les dix heures du matin, George dormait encore d'un de ces sommeils profonds et réparateurs qui, dans la jeunesse,

suivent une nuit de volupté, lorsque son domestique entra pour le réveiller.

De fort mauvaise humeur, il cria en se retournant dans son lit :

— Je n'y suis pour personne. Laissez-moi tranquille !

Mais il entendit la voix du visiteur importun qui, de la chambre voisine, lui adressait une prière.

— Tu m'excuseras, George, d'avoir insisté. Il faut absolument que je te parle.

George reconnut la voix d'Alphonse Exili, et il n'en fut que plus ennuyé.

Cet Exili était un camarade de collège, garçon d'intelligence médiocre, qui, ruiné par le jeu et la débauche, était devenu une sorte d'aventurier à la chasse des picaillons. Il gardait encore les apparences d'un beau jeune homme, malgré sa figure dévastée par le vice; mais, dans la personne et dans les manières, il avait ce je ne sais quoi de rusé et d'ignoble que prennent les gens réduits à vivre d'expédiens et d'humiliations.

Il entra, attendit que le domestique fût sorti, prit un air bouleversé, et dit en mangeant la moitié des mots :

— Pardonne-moi, George, si cette fois encore j'ai recours à ton obligeance. Il faut que je paye une dette de jeu. Viens-moi en aide. C'est une petite affaire ; il ne s'agit que de 300 francs. Pardonne-moi !

— Tiens ! tu paies donc tes dettes de jeu ? demanda George. Cela m'étonne.

Il lui infligea cet outrage avec un sans-gêne parfait. N'ayant pas su rompre tout commerce avec cet écornifleur, il employait contre lui le mépris, comme d'autres se servent d'un bâton pour se garer d'un animal immonde.

Exili eut un sourire :

— Allons ! ne fais pas le méchant, pria-t-il, d'une voix suppliante, comme une femme. Tu me les donnes, ces 300 francs? Je te les rendrai demain, parole d'honneur !

George éclata de rire. Il tira la sonnette pour appeler le domestique. Le domestique vint.

— Cherchez le trousseau des petites clefs, là, dans les vêtemens qui sont sur le canapé.

Le domestique trouva les clefs.

— Ouvrez le second tiroir. Donnez-moi le grand portefeuille.

Le domestique donna le portefeuille.

— Bien. Allez.

Lorsque le domestique fut dehors, Exili, avec un sourire moitié timide et moitié convulsif, demanda :

— Ne pourrais-tu me donner 400 francs?

— Non. Voici. C'est la dernière fois. Va-t'en.

George, au lieu de lui mettre les billets dans la main, les déposa sur le rebord du lit. Exili sourit, les prit, les mit dans sa poche; puis, sur un ton ambigu où l'ironie se mêlait à l'adulation :

— Tu as un noble cœur! ajouta-t-il.

Il promena ses regards autour de la pièce :

— Tu as aussi une chambre à coucher délicieuse.

Il s'installa sur le canapé, se versa un petit verre de liqueur, remplit son porte-cigares.

— Et ta maîtresse d'à présent, comment l'appelles-tu? Ce n'est plus, je crois, celle de l'an passé?

— Va-t'en, Exili : je veux dormir.

— Quelle splendide créature! Les plus beaux yeux de Rome... Mais elle est absente, je suppose? Depuis quelques jours, je ne la rencontre plus. Elle doit être partie en voyage. Elle a une sœur à Milan, ce me semble?

Il se versa un autre petit verre et but d'un trait. Peut-être ne bavardait-il que pour se donner le temps de vider le flacon.

— Elle est séparée de son mari, n'est-ce pas? J'imagine que ses finances sont assez mal en point; et cependant elle est toujours habillée avec élégance. Il y a deux mois environ, je l'ai rencontrée rue du Babuino. Tu connais Monti, ton successeur probable?... Mais non, tu ne dois pas le connaître. C'est un riche propriétaire, un grand et gros garçon d'un blond fadasse. Justement, ce jour-là, il était à ses trousses dans la rue du Babuino. Tu sais, cela se voit au premier coup d'œil, quand un homme suit une femme... Et il a des sous, Monti!

Il prononça la dernière phrase avec un accent indéfinissable : un odieux accent d'envie et de cupidité. Puis il but pour la troisième fois, sans bruit.

— Tu dors, George?

Au lieu de répondre, George fit semblant de dormir. Il avait tout écouté, mais il craignait qu'à travers les couvertures Exili ne perçût les battemens de son cœur.

— George!

Il feignit de sursauter comme un homme qu'on réveille.

— Comment! Tu es toujours ici? Tu ne t'en vas pas?

— Je m'en vais, fit l'autre en s'approchant du lit. Mais regarde donc! Une épingle d'écaille!

Il se baissa pour la ramasser sur le tapis, l'examina curieusement, la posa sur le couvre-pied.

— Quel homme heureux! fit-il encore, sur le même ton ambigu. Et maintenant, au revoir. Mille remerciemens!

Il tendit la main; mais George laissa la sienne sous la couverture. Le bavard se dirigea vers la porte.

— Ton cognac est exquis : j'en prends encore un petit verre.

Il but et s'en alla. George, dans son lit, put savourer le poison à loisir.

III

Le second anniversaire tombait le 2 avril.

— Cette fois, dit Hippolyte, nous le célébrerons hors de Rome. Il faut passer une grande semaine d'amour, tout seuls, n'importe où, mais ailleurs qu'ici.

George demanda :

— Te rappelles-tu notre premier anniversaire, celui de l'an passé?

— Oui, je me rappelle...

— C'était un dimanche, le dimanche de Pâques...

— Et je suis venue chez toi dans la matinée, à dix heures...

— Et tu avais cette petite jaquette anglaise qui me plaisait tant! Tu avais apporté ton livre de messe...

— Oh! ce matin-là, je n'ai pas été à la messe...

— Tu étais si pressée...

— Mon départ de la maison avait été presque une fuite. Tu sais, les jours de fête, je ne m'appartiens pas une seconde. Et pourtant, j'avais trouvé le moyen de rester avec toi jusqu'à midi. Et nous avions du monde à déjeuner, ce matin-là!

— Puis, de toute la journée, nous n'avons pas pu nous revoir. Ce fut un triste anniversaire...

— C'est vrai!

— Et ce soleil!

— Et cette forêt de fleurs dans ta chambre!...

— Moi aussi, je m'étais échappé un moment, ce matin-là; j'avais acheté toute la place d'Espagne...

— Tu me jetais des poignées de feuilles de roses; tu m'avais mis une quantité de feuilles dans le cou, dans les manches... Tu te rappelles?

— Je me rappelle.

— Et puis, à la maison, en me déshabillant, j'ai tout retrouvé...

Elle sourit.

— Et, à mon retour, mon mari découvrit une de ces feuilles sur mon chapeau, dans le pli d'une dentelle!

— Tu me l'as raconté.

— Je ne sortis plus ce jour-là; je ne voulus plus sortir. Je repensais, je repensais... Oui, ce fut un triste anniversaire!

Après un intervalle de rêverie silencieuse, elle dit encore :

— Croyais-tu, dans ton cœur, que nous serions arrivés jusqu'à l'anniversaire suivant?

— Moi, non, répliqua-t-il.

— Et moi non plus.

George pensa : « Quel amour, que celui qui porte en soi le pressentiment de sa fin! » Il pensa ensuite au mari, sans haine et même avec une sorte de bienveillance compatissante. « Maintenant, elle est libre. Pourquoi suis-je donc plus inquiet qu'autrefois? Ce mari, c'était pour moi une sorte de garantie; je me le représentais comme un gardien qui préservait ma maîtresse de tout danger. Mais je m'illusionne peut-être; car, alors aussi, je souffrais beaucoup; seulement la souffrance passée semble toujours moins dure que la souffrance présente. » Il poursuivait ses propres réflexions et n'écoutait plus les paroles d'Hippolyte.

Hippolyte disait :

— Eh bien! où irons-nous? Il faut se décider. C'est demain le 1er avril. J'ai déjà dit à ma mère : « Tu sais, maman : un de ces jours, je vais en voyage. » Il faut que je la prépare; mais sois tranquille : j'inventerai pour elle un prétexte plausible.

Elle parlait gaiement; elle souriait. Et, dans le sourire qui éclaira la fin de la phrase, il crut découvrir le contentement instinctif qu'éprouve une femme lorsqu'elle combine quelque tromperie. La facilité avec laquelle Hippolyte réussissait à tromper sa mère lui déplut. Il repensa encore, et non sans regret, à la vigilance maritale : « Pourquoi souffrir si cruellement de cette liberté, puisqu'elle est au service de mon plaisir? Je ne sais ce que je donnerais pour me soustraire à mon idée fixe, à mes craintes qui l'offensent. Je l'aime et je l'offense; je l'aime et je la crois capable d'une action basse! »

Elle disait :

— Pourtant, il ne faudra pas que nous allions trop loin. Tu dois bien connaître un endroit paisible, solitaire, plein d'arbres, un peu étrange? Tivoli, non; Frascati, non.

— Prends le Bædeker, là, sur la table, et cherche.

— Cherchons ensemble.

Elle prit le livre rouge, s'agenouilla près du fauteuil où il était assis; et, avec des gestes gracieux, d'une grâce enfantine, elle se mit à feuilleter. Par momens, elle lisait quelques lignes à voix basse.

Il la regardait, séduit par la finesse de la nuque d'où les cheveux, relevés vers le sommet de la tête, se tordaient en une sorte de volute, noirs avec des reflets lumineux. Il regardait les deux petites taches brunes des grains de beauté, les jumeaux, voisins l'un de l'autre sur la pâleur du cou velouté auquel ils donnaient un charme ineffable. Il fit la remarque qu'elle ne portait point de boucles d'oreilles; et en effet, depuis deux ou trois jours, elle avait cessé de porter ses boucles de saphir. « Ne les aurait-elle point sacrifiées à un embarras d'argent? Qui sait si, dans son intérieur, elle n'est pas réduite à subir la gêne de dures nécessités quotidiennes? » Il se fit à lui-même une sorte de violence pour se contraindre à regarder en face son idée fixe, l'idée que voici : « Lorsqu'elle sera fatiguée de moi (et cela ne tardera guère), elle tombera aux mains de celui qui lui offrira une existence facile et qui, en échange d'un plaisir sensuel, l'affranchira du besoin. Cet homme pourrait bien être le négociant dont parlait Exili. Par dégoût des petites misères, elle triomphera de l'autre dégoût; elle s'adaptera. Peut-être aussi n'aura-t-elle à triompher d'aucune répugnance. »

Il se souvint de la maîtresse d'un de ses camarades, la comtesse Albertini. Cette femme, séparée de son mari, restée libre sans grandes ressources, était descendue progressivement jusqu'aux amours lucratives, avec assez d'adresse pour sauver les apparences. Il se souvint encore d'un second exemple, qui rendit plus probable à ses yeux la possibilité de ce qu'il craignait. Et, devant cette possibilité qui émergeait de l'avenir obscur, il éprouva une indicible douleur. — Désormais, ses appréhensions ne lui laisseraient plus de répit; tôt ou tard il était condamné à voir la chute de la créature qu'il avait placée si haut. La vie était pleine de semblables déchéances.

Elle disait, toute chagrine :

— Je ne trouve rien. Gubbio, Narni, Viterbe, Orvieto... Regarde le plan d'Orvieto : couvent de Saint-Pierre, couvent de Saint-Paul, couvent de Jésus, couvent de Saint-Bernardin, couvent de Saint-Louis, couvent de Saint-Dominique, couvent de Saint-François, couvent des Serviteurs de Marie...

Elle lisait sur un ton de cantilène, comme si elle eût récité une litanie. Tout à coup, elle éclata de rire, renversa la tête, offrit son beau front aux lèvres de son amant. Elle était dans une de ces minutes de bonté expansive qui lui donnaient un air de jeune fille.

— Que de couvens! que de couvens! Ce doit être un pays étrange! Veux-tu que nous allions à Orvieto?

George eut la sensation de recevoir sur l'âme une soudaine ondée de fraîcheur. Il s'abandonna avec gratitude à ce réconfort. Et, lorsqu'il pressa de ses lèvres le front d'Hippolyte, il y cueillit le souvenir de la cité guelfe, de la cité déserte qui s'abîme dans la muette adoration de son Dôme merveilleux.

— Orvieto ! Tu n'y es jamais allée ? Figure-toi, au sommet d'un rocher de tuf, sur une vallée mélancolique, une ville si parfaitement silencieuse qu'on la dirait sans habitans : fenêtres closes, ruelles grises où l'herbe croît ; un capucin qui traverse une place ; un évêque qui, devant un hôpital, descend d'un carrosse tout noir, avec un domestique décrépit à la portière ; une tour dans un ciel blanc, pluvieux ; une horloge qui sonne lentement les heures ; et, tout à coup, au fond d'une rue, un miracle : le Dôme !

Hippolyte dit, un peu songeuse, comme si elle avait eu dans les yeux la vision de cette cité du silence :

— Quelle paix !

— J'ai vu Orvieto en février, par un temps comme celui d'aujourd'hui, incertain : quelques gouttes de pluie, quelques rayons de soleil. Je n'y suis resté qu'un jour, et j'étais triste en partant : j'emportais avec moi la nostalgie de cette paix... Oh ! quelle paix ! Je n'avais pas d'autre compagnie que moi-même. Je faisais ce rêve : « Avoir une maîtresse ou, pour mieux dire, une sœur-amante qui serait pleine de dévotion ; venir ici, demeurer ici un mois, un long mois d'avril, d'un avril un peu pluvieux, cendré, mais tiède, avec des averses de soleil ; passer des heures et des heures dans la cathédrale, devant, autour ; aller cueillir des roses dans les jardins des couvens ; aller chez les religieuses acheter des confitures ; boire l'*Est-Est-Est* dans une petite tasse étrusque ; aimer beaucoup et dormir beaucoup, dans un lit moelleux, tout voilé de blanc, virginal... »

Ce rêve fit sourire Hippolyte de bonheur. Elle dit d'un air ingénu :

— Je suis dévote, moi ! Veux-tu m'emmener à Orvieto ?

Et, se pelotonnant toute aux pieds de l'aimé, elle lui prit les mains. Une immense douceur l'envahissait ; elle avait déjà l'avant-goût de ce repos, de ce loisir, de cette mélancolie.

— Raconte encore !

Il lui mit un baiser sur le front, longuement, avec une émotion chaste. Puis il la caressa longuement du regard.

— Tu as le front si beau ! dit-il avec un petit frisson.

En ce moment-là, l'Hippolyte réelle correspondait pour lui à la figure idéale qui vivait dans son cœur. Il la voyait bonne, tendre, soumise, respirant une noble et douce poésie. Selon la devise

qu'il lui avait donnée, elle était grave mais suave : — *gravis dum suavis*.

— Raconte encore, murmura-t-elle.

Une lumière adoucie entrait par le balcon. De temps à autre, on entendait un faible bruissement sur les vitres; et les gouttes de pluie avaient un clapotement étouffé.

IV

« Puisque nous avons déjà savouré en rêve l'essence du plaisir, puisque nous avons déjà goûté ce que nos sensations et nos sentimens auraient de plus rare et de plus délicat, je suis d'avis que nous renoncions à l'expérience du réel. N'allons pas à Orvieto. » Et il choisit un autre lieu : Albano-Laziale.

George ne connaissait ni Albano, ni Ariccia, ni le lac de Némi. Hippolyte, dans son enfance, était venue à Albano chez une tante, morte maintenant. Ce voyage aurait donc pour lui le charme de l'inconnu, et, pour elle, le mirage des lointains souvenirs. « Un nouveau spectacle de beauté ne semble-t-il pas renouveler et purifier l'amour? Les souvenirs de l'âge virginal n'embaument-ils pas le cœur d'un parfum toujours frais et bienfaisant? »

Ils décidèrent de partir le 2 avril, par le train de midi. Exacts au rendez-vous donné dans la gare, ils sentirent tous deux, en se retrouvant parmi la foule, une joie inquiète leur pénétrer l'âme.

— Ne va-t-on pas nous voir? Dis, ne va-t-on pas nous voir? demandait Hippolyte, moitié rieuse et moitié tremblante, parce qu'elle s'imaginait sentir tous les yeux fixés sur elle. Combien de temps encore avant le départ? Mon Dieu! comme j'ai peur!

Ils espéraient trouver dans le train un compartiment vide; mais, à leur grand regret, ils durent se résigner à avoir trois compagnons de voyage. George salua un monsieur et une dame.

— Qui est-ce? demanda Hippolyte en se penchant à l'oreille de son ami.

— Je te le dirai.

Elle examina le couple curieusement. Le monsieur était un vieillard à la longue barbe vénérable, au large crâne chauve et jaunâtre marqué sur le milieu d'une dépression profonde, d'une espèce d'ombilic énorme et difforme, pareil à l'empreinte que ferait un gros doigt pressé sur une matière molle. La dame, enveloppée d'un châle persan, laissait voir sous une sorte d'abat-jour un visage émacié et méditatif; et, dans sa toilette, dans sa physionomie, on retrouvait quelque chose de la caricature anglaise d'une *blue-stocking*. Les yeux du vieillard, glauques, avaient

cependant une vivacité singulière; on aurait dit qu'une flamme intérieure les illuminait comme ceux d'un extatique. D'ailleurs il avait répondu au salut de George par un sourire très doux.

Hippolyte cherchait dans sa mémoire. Où donc pouvait-elle avoir rencontré ces deux personnes? Elle ne parvenait pas à préciser son souvenir; mais elle avait le sentiment confus que ces étranges figures de vieillards faisaient partie d'un de ses souvenirs d'amour.

— Qui est-ce? dis-moi, répéta-t-elle à l'oreille de George.

— Les Martlet : master Martlet et sa femme. Ils nous portent bonheur. Sais-tu où nous les avons rencontrés?

— Non; mais je suis sûre de les avoir vus quelque part.

— C'était à la chapelle de la rue Belsiana, le 2 avril, quand je t'ai connue...

— Oui, oui; je me rappelle!

Ses yeux rayonnèrent; le hasard lui parut merveilleux. Elle examina de nouveau les deux vieillards avec une sorte d'attendrissement.

— Quel bon augure!

Une mélancolie délicieuse l'envahissait. Elle appuya sa tête au dossier et repassa dans sa mémoire les choses d'autrefois. Elle revit la petite église de la rue Belsiana, mystérieuse, noyée dans une pénombre bleuâtre : — sur la tribune, dont la courbure ressemblait à celle d'un balcon, une couronne de jeunes filles; en bas, un groupe de musiciens avec leurs instrumens à cordes, debout devant des pupitres de sapin blanc; tout autour, dans les stalles de chêne, les auditeurs assis, peu nombreux, presque tous blancs ou chauves; au centre, le maître de chapelle qui battait la mesure. Un pieux parfum évaporé d'encens et de violettes se mélangeait à la musique de Sébastien Bach.

Vaincue par la suavité des souvenirs, elle se pencha encore vers son amant et murmura :

— Tu y repenses, toi aussi?

Elle aurait voulu lui communiquer son trouble, lui prouver qu'elle n'avait rien oublié, pas même les moindres circonstances de cet événement solennel. Lui, d'un geste furtif, prit la main d'Hippolyte sous les larges plis du manteau de voyage, et il la garda serrée dans la sienne. Tous deux éprouvaient dans l'âme un frémissement qui leur rappelait certaines sensations délicates des tout premiers jours. Et ils demeurèrent en cette attitude, pensifs, un peu extatiques, un peu engourdis par la chaleur, bercés par le mouvement égal et continu du train, avec, par instans, la vision fuyante d'un paysage verdâtre aperçu dans la brume à travers les

glaces de la portière. Le ciel s'était couvert; il pleuvait. Master Martlet somnolait dans un coin; mistress Martlet lisait une revue, le *Lyceum*. Le troisième voyageur dormait profondément, la toque rabattue sur les yeux.

« Lorsque le chœur perdait la mesure, master Martlet battait les temps avec énergie, comme le maître de chapelle. A un certain moment, tous les vieillards battaient les temps, envahis par la folie de la musique. Il y avait dans l'air un parfum évaporé d'encens et de violettes. » George s'abandonnait avec délices au remous capricieux de sa mémoire. « Aurais-je pu rêver pour mon amour un prélude plus étrange et plus poétique? On dirait un souvenir de quelque lecture romanesque; et, au contraire, c'est un souvenir de ma vie réelle. J'en garde les moindres détails présens aux yeux de l'âme. La poésie de ce commencement a répandu plus tard sur tout mon amour une ombre de rêve. » Dans l'engourdissement d'une légère torpeur, il s'attardait à certaines images confuses qui prenaient pour son esprit une sorte d'enchantement musical. « Quelques grains d'encens... Un petit bouquet de violettes... »

— Regarde comme master Martlet dort! lui dit tout bas Hippolyte. Aussi calme qu'un enfant!

Puis elle ajouta, souriante :

— Toi aussi, n'est-ce pas? tu as un peu sommeil. Il pleut toujours. Quel alanguissement étrange! Je sens mes paupières lourdes.

Et, les yeux mi-clos, elle le regarda d'entre ses longs cils.

George pensait : « Tout de suite, ses cils m'ont plu. Elle était au milieu de la chapelle, assise sur un siège à haut dossier. Son profil se dessinait sur la clarté pleuvant de la fenêtre. Lorsque les nuages se dissipèrent au dehors, la clarté s'aviva soudain. Elle fit un petit mouvement, et, dans la lumière, toute la longueur de ses cils m'apparut : une longueur prodigieuse! »

— Dis, pour arriver, faut-il beaucoup de temps encore? demanda Hippolyte.

Le sifflet de la locomotive annonçait l'approche d'une station.

— Je te parie, reprit-elle, que nous avons été plus loin qu'il ne fallait.

— Oh! non.

— Eh bien, informe-toi.

Une voix rauque criait le long des portières :

— Segni-Paliano.

George, un peu effaré, tendit la tête et demanda :

— C'est Albano?

— Non, monsieur; c'est Segni-Paliano, répondit l'homme avec

un sourire. Vous allez à Albano? Alors vous auriez dû descendre à la Cecchina.

Hippolyte partit d'un éclat de rire si fort que master et mistress Martlet la regardèrent avec stupéfaction. George partagea immédiatement cette hilarité contagieuse.

— Que faire?

— Avant tout, il faut descendre!

George tendit les valises à un homme de service, tandis qu'Hippolyte continuait à rire de son rire frais et alerte, réjouie de cette mésaventure dont elle avait pris tout de suite son parti. Master Martlet avait l'air de recevoir en pleine poitrine, avec une bénignité radieuse, cette ondée de jeunesse semblable à une ondée de soleil. Il salua de la tête Hippolyte qui, au fond du cœur, éprouvait un vague regret de descendre.

— Pauvre master Martlet! dit-elle sur un ton moitié grave et moitié badin, en suivant des yeux le train qui s'éloignait dans la campagne terne et solitaire. Cela me chagrine de le quitter. Sais-je si je le reverrai jamais?

Puis, se tournant vers George :

— Et maintenant?

Un employé de la station les renseigna :

— Le train pour la Cecchina passe à quatre heures et demie.

— Cela s'arrange, reprit Hippolyte. Il est deux heures et demie. Or, je te déclare que, à partir de ce moment, je prends la haute direction du voyage. Toi, tu te laisseras conduire. Allons, mon petit George, serre-toi bien contre moi, fais bien attention de ne pas te perdre.

Elle lui parlait comme à un bébé, par plaisanterie. Ils se sentaient tous deux pleins d'allégresse.

— Où est Segni? Où est Paliano?

On n'apercevait aucun village aux alentours. Les collines basses étalaient sous un ciel gris leur verdure incertaine. Près de la voie, un seul petit arbre, grêle et tordu, se balançait dans l'air humide.

Comme il bruinait, les deux fourvoyés cherchèrent un refuge à la gare, dans une petite salle où il y avait une cheminée sans feu. Sur une muraille, une vieille carte géographique pendait en lambeaux, sillonnée de lignes noires; sur une autre muraille pendait un carré de carton, avec une réclame pour un élixir. Vis-à-vis de cette cheminée qui n'avait plus mémoire de la flamme, un canapé recouvert de toile cirée perdait par mille blessures son âme d'étoupe.

— Regarde! s'écria Hippolyte qui lisait le Bædeker. A Segni, il y a l'hôtellerie de Gaetanino!

Cette dénomination les fit rire.

— Si nous fumions une cigarette? dit George. Il est trois heures. C'est l'heure où j'allais entrer dans la chapelle, il y a deux ans...

Et, de nouveau, le souvenir du grand jour lui occupa l'esprit. Pendant quelques minutes, ils fumèrent sans rien dire, écoutant la pluie qui redoublait. A travers les vitres embuées, ils voyaient le chétif petit arbre se tordre sous la rafale.

— Mon amour date de plus loin que le tien, dit George. Dès avant ce jour-là, il était né.

Elle protesta. Et lui, d'un air tendre, fasciné par le charme profond des jours irrévocablement enfuis :

— Je te vois encore passer, la première fois! continua-t-il. Quelle impression ineffaçable! C'était vers le soir, lorsque les lumières commencent à s'allumer, lorsque tombent sur les rues des flots d'azur... J'étais devant les vitrines d'Alinari, seul; je regardais les figures, mais je les distinguais à peine; c'était un état indéfinissable : un peu de lassitude, beaucoup de tristesse, avec je ne sais quel vague besoin d'idéalité... Ce soir-là, j'avais une soif ardente de poésie, d'élévation, de choses délicates et spirituelles. Était-ce un pressentiment?

Il fit une longue pause; mais Hippolyte resta muette, attendant qu'il poursuivît, toute au plaisir exquis de l'entendre, parmi la fumée légère des cigarettes qui semblait mettre un voile de plus sur le souvenir voilé.

— C'était en février. Note ceci : justement, ces jours-là, j'avais visité Orvieto. Je crois même que, si j'étais alors chez Alinari, c'était pour lui demander une photographie du reliquaire. Et tu as passé!... Depuis, en deux ou trois autres circonstances, deux ou trois, pas davantage, je t'ai vue aussi pâle, de cette pâleur singulière. Tu ne peux te figurer, Hippolyte, combien tu étais pâle. Jamais je n'ai réussi à trouver une comparaison. Je pensai : « Comment cette femme peut-elle se tenir debout? Elle ne doit plus avoir dans les veines une seule goutte de sang. » C'était une pâleur surnaturelle qui te donnait l'apparence d'une créature sans corps, dans ce flot d'azur tombant du ciel sur le pavé. Je ne fis pas attention à l'homme qui t'accompagnait; je ne voulus pas te suivre; je n'obtins pas même de toi un regard dérobé... Voici un autre détail que je me rappelle : tu t'arrêtas quelques pas plus loin, parce qu'un allumeur de becs de gaz encombrait le trottoir. Eh bien! je vois encore en l'air le scintillement de la petite flamme au sommet de la hampe, je vois l'embrasement subit du gaz qui t'inonda de clarté.

Hippolyte sourit, mais avec un peu de tristesse, avec cette

tristesse qui serre le cœur des femmes lorsqu'elles regardent leur ancien portrait.

— Oui, j'étais pâle, dit-elle; j'avais quitté le lit depuis quelques semaines seulement, après une maladie de trois mois. J'avais vu la mort de près.

Une rafale de pluie s'abattit sur les glaces. On voyait le petit arbre s'agiter d'un mouvement presque circulaire, comme sous l'effort d'une main qui aurait voulu le déraciner. Pendant quelques minutes, ils regardèrent ensemble cette agitation furieuse qui, dans le blêmissement, dans la nudité, dans l'inerte torpeur de la campagne, prenait une apparence étrange de vie consciente. Hippolyte éprouva presque de la compassion. Cette souffrance imaginaire de l'arbre les mettait en face de leur propre souffrance. Ils considérèrent en pensée la grande solitude qui s'étendait autour de la gare, ce misérable édifice devant lequel passait de temps à autre un train chargé de voyageurs divers dont chacun portait en son âme une inquiétude différente. Les images tristes se succédaient dans leur esprit, très rapides, suggérées par les mêmes choses qu'ils avaient vues tout à l'heure avec des yeux gais. Et, lorsque les images se dissipèrent, lorsque leur conscience, cessant de s'y attacher, se replia sur elle-même, ils trouvèrent tous deux au fond de leur être une angoisse unique et indicible : le regret des jours irrémédiablement perdus.

Leur amour avait derrière lui un long *passé :* il traînait derrière lui, dans le temps, un immense filet obscur plein de choses mortes.

— Qu'as-tu? demanda Hippolyte, avec une légère altération dans la voix.

— Et toi, qu'as-tu? demanda George en fixant son regard sur elle.

Ni l'un ni l'autre ne répondit à la question. Ils se turent, et recommencèrent à regarder par les glaces. Le ciel parut avoir comme un sourire éploré. Une faible lueur effleura une colline, y répandit une dorure fugitive, s'éteignit. D'autres lueurs s'allumèrent encore, puis moururent.

— Hippolyte Sanzio! dit George, qui prononça ce nom avec lenteur comme pour en savourer le charme. Combien mon cœur palpita, lorsque je sus enfin que c'était ton nom! Dans ce nom, combien de choses j'ai vues et senties! C'était le nom d'une de mes sœurs, qui est morte. Ce beau nom m'était familier. Je pensai immédiatement, avec une émotion profonde « Oh! si mes lèvres pouvaient reprendre leur chère habitude! » Ce jour-là, du matin au soir, les souvenirs de la morte se mêlèrent d'une façon exquise à mon rêve secret. Je ne me mis point en quête de

toi ; je m'interdis toute poursuite ; je voulus n'être jamais importun ; mais, au fond, j'avais une confiance inexplicable : j'étais sûr que, tôt ou tard, tu me connaîtrais et m'aimerais. Quelles sensations délicieuses! je vivais hors du réel; je ne nourrissais mon esprit que de musique et de lectures exaltantes. Un jour, il m'arriva de t'apercevoir à un concert donné par Jean Sgambati; mais je t'aperçus seulement lorsque tu étais sur le point de quitter la salle. Tu me jetas un regard... Une autre fois encore, tu m'as regardé, tu te rappelles peut-être ? lorsque nous nous rencontrâmes à l'entrée de la rue du Babuino, juste en face de la librairie Piale.

— Oui, je me rappelle.

— Tu avais une fillette avec toi.

— C'était Cécile, une de mes nièces.

— Je m'arrêtai sur le trottoir pour te laisser passer. Je remarquai que nous avions tous deux la même taille. Tu étais moins pâle que d'habitude. Un éclair d'orgueil me traversa l'esprit...

— Tu avais deviné juste.

— Tu te rappelles? Ce fut vers la fin de mars. J'attendais avec une confiance croissante. Je vivais au jour le jour, m'absorbant dans la pensée de la grande passion que je sentais venir. Comme je t'avais vue deux fois avec un petit bouquet de violettes, j'emplissais de violettes toute ma maison. Oh! ce début de printemps, je ne l'oublierai jamais! Et ces sommeils du matin dans le lit, si légers, si diaphanes!... Et ces réveils lents, indécis, où, pendant que mes yeux s'ouvraient à la lumière, mon esprit tardait encore à reprendre le sentiment de la réalité!... Je me rappelle que des artifices puérils suffisaient pour me procurer une sorte d'ivresse illusoire. Je me rappelle qu'un jour, au concert du Quintette, en écoutant une sonate de Beethoven qu'emplissait le retour d'une phrase grandiose et passionnée, je m'exaltai jusqu'à la folie par la répétition intérieure d'un certain rythme de syllabes où il y avait ton nom.

Hippolyte sourit; mais, en l'entendant parler avec une préférence évidente des toutes premières manifestations de son amour, elle éprouvait au fond du cœur un déplaisir. Ce temps-là lui paraissait donc plus doux que le présent? Ces souvenirs lointains étaient donc ses plus chers souvenirs?

George continua :

— Tout le dédain que j'ai pour la vie vulgaire n'aurait jamais suffi à m'inspirer le rêve d'un asile aussi fantastique, aussi mystérieux que l'oratoire abandonné de la rue Belsiana. Tu te rappelles? La porte qui s'ouvre sur la rue, en haut des marches, était close, close depuis des années peut-être. On passait par une

ruelle latérale qui sentait le vin et où il y avait l'enseigne rouge d'un cabaret, avec un grand bouchon. Tu te rappelles? On entrait par derrière, en traversant une sacristie à peine assez grande pour contenir un prêtre et un sacristain. C'était l'entrée du sanctuaire de la Sagesse... Oh! ces vieillards, ces vieilles femmes, tout autour, dans les stalles vermoulues! Où Alexandre Memmi était-il allé chercher son auditoire? Ce que tu ne savais pas sans doute, mon amour, c'est que, dans ce concile de philosophes mélomanes, tu personnifiais la Beauté. Martlet, vois-tu, master Martlet est un des bouddhistes les plus convaincus de notre époque; et sa femme a écrit un livre sur la *Philosophie de la Musique*. La dame assise près de toi, c'était Marguerite Traube Boll, une doctoresse célèbre qui continue les travaux de son défunt mari sur les fonctions visuelles. Le nécromancien au long manteau verdâtre qui entra sur la pointe des pieds, c'était un juif, un médecin allemand, le docteur Fleischl, pianiste supérieur, fanatique de Bach. Le prêtre assis sous la croix, c'était le comte Castracane, un botaniste immortel. Un autre botaniste, un bactériologiste, un microscopiste insigne, Cuboni, lui faisait face. Et il y avait aussi Jacques Moleschott, ce vieillard inoubliable : candide, énorme. Il y avait Blaserna, le collaborateur d'Helmholtz pour la théorie des sons; il y avait master Davys, un peintre philosophe, un préraphaélite plongé dans le brahmanisme... Et les autres encore, peu nombreux, c'étaient tous des intelligences d'élite, des esprits rares, adonnés aux plus hautes spéculations de la science moderne, froids explorateurs de la vie et adorateurs passionnés du rêve.

Il s'interrompit pour évoquer en lui-même le tableau. — Ces sages écoutaient la musique avec un enthousiasme religieux; les uns prenaient une attitude inspirée; d'autres faisaient des gestes inconsciens, à l'imitation du maître de chapelle; d'autres, tout bas, unissaient leur chant au chant du chœur. Ce chœur, voix d'hommes et voix de femmes, occupait la tribune de bois peint, où l'on ne distinguait plus que quelques traces de dorure. Sur le devant, les jeunes filles formaient un groupe, avec leurs partitions élevées à la hauteur du visage. En bas, sur les pupitres grossiers des violonistes, des bougies brûlaient, taches d'or sur un fond d'ombre bleuâtre. Çà et là, leurs petites flammes se reflétaient sur la caisse vernie d'un instrument, mettaient un point lumineux au bout d'un archet. Alexandre Memmi, un peu raide, chauve, avec une courte barbe noire, avec des lunettes d'or, debout en face de l'orchestre, battait la mesure d'un geste sévère et sobre. A la fin de chaque morceau, un murmure s'élevait dans la chapelle, et des rires mal réprimés descendaient de la tribune, parmi le froissement des

cahiers dont on tournait les pages. Lorsque le ciel venait à s'éclaircir, on voyait pâlir la flamme des bougies; une croix très haute qui avait figuré jadis aux processions solennelles, une croix tout ornée de feuillages et d'olives d'or, se détachait sur la muraille en saillie de lumière. Les têtes blanches et chauves des auditeurs luisaient sur les dossiers de chêne. Puis, tout à coup, par un nouveau changement du ciel, l'ombre recommençait à s'étendre sur les choses, pareille à un brouillard léger. Une onde à peine perceptible de subtils effluves — encens ou benjoin? — se dispersait dans la nef. Sur l'unique autel, dans un vase de verre, deux bouquets de violettes un peu passées exhalaient un souffle de printemps; et ce double parfum mourant était comme la poésie des songes que la musique évoquait dans l'âme des vieillards, tandis qu'à côté d'eux, en de tout autres âmes, s'épanouissait un tout autre songe, telle une aurore sur des neiges fondantes.

Cette scène, il se plaisait à la reconstruire, à la poétiser, à la réchauffer d'un souffle lyrique.

— N'est-ce pas invraisemblable, incroyable? s'écria-t-il. A Rome, dans la ville de l'inertie intellectuelle, un maître de musique, un bouddhiste qui a publié deux volumes d'essais sur la philosophie de Schopenhauer, se donne le luxe de faire exécuter une messe de Sébastien Bach, pour son seul plaisir, dans une chapelle mystérieuse, devant un auditoire de grands savans mélomanes dont les filles chantent en chœur. N'est-ce point une page d'Hoffmann? Par une après-midi de printemps, un peu grise mais tiède, ces vieux philosophes quittent les laboratoires où ils ont lutté obstinément pour arracher à la vie un de ses secrets; et ils se rassemblent dans un oratoire caché, pour satisfaire jusqu'à l'ivresse la passion qui rapproche leurs cœurs, pour s'élever hors de la vie, pour vivre idéalement dans le rêve. Et, au milieu de ce concile de vieillards, une exquise idylle musicale se déroule entre la cousine du bouddhiste et l'ami du bouddhiste, idéalement! Et, quand la messe est finie, le bouddhiste, qui ne se doute de rien, présente l'amant futur à la divine Hippolyte Sanzio!

Il se mit à rire et se leva.

— J'ai fait, ce me semble, une commémoration dans les règles.

Pendant un instant, Hippolyte resta encore un peu absorbée. Ensuite elle dit :

— Tu te rappelles? C'était un samedi, la veille du dimanche des Rameaux.

A son tour elle se leva, s'approcha de George, lui mit sur la joue un baiser.

— Veux-tu que nous sortions? Il ne pleut plus.

Ils sortirent et se promenèrent sur le trottoir humide, que faisait reluire un soleil amorti. L'air froid leur donna un saisissement. Aux alentours, les petites collines ondulées verdoyaient, sillonnées de stries lumineuses; çà et là, de larges flaques d'eau reflétaient l'image pâle d'un ciel dont l'azur profond se dilatait entre les nuages floconneux. Le petit arbre, dégouttant d'eau, s'éclairait par momens d'une lueur.

— Ce petit arbre restera dans notre souvenir, dit Hippolyte en s'arrêtant pour le contempler. Il est si seul, si seul!

La cloche annonça l'approche du train. Il était quatre heures un quart. Un homme de service s'offrit pour aller prendre les billets. George demanda:

— Quand serons-nous à Albano?

— Vers sept heures.

— Il fera nuit, dit Hippolyte.

Comme elle avait un peu froid, elle prit le bras de George; et elle eut plaisir à penser qu'ils arriveraient dans un hôtel inconnu, par cette soirée fraîche, et qu'ils dîneraient seuls ensemble devant un feu flambant.

George s'aperçut qu'elle tremblait et lui demanda :

— Veux-tu rentrer?

Elle répondit :

— Non. Tu vois bien qu'il fait du soleil : je me réchaufferai.

Un indicible besoin d'intimité l'avait prise. Elle se serra contre lui, devint subitement caressante, eut des séductions dans la voix, dans le regard, dans le contact, dans les gestes, dans tout son être. Elle voulait répandre sur l'aimé les plus féminins de ses charmes; elle voulait l'enivrer; elle voulait l'éblouir d'un éclat de bonheur présent capable d'éclipser le reflet du bonheur passé; elle voulait lui paraître plus aimable, plus adorable, plus désirable qu'autrefois. Une peur l'assaillit, atroce : qu'il pût regretter la femme de jadis, soupirer après les douceurs abolies, croire qu'alors seulement il avait atteint le comble de l'ivresse. Elle pensait : « Ses ressouvenirs m'ont mis tant de mélancolie dans l'âme! J'ai eu peine à retenir mes pleurs. Et lui aussi, peut-être, il est triste intérieurement. Comme le passé pèse sur l'amour! » Elle pensait : « Peut-être est-il fatigué de moi? Peut-être ignore-t-il cette fatigue, et ne se l'avoue-t-il point à lui-même, et se fait-il illusion? Mais il est peut-être incapable, maintenant, de trouver en moi aucun bonheur; si je lui suis chère encore, c'est peut-être seulement parce qu'il rencontre en moi un motif pour ses chères tristesses. Hélas! moi aussi, à ses côtés, je ne goûte que de rares

momens de bonheur véritable; je souffre moi aussi. Et cependant je l'aime, et j'aime ma souffrance, et mon unique désir est de lui plaire, et je ne conçois point la vie sans cet amour. Pourquoi sommes-nous donc si tristes, puisque nous nous aimons? »

Elle s'appuyait fort sur le bras de l'aimé, en le regardant avec des yeux où l'ombre des pensées donnait à sa tendresse une expression plus profonde.

« Il y a deux ans, vers la même heure, nous sortions ensemble de la chapelle; et il me parlait de choses étrangères à l'amour, d'une voix qui me touchait le cœur, qui m'effleurait l'âme comme une caresse de lèvres; et cette caresse idéale, je la savourais pourtant comme un long baiser. Je tremblais, je tremblais sans cesse, parce que je sentais naître en moi un sentiment inconnu. Oh! ce fut une heure divine!... Nous avons atteint aujourd'hui notre second anniversaire, et nous nous aimons encore. Tout à l'heure, il parlait; eh bien! si sa voix me troublait autrement que jadis, elle me troublait toujours jusqu'au fond de l'âme. Nous avons devant nous une soirée délicieuse. Pourquoi regretter les jours lointains? Notre liberté, notre intimité présente ne valent-elles pas les incertitudes et les hésitations de ce temps-là? Nos souvenirs mêmes, si nombreux, n'ajoutent-ils pas un nouveau charme à notre amour? Je l'aime, je me donne à lui tout entière; en présence de son désir, je ne connais plus de pudeur. En deux ans, il m'a transformée; il a fait de moi une autre femme; il m'a donné des sens nouveaux, une âme nouvelle, une intelligence nouvelle. Je suis sa créature. Il peut s'enivrer de moi comme d'une de ses pensées. Je lui appartiens toute, aujourd'hui et pour toujours. »

Elle demanda, en se serrant plus fort contre lui, avec passion :

— N'es-tu pas heureux?

L'accent de cette demande le troubla, et, comme si un souffle chaud l'eût enveloppé à l'improviste, il eut un frisson de bonheur vrai. Il répondit :

— Oh! oui, je suis heureux!

Et, lorsqu'ils entendirent le sifflet de la locomotive, leurs cœurs eurent le même sursaut.

Enfin ils étaient seuls dans leur compartiment. Ils fermèrent toutes les glaces, attendirent que le train se mît en marche, s'enlacèrent, s'embrassèrent, se répétèrent tous les noms caressans dont leur tendresse de deux années avait fait usage. Puis ils se tinrent assis à côté l'un de l'autre, avec un vague sourire sur les lèvres et dans les yeux, avec la sensation que la course rapide de leur sang se ralentissait petit à petit. Ils regardèrent à travers les

glaces le paysage monotone qui fuyait dans une brume teintée de violet.

Hippolyte dit :

— Pose la tête sur mes genoux, ici, et couche-toi.

Il posa la tête, se coucha.

Elle dit :

— Le vent t'a ébouriffé les moustaches.

Et, du bout des doigts, elle releva quelques poils légers qui retombaient sur la bouche. Il lui baisa le bout des doigts. Elle lui passa la main dans les cheveux et dit :

— Toi aussi, tu as les cils très longs.

Pour admirer les cils, elle lui ferma les yeux. Ensuite elle lui caressa le front et les tempes ; elle se fit encore baiser les doigts l'un après l'autre, la tête penchée au-dessus de lui. Et, d'en bas, George voyait sa bouche s'ouvrir avec une lenteur infinie, voyait s'épanouir le calice neigeux de ses dents. Elle refermait la bouche, puis la rouvrait encore avec lenteur, d'un mouvement presque insensible, comme une fleur à deux pétales ; et une blancheur perlée apparaissait au fond du calice.

Ce jeu délicieux leur donnait une langueur ; ils oubliaient, ils étaient heureux. Le roulement monotone du train les berçait. Ils échangèrent tout bas des mots d'adoration.

Elle dit, avec un sourire :

— C'est le premier voyage que nous faisons ensemble ; c'est la première fois que nous sommes seuls dans un wagon.

Elle se complaisait à répéter que ce qu'ils faisaient était une chose nouvelle.

. . . .

Et, une fois encore, elle eut la vision de l'hôtel silencieux, de la chambre aux meubles démodés, du grand lit caché sous une moustiquaire blanche. Pour distraire l'aimé, elle dit :

— En cette saison, il n'y aura presque personne à Albano. Comme nous serons bien, tout seuls, dans l'hôtel désert ! On nous prendra pour deux jeunes mariés.

Elle s'enveloppa dans son manteau avec un frisson, s'appuya contre l'épaule de George.

— Il fait froid aujourd'hui, n'est-ce pas ? En arrivant, nous allumerons vite un grand feu et nous prendrons une tasse de thé.

Ce fut pour eux un plaisir troublant d'imaginer l'ivresse prochaine. Ils se parlaient à voix basse, se communiquant l'ardeur de leur sang, échangeant de brûlantes promesses. Ensuite, il leur parut à tous deux qu'un voile s'écartait de leurs yeux, qu'un

brouillard intérieur se dissipait, qu'un enchantement se rompait. Le feu s'éteignit dans le foyer de la chambre imaginaire; le lit sembla glacé, le silence de l'hôtel désert devint lourd. Hippolyte appuya la tête au dossier et regarda le vaste paysage monotone qui s'éloignait dans l'ombre.

A côté d'elle, George était retombé sous l'empire de ses pensées perfides. Une horrible vision le torturait, à laquelle il ne lui était pas possible de se soustraire, parce qu'il la voyait avec les yeux de l'âme, ces yeux sans paupière qu'aucune volonté ne peut clore.

— A quoi penses-tu? demanda Hippolyte inquiète.

— A toi?

Il pensait à elle, à son voyage de noces, aux façons d'agir des nouveaux mariés. « Sans aucun doute, elle s'est trouvée seule, jadis, avec son mari comme elle l'est maintenant avec moi. Et c'est peut-être ce souvenir qui maintenant la rend si triste! » Il pensa aussi aux rapides aventures entre deux stations, aux troubles soudains que cause un regard, aux surprises de la sensualité pendant la longueur étouffante des après-midi caniculaires. « Quelle horreur! quelle horreur! » Il eut un sursaut, ce sursaut particulier qu'Hippolyte savait trop bien être le sûr symptôme du mal dont son amant était affligé. Elle lui prit la main et lui demanda :

— Tu souffres?

De la tête il fit signe que oui, en la regardant avec un douloureux sourire. Mais elle n'eut pas le courage de pousser plus loin ses questions, parce qu'elle craignait une réponse amère et déchirante. Elle préféra se taire; mais elle lui mit sur le front un long baiser, son baiser habituel, dans l'espoir de desserrer ainsi le nœud des réflexions cruelles.

— Voici la Cecchina! s'écria-t-elle avec soulagement au bruit du sifflet d'arrivée. Vite, vite, mon amour! il faut descendre.

Pour l'égayer, elle affectait d'être gaie. Elle baissa la glace et tendit la tête.

— La soirée est froide, mais belle. Vite, mon amour! C'est notre anniversaire. Il faut que nous soyons heureux.

Le son de cette voix tendre et forte chassa loin de lui les choses mauvaises. En sortant à l'air vif, il se sentit rasséréné.

Un ciel limpide comme le diamant se recourbait en voûte sur la campagne abreuvée d'eau. Dans l'atmosphère diaphane erraient encore des atomes de clarté crépusculaire. Les étoiles s'allumaient une à une, successivement, comme sur les branches d'invisibles lampadaires qui auraient oscillé.

« Il faut que nous soyons heureux ! » Cette parole d'Hippolyte, George l'entendait résonner intérieurement ; et son âme se gonflait d'aspirations indéfinies. En cette nuit solennelle et pure, la chambre tranquille, le foyer flambant, le lit avec ses blanches gazes lui paraissaient des élémens trop humbles de bonheur. « C'est notre anniversaire, il faut que nous soyons heureux! » Que pensait-il, que faisait-il deux ans auparavant, à la même minute? Il vaguait par les rues, sans but, poussé par le besoin instinctif de gagner des espaces plus larges, attiré néanmoins vers les quartiers populeux, où son orgueil et sa joie lui semblaient grandir par le contraste de la vie commune, où les bruits ambians de la cité ne lui arrivaient aux oreilles que comme une rumeur lointaine.

V

Le vieil hôtel de Ludovic Togni, avec son long vestibule aux murailles de stuc peintes en marbre, avec ses paliers aux portes vertes décorés partout de pierres commémoratives, donnait immédiatement une impression de paix quasi conventuelle. Tout le mobilier avait un air de vieillesse familiale. Les lits, les chaises les fauteuils, les canapés, les commodes avaient des formes d'un autre âge, tombées en désuétude. Les plafonds de couleur tendre, jaune clair et bleu céleste, portaient au centre une guirlande de roses ou quelque autre symbole usuel : une lyre, une torche, un carquois. Sur les tentures de papier et sur les tapis de laine, les bouquets de fleurs avaient pâli, étaient devenus presque invisibles ; les rideaux des fenêtres, blancs et modestes, pendaient à des bâtons dédorés; les glaces *rococo*, en reflétant ces images vieillottes dans une buée terne, leur donnaient cet air de mélancolie et presque d'irréalité que donnent parfois à leurs rives les étangs solitaires.

— Que je suis contente d'être ici ! s'écria Hippolyte, pénétrée par le charme de ce milieu paisible. Je voudrais y rester toujours.

Et elle se pelotonna dans le grand fauteuil, en appuyant sa tête au dossier que garnissait un croissant de coton blanc, humble ouvrage fait au crochet.

Et elle se ressouvint de sa défunte tante Jeanne, de sa lointaine enfance.

— Pauvre tante ! Elle avait, je me rappelle, une maison pareille à celle-ci, une maison où, depuis un siècle, les meubles n'avaient pas bougé de place. Je me rappelle toujours son désespoir, lorsque je lui cassai un de ces globes de verre sous lesquels

on abrite des fleurs artificielles, tu sais bien... Elle en pleura, je me rappelle... Pauvre vieille tante! Je la vois encore avec sa coiffe de dentelle noire, avec ses papillotes blanches qui lui pendaient le long des tempes...

Elle parlait lentement, avec des pauses, les regards fixés sur le feu qui flambait dans l'âtre; et, par momens, pour adresser à George un sourire, elle relevait ses yeux un peu battus et cernés d'une ombre violette, tandis que montait de la rue un bruit régulier et monotone de paveurs battant le pavé.

— Dans la maison, je me rappelle, il y avait un grand grenier avec deux ou trois lucarnes, où étaient logés des pigeons. On y montait par un petit escalier raide, aux parois duquel étaient pendues, Dieu sait depuis quand, des peaux de lièvre garnies de tout leur poil, desséchées, tendues par deux bouts de roseaux mis en croix. Tous les jours je portais à manger aux pigeons. Dès qu'ils m'entendaient monter, ils se pressaient devant la porte. Lorsque j'entrais, c'était un véritable assaut. Alors je m'asseyais à terre et je répandais l'orge tout autour de moi. Les pigeons m'environnaient; ils étaient tous blancs; et je les regardais becqueter. Un son de flûte arrivait d'une maison voisine : toujours la même ariette, et à la même heure Cette musique me semblait délicieuse. J'écoutais, la tête levée vers la lucarne, la bouche béante, comme pour boire les notes qui pleuvaient. De temps à autre, un pigeon retardataire rentrait en me battant la tête de ses ailes, en me mettant dans les cheveux des plumes blanches. Et la flûte invisible jouait, jouait toujours... J'ai encore l'ariette dans les oreilles; je pourrais la fredonner. Voilà comment m'est venue la passion de la musique, à cette époque, dans un colombier...

Et elle répétait mentalement l'air de l'ancienne flûte d'Albano; elle en savourait la douceur avec une mélancolie comparable à celle de l'épouse qui, après bien des années, retrouve au fond de son coffre de mariage une dragée oubliée. Il y eut un intervalle de silence. Une sonnette retentit dans le corridor de l'hôtel paisible.

— Je me rappelle. Une tourterelle boiteuse sautillait dans l'appartement, et c'était une des grandes tendresses de ma tante. Un jour, une fillette du voisinage vint jouer avec moi, une belle fillette blonde qui se nommait Clarisse. Ma tante gardait le lit à cause d'un rhume. Nous nous amusions sur la terrasse, au grand dommage des vases d'œillets. La tourterelle apparut sur le seuil, nous regarda sans défiance, se blottit dans un coin pour jouir du soleil. Mais à peine Clarisse l'eut-elle aperçue qu'elle s'élança pour la saisir. La pauvre petite bête tâchait de s'échapper en clopinant; mais elle boitait d'une façon si drôle que nous nous

mîmes à rire sans pouvoir nous arrêter. Clarisse la rattrapa; c'était une enfant cruelle. A force de rire, nous étions toutes deux comme grisées; la tourterelle se débattait de peur entre nos mains. Clarisse lui arracha une plume; puis (je frissonne encore en y repensant), elle la pluma presque entière, sous mes yeux, avec des éclats de rire qui me faisaient rire aussi. On aurait cru qu'elle était ivre. La pauvre bête, plumée, sanglante, se sauva dans la maison aussitôt qu'elle fut libre. Nous nous mîmes à la poursuivre. Mais, presque au même moment, nous entendîmes un tintement de sonnette et les appels de ma tante qui toussait dans son lit... Clarisse s'esquiva prestement par l'escalier; moi, je me cachai derrière les rideaux. La tourterelle mourut le soir même. Ma tante me renvoya à Rome, convaincue que j'étais coupable de cette barbarie. Hélas! je n'ai plus revu tante Jeanne. Comme j'ai pleuré! Mon remords dure toujours.

Elle parlait lentement, avec des pauses, en fixant des yeux dilatés sur l'âtre flamboyant qui la magnétisait presque, qui lui donnait un commencement de torpeur hypnotique, tandis que montait de la rue un bruit régulier et monotone de paveurs battant le pavé.

VI

Un jour, les amans revinrent du lac de Némi un peu las. Ils avaient déjeuné à la villa Cesarini, sous les fastueux camélias en fleur. Seuls, avec l'émotion qu'on éprouve quand on contemple seul la plus secrète des choses secrètes, ils avaient contemplé le Miroir de Diane, aussi froid, aussi impénétrable à la vue que l'azur d'un glacier.

Ils commandèrent le thé, comme d'habitude. Hippolyte, qui cherchait quelque chose dans une valise, se tourna tout à coup vers George en lui montrant un paquet noué avec un ruban.

— Tu vois, ce sont tes lettres!... Elles ne me quittent jamais.

George s'écria avec une visible satisfaction :

— Toutes? Tu les as gardées toutes?

— Oui, toutes. J'ai jusqu'aux billets, jusqu'aux télégrammes. La seule qui me manque, c'est le petit billet que j'ai jeté au feu pour le soustraire aux mains de mon mari. Mais j'en conserve les morceaux brûlés : on peut y lire encore quelques mots.

— Laisse-moi voir, veux-tu? dit George.

Mais, d'un mouvement jaloux, elle cacha le paquet. Puis, comme George s'avançait vers elle avec un sourire, elle s'enfuit dans la chambre voisine.

— Non, non! tu ne verras rien. Je ne veux pas.

Elle refusait, un peu par jeu, un peu aussi parce que, les ayant toujours conservées précieusement comme un trésor occulte, avec orgueil et avec crainte, il lui répugnait de les montrer même à celui qui les avait écrites.

— Laisse-moi voir, je t'en prie! Je suis si curieux de relire mes lettres d'il y a deux ans! Qu'est-ce que je t'écrivais?

— Des paroles de flamme.

— Je t'en prie, laisse-moi voir!

Elle finit par consentir en riant, vaincue par les caresses persuasives de son ami.

— Attendons du moins qu'on apporte le thé; ensuite nous les relirons ensemble. Te plaît-il que j'allume le feu?

— Non, la journée est presque chaude.

C'était une journée blanche, avec des réverbérations argentines diffuses dans une atmosphère inerte. La blancheur du jour s'adoucissait encore en filtrant à travers la gaze des rideaux. Les violettes fraîches, cueillies à la villa Cesarini, avaient déjà embaumé toute la chambre.

— Voici Pancrace, dit Hippolyte en entendant frapper à la porte.

Le bon serviteur Pancrace apportait son thé inépuisable et son inextinguible sourire. Il posa la théière sur la table, promit une primeur pour le dîner, sortit d'un pas allègre et sautillant. Tout chauve qu'il était, il conservait encore un air de jeunesse; cet homme extraordinairement serviable avait, comme certaines divinités japonaises, des yeux rieurs, longs, étroits et un peu obliques.

George dit:

— Pancrace est plus amusant que son thé.

En effet le thé n'avait pas d'arome; mais les accessoires lui prêtaient comme une saveur étrange. Le sucrier et les tasses avaient une forme et une capacité qu'on n'avait jamais vues; la théière était historiée d'une pastorale amoureuse; au milieu de l'assiette qui contenait de minces tranches de citron, on lisait en caractères noirs une énigme rimée.

Hippolyte versa le thé, et les tasses fumèrent comme des encensoirs. Puis elle dénoua le paquet. Les lettres apparurent, bien classées, mises en petites liasses.

— Que de lettres! s'écria George.

— Pas tant que cela! Deux cent quatre-vingt-quatorze seulement. Et deux années, mon chéri, se composent de sept cent trente jours.

Ils sourirent tous deux, s'assirent près d'une table côte à côte,

et commencèrent la lecture. George, devant ces documens de son amour, était envahi d'une émotion étrange, d'une émotion délicate et forte. Les premières lettres lui mirent l'esprit en désarroi. Tel ou tel état d'âme excessif, dont ces lettres gardaient l'empreinte, lui sembla d'abord incompréhensible. L'envolée lyrique de telle ou telle phrase l'emplit presque de stupeur. La violence et le tumulte de la passion juvénile lui causèrent une sorte d'effroi, par le contraste avec le calme qui l'enveloppait maintenant, dans cet hôtel modeste et silencieux.

Une des lettres disait : « Combien mon cœur a soupiré vers toi, cette nuit! Une sombre angoisse m'accablait, même pendant les courts intervalles de sommeil; et j'ouvrais les yeux pour fuir les fantômes qui montaient des profondeurs de mon âme... Je n'ai plus qu'une pensée, et cette pensée me torture: tu pourrais t'en aller loin de moi! Jamais, non, jamais cette possibilité ne m'a mis dans l'âme une douleur et une terreur plus folles. En ce moment j'ai la *certitude*, la certitude précise, claire, évidente, que sans toi la vie m'est impossible. Quand je songe que je pourrais te perdre, le jour s'obscurcit brusquement, la lumière me devient odieuse, la terre m'apparaît comme une tombe sans fond, j'entre dans la mort. » Une autre lettre, écrite après le départ d'Hippolyte, disait : « Je fais un effort énorme pour tenir la plume. Je n'ai plus ombre d'énergie, ombre de volonté. Je succombe à un découragement tel que la seule sensation qui me reste de ma vie extérieure, c'est une insupportable nausée de vivre. La journée est grise, étouffante, lourde comme du plomb: une journée pour ainsi dire homicide. Les heures passent avec une lenteur inexorable, et ma misère grandit de seconde en seconde, toujours plus horrible et plus farouche. Il me semble qu'au fond de mon être j'ai des eaux stagnantes, mortes et mortelles. Est-ce une souffrance morale ou physique? Je l'ignore. Je demeure hébété et inerte sous un fardeau qui m'écrase sans me faire périr. » Une autre lettre disait: « Enfin j'ai reçu ta réponse, aujourd'hui, à quatre heures, lorsque je désespérais. Je l'ai lue et relue mille fois pour trouver entre les mots l'Indicible, ce que tu n'as pas pu exprimer, le secret de ton âme, quelque chose de plus vivant et de plus doux encore que les mots écrits sur le papier sans âme... J'ai un terrible désir de toi... »

Ainsi criaient et gémissaient les lettres d'amour, sur la table couverte d'un tapis de ménage et chargée de tasses rustiques où fumait paisiblement une innocente infusion.

— Tu te rappelles, dit Hippolyte. C'était la première fois que je quittai Rome, et seulement pour quinze jours.

George s'absorbait dans le souvenir de ces émois affolés; il tâchait de les ressusciter en lui-même et de les comprendre. Mais le bien-être environnant ne favorisait pas son effort intérieur. La sensation présente de ce bien-être lui emprisonnait l'esprit dans une sorte d'enveloppe lâche. La lumière voilée, la boisson chaude, le parfum des violettes, le contact d'Hippolyte l'engourdissaient. Il pensa : « Suis-je donc si loin des ardeurs de jadis ? Non ; car, pendant sa dernière absence, mon angoisse n'a pas été moins cruelle. » Néanmoins, il ne réussissait pas à combler l'intervalle entre le *moi* de jadis et le *moi* d'aujourd'hui. Malgré tout, il ne se retrouvait plus identique à l'homme dont ces phrases écrites attestaient la consternation et le désespoir; il sentait que ces effusions de son amour lui étaient devenues étrangères, et il sentait aussi tout le vide des mots. Ces lettres ressemblaient aux épitaphes qu'on lit dans les cimetières. De même que les épitaphes donnent des morts une idée grossière et fausse, de même ces lettres représentaient inexactement les divers états d'âme par où son amour avait passé. Il connaissait bien la fièvre singulière qui s'empare d'un amant lorsqu'il écrit une lettre d'amour. Au feu de cette fièvre, toutes les ondes diverses du sentiment se mêlent et s'agitent en un bouillonnement confus. L'amant n'a pas la conscience précise de ce qu'il veut exprimer, et il est gêné par l'insuffisance matérielle des vocables; aussi renonce-t-il à décrire son excitation intérieure telle qu'elle est, et cherche-t-il à en exprimer l'intensité par l'exagération de la phrase et par l'emploi de vulgaires effets de rhétorique. De là vient que toutes les correspondances amoureuses se ressemblent et que le langage de la passion la plus exaltée est presque aussi pauvre qu'un argot.

George pensait : « Dans ces lettres, tout est violence, excès, convulsion. Mais où sont mes délicatesses ? Où sont mes mélancolies exquises et compliquées ? Où sont les chagrins profonds et sinueux où mon âme s'égarait comme dans un labyrinthe inextricable ? » Il avait maintenant le regret de s'apercevoir qu'il aurait vainement cherché dans ses propres lettres les qualités les plus rares de son esprit, celles qu'il avait toujours cultivées avec le plus de soin. Au cours de sa lecture, il commençait à sauter les longs morceaux de pure éloquence et recherchait l'indication des menus faits, le détail des événemens, les allusions aux épisodes mémorables.

Il trouva dans une lettre : « Vers dix heures, machinalement, je suis entré à l'endroit ordinaire, au jardin Morteo, où je t'avais vue tant de soirs. Les trente-cinq minutes qui ont précédé l'heure exacte de ton départ ont été pour moi un supplice.

Tu partais sans que j'eusse pu te dire adieu, couvrir ton visage de baisers, te répéter une fois encore : Souviens-toi ! Souviens-toi ! Vers onze heures, une sorte d'instinct fit que je me retournai. Ton mari entrait avec son ami et la dame qui les accompagne d'habitude. Sans aucun doute, ils revenaient de te faire la conduite. J'eus alors un spasme de douleur si cruel que je dus bientôt me lever et sortir. La présence de ces trois personnes qui parlaient et riaient comme les autres soirs, comme si rien de nouveau ne fût arrivé, m'exaspérait. Leur présence était pour moi la preuve visible et indubitable que tu étais partie, partie irrémissiblement. »

Il repensa aux soirs d'été où il avait vu Hippolyte assise à une table, entre son mari et un capitaine d'infanterie, en face d'une petite dame insignifiante. Il ne connaissait aucune de ces trois personnes ; mais il souffrait de chacun de leurs gestes, de chacune de leurs attitudes, de tout ce qu'il y avait de vulgaire dans leur extérieur ; et son imagination lui représentait l'imbécillité des discours auxquels son élégante maîtresse paraissait prêter une attention soutenue.

Dans une autre lettre, il trouva : « Je doute. Aujourd'hui, j'ai contre toi l'âme hostile, je suis plein d'une colère sourde. »

— Celle-ci, dit Hippolyte, est du temps où j'étais à Rimini. Août et septembre, quels mois de tempêtes ! Te rappelles-tu quand tu vins enfin avec le *Don Juan ?*

— Voici une lettre écrite à bord : « Aujourd'hui, sur les deux heures, nous sommes arrivés à Ancône, venant à la voile de Porto San Giorgio. Tes prières et tes souhaits nous ont valu un vent favorable. Navigation merveilleuse, que je te raconterai. A l'aube, nous reprendrons le large. Le *Don Juan* est le roi des cotres. Ton pavillon flotte au haut du mât. Adieu ; peut-être à demain. — 2 septembre. »

— Nous nous sommes revus ; mais quelles journées de supplice ! Tu te rappelles ? On nous espionnait sans cesse. Oh ! cette belle-sœur ! Tu te rappelles la visite au temple des Malatesta ? Tu te rappelles notre pèlerinage à l'église de San Giuliano, la veille de ton départ ?

— En voici une de Venise...

Ils la relurent ensemble, avec la même palpitation.

« Depuis le 9, je suis à Venise, plus triste que jamais. Venise est pour moi suffocante comme une joie inhumaine. Le plus radieux des rêves n'égale pas en magnificence ce rêve de marbre qui émerge des flots et qui fleurit dans un ciel chimérique. Je meurs de mélancolie et de désir. Pourquoi n'es-tu point ici ? Oh !

si tu étais venue, si tu avais mis à exécution ton projet d'autrefois! Peut-être aurions-nous pu dérober une heure à l'espionnage, et dans le trésor de nos souvenirs, nous en compterions un de plus, divin entre tous... » Ils lurent encore sur un autre feuillet: « J'ai une étrange pensée qui, de temps à autre, me traverse l'esprit comme un éclair et me trouble jusqu'au fond : une pensée folle, un rêve. Je pense que tu pourrais venir ici à l'improviste, seule, pour être toute à moi! » Plus loin encore : « La beauté de Venise est le cadre naturel de ta beauté. Le coloris de ton teint, si riche et si chaud, fait tout entier d'ambre pâle et d'or mat où se mêlent peut-être quelques tons de rose languissante, c'est le coloris idéal qui s'harmonise le plus heureusement avec l'air vénitien. J'ignore comment pouvait être Catherine Cornaro, reine de Chypre; mais, je ne sais pourquoi, je me figure qu'elle devait te ressembler...

— Tu vois, dit Hippolyte: c'était une séduction continuelle, raffinée, irrésistible. Je souffrais plus que tu ne pourrais te le figurer. Au lieu de dormir, je passais les nuits à chercher un moyen de partir seule, sans éveiller les soupçons de mes hôtes. Je fis un prodige d'habileté. Je ne sais plus ce que je fis..... Lorsque enfin je me trouvai seule avec toi, dans la gondole, sur le Grand-Canal, par cette aube de septembre, je ne croyais pas que cela fût réel. Te rappelles-tu? J'éclatai en sanglots, sans pouvoir te dire une parole...

— Mais moi, je t'attendais. J'étais sûr que tu viendrais, à tout prix.

— Et ce fut la première des grandes imprudences.

— Tu as raison.

— Qu'importe? Cela ne vaut-il pas mieux? Ne vaut-il pas mieux que maintenant je t'appartienne toute? Non, je ne me repens de rien.

George lui mit un baiser sur la tempe. Ils causèrent longuement de cet épisode qui, parmi leurs souvenirs, était l'un des plus beaux et des plus extraordinaires. Ils revécurent minute par minute les deux journées de vie secrète à l'hôtel Danieli, les deux journées d'oubli, d'ivresse suprême, où il semblait qu'ils eussent perdu l'un et l'autre toute notion du monde et toute conscience de leur être antérieur.

Ces journées avaient marqué pour Hippolyte le commencement de la ruine. Les lettres suivantes faisaient allusion à ses premières épreuves. « Quand je pense que je suis la cause initiale de tes douleurs et de tes ennuis de famille, un regret indicible me tourmente; et, pour me faire pardonner le mal dont je suis cause, je

voudrais que tu connusses ma passion tout entière. Ma passion, la connais-tu? Es-tu sûre que mon amour pourra payer ton long supplice? En es-tu sûre, certaine, profondément convaincue? » L'ardeur allait croissant de page en page. Puis, d'avril à juillet, il y avait un intervalle obscur, sans documens. C'était précisément pendant ces quatre mois que s'était accomplie la catastrophe. Le mari, trop faible, n'ayant su trouver aucun moyen pour vaincre la rébellion ouverte et obstinée d'Hippolyte, avait pris la fuite en laissant derrière lui des affaires très embrouillées où avait été engloutie la plus grande partie de sa fortune. Hippolyte s'était réfugiée chez sa mère, puis chez sa sœur, à Caronno, dans une maison de campagne. Et alors un mal terrible dont elle avait déjà souffert dans son enfance, une maladie nerveuse analogue à l'épilepsie, avait reparu. Les lettres datées d'août en parlaient. « Non! tu ne saurais concevoir l'effroi que j'ai dans l'esprit. Ce qui me torture, surtout, c'est l'implacable lucidité de ma vision imaginaire. Je te *vois* te tordre, je *vois* ton visage qui se décompose et blêmit, je *vois* tes yeux qui roulent désespérément sous les paupières rougies par les pleurs... Je *vois* toute l'horreur de ton mal comme si j'étais à tes côtés; et, quelque effort que je fasse, je ne réussis pas à chasser la vision horrible. Et puis, je t'*entends* aussi m'appeler; j'ai réellement dans les oreilles le son de ta voix, un son rauque et lamentable, comme quand on demande de l'aide et qu'on n'a pas l'espoir d'être aidé. »

Un peu plus tard : « Tu m'écris : — Si ce mal me prenait lorsque je suis dans tes bras? Non, non, je ne te reverrai plus, je ne veux plus te revoir! — Étais-tu folle en écrivant? As-tu réfléchi à ce que tu écrivais? C'est comme si tu m'avais ôté la vie, comme si je ne pouvais plus respirer. Vite, une autre lettre! Dis-moi que tu guériras, que tu espères toujours, que tu veux me revoir. *Tu dois* guérir. Entends-tu, Hippolyte? *Tu dois* guérir. »

Pendant la convalescence, les lettres se faisaient douces et câlines. « Je t'envoie une fleur cueillie sur le sable. C'est une espèce de lis sauvage, merveilleux quand il vit, et d'un parfum si aigu que je trouve souvent au fond du calice un insecte pâmé d'ivresse. Toute la plage est couverte de ces lis passionnés qui, sous le soleil cruel, sur le sable torride, s'épanouissent en une minute et ne durent que quelques heures. Vois combien cette fleur est charmante, même après qu'elle est morte! Vois combien elle est délicate, et fine, et féminine! » . . . .

Jusqu'au mois de novembre, les lettres se suivaient sans interruption; mais, peu à peu, elles devenaient amères, troublées, pleines de soupçons, de doutes, de reproches.

« Comme tu t'en es allée loin de moi! Ce qui me torture, c'est encore autre chose que le chagrin de la séparation matérielle. Il me semble que ton âme aussi s'éloigne et m'abandonne... Ton parfum fait d'autres heureux. Te regarder, t'entendre, n'est-ce pas jouir de toi?... Écris-moi; dis-moi que tu m'appartiens toute, dans tous tes actes et dans toutes tes pensées, et que tu me désires, et que tu me regrettes, et que, séparée de moi, tu ne trouves de beauté à aucun instant de la vie. » Plus loin : « Je pense, je pense; et ma pensée m'aiguillonne; et l'aiguillon de cette pensée me cause une abominable souffrance. Parfois, il me vient un désir frénétique d'arracher de mes tempes endolories cette chose impalpable, qui est pourtant plus forte et plus inflexible qu'un dard. Respirer est pour moi une insupportable fatigue, et le battement de mes artères m'excède comme un résonnement de marteau que je serais condamné à entendre... Est-ce l'amour, cela? Oh, non! C'est une sorte d'infirmité monstrueuse qui ne peut fleurir *qu'en moi*, pour ma joie et pour mon martyre. Je me complais à croire que ce sentiment, nulle autre créature humaine ne l'a jamais éprouvé. »

Plus loin : « Jamais, non, jamais je n'aurai la paix complète et la complète sécurité. Je ne pourrais être content qu'à une seule condition : si j'absorbais tout, tout ton être, si je ne faisais plus avec toi qu'un être unique, si je vivais de ta vie, si je pensais tes pensées. Ou, du moins, je voudrais que tes sens fussent clos à toute sensation qui ne te viendrait pas de moi... Je suis un pauvre malade. Mes journées ne sont qu'une longue agonie. J'ai rarement désiré que cela finisse autant que je le désire et l'implore à cette heure. Le soleil va se coucher, et la nuit qui descend sur mon âme m'enveloppe de mille horreurs. L'ombre sort de tous les coins de la chambre, et elle s'avance vers moi comme une personne vivante dont j'entendrais les pas et le souffle hostile... »

Pour attendre le retour d'Hippolyte, George était revenu à Rome dans les premiers jours de novembre; et les lettres datées de cette époque faisaient allusion à un épisode très douloureux et très obscur « Tu m'écris : — *J'ai eu grand'peine à te rester fidèle.* — Qu'entends-tu par là? Quelles sont les *terribles péripéties* qui t'ont bouleversée? Mon Dieu, comme tu es changée! J'en souffre inexprimablement, et mon orgueil s'irrite contre ma souffrance. J'ai entre les deux sourcils, profonde comme une entaille de blessure, une ride où s'amasse ma colère réprimée, où s'accumule l'amertume de mes doutes, de mes soupçons, de mes dégoûts. Je crois que tes baisers mêmes ne suffiraient pas pour m'en délivrer. Tes lettres frémissantes de désirs me troublent. Je ne t'en suis

pas reconnaissant. Depuis deux ou trois jours, j'ai quelque chose *contre toi* dans le cœur. Je ne sais ce que c'est. Peut-être un pressentiment? Peut-être une divination? »

Pendant cette lecture, George souffrait comme si une plaie se se fût ouverte en lui. Hippolyte aurait voulu l'empêcher de poursuivre. Elle se rappelait cette soirée où son mari s'était présenté à l'improviste dans la maison de Caronno, avec une contenance froide et tranquille mais avec un regard de fou, déclarant qu'il venait pour la ramener avec lui; elle se rappelait le moment où ils étaient restés seuls ensemble, l'un en face de l'autre, dans une chambre écartée où le vent agitait les rideaux de la fenêtre, où la lumière avait de brusques oscillations, où montait du dehors le gémissement des arbres; elle se rappelait la lutte sauvage et muette soutenue alors contre cet homme, qui l'avait enlacée d'un mouvement soudain — horreur! — pour la prendre de force.

— Assez! assez! dit-elle en attirant à soi la tête de George. Assez! ne lisons plus.

Mais il voulut poursuivre : « Je ne parviens pas à comprendre la réapparition de cet homme, et je ne peux pas me défendre d'un emportement de colère qui en partie s'adresse à toi. Mais, pour ne pas te faire souffrir, je ne t'écris pas mes pensées sur ce sujet. Ce sont des pensées amères et très obscures. Je sens que, pour quelque temps, ma tendresse est empoisonnée. Mieux vaudrait, je crois, que tu ne me revisses plus. Si tu veux t'épargner à toi-même une inutile douleur, ne reviens pas à présent. A présent, je ne suis pas *bon*. Mon âme t'aime à l'adoration; mais ma pensée te mord et te souille. C'est un contraste qui recommence sans cesse et qui ne finira jamais. » Dans la lettre du lendemain : « Une douleur, une douleur atroce, intolérable, jamais éprouvée... O Hippolyte! reviens, reviens! Je veux te voir, te parler, te caresser. Je t'aime plus que jamais... Pourtant il faudra m'épargner la vue de tes meurtrissures. Je suis incapable d'y penser sans épouvante et sans colère. Il me semble que, si je voyais les marques mises sur ta chair par les mains de cet homme, mon cœur se briserait... C'est horrible! »

— Assez, George! ne lisons plus! supplia de nouveau Hippolyte en prenant dans ses mains la tête de l'aimé et en le baisant sur les yeux. George, je t'en conjure!

Elle réussit à l'éloigner de la table. Et il souriait de cet indéfinissable sourire qu'ont parfois les malades lorsqu'ils cèdent aux instances d'autrui, tout en sachant bien que le remède est tardif et inutile.

VII

Le soir du Vendredi Saint, ils repartirent pour Rome.

Avant le départ, sur les cinq heures, ils prirent le thé. Ils étaient taciturnes. La vie simple qu'ils avaient vécue dans cet hôtel leur apparut, au moment où elle allait finir, extraordinairement belle et désirable. L'intimité de ce modeste logis leur apparut plus douce et plus profonde. Les lieux où ils avaient promené leurs mélancolies et leurs tendresses s'éclairèrent de clartés idéales. C'était donc encore un fragment de leur amour et de leur être qui tombait anéanti dans l'abîme du temps.

George dit :

— Cela aussi est passé!

Hippolyte dit :

— Comment vais-je faire? Il me semble que je ne pourrais plus dormir ailleurs que sur ton cœur.

Ils se regardèrent dans les yeux, se communiquèrent leur émotion, sentirent que le flot montant leur serrait la gorge. Ils se turent, ils écoutèrent le bruit régulier et monotone que faisaient dans la rue les paveurs battant le pavé. Mais ce bruit fastidieux augmenta leur malaise.

George se leva et dit :

— C'est insupportable!

Ces chocs cadencés irritaient en lui le sentiment de la fuite du temps, qu'il avait déjà si vif; ils lui inspiraient cette sorte de terreur anxieuse, si souvent éprouvée déjà en écoutant les oscillations du pendule. Et cependant, les jours précédens, ce bruit ne l'avait-il pas bercé dans un vague bien-être? Il pensa : « Dans deux ou trois heures, nous nous séparerons. Je recommencerai ma vie habituelle, qui n'est qu'une série de petites misères. Mon mal habituel me reprendra inévitablement. D'ailleurs je connais les troubles que le printemps suscite en moi. Je souffrirai sans trêve. Et je pressens déjà qu'un de mes bourreaux les plus impitoyables sera l'idée qu'Exili m'a enfoncée dans la tête. Si Hippolyte voulait me guérir, le pourrait-elle? Peut-être; en partie du moins. Pourquoi ne viendrait-elle pas avec moi dans un lieu solitaire, non pas pour une semaine mais pour très longtemps? Elle est adorable dans l'intimité, pleine de menues prévenances et de grâces mignonnes. Peut-être réussirait-elle à me guérir par sa présence assidue, ou du moins à me rendre la vie plus légère. »

Il s'arrêta devant Hippolyte, lui prit les deux mains, lui demanda :

— Pendant ces quelques jours, as-tu été très heureuse? Réponds.

Il avait la voix émue et insinuante.

Elle répondit :

— Heureuse comme jamais!

George, sentant dans cette réponse une sincérité profonde, lui serra les mains avec force et reprit :

— Te serait-il possible de continuer ta vie ordinaire?

Elle répondit :

— Je n'en sais rien; je ne regarde pas devant moi. Tu sais que tout est perdu.

Elle baissa les yeux. George la saisit dans ses bras, passionnément.

— Tu m'aimes, n'est-ce pas? Je suis l'unique but de ton existence; dans ton avenir, tu ne vois que moi...

Avec un sourire imprévu qui releva ses longs cils, elle dit :

— Oui, tu le sais bien.

Il ajouta encore, à voix basse, le visage penché jusque sur son sein :

— Tu connais mon mal.

Elle semblait avoir deviné la pensée de son amant. Comme en confidence, d'une voix chuchotante qui semblait rétrécir le cercle où ils respiraient et palpitaient ensemble, elle demanda :

— Que puis-je faire pour te guérir?

Ils se turent, enlacés. Mais, dans le silence, leurs deux âmes examinaient et décidaient la même chose.

— Viens avec moi, s'écria George. Allons dans un pays inconnu; restons-y tout le printemps, tout l'été, tant que nous pourrons... Et tu me guériras.

Elle répondit sans la moindre hésitation :

— Je suis prête. Je t'appartiens.

Ils se détachèrent l'un de l'autre, consolés. L'heure du départ était venue; ils bouclèrent la dernière valise. Hippolyte ramassa toutes ses fleurs, déjà fanées dans les verres : les violettes de la villa Cesarini, les cyclamens, les anémones et les pervenches du parc Chigi, les roses simples de Castel-Gandolfo, une branche d'amandier cueillie dans le voisinage des Bains de Diane, en revenant de l'Émissaire. Ces fleurs auraient pu raconter toutes leurs idylles. — Oh! la course folle dans le parc, en dévalant par une pente raide, sur les feuilles sèches où les pieds s'enfonçaient jusqu'à la cheville! Elle criait et riait, piquée aux jambes par les orties vertes à travers le bas fin; et alors, devant elle, George abattait à coups de canne les tiges piquantes, qu'elle foulait ensuite sans

danger. Très vertes, d'innombrables orties ornaient les Bains de Diane, l'antre mystérieux où les échos propices transformaient en musique les lentes stillations. Elle, du fond de l'ombre humide, regardait la campagne toute couverte d'amandiers et de pêchers argent et rose, infiniment suaves sur la pâleur glauque des eaux lacustres. Autant de fleurs, autant de souvenirs!

— Vois, dit-elle en montrant à George un ticket; c'est le billet de Segni-Paliano! Je le garde.

Pancrace frappa à la porte. Il apportait à George la note acquittée. Dans l'attendrissement que lui causa la générosité de Monsieur, il se confondit en actions de grâces et en souhaits. Finalement, il tira de sa poche deux cartes de visite et les offrit pour rappeler à Monsieur et à Madame son pauvre nom, en s'excusant de la hardiesse.

A peine fut-il sorti, que les faux *jeunes mariés* se mirent à rire. Les cartes portaient en caractères pompeux : — Pancrace Pétrella.

Hippolyte dit :

— Je les garde aussi en souvenir!

Pour la seconde fois, Pancrace frappa à la porte. Il apportait à Madame un cadeau : quatre ou cinq oranges magnifiques. Ses yeux brillaient dans son visage rubicond. Il avertit :

— Il est temps de descendre.

En descendant l'escalier, les deux amans sentirent retomber sur eux la tristesse et une sorte d'effroi, comme si, au sortir de cet asile de paix, ils allaient affronter un péril obscur. Le vieil hôtelier les salua sur la porte en disant avec regret :

— J'avais pour ce soir de si belles alouettes!

George répondit avec une contraction dans les lèvres :

— Nous reviendrons bientôt! Nous reviendrons bientôt!

Pendant qu'ils regagnaient la gare, le soleil se couchait dans la mer, à l'extrême horizon de la campagne latine, rougeâtre parmi les brumes. A la Cecchina, il bruinait. Lorsqu'ils se séparèrent, Rome leur apparut, en cette soirée de Vendredi Saint humide et brumeuse, comme une ville où l'on ne pouvait que mourir.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LES SALONS DE 1895

LA PEINTURE

Le vent de folie dépensière et tapageuse qui, depuis quelque temps, agite les ingénieurs et les architectes, au grand dommage de nos promenades publiques et de nos monumens nationaux, semble devoir emporter à la fois, dans une tourmente prochaine, le jeune palais du Champ-de-Mars, où s'abrite la Société nationale des Beaux-Arts, et le vieux palais des Champs-Élysées, où réside la Société des Artistes français. L'Exposition universelle de 1900 sera la raison ou le prétexte de ces démolitions simultanées qui laisseront à la belle étoile les deux compagnies rivales, sans leur garantir peut-être pour l'avenir des installations mieux appropriées. Les Parisiens commencent à s'émouvoir, avec eux les provinciaux, et, par contre-coup, les étrangers. La suppression, même momentanée, de ces Salons encombrés et peu choisis, dont on maudit, par lassitude ou par genre, la médiocrité dans les premiers jours, mais où l'on ne cesse, pendant deux mois, d'aller prendre sa distraction et trouver son plaisir, leur paraît à tous une calamité redoutable; tant ces fêtes annuelles de l'art, plus fréquentées que jamais par les gens du peuple comme par les gens du monde, par les bourgeois comme par les artistes, sont entrées dans les habitudes de notre vie nationale!

Que les dieux de l'administration écartent donc de nous ce calice! Mais si leurs convictions mégalomanes ne leur permettaient pas de se rendre à nos prières, si le malheur arrive, qu'il soit bon à quelque chose! Nous sera-t-il alors permis d'espérer voir dans l'avenir les deux sœurs ennemies, rapprochées par l'infortune, sinon s'embrasser sous le même toit, du moins y vivre côte

à côte, pour le plus grand profit de nos jambes, de nos yeux et de nos esprits? A vrai dire, plus vont les choses, moins le bon public peut voir, dans cette séparation de corps (qui a produit, dans la pratique, de sérieuses améliorations, sur la rive droite comme sur la rive gauche), une véritable question de principes, une lutte convaincue d'écoles et de systèmes. Au Champ-de-Mars, où les élèves du dur Meissonier continuent à se mêler aux disciples du tendre Puvis, l'on peut bien constater une tendance générale à chercher la qualité première de la peinture dans la tenue harmonique et dans l'unité calme de la coloration; néanmoins, cette tendance n'y est point exclusive et la plupart même de ceux qui l'ont d'abord préconisée à outrance s'efforcent de donner à leurs harmonies des dessous plus résistans et plus corrects, d'après les traditions naguère démodées que les maîtres des Champs-Élysées avaient l'enfantillage de soutenir. Aux Champs-Élysées, où l'on a réussi à maintenir, dans l'intérêt des générations nouvelles, le culte de la composition réfléchie et celui des formes justes et pleines, nous ne voyons pas que ces préoccupations nécessaires empêchent les innovations les plus diverses et les plus hardies, dans tous les sens, et les affolés de modernisme, en fait de niaiseries symbolistes ou de naturalisme ordurier, ne s'y trouvent guère plus gênés qu'ailleurs pour exprimer, en des langages spéciaux, leurs confuses aspirations ou leurs sensations grossières. En réalité, il n'y a qu'une école française, troublée, agitée. inquiète, tâtonnant de droite et de gauche, aussi bien là-bas qu'ici près, sans but arrêté, sans parti pris décidé, où qu'on l'examine et où qu'on la prenne; de tous les côtés aussi il y a une école laborieuse, vivante, ambitieuse, qui aboutira demain si elle ne le fait pas aujourd'hui, et qui conserve, malgré tout, au milieu des étrangers, nourris par elle, qui l'assiègent et qui l'envahissent, des qualités de race, une conscience du métier, une franchise d'observation, une clarté d'expression qui la feront sortir, à son honneur, de cette crise passagère. Examinons d'abord les Français dans les deux Salons, nous verrons ensuite les étrangers.

I

Les facultés les plus sérieusement atteintes par les théories paradoxales dont ils commencent à revenir ont été, chez nos peintres, les facultés imaginatives, celles qui sont nécessaires à l'exercice de la peinture monumentale, décorative ou historique. Ce n'est pas qu'on n'ait chanté, plus que jamais, à tue-tête et par-dessus les toits, des hymnes en l'honneur de l'art décoratif. Ne semblait-il pas à plus d'un qu'il venait, le matin même, d'en

découvrir la science et les lois, comme si Le Brun, Boucher, Delacroix, vingt autres autour d'eux, n'y avaient point excellé sans l'attendre? Par malheur, en même temps qu'on poussait les jeunes peintres à s'enhardir aux grandes entreprises, on leur retirait, d'autre part, les moyens d'y réussir, en leur prêchant, avec des airs inspirés et fanatiques, le mépris des études spéciales, l'oubli des traditions techniques, le culte de l'ignorance, et, comme seul respect, celui de leur propre infatuation : les résultats définitifs ne pouvaient donc guère répondre à l'attente. L'Hôtel de Ville de Paris et un grand nombre d'édifices provinciaux sont là pour témoigner de l'insuffisante préparation avec laquelle les peintres ont abordé le plus souvent les nobles tâches qui leur étaient confiées.

Les triomphes légitimes de M. Puvis de Chavannes ont jeté, dans l'esprit de la génération nouvelle, un trouble passager dont elle a peine à se remettre. Néanmoins, le nombre augmente à vue d'œil des artistes qui croient pouvoir, sans irrévérence, goûter, comme il sied, le charme, toujours élevé et délicat, de ses rêveries sereines, tout en refusant de prendre pour modèles des réalisations souvent fort incomplètes. Le panneau d'escalier destiné à la Bibliothèque de Boston, *les Muses inspiratrices acclamant le Génie, messager de lumière*, est disposé avec cette clarté résolument naïve et cette intelligence des silhouettes expressives qui restent les qualités maîtresses de M. Puvis de Chavannes, surtout lorsqu'il laisse ses visions errer dans le monde harmonieux des souvenirs antiques, le monde qu'il a le plus fréquenté, le seul où il paraisse vraiment libre. Rien de plus noble, de plus aisé, de plus heureux que les mouvemens, habilement variés dans leur uniformité, par lesquels les neuf chastes filles, en longues tuniques flottantes d'un blanc virginal, tenant d'une main la lyre ou le sistre, et, de l'autre, tendant le laurier et la couronne, s'avancent des deux côtés ou s'envolent vers le jeune génie, vers l'adolescent vainqueur qui se tient debout, en haut, au centre, au-dessus d'elles. Ces pâles apparitions, à la fois graves et légères, se profilent sur l'azur calme de la mer lointaine avec une grâce vive et rapide qui rappelle les figures charmantes tracées d'un fin pinceau par les peintres attiques sur la panse fuyante des élégans lécythes. C'est le même charme et le même naturel, ce sont aussi les mêmes procédés sommaires d'exécution, notamment pour les extrémités, et c'est là que notre inquiétude commence. Cette insouciance d'achèvement qui, dans ces figurines tracées hâtivement sur des objets usuels, aux surfaces convexes, nous amuse plutôt comme un témoignage de liberté sans prétention et d'habileté sans insistance, n'est-elle

pas faite pour irriter, à la longue, les regards, lorsqu'il s'agit de figures de grandeur naturelle, gravement fixées sur un mur pour l'éternité? Hésiode ne nous dit-il pas que *les Grâces* et *le Désir* se tenaient toujours auprès de ces aimables filles lorsqu'elles montaient, en chantant, vers l'Olympe? Ces divinités dominatrices de la vieille Hellade, connaisseuses délicates et difficiles en fait de beauté, vous auraient-elles donc escortées, ô Muses savantes et douces, si vous ne les aviez attirées par la perfection de vos formes autant que par la séduction de vos voix?

Ce qui enchante, malgré tout, chez M. Puvis de Chavannes, c'est la sincérité visible de son rêve. Que de choses on peut passer, dans l'art comme dans la vie, à ceux qui aiment bien et font sentir qu'ils aiment! Je me sens aussi beaucoup d'indulgence, malgré les chatouillemens agaçans qu'inflige à ma rétine son tâtillonnage obstiné, pour le rêveur bizarre, mais convaincu, ce semble, qu'est M. Henri Martin. Les vices de son procédé, de ce pointillé pénible, minutieux, frétillant, qui décompose les colorations aussi bien que les formes, s'accentuent d'autant mieux qu'il l'applique sur de plus grandes toiles et plus indifféremment à toutes choses. Qu'il s'en serve pour donner à certaines parties, notamment à ses fonds, une vibration plus délicate ou plus intense, passe encore; mais cet émiettement furieux des molécules, cette réduction systématique des objets en poussières impalpables, deviennent tout à fait choquans lorsqu'ils ont la prétention de représenter également des corps solides, des visages charnus, de souples tissus, des végétaux mobiles ou de rigides métaux. Toute peinture, sans doute, la peinture décorative surtout, vit de conventions; libre à l'artiste d'y voir tout en gris, en bleu ou en rose! C'est son métier, c'est sa gloire d'idéaliser toutes choses, en les faisant passer de la nature dans l'art. Toutes les transpositions lui sont donc permises, sous la seule condition d'y conserver, entre les choses, les rapports nécessaires qu'elles ont dans la réalité. Qu'une figure soit dessinée au crayon ou à la sanguine, peinte en grisaille ou de couleurs naturelles, sculptée en pierre ou en bois, elle ne restera, pour nos yeux, une vraie figure que si les chairs y gardent une autre apparence que les vêtemens, que si les mains et les pieds n'y sont pas traités comme des cheveux et de la barbe. Or le procédé des pointillistes, poussé à l'extrême, supprime toute diversité d'aspect entre les visages, les tissus, les végétaux, le paysage. Hâtons-nous de dire que M. Henri Martin n'en est plus là, et que dans cette frise pour l'Hôtel de Ville, il montre lui-même, çà et là, instruit par la nécessité, quelques intentions d'en revenir à des pratiques plus logiques et plus viriles.

La disposition en est à la fois simple, ingénieuse, claire et justement appropriée. Au-dessus des trois arcades cintrées, correspondant à des ouvertures de portes, qui coupent et divisent la toile, s'étend un fond de bois, une sapinière ensoleillée, dont les fûts jaunâtres se dressent au milieu de claires et vivaces floraisons printanières. Dans le centre, en plein bois, une femme en blanc, une des Muses, qui pleure, la tête dans ses mains. A gauche, en bas, dans une des retombées, un peintre assis, la palette en main, coiffé d'un bonnet rouge. C'est le maître de M. Henri Martin, M. Jean-Paul Laurens. Il travaille et rêve, et, au-dessus de lui, par derrière, arrivent, planant d'un vol doux et lent, deux autres Muses, l'une portant une lyre, l'autre applaudissant; plus loin, une quatrième tient sur ses genoux, un enfant debout, qui, de ses petites mains, élève une haute palme. Sur la droite, la même conception se répète, pour un poète, mais avec des variétés délicates dans les attitudes et dans les gestes. Le poète, en redingote noire, est endormi, et l'une des Muses le baise déjà sur le front, tandis que deux autres, dans le ciel, pressent, pour la rejoindre, le mouvement de leurs grandes ailes dorées et roses; à l'extrémité, un poète ancien, quelque Orphée mélancolique, regarde et médite. L'association des figures modernes aux figures imaginaires est opérée avec un rare bonheur; il n'y a rien de banal ni de prétentieux dans l'expression des silhouettes non plus que des physionomies. On sent que toute cette rêverie vient d'une âme d'artiste, sincère, chaste, élevée. Et cet artiste est aussi un peintre, car, sans parler de l'exquise lumière qui filtre à travers ces troncs, ces feuillages, ces fleurs, les piquant çà et là d'éclairs attendris, on ne saurait rester insensible à certaines fraîcheurs de colorations, vives et fines, qui, de tous côtés, réjouissent l'œil, comme des bouquets soigneusement assortis. En présence de telles qualités, en présence d'un tel progrès, faut-il faire un crime à M. Henri Martin de nous montrer encore trop de restes fâcheux de ses anciennes habitudes? Faut-il trop durement lui reprocher l'inconsistance et l'insensibilité des parties nues, visages et mains, par suite de la suppression simultanée des contours et des modelés, certaines affectations de gaucheries soi-disant primitives dans l'arrangement et l'exécution des draperies? Une fois en place, c'est possible, quelques-unes de ces insuffisances s'atténueront d'elles-mêmes; en tout cas, il sera facile à l'artiste d'y remédier. La façon dont il reprend, avec courage et conscience, dans son autre peinture, *l'Inspiration*, un thème déjà traité par lui, nous prouve que M. Henri Martin possède la vertu essentielle à l'artiste, le souci de la perfection et la conscience de ses faiblesses.

Les mérites particuliers de la frise de M. Henri Martin y éclatent d'autant mieux qu'elle se trouve voisine de deux autres décorations disposées de la même manière, au-dessus de plusieurs portes, par MM. Pierre Vauthier et Bonis. Il n'y a pas à discuter les sujets choisis, car les deux artistes en ont tiré bon parti pour la présentation et pour l'ordonnance. M. Vauthier a représenté, pour une salle de la mairie de Bagnolet, toute une population de banlieue en liesse, le jour du couronnement de la rosière, M. Bonis, pour une autre salle municipale, des *Coureurs* et des *Lutteurs* symbolisant les *Exercices physiques*. Là, des costumes du jour, des types populaires, de l'agitation familière; ici, des draperies antiques, des nudités héroïques, des mouvemens sculpturaux. Des deux côtés, un sentiment juste de l'harmonie colorée et de la liaison des figures avec le paysage. Des deux côtés aussi, par malheur, la même obéissance au préjugé courant, c'est-à-dire une atténuation systématique des nuances et des formes qui supprime, dans la fête, toute la gaieté et l'éclat de couleurs, qu'on y cherche, dans la course et la lutte, toute la vigueur et le caractère de dessin qu'on y devrait trouver. La toile est triste qui devrait être joyeuse, et languissante et maladive celle qui devrait exprimer la santé et la force.

Il faut-être reconnaissans à MM. Roll et Lhermitte de n'avoir jamais donné dans ce culte à la mode de l'anémie et de la chlorose auquel peuvent sacrifier, sans qu'on s'en étonne, quelques grands prêtres ou petits clercs d'un dilettantisme plus littéraire que pittoresque mais qu'on est toujours surpris de voir pratiqué par des peintres de mœurs contemporaines, par ceux que leur métier même tient en rapports étroits et constans avec les réalités solides et éclatantes de la nature et de la vie. Tous deux en trouvent la récompense dans le progrès constant qui marque leurs grandes œuvres. L'imagination peut n'être qu'à moitié satisfaite de la conception très spéciale et quelque peu sensuelle, par laquelle M. Roll entend exprimer certaines *Joies de la vie*, celles que donnent les *Femmes*, les *Fleurs*, la *Musique*. On pouvait s'attendre à ce que ces joies fussent exprimées, d'une façon ou d'une autre, par un spectacle nettement idéal, ou par un spectacle franchement réel. M. Roll en juxtaposant, dans un bois de la banlieue, plusieurs baigneuses nues, Dryades ou Bacchantes, qui se roulent dans les herbes, et un trio de musiciens en habits noirs, qui jouent mélancoliquement quelque valse à la mode, au son de laquelle trépignent, dans le lointain, en rondes folles, des Parisiens et des Parisiennes endimanchés, s'est mis en présence d'extraordinaires difficultés. Ce n'est pas que l'accord de figures nues et de figures costumées, antiques et modernes, allégoriques

et réelles, soit chose condamnable ou impossible. Nous avons vu cette alliance réalisée par M. Henri Martin et l'on pourrait citer vingt chefs-d'œuvre sans sortir du Louvre, tels que le *Concert champêtre*, les *Noces de Cana*, le *Débarquement à Marseille*, la *Liberté sur la barricade*, dans lesquels cet accord est produit, par l'exaltation générale du style et du coloris, d'une façon si naturelle, qu'il faut quelque réflexion pour se rappeler qu'on a devant soi l'interprétation poétique d'une scène familière ou historique. Dans toutes ces compositions, il n'est point un morceau qui sente la copie immédiate et directe de la réalité; toutes les parties en sont également transposées, en tons majeurs, par la même force d'imagination. Ce qui blesse, je crois bien, dans la toile de M. Roll, consciencieux reproducteur des choses, c'est précisément un accent trop réel, trop scrupuleux, qui çà et là, dans certains morceaux, reporte notre pensée à l'atelier et au modèle alors que nous devrions être simplement séduits par l'entrain, par la richesse, par *la joie* de l'exécution. Ces dames déshabillées, en leurs contorsions risquées parmi des broussailles inquiétantes pour le satin de leur peau, ont l'air quelque peu embarrassé de leur rôle, comme aussi ces honnêtes virtuoses qu'un caprice d'artiste a fait asseoir, dans le fourré, à quelques pas d'elles, pour exciter leurs ardeurs. Les unes sont trop hardiment nues, les autres trop correctement couverts; leur association n'est point préparée. Une fois cette petite surprise des yeux surmontée, il est juste de reconnaître que M. Roll n'a jamais brossé une grande toile avec une telle aisance dans l'arrangement général des figures, avec une entente à la fois si soutenue et si délicate de l'harmonie et de l'équilibre décoratifs. Il y a des recherches et des trouvailles délicieuses de fraîcheurs vives ou furtives, d'accords brillans ou de mystérieuses demi-teintes, soit dans les nudités, soit dans les étoffes, non moins que dans les verdures et dans les fleurs. Le groupe même des musiciens, ce groupe trop réel, est d'un caractère très juste et très saisissant. M. Roll est de ceux à qui l'on pardonnera toujours beaucoup, parce qu'il est un de ceux qui, dans la crise actuelle, ont gardé, avec le plus de conviction, l'amour de la franche nature et de la vie saine, en même temps que celui de la bonne peinture.

Pas plus que M. Roll, moins que lui encore, MM. Lhermitte et Friant ne sont des hommes d'imagination. Les excellentes études d'après nature qu'ils nous donnent depuis longtemps l'un et l'autre : M. Lhermitte, avec une intelligence plus simple et plus large des types rustiques, M. Friant, avec une analyse plus variée et plus fine des types populaires et bourgeois, les ont placés au meilleur rang, parmi les artistes d'observation. Chargés

tous deux de peindre de vastes panneaux, le premier, pour l'Hôtel de Ville de Paris, le second, pour celui de Nancy, ils ont, avec le même bon sens, compris qu'ils n'avaient point à forcer leur talent, ni à sortir de leur monde. Il n'y a point de raison pour qu'une scène contemporaine, habilement présentée sur une muraille verticale, ne s'y associe à l'entourage architectural aussi bien qu'une scène historique ou allégorique; il y en a beaucoup pour qu'un peintre réaliste, habitué à suivre la nature pas à pas, se donne inutilement bien du mal, pour échouer misérablement, s'il veut faire, sans préparation, œuvre d'invention et de fantaisie. M. Friant, en peignant les *Jours heureux*, s'est efforcé seulement de généraliser les types et les sentimens qu'il rencontrait autour de lui; pour la composition comme pour le dessin, il y semble avoir réussi. Dans le premier compartiment, c'est le printemps, le ciel frais, la floraison vive et confuse des coquelicots, des boutons d'or, des bleuets dans les prairies verdoyantes; c'est aussi la fête de la jeunesse, des filles du village qui s'en vont, à travers champs, babillardes, respirant la joie, accompagnées par les petits frères et les petites sœurs. Elle sont trois ici, et l'une d'elles s'arrête, un genou en terre, pour piquer une fleur dans les cheveux d'une enfant qui rit; un gamin à côté, un tout petit, s'escrime à arracher de grosses plantes qui lui résistent. Dans le second compartiment, c'est la saison mûre; sur une pente herbue, deux fiancés, serrés l'un contre l'autre, regardent, en face d'eux, une mère endormant son enfant sur ses genoux; entre les deux groupes passe, debout comme une pensée mélancolique, droite et réfléchie, l'aïeule, ridée et desséchée par la vie, tenant à la main une branche fanée. Les couples heureux ne la regardent pas, mais elle regarde, elle, le nourrisson qui repose. L'arrangement est simple, expressif, d'un sentiment délicat, sans visées d'idéal; tous les types sont des types réels, français, locaux même, et pris dans la région; le dessin est poussé à fond avec une précision minutieuse, trop minutieuse, et c'est là le défaut. Ce travail patient du pinceau est resté pénible, sec, froid, et, malgré tant de qualités, ces deux panneaux, d'un aspect jaunâtre et terne, ne donnent qu'à moitié l'impression qu'ils pouvaient produire avec plus de liberté dans la touche et de chaleur dans l'éclairage.

La lourde tâche qu'il avait à conduire a moins surpris M. Lhermitte. Accoutumé déjà à manier les grandes figures, mais dans des espaces restreints, il n'a pas voulu compliquer sa tâche le jour où il s'est trouvé devant une surface plus étendue. Il n'a donc point tenté de chanter sur le mode épique, *le Ventre de Paris*, et, devant représenter *les Halles* à l'heure où les comestibles de toute espèce et de toutes couleurs s'entassent sur les étaux et sur

les pavés, au milieu du va-et-vient des maraîchers et des piétons, du brouhaha des revendeuses et des clientes, il s'est contenté de nous les montrer, telles qu'il les a vues, et que nos descendans seront sans nul doute enchantés de les revoir. Qu'on pense au plaisir que nous éprouverions à retrouver ce spectacle tumultueux et réjouissant, traité, avec cette abondance et cette exactitude, par quelque Le Nain au XVIIe siècle ou quelque Chardin au XVIIIe! Ce qu'il y avait à craindre pour M. Lhermitte, c'est que son procédé habituel de peindre, un peu martelé, un peu grisâtre, celui d'un homme qui a manié d'abord le crayon et le fusain, ne semblât triste et maigre en une si grande toile. M. Lhermitte s'est parfaitement rendu compte de la situation et, avec une vaillance soutenue, s'est efforcé de donner à son exécution l'ampleur, la solidité, la tenue nécessaires. Un reste de papillotage qui tremblote encore, çà et là, notamment dans les plis froissés des vêtemens, y surprend d'autant moins qu'il semble causé par l'agitation des figurans multiples et affairés dans une atmosphère à la fois lumineuse et poussiéreuse. Tous ces figurans, marchandes assises et marchandes debout, porteurs et porteuses de paniers, de bourriches et de hottes, ouvriers et campagnards, cuisinières et bourgeoises, voyous et sergots, ont été vus d'un œil si sûr, rendus avec une telle franchise, qu'ils deviennent, pour l'histoire parisienne au XIXe siècle, des documens incontestables. Le plus grand éloge qu'on puisse faire de cette composition agitée et fourmillante, c'est qu'elle ne semble point composée, tant les gens y semblent bien à leur place et à leurs affaires. Comme les maîtres de la Renaissance qui signaient leurs panneaux en plaçant leur propre tête dans quelque encoignure discrète, M. Lhermitte s'est glissé, à droite, dans la foule, entre un panier de verdure et un sac de pommes de terre. On ne saurait trouver la hardiesse excessive. *Les Halles* sont le morceau le plus exact et le plus complet qu'ait inspiré, dans les deux Salons, l'étude de la vie populaire.

La peinture historique monumentale n'a produit qu'une grande toile, *la Muraille*, par M. Jean-Paul Laurens, mais c'est une œuvre puissante et originale. Il y a longtemps que M. Laurens se promène dans le moyen âge, au milieu des moines, des chevaliers, des troubadours, avec l'aisance d'un homme qui a retrouvé, par l'imagination, son milieu originel. Très différent des moyenâgeux romantiques qui se contentaient le plus souvent d'affubler d'oripeaux bizarres les rêves de leur fantaisie, très supérieur aux moyenâgeux archéologiques qui pastichent, avec froideur, les miniatures anciennes, M. J.-P. Laurens tient pourtant des premiers par la passion qu'il apporte en ses résurrections du passé, et des

seconds par ses coutumes studieuses et ses goûts d'exactitude; il se distingue de tous par la clairvoyance avec laquelle il sait retrouver, dans les hommes d'aujourd'hui, la survivance des types et des caractères qui lui sont suggérés par les chroniques et définis par les œuvres d'art. Dans ses illustrations des *Récits mérovingiens*, dans ses *Emmurés de Carcassonne*, dans sa *Mort de sainte Geneviève*, combien sont à la fois vieux et modernes, disparus et vivans, ses soldats féroces, ses serfs abrutis, ses ecclésiastiques fanatiques! La ville de Toulouse, en lui offrant la décoration d'une vaste muraille, dans le Capitole, fermant le fond d'une longue galerie et que l'on verra de loin, lui a fourni l'occasion de prouver la vigueur de son intelligence historique d'une façon plus complète.

Le sujet est emprunté à la guerre des Albigeois. La ville de Toulouse, assiégée inutilement une première fois par Simon de Montfort, a dû se soumettre à la suite d'une défaite sanglante. Les hommes du Nord l'ont pillée sans pitié et rasée jusqu'au sol. Les Toulousains, indignés, rappellent leur comte Raymond, se soulèvent deux fois contre les croisés, les forcent enfin à quitter la ville. Ce n'est pas tout d'être chez soi, il faut organiser la défense, relever les murailles, les relever en hâte, et qu'elles soient hautes et solides. Les capitouls se réunissent et, pour s'assurer l'appui du ciel, placent « dans la plus haute voûte du plus haut clocher, entre lampes et candélabres », les reliques de saint Exupère qui protégera son peuple. Les meilleurs charpentiers sont chargés de dresser dans tous les postes des balistes et des pierriers. Dans tous les quartiers, des chevaliers, des bourgeois, des marchands sont désignés pour faire fortifier les postes et diriger les ouvriers. « Et tous se mettent à l'œuvre, dit Guillaume de Tudèle, le menu peuple, les damoiseaux, les damoiselles, les dames et les femmes, les jouvenceaux, les jouvencelles et les petits enfans qui, chantant des ballades et des versets légers, travaillent aux clôtures, aux fossés, aux ponts, aux barrières, aux murs, aux escaliers, aux corridors, aux portes, aux salles, aux embrasures, aux guichets, aux tranchées, aux voûtes... » Nous abrégeons l'énumération qui montre chez le poète-chroniqueur un homme au courant de tous les détails de l'architecture militaire. Ce n'est pas une seule fois d'ailleurs que le moine-troubadour, dans ses vers colorés et vivans, dont les descriptions d'une rare précision ont fourni à Viollet-le-Duc les renseignemens les plus exacts et les plus précieux sur l'art militaire au XIIIe siècle, nous montre toute une population à l'œuvre dans les mêmes conditions. Au siège de Moissac, au siège de Beaucaire, de même, pêle-mêle, en chantant, seigneurs et manans, bour-

geois et artisans, grandes dames et fillettes, grimpent sur les échelles et portent le mortier. L'amoncellement héroïque d'échafaudages enchevêtrés, qui envahit tout le bas de la peinture de M. J.-P. Laurens représente, pour nous comme pour lui, l'une des occupations les plus caractéristiques des XIIIe et XIVe siècles ou plutôt une de leurs passions. Cette passion de la construction, passion de foi ou de nécessité, passion, en tout cas, universelle et féconde, a couvert, en deux siècles, notre territoire, non par centaines, mais par milliers, d'églises, de châteaux forts, de palais, de manoirs, d'un art puissant et varié, dont quatre siècles de destruction religieuse, académique, révolutionnaire ou utilitaire n'ont pu anéantir les imposants débris et les ineffaçables souvenirs. C'est donc avec la gravité du chanteur épique que le peintre a fait monter sur ces échafaudages, pour achever le parement des créneaux et des courtines, pour ajuster sur la tour cornière les traverses ajourées des larges hourds, pour dresser, sur la plus haute terrasse, le trébuchet gigantesque qui frappera bientôt le cruel Simon d'une énorme pierre, « à la place où il fallait », les charpentiers et les maçons, leurs femmes et leurs filles, travaillant avec enthousiasme, sous la direction des maîtres d'œuvre et des sergens des capitouls. Le peintre diffère, en cela pourtant, du témoin oculaire, que, voyant à distance les choses d'un regard plus calme et avec un esprit plus démocratique, il est à la fois moins dramatique et moins impartial. Dans la chronique, nous voyons toujours les nobles, les riches marchands, les dames et damoiselles prendre, avec leurs habits somptueux et bigarrés, une part active à la résistance; il y avait là, pour un coloriste, des élémens précieux que l'artiste, plus plébéien, a cru devoir négliger. D'autre part, c'est presque toujours sous la menace même de l'ennemi, sous la tombée intermittente des flèches et des pierres, que ces travailleurs improvisés, chantant et gabant, poursuivaient leur tâche. Or, si l'on n'apercevait, en l'air, les apparitions des saints patrons portant l'étendard « Mort à Montfort! », on pourrait croire, ici, que tous ces ouvriers affairés travaillent sans inquiétude. Mais il n'est pas, nous le savons, dans le tempérament de M. J.-P. Laurens de développer les drames ou les tragédies de l'histoire dans leur pleine action; contemplateur grave, justicier loyal et ému, il aime mieux nous faire assister, paisiblement, sincèrement, à leurs préparations ou à leurs conséquences. C'est ce qu'il a fait pour les *Emmurés*, pour le *Duc d'Enghien*, pour l'*Excommunié*, etc. Prenons-le donc, tel qu'il est, et admirons, dans la *Muraille*, la page d'histoire populaire la plus vaste et la plus exacte qu'il ait écrite, en ce style ferme et sobre, viril et rude, qui lui est bien personnel

et dont on retrouve l'origine dans les maîtres les plus francs et les plus expressifs du xve siècle florentin. Quelques-uns des ouvriers de la muraille toulousaine ont déjà travaillé à la *Tour de Babel* du Campo-Santo de Pise; mais ce n'est pas seulement par des rencontres d'attitudes et des ressemblances d'ajustemens que M. J.-P. Laurens rappelle Benozzo Gozzoli, il lui ressemble aussi par certains traits de simplicité et de noblesse qui ne sont pas indignes de son illustre prédécesseur et auxquels il ajoute des préoccupations d'exactitude historique et de sympathie humaine qui lui donnent la marque de son temps et de son pays.

C'était une grave besogne qu'on avait imposée à M. Ehrmann en lui disant de représenter à la Bibliothèque Nationale, sur un seul panneau, *les Lettres, les Sciences, les Arts du moyen âge*, tout un monde, et quel monde, si divers et si majestueux! M. Ehrmann a fait des sacrifices. En réalité, dans sa composition habilement disposée, les grands rôles, au centre, ne sont joués que par les seuls historiens français, Froissart, le jeune et alerte coureur de tournois et de fêtes, Juvénal des Ursins, le grave chroniqueur des années sanglantes, l'un en gai costume de damoiseau, l'autre en somptueuse robe de brocart (deux figures très réussies), Villehardouin, Joinville, Commines, ceux-ci moins bien caractérisés, ou un peu sacrifiés. Dans une salle de la Bibliothèque, que les écrivains tiennent le premier rang, rien de mieux. Mais pourquoi n'avoir pas mis, à côté des chroniqueurs, en figures parlantes, quelques-uns de nos grands trouvères ou de nos grands docteurs? Les types ne manquaient pas. Les deux poètes, très visibles au premier plan, sont Dante et Pétrarque, qui ne sont pas français, et dont l'un est l'initiateur de la Renaissance. En réalité, M. Ehrmann, qui, par toutes ses études et ses travaux antérieurs, est un homme de la Renaissance, n'a pu voir le moyen âge qu'en artiste de la Renaissance. Ce sont les personnages confinant à la Renaissance, les plus extériorisés et les mieux habillés, qu'il représente le mieux. Ses habitudes d'esprit, en vérité, répugnent même tellement aux formes en usage pendant la période qu'il devait symboliser, il est si peu converti aux grandeurs de l'art ogival, qu'ayant à mettre un fond derrière ces historiens qui, depuis Villehardouin jusqu'à Commines, n'ont connu que les formes gothiques, il développe un portail cintré, antérieur à la grande évolution nationale, le portail roman. Ces observations n'enlèvent rien au mérite intrinsèque de la composition de M. Ehrmann. Nous les faisons seulement pour indiquer en quoi diffèrent, sur ce point, les tendances de la génération précédente et les tendances de la génération nouvelle que des communications plus précises et plus fréquentes avec les monumens des différens

âges et des différentes races poussent à des analyses plus intimes de leurs caractères et de leurs âmes.

Il nous répugne fort, d'ailleurs, quelque talent qu'on y mette, de voir, en revanche, la curiosité des peintres ouvrir uniquement les chroniques pour en extraire des anecdotes scabreuses, comme si les journaux judiciaires ou fantaisistes ne suffisaient pas à fournir leur pâture quotidienne aux imaginations salies ou blasées. La *Maria de Padilla* (maîtresse de Pierre le Cruel) nous donne une étonnante idée des mœurs de l'Espagne au XIVe siècle. « La chronique rapporte que, lorsque la belle favorite se baignait, il était d'usage que le roi et ses courtisans vinssent lui tenir compagnie. La galanterie suprême voulait alors que les cavaliers bussent de l'eau du bain des dames. » Telle est la galanterie suprême que M. Gervais a cru devoir immortaliser, non pas heureusement dans les proportions colossales qu'il avait données, l'an dernier, à ses trois honnêtes dames du *Jugement de Pâris*, mais dans des dimensions encore excessives. En se resserrant un peu, l'habileté du peintre, dont l'œil est très sensible, mais qui saisit mieux les détails que l'ensemble et les subtilités de la lumière que sa juste distribution, est aussi devenue plus appréciable ; elle gagnerait à se restreindre plus encore, surtout en des sujets de si petit vol et qui ne méritent point l'honneur qui leur est fait.

C'est, en général, il faut le reconnaître, un genre d'émotions plus pures que cherchent dans l'histoire ceux qui s'adressent à elle pour raviver ou entretenir leur rêve. Jeanne d'Arc, comme d'habitude, apparaît en de nombreuses toiles, sinon toujours réalisée avec une suffisante poésie, toujours du moins appelée d'un cœur ému et scrupuleusement respectée. La *Vocation de Jeanne d'Arc*, par M. Azambre, la *Jeanne d'Arc à Compiègne*, par M. Marcel Pille, la *Jeanne d'Arc entendant ses voix*, de M. Bonnefoy, ne sont pas sans mérite. M. Sautai nous montre *Saint Geoffroy, évêque d'Amiens, à la Grande-Chartreuse*, avec ce sentiment recueilli des attitudes monastiques et des architectures claustrales qui lui est particulier. Il y a progrès marqué, pour la précision du dessin et la réalisation des types rêvés, dans les *Fiançailles* de M. Charrier, et l'*Adieu* par M. Bussières. M. de Richemont a traité, avec sa distinction accoutumée, la *Légende de Sainte Notburge*. Aux Champs-Élysées, où se trouvent toutes ces compositions, on peut voir encore, dans les salles des dessins, aquarelles et pastels, outre un projet de décoration sur la *Vie de Jeanne d'Arc* par M. J.-P. Laurens, une grande aquarelle, visiblement inspirée des maîtres du XVe siècle, mais qui est un début à signaler, *le Sommeil de la Vierge*, par Mlle Sonrel.

Dans le même salon quelques grands tableaux religieux, dus

à des peintres connus, ne renouvellent pas, néanmoins, avec assez d'autorité ni d'originalité des sujets rebattus pour que l'imagination en reste frappée. Le plus important, *Jésus descendant aux limbes*, par M. Léon Glaize, montre, dans le faire du peintre, un assouplissement remarquable; quelques-unes des nudités bibliques qui s'y agitent sont des morceaux d'étude excellens; peut-être fallait-il moins de torses et plus d'émotion religieuse. La légende antique est représentée par deux épisodes nouveaux de cette longue histoire des vestales pour lesquelles M. Hector Le Roux garde, avec une surprenante fidélité, le culte de sa jeunesse. Un grand tableau représente le *Tirage au sort d'une nouvelle vestale*, un tout petit le suicide de *Lanuzia*, qui, pour n'être pas enterrée vive, se précipite du haut de sa maison. C'est dans le petit que le peintre a le plus délicatement exprimé son sentiment particulier de l'art antique. Au milieu de toutes ces fantaisies historiques et religieuses il faut pourtant remarquer quatre morceaux d'une exécution très personnelle et très soignée où se retrouvent les meilleures qualités de leurs auteurs, *le Sommeil de l'Enfant Jésus*, par M. Hébert, dans lequel l'expression poétique est réalisée par un jeu plus compliqué et plus délicat que jamais des lumières caressantes et des ombres mystérieuses; *la Vérité dans le puits*, tuée par les menteurs et les histrions, de M. Gérome, allégorie vague pour la conception, mais d'une précision raffinée pour l'exécution; les *Baigneuses*, de M. Fantin-Latour, dont le charme procède à la fois de Prud'hon, du Corrège et de Venise; enfin, la grande toile de M. Roybet, *la Sarabande*, dans laquelle cet imperturbable praticien combine, avec une tranquille bravoure, les souvenirs de Velasquez, de Cornelis de Vos, de Frans Hals et de Van Dyck.

Au Champ-de-Mars, où l'histoire n'est point en honneur et où la fantaisie ne se donne point carrière autant qu'on pourrait croire, l'imagination ne joue presque aucun rôle. On trouve bien le désir d'en montrer dans les *Quatre Saisons* et dans l'*Apothéose de Watteau*, par M. Latouche, mais des agitations hasardeuses de figures incertaines, à travers des formes décomposées, dans des lumières mal définies, ne suffisent pas, même avec de l'entrain et de l'habileté, a donner un aspect décoratif ni à communiquer une impression poétique. Le *Moïse* et la *Source de Sainte-Claire*, par M. Lagarde, d'une tonalité bien soutenue et d'un sentiment délicat, rentrent plutôt dans la catégorie des paysages historiques. La scène de massacre à *Constantinople, au IVe siècle*, par M. François Lafon, contient quelques bons morceaux en style scolaire; les *Funérailles de Pierre le Vénérable*, par M. Georges Claude, sont traitées avec un sens juste de l'époque. La grande compo-

sition de M. Weerts, *Pour la patrie et pour l'humanité*, qui ne peut faire oublier ses petits portraits, montre un effort estimable; mais tout cela ne dépasse pas le niveau de ce qu'on voit, en plus grand nombre, aux Champs-Élysées.

II

L'imagination, en somme, joue un rôle assez restreint dans la production française. Les facultés d'observation chez nos peintres sont plus développées. Les deux manières de voir qui, à courte distance, se sont succédé dans les ateliers et dans les expositions, celle d'un réalisme complet, poussant l'exactitude jusqu'à la brutalité, la cherchant de préférence dans les milieux vulgaires, puis celle d'un impressionnisme excessif, sacrifiant toutes les formes aux jeux subtils de la lumière, mais poursuivant l'analyse de cette lumière dans les milieux les plus divers, auront également contribué à enrichir ces facultés si l'on sait profiter, à temps et sans exclusion, des résultats acquis. Les portraits, les scènes de mœurs rustiques, familières, mondaines, les paysages, tiennent toujours la plus grande place, la meilleure, tant aux Champs-Élysées qu'au Champ-de-Mars, et, parmi ces innombrables ouvrages, où le talent s'éparpille en nuances infinies, quelques-uns joignent, à un juste esprit d'observation, des mérites techniques assez sérieux et, parfois même, des qualités poétiques d'un ordre assez élevé.

Les portraitistes, comme les traducteurs, se divisent en plusieurs classes, les sincères et les exacts, les flatteurs, les infidèles, les traîtres. Il arrive de temps en temps que, suivant l'occasion, le jour qu'il fait, ou par caprice, le même peintre saute d'une classe à l'autre. En général, néanmoins, comme c'est question de tempérament plus que de volonté, d'habitude plus que de réflexion, l'homme exact reste toujours exact, l'infidèle demeure infidèle. L'infidélité, d'ailleurs, en cette matière, n'est pas toujours un crime; c'est parfois une vertu, lorsque le modèle est insignifiant et que le peintre est un grand artiste. On pourrait citer, dans le passé comme dans le présent, nombre de portraitistes qui durent leur vogue, comme leur mérite, à leurs habitudes de savans ou poétiques mensonges. Est-il bien certain que nos pompeux metteurs en scène du XIIIe siècle, nos aimables habilleurs ou déshabilleurs du XVIIIe siècle, Rigaud, Largillière, Nattier, Boucher *e tutti quanti*, nous aient toujours bien scrupuleusement rendu les imperfections ou même l'individualité de leurs nobles cliens? Fromentin a justement remarqué que l'ardent Rubens lui-même ne pouvait toujours inspirer une confiance extrême. Ce qui n'em-

pêche la plus hâtive de ses esquisses de nous sauter joyeusement aux yeux, non seulement comme une chaude fusée de couleurs vives et douces, mais de nous jeter encore dans l'esprit, sur le caractère extérieur et intérieur de ses contemporains, des lumières plus certaines que ne fait tel ou tel crayon, telle ou telle gravure d'une exécution attentive et minutieuse, offrant toutes les garanties extérieures d'une honnête ressemblance. Cette sorte d'infidélité, qui est pratiquée, sciemment ou involontairement, par tous les artistes quelque peu personnels et bien doués, n'implique nullement de leur part l'absence de sincérité, bien au contraire; c'est, aussi souvent, la preuve de leur spontanéité, de leur intelligence, de leur lucidité. S'ils ne montrent pas dans un visage tout ce que le premier venu peut y voir, ils en font jaillir autre chose de plus particulier et de mieux défini, quelque chose qui s'y trouve, mais qu'on n'avait point dégagé. Les peintres, dans une certaine mesure, ont donc le droit d'être infidèles; on leur accorde moins facilement d'être flatteurs par cupidité ou traîtres par sottise.

Le profil pâle, noble, réfléchi de *Mme F. D...* par M. Henner, est-il d'une ressemblance matérielle qui satisferait un photographe? Je n'en sais rien, je n'ai pas besoin de le savoir. Quand j'ai longuement, avec délices, savouré la douceur puissante de cette admirable enveloppe de peinture sous laquelle il se présente, la souplesse et la fermeté de ces carnations délicates, la décision tranquille de ces traits bien marqués sous une apparence fuyante, les nuances infinies et tendres par lesquelles ces deux taches uniques, le blanc du visage et le noir du chapeau et de la robe, s'associent pour exprimer, à la fois, un grand deuil et une grande résignation, je n'éprouve nul doute sur le caractère intime de la personne représentée. L'artiste a été au delà de ce qu'on voit, il a exprimé ce qu'on ne voit pas; il a fait une œuvre décisive et complète; que demander de plus? C'est par des portraits de cette valeur, déjà nombreux dans son œuvre, que M. Henner restera, dans l'avenir, un des représentans les plus inattaquables de notre école moderne.

L'interprétation de la réalité est moins hardie chez M. Paul Dubois, plus violente chez M. Bonnat, mais combien, chez ces deux maîtres encore, elle est personnelle et consciencieuse, pénétrante et intellectuelle, en même temps que caressante ou résolue! Les scrupules, hésitations, repentirs qui agitent et font vivre un artiste inquiet de perfections ne quittent pas plus M. Paul Dubois quand il peint que lorsqu'il sculpte. Le beau portrait de *Mme L. A...*, n'a rien, dans son exécution savante et patiente, des virtuosités tapageuses par lesquelles tel ou tel de ses voisins attire

violemment les yeux. Une dame d'âge déjà mûr, toute droite, de face, la tête nue, les mains pendantes, en robe noire sur un fond neutre, sans autre note claire que le jaune de ses longs gants de Suède, il n'y a pas là de quoi arrêter la foule ! Physionomie, attitude, toilette, recherches des modelés et des nuances, tout est discret et modeste dans cette peinture singulièrement distinguée, dont le charme sérieux vous pénètre à mesure que vous y pénétrez davantage; c'est précisément ce qui en fait le prix.

M. Bonnat, le franc et vigoureux Bonnat, apparaît comme un brutal à côté du timide Dubois. Il semble qu'exaspéré par toutes les mollesses et lâchetés des pinceaux fin de siècle, ce vaillant ouvrier tienne de plus en plus à faire montre de son bel outil vis-à-vis de tous ces embrasseurs de nuées grises, qu'un corps bien vivant épouvante et qu'aveugle un éclat de couleur. Que son modèle soit un chef d'État, *M. Félix Faure, président de la République*, ou une femme du monde, *Mme la comtesse L. M...*, il l'installe devant lui, sans hésitation, sans précautions, sous une chute de lumière, directe et nette, qui accentue, avec une franchise implacable, toutes les saillies et rentrées de la forme, toutes les crudités et vivacités de la couleur. La franchise est un peu vive parfois, et ce n'est point ainsi qu'en usent, à l'ordinaire, les portraitistes à la mode ni les portraitistes officiels parce que leur clientèle, mâle ou féminine, se soucie peu de l'affronter; c'est cette franchise pourtant qui assure à M. Bonnat l'admiration et la confiance des hommes sans vanités et des femmes sans coquetterie, de ceux qui sont décidés à se montrer tels qu'ils sont et non tels qu'ils voudraient être. Je m'imagine que, dans l'antiquité ou au moyen âge, de loin, dans la pénombre des temples ou des églises, les statues de marbre ou de bois, rudement taillées par les sincères imagiers d'Égine ou de Chartres, fraîchement enduites de couleurs voyantes, devaient produire sur les yeux un effet de même nature que les figures de M. Bonnat dans leurs fonds brouillés. Même énergique saillie dans les formes, même simplicité grave dans les attitudes, même audacieux éclat dans l'application des tons purs, même aspect de réalités vivantes et palpables allant jusqu'au trompe-l'œil. Pour les uns comme pour les autres, une certaine caresse du temps n'est pas inutile, mais aussi, n'ont-ils pas à la craindre. Que la poussière de quelques années tombe sur la robe jaune de Mme L. M..., sur le cordon rouge et le plastron blanc de M. Félix Faure, on ne pourra que s'en réjouir, car, en même temps que ces accessoires reprendront un rôle plus modeste, les véritables beautés des figures mêmes s'accentueront dans le calme croissant de l'entourage. Le visage un peu fatigué, sérieux et bienveillant, résolu et simple du Président, comme le

visage frais et délicat, avec des regards si doux et si fins, de la grande dame, n'en apparaîtront que mieux, de plus en plus clairs et parlans, et sembleront à la postérité ce qu'ils nous semblent être déjà, les traductions les plus sincères et les plus fermes qu'on ait osé faire de nos contemporains.

Aux Champs-Elysées, sauf de rares exceptions, c'est dans le même esprit que MM. Henner, Dubois, Bonnat, c'est-à-dire par la précision du dessin, la simplicité de la pose, la sobriété du coloris, que les portraitistes cherchent à nous retenir. Le portrait de *M. Ambroise Thomas* par M. Baschet est d'une belle tenue, d'une impression grave et juste, d'une exécution simple et ferme. Deux portraits d'hommes par M. Morot ont un accent de vie et de vérité qui attire tous les yeux. Plusieurs artistes, non des moindres, pensant au Louvre ou à leur famille, se présentent eux-mêmes au public; on doit croire qu'ils l'ont fait en bons termes. Le *Portrait* de *Bouguereau* par lui-même est un de ses bons morceaux, un de ceux que ce maître caressant a le plus heureusement caressés. On regarde aussi avec intérêt ceux de *M. Jules Breton* et de *M. de Winter*, qui sont dans le même cas. Il serait difficile, dans ce genre d'ouvrages, de signaler tous les bons morceaux sur lesquels l'œil s'arrête avec plaisir. On ne peut que mentionner, parmi les images viriles, celles qu'ont signées MM. Joseph Aubert (*Cardinal Richard*), Louis-Edmond Fournier (*M. François Coppée*), Bordes (*M. Paul Cambon*), Morisset, Weber, etc. parmi les figures féminines, portraits ou fantaisies, celles qui sont dues à MM. Jules Lefebvre, Benjamin-Constant, Doucet, Wencker, Axilette, R. Collin, Humbert, Maxence, Aviat, Mlle Juana Romani, etc. Les portraits de *Leurs Altesses Royales le Prince de Galles et le Duc de Connaught*, par M. Detaille, sont une œuvre de plus haute portée. Le prince et son fils, à cheval, de grandeur naturelle, se présentent presque de face ; le prince montre à son fils quelque chose sur la droite, du côté où, dans l'éloignement, s'avancent, alignés, les régimens écossais. Le dessinateur précis et sûr semble avoir pris plaisir à accumuler les difficultés d'attitudes et de raccourcis, pour montrer avec quelle aisance il les savait vaincre. Après ces images princières, l'ensemble de portraits qui attire le plus la curiosité de la foule est la réunion d'hommes de lettres dans un jardin, *à Ville-d'Avray, chez M. Alphonse Lemerre*, leur éditeur. On s'y montre les visages fort ressemblans de MM. Sully Prudhomme, André Theuriet, Jules Breton, F. Coppée, de Heredia, Bourget, Hervieu, Dorchain et quelques autres habitués d'une maison hospitalière aux poètes depuis tantôt trente ans, autour de leur ami et maître, Leconte de Lisle. Depuis que le peintre, M. Paul Chabas, a esquissé cette scène amicale, la Mort, hélas! a traversé cet abri de feuillage;

Leconte de Lisle a suivi la pâle messagère comme l'a suivie aussi l'hôtesse bienveillante qu'on voyait assise, près de ses invités, et il semble qu'un voile de tristesse soit tombé, en même temps, sur ces visages des rimeurs que le peintre avait vus plus gais et sur ces verdures assombries qu'il avait rêvées plus ensoleillées. Les portraitistes ordinaires du Champ-de-Mars y ont aussi reparu avec quelques excellens spécimens de leur manière, comme le *Puvis de Chavannes*, par M. Desboutin, le *Portrait de Mlle J. L...* et un *Petit Portrait* par M. Aman-Jean, plusieurs portraits de *Dames et Jeunes filles*, par M. Blanche, celui de *Mme X... et de ses enfants* par M. Dubufe, etc.

L'observation des types contemporains n'est intéressante que lorsqu'elle aboutit à une véritable œuvre d'art dont l'intérêt résulte d'abord d'un attrait pittoresque ou plastique qui en accentue et en individualise l'exactitude ou l'originalité. Pour un véritable peintre, il n'est rien, d'ailleurs, dans la vie courante qui ne puisse lui offrir l'occasion de montrer son propre génie, par la seule façon dont il voit les choses se mouvoir dans l'infinie variété des actions lumineuses. Si, par surcroît, il sent vivement la tristesse ou la gaîté de ces choses, c'est par cette action de la lumière qu'il déterminera son émotion et qu'il la fera passer en nous. Voici deux scènes d'hôpital, l'une aux Champs-Élysées, par M. Brouillet, le *Vaccin du croup à l'hôpital Trousseau*, l'autre au Champ-de-Mars, l'*Heure de la tetée des enfants débiles à la Maternité*, par M. Duez. Comme tous deux sont des peintres, M. Brouillet, dans sa toile encore un peu grande, mais habilement disposée, M. Duez, dans sa composition plus ramassée, nous disent également ce qu'ils veulent dire par des accords divers et délicats de toutes sortes de blancheurs : blancheurs des murs, des rideaux, des draps, des tabliers, des robes, combinées avec les taches rosées ou brunâtres des carnations, visages, poitrines et mains. Il suffit de cette simple orchestration des blancs, plus sourde et plus calme à l'hôpital Trousseau, pour donner une gravité touchante aux opérateurs et aux infirmiers qui regardent avec anxiété le petit malade, tandis que, plus vive et plus montée, elle répand, à la Maternité, sur cette troupe de nounous offrant leurs doubles mamelles à une ribambelle de petits citadins affamés comme Gargantua, je ne sais quel air d'allégresse salubre tout à fait réjouissante. On a le droit de mettre de la bonne humeur dans sa peinture quand la peinture s'en imprègne de telle façon.

Quel art admirable que celui qui peut tout dire par la seule combinaison, l'association ou l'opposition des innombrables accentuations ou dégradations de la couleur! A vrai dire, à aucune époque on n'a eu, ce semble, autant qu'aujourd'hui, une con-

science si vive des jouissances que peuvent donner à l'œil et à l'esprit ces sortes de sensations, et l'on n'a jamais cherché ces jouissances de plus de côtés à la fois, par des analyses plus variées et plus subtiles. Il y a vraiment plaisir, une fois qu'on s'est résolu de ne plus demander aux peintres ni des inventions poétiques, ni des compositions réfléchies, à se promener, presque au hasard, dans les deux Salons, car on y trouve, à chaque pas, une quantité d'impressions vives ou raffinées, d'observations naïves ou subtiles, qui n'ont tout juste, il est vrai, que la valeur d'indications, mais qui sont instructives, sous ce rapport, ou amusantes.

M. Dagnan, lui, n'est pas de ces improvisateurs qui perdent, par ignorance ou par paresse, l'occasion de faire un chef-d'œuvre. Son petit tableau du *Lavoir*, où quelques paysannes bretonnes bavardent, arrêtées sous une voûte, est un vrai régal d'amateurs. Pourquoi? Parce que tout y est juste, vu et senti en peintre, l'attitude des femmes, la couleur des vêtemens, l'humidité du lieu, sa pénombre, et sa tristesse, et le contraste de cette froideur du dedans avec l'air chaud qu'on sent au dehors, et que tout cela est dit simplement, complètement, finement, par un peintre qui joue avec sûreté des couleurs de sa palette comme un écrivain exercé joue des mots de son vocabulaire. C'est ainsi que parlaient les consciencieux et bons Hollandais, les Pieter de Hooghe, les Ter Borch, les Metzu, et M. Dagnan est de la famille. M. Lobre, au Champ-de-Mars, M. Lomont aux Champs-Élysées sont aussi de cette lignée; ils procèdent de ces maîtres exquis par leur entente délicate de la lumière recueillie à l'intérieur des maisons, cette lumière amie, souvent furtive, parfois brouillée, qui promène avec elle notre rêve, dans notre chambre de travail ou de repos, d'un bouquet qu'elle caresse à un portrait qu'elle ravive, d'un livre oublié à un ami qui entre. Et comme ils ont raison de s'en tenir à des cadres modestes qui conviennent si bien aux confidences intimes! M. Lomont aurait-il la malheureuse ambition de s'agrandir? La silhouette un peu sèche qui noircit le premier plan de son *Lied*, dont le fond d'appartement est si délicat, pourrait nous le faire craindre. La petite fille même qui écrit sa *Lettre* aurait pu être plus petite: n'importe, telle qu'elle est, elle est charmante, si appliquée, si attentive! Quant à M. Lobre, son *Intérieur* avec une vieille dame en noir et une jeune fille en blanc, et son autre *Intérieur*, garni de meubles surannés avec une statue de Frédéric le Grand, sont vraiment des modèles du genre.

L'école des vaporisans dont M. Carrière n'est pas l'inventeur, mais dont il est devenu le chef par son talent, donne quelquefois des émotions délicieuses. De ce que M. Carrière est celui qui vaporise le plus et qui vaporise à outrance au point de ne plus être

visible que pour certains initiés, il ne s'ensuit pas qu'il soit pourtant le seul à comprendre la valeur expressive des demi-teintes délicatement dégradées et fondues dans les ombres environnantes. Depuis Léonard, Corrège, Rembrandt, Prud'hon, la science n'en a jamais été perdue. Il y a toujours eu des praticiens délicats qui se sont plu à envelopper, adoucir, dégrader les formes pour en faire mieux sentir la souplesse et la sensibilité; mais ils n'avaient jamais songé à les faire absolument disparaître. La disparition, il est vrai, supprime toute discussion, et il devint, en effet, difficile de se chamailler sur le plus ou moins d'exactitude dans les types, le plus ou le moins d'expression dans les physionomies que peuvent montrer les braves gens, penchant leurs têtes, du haut du paradis, dans le *Théâtre populaire* de M. Carrière, puisque la plupart n'apparaissent, au-dessus du trou noir, qu'à l'état de flocons blanchâtres, comme ces lambeaux de nuées traînant sur l'horizon dans lesquels une imagination naïve voit tout ce qu'elle veut. MM. Berton, Tournès, Bréauté, plus retenus, sinon plus subtils et plus expressifs, nous semblent mieux rester dans les limites du possible, les deux derniers surtout. La *Première Communiante* de M. Tournès, apparaissant, à travers une porte, toute blanche, au fond d'un appartement, a été, pour lui, l'occasion de montrer qu'il savait appliquer son goût des analyses lumineuses à des sujets plus compliqués que des dos et des épaules de femmes à leur toilette. C'est à comparer, pour la discrétion et le charme, avec les intérieurs de MM. Lobre et Lomont. Il y a plus que de la grâce, il y a de l'émotion dans cette *Veillée* de M. Bréanté où l'on voit une couturière et sa fille, sous une lampe qui brûle depuis longtemps, au milieu du chiffonnement des étoffes légères, tombant de sommeil et de fatigue, devant la robe de bal qu'il faut livrer le lendemain et qui assurera le pain de la journée. M. Berton se laisse plus troubler par M. Carrière, qu'il avait pourtant devancé, mais il reste encore de la grâce et du charme dans ses visions trop promptes à s'évanouir.

Au sortir de ces brumes délicates, quelques éclats de soleil, même un peu vifs, ne sont pas à craindre; on les cherche même volontiers, et l'on est heureux de rencontrer la bande, de plus en plus alerte et nombreuse, des Algériens et des Égyptiens, qui nous rapportent de là-bas des impressions parfois éblouissantes et aveuglantes, souvent nouvelles, toujours joyeuses! Au Champ-de-Mars, c'est M. Dinet, avec ses études pétillantes et ardentes, parfois très complètes et décidées, comme son Africaine, en robe rouge, traversant, sous une lumière furieuse, un ravin pierreux : *L'air était embrasé, le sol ardent et rouge comme des rubis*. Et la verve chaleureuse et nette de l'exécution ne fait pas mentir le titre.

C'est M. Besnard, avec ses esquisses aventureuses, emportées et brûlantes, de femmes hardies et fardées. Ce sont MM. Girardet et Girardot, l'un avec plus de précision, l'autre avec plus de finesse. Aux Champs-Élysées, c'est M. Gérome, qui, comme d'habitude, ne nous laisse plus rien à chercher, nous imposant, avec sa maîtrise patiente et soutenue, l'autorité d'une vision à qui rien n'échappe, dans la *Prière dans la Mosquée Caïd-Bey*; c'est M. Bompart qui, venant d'Afrique, rencontre à Venise M. Saint-Germer, l'un de ceux qui comprennent le mieux la poésie des marbres brûlés et dorés se reflétant dans l'eau sombre des canaux endormis (*la Confrérie de Saint-Marc, à Venise*).

Il n'est pas permis à tous d'aller à Corinthe, Alger, Thèbes, ni même Venise. Nos ciels troublés, nos rues fangeuses, nos verdures grises, nos mers assombries suffisent d'ailleurs largement à renouveler le talent des peintres qui savent les voir et les aimer. Nos marins, nos paysans, nos ouvriers, avec leurs types énergiques et francs, sont même bien plus faits pour nous émouvoir que des Bédouins de passage ou des Italiennes d'aventure. C'est naturellement sur des tons moins éclatans, par des accords plus graves de gris et de noirs, que leurs peintres nous racontent leurs travaux et leurs misères. La vie maritime, comme toujours, a inspiré quelques bonnes toiles dramatiques, l'*Abandonné* (un marin tombé à la mer, qu'on ne peut sauver, que le prêtre bénit du haut du navire emporté), par M. Couturier, au Champ-de-Mars; la *Stella maris* (la Vierge apparaissant aux naufragés), par Mme Virginie Demont-Breton, aux Champs-Élysées. On a vraiment le cœur serré devant les *Pauvres gens* de M. Troncy, tant leur résignation navrée, en faisant queue dans l'attente d'une distribution de vivres, est simplement exprimée. Le travail des champs et des villes trouve toujours des narrateurs sincères, émus ou exacts dans MM. Jules Breton, Adan, Tattegrain, Haquette, Laugée, etc., auxquels il faut joindre : aux Champs-Élysées, Mme Duhem, MM. Léon Giffard, Adler, Junès; au Champ-de-Mars, MM. Moutte, Charles Meissonier, Muenier, L. Gros, Lahaye, David-Nillet, etc.

La vraie force, dans les deux Salons, des artistes qui étudient les campagnards ou les citadins, c'est d'être, en même temps, presque tous, d'habiles et sincères paysagistes, ne séparant pas les gens de leur entourage naturel, les regardant toujours sous leur vraie lumière. Ce sont ces habitudes, prises depuis une vingtaine d'années, qui contribuent le plus heureusement à varier et animer ce qu'on appelait autrefois la peinture de genre dont la monotonie et la froideur tenaient en grande partie à l'emploi trop fréquent du modèle et du mannequin dans l'atelier. S'il n'y a guère de peintres de

genre qui ne soient paysagistes, en revanche, il y a encore bien des paysagistes qui ne sont pas peintres de figures. C'est même un des signes de notre temps que la nature extérieure, toute seule, sans la présence de l'homme, suffit à nous intéresser et à nous émouvoir. Les plus beaux paysages de cette année, les plus calmans ou les plus expressifs, sont aussi des paysages nus et déserts, sinon silencieux, et dans lesquels nul passant ne vient troubler le rêve où il a plu à l'artiste de nous faire entrer. Il en est de charmans, parmi ces paysages, il en est aussi de beaux; je compterais parmi les beaux, et les très beaux : aux Champs-Élysées, les *Bords de la Sèvre nantaise à Clisson*, par M. Harpignies qui n'a jamais donné une plus ferme allure à ses robustes arbres, ni une clarté plus sereine et plus profonde à son ciel reposé; au Champ-de-Mars, deux ou trois toiles de M. Cazin qui sont des chefs-d'œuvre pour la douceur pénétrante de l'impression et la délicate perfection de l'exécution. Quant aux charmans, aux intéressans, soit par la sincérité de l'exécution, soit par l'exactitude de la représentation, quelquefois par les deux qualités à la fois, ils sont presque innombrables. Les dimensions ne font rien à l'affaire, ou plutôt ceux qui savent s'enfermer en de petits cadres ont toute chance d'y mieux concentrer et fixer leurs sensations. Que gagneraient, par exemple, ces exquis notateurs de nuances lumineuses, l'un dans le clair, le vif, le gai, l'autre dans le gris et le mélancolique, M. Boudin, l'explorateur des côtes ensoleillées, de Provence en hiver et de Normandie en été, M. Billotte, le contemplateur des banlieues misérables aux lueurs crépusculaires, à délayer leurs aimables confidences dans de plus grands vases? M. Victor Binet, M. Barau, M. Iwill, dont la sensibilité est très aiguisée, la vision délicate, la facture minutieuse, un peu pointillée, martelée ou flottante, ne montrent-ils pas mieux leur originalité quand ils ont la prudence de la contenir? Un de leurs aînés, M. Damoye, qui, trop souvent, avait dispersé, dans de grandes toiles pétillantes mais un peu vides, un esprit d'observateur et un sentiment de coloriste très remarquables, s'est réduit, cette année, à de plus sages proportions; voit-on que cela lui ait porté malheur? Qui sait si les panoramas provençaux de MM. Montenard et Dauphin, toujours si brillamment ensoleillés, mais souvent flottans comme des fragmens de décor, ne prendraient pas plus de solidité et de chaleur en se ramassant un peu?

La folie des vastes toiles, si dangereuses et si inutiles, à moins d'une destination spéciale et décorative, pour les paysagistes, paraît donc enrayée. C'est déjà bien beau de savoir remplir, d'un bout à l'autre, sans y laisser trop de vides pour l'œil et trop d'incertitudes pour le souvenir, des cadres d'un ou deux mètres carrés,

la plus grande dimension des Poussin et des Lorrain, comme on le fait encore, assez fréquemment, aux Champs-Élysées. Aller au delà, n'est que présomption ou folie. Les études les plus serrées et les plus complètes, comme celles, par exemple de M. Zuber (*Dormoir du pâturage, à Winckel*), de M. Emile Michel (*la Forêt en automne*), de M. Pierre Ballue (*Vieux noyers dans le ravin de Rezens*), de M. Simonnet (*Lever de lune* et *les Foins*) ne dépassent point ces mesures et semblent bien assez grandes. Lorsque le paysage devient décoratif, comme ceux de M. Leliepvre, ou qu'il s'emplit d'animaux robustes et bien vivans, comme ceux de MM. Barillot (*Embarquement de bestiaux*), Vuillefroy, Vayson, Marais, etc., il va de soi qu'il peut s'étendre, mais pas trop cependant. Un maître, un vrai maître, M. Vollon, nous montre une fois de plus ce qu'un peintre d'œil sensible et de main exercée peut renfermer de sensations vives et fines, de joie pour la vue, de calme pour l'esprit, dans un tout petit cadre. Son *Intérieur de l'église de Saint-Prix*, qui fait penser, aux meilleurs peintres hollandais d'architecture, à E. de Witte et à Hœckgeest, avec un grouillement coloré de figurines tout français et tout moderne, est une œuvre hors ligne, ainsi que son *Coin de cuisine*. Tant il est vrai que la bonne peinture transfigure et idéalise tout, même un pot de terre !

III

Les peintres étrangers, nous l'avons dit, abondent dans les deux Salons. On en compte, aux Champs-Élysées, 300 sur 1 453 exposans, au Champ-de-Mars, 165 sur 420; soit un quart, pour l'ensemble. Si l'on appliquait aux Salons annuels la méthode de classement qu'on réclame, avec raison, pour les musées, on pourrait former, d'ores et déjà, des salles séparées pour les écoles diverses. On s'y rendrait compte ainsi du rôle que chaque nation remplit vis-à-vis de nous, on verrait ce qu'elle nous apporte ou ce qu'elle nous emporte, si nous sommes ses créanciers ou ses débiteurs. Parmi ces quatre ou cinq cents étrangers, il en est sans doute qui sont ici à l'école, chez nos maîtres en renom, ou qui viennent d'en sortir, il en est qui ont élu domicile à Paris et travaillent dans la manière parisienne; il en est beaucoup d'autres aussi qui résident dans leurs pays, ne nous doivent rien ou ne veulent plus rien nous devoir. Ce sont ces derniers qui apportent leur façon locale ou personnelle de comprendre les choses, leurs techniques traditionnelles ou originales, et qui, par conséquent, exercent, autour d'eux, une action plus ou moins immédiate et féconde.

Parmi nos voisins, ce ne sont pas ceux du Midi qui se montrent ni les plus empressés à nous visiter, ni les plus originaux dans leurs façons de voir. Les quinze ou vingt Italiens qui pratiquent, avec leur dextérité habituelle, la peinture anecdotique, ne font guère que mêler, à des doses variables, les formules de Meissonier avec celles de Fortuny. L'un d'eux, Tito Lessi, atteint, dans ce genre, une perfection remarquable. Ses *Bibliophiles*, réunis et discutant, dans une de ces belles galeries boisées, où l'odeur sacrée des bouquins vénérables rangés dans les hautes armoires et les grâces galantes des mythologies qui s'agitent dans les fresques du plafond enchantent leurs imaginations érudites, et excitent leur intarissable bavardage, offrent un spectacle à la fois grave et amusant. C'est juste, bien vu, finement dessiné, agréablement coloré. Ceux que ce dilettantisme ingénieux suffit à émouvoir ne peuvent demander mieux. Chez les Espagnols, plus nombreux (une quarantaine) il y a plus d'agitation, plus d'ardeur, de force aussi et d'éclat. L'œuvre reste souvent en route, il est vrai, faute de suite ou de précision, à l'état d'esquisse passionnée. Le *Retour de la pêche*, avec les grands bœufs traînant la barque sur la grève, et la *Traite des Blanches*, un troupeau somnolent de malheureuses filles entassées dans un wagon sous la conduite d'une horrible duègne, indiquent, chez M. Sorolla y Batisda, un vrai tempérament de peintre espagnol, qui regarde avec franchise les choses de son pays, en pensant à Velasquez et à Goya. Les Portugais sont plus assagis; c'est avec de l'esprit, de la discrétion, un goût parisien, que MM. Salgado et Souza-Pinto continuent à se faire une bonne renommée, l'un par ses fidèles portraits (*S. M. la Reine de Portugal*, *M*[me] *Virginie Demont-Breton*), l'autre par ses études de types populaires et ses portraits.

Nos voisins, les Suisses et les Belges, au premier abord, ne semblent guère différer de nous. Cependant ils ont bien leur tempérament propre qui, chez les Belges surtout, éclaterait vivement le jour où ils se trouveraient groupés. Les Suisses (une vingtaine) restent des praticiens consciencieux, exacts, un peu froids, aimant l'anecdote romanesque ou morale, bien contée, en tous ses détails. MM. Castres et Jules Girardet maintiennent avec talent, en des cadres modestes, cette honnête tradition. M. Burnand a-t-il bien fait d'en sortir en donnant à son *Charles le Téméraire fuyant après la bataille de Morat* des proportions épiques? L'effort est considérable, mais se sent un peu trop partout, et dans l'accentuation laborieuse des physionomies, et dans l'exactitude ministérielle des caparaçons et des orfèvreries, et dans la musculature rigoureusement détaillée des chevaux, On pense trop à la peine que le peintre s'est donnée, pas assez au désespoir de

l'orgueilleux Bourguignon et de ses compagnons ahuris. Néanmoins, c'est là une œuvre considérable, pleine de talent, très intéressante et d'autant plus estimable qu'elle représente, presque à elle seule, l'art historique au Champ-de-Mars. L'exactitude genevoise, avec un sentiment grave et profond de la beauté des perspectives alpestres, se retrouve dans les paysages de M. Baud-Bovy. Du côté de Zurich, on est plus sensible à la couleur, et l'on ne dédaigne pas les beaux coups de brosse, expressifs et lumineux; c'est de Zurich que viennent deux excellentes portraitistes, M[lle] Breslau et M[me] Rœderstein.

Une cinquantaine de Belges affirment avec plus d'ensemble cet amour de la bonne peinture, grasse et forte, qui soutient et fait vivre leur école, depuis Leys et les Stevens. La *Visite au malade*, par M. Struys, d'Anvers, l'un des tableaux les plus admirés aux Champs-Élysées, pour la ferme tenue et l'intensité sérieuse de l'exécution, autant que pour la simplicité émouvante des expressions, nous montre, une fois de plus, en ce maître discret et rare, un des interprètes les plus sincères et les plus pénétrans des douleurs populaires. La *Visite au malade* est une digne suite du *Gagne-Pain* et du *Mort*, qui sont restés si profondément gravés dans nos souvenirs de 1889. Une autre étude plébéienne, *le Fumoir à l'hospice des vieillards d'Anvers*, par M. Diericks, procède du même esprit d'observation sain et vigoureux. C'est avec la même hardiesse robuste et une extraordinaire liberté de brosse que certains paysagistes belges traduisent les phénomènes lumineux les plus délicats et les plus compliqués, tels que la dispersion des rayons solaires sur des nappes de neige et de verglas, ou leur emprisonnement entre des murs de hautes maisons et des eaux de canaux étroits. MM. Baertsoen et Willaert, tous deux de Gand, ont apporté sur ce sujet des séries d'études puissantes et instructives, parmi lesquelles le *Matin de neige* et le *Seuil d'église* de M. Baertsoen nous semblent mériter place à part. MM. Verstraete et Courtens sont aussi de la région gantoise et montrent le même caractère. A Bruxelles, si l'on s'en rapporte aux tâtonnemens philosophiques et allégoriques de M. Frédéric, un vrai et noble artiste dont nous avons souvent parlé, on affecterait quelque mépris pour le réalisme national et on se serait mis en quête d'un idéalisme symbolique et scientifique. Sous le titre de *la Nature*, M. Frédéric nous montre quatre enfans joufflus, arrivant tout droit de chez l'ami Botticelli, qui s'empêtrent dans des circonvolutions inextricables de végétaux, sous une pluie de fleurs et de feuilles, les génies des quatre saisons, probablement. Le dessin est incisif et expressif, le détail ingénieux et riche; l'œuvre est curieuse et intéressante parce que M. Frédéric ne peut rien faire

de banal ni d'indifférent. Est-il bien certain néanmoins que ce dilettantisme italianisant le mène plus loin que n'eût fait sa première émotion, si vive et si sincère, devant les souffrances et les labeurs de son cher peuple flamand?

Les Hollandais sont peu nombreux : MM. Israels, Martens, H. Vos, avec trois ou quatre autres, mais ils comptent parmi eux un maître, M. Mesdag, qui suffit à leur gloire. Ses deux marines, *Après l'orage* et *Marée montante*, égalent, comme puissance d'expression, comme sûreté d'exécution, tout ce qu'il a fait de plus vrai et de plus grand. Le vieil esprit hollandais, pour la fine intelligence des figures familières semble être passé, en ce moment, chez les Scandinaves. L'*Adieu* d'un paysan à sa fiancée, dans un bois, deux figures naïvement laides, mais d'une tendresse naturelle et touchante, par M. Edelfelt; les portraits en pied de *Boursiers d'Amsterdam*, fermement campés et spirituellement brossés, par M. Kroyer; les *Dentellières*, si vivement groupées dans un frétillement de chiffons et de lueurs, par M. Zorn, sont des œuvres très diversement mais très nettement caractéristiques d'une façon particulière de saisir les mouvemens et les expressions de la figure humaine sous quelque échappée rapide ou lente de lumière subtilement nuancée. MM. Edelfelt et Kroyer sont aussi des paysagistes émérites, mais leur maître à tous reste M. Thaulow qui, cette année encore, nous apporte d'incomparables études de rivières gelées et de nuits fraîchissantes, soit qu'il les aille chercher dans sa Norvège, soit qu'il les prenne en Normandie, puisqu'il est devenu Dieppois.

Des Russes? nous en avons. M. Constantin Makowsky travaille toujours dans le grand, sur de petits sujets, avec un goût heureux pour les somptueux costumes de la vieille Russie. L'*Épreuve* qu'un vieux boyard impose à sa femme, dont la conduite l'inquiète, en lui faisant donner, devant lui, un baiser par le jeune prince qu'il soupçonne, est de celles qui ne seraient peut-être pas fort concluantes dans une société moins primitive. M. Pranishnikoff, le peintre de soldats lilliputiens, travaille toujours dans le petit, avec une finesse singulière (*Une charge de dragons russes*, *Une retraite après l'attaque*). Des Polonais? L'un d'eux, M. Jean Rosen, est l'auteur d'un des petits tableaux les plus entourés aux Champs-Élysées : *Napoléon Ier quittant l'armée à Smorgonie*. Ce n'est pas, à coup sûr, de l'art indigène. Pour le fond, pour le mouvement juste et vif des personnages, pour le dessin net et appuyé des bêtes et des gens, c'est du Meissonier, avec une pointe, en plus, pour la tonalité sombre et triste, de pratique hongroise ou allemande; en tout cas, ce serait bien partout. Quant aux Hongrois, leur gravité s'enfonce, de plus en plus

dans le noir. Les *Saintes Femmes au pied de la croix* et *Avant la grève*, par M. Munkaczy, donnent un sentiment d'oppression pénible, tant l'air et la lumière y sont rares. L'oppression, devant l'*Élisabeth Bathori* de M. Czok, vient d'une autre cause. Si pervers que soit notre dilettantisme, nous avons peine à comprendre celui de cette princesse, blasée et féroce, qui, pour se distraire, fait amener des filles nues, l'hiver, sur la neige de sa cour, et les y regarde passer du rouge au bleu, du bleu au violet, du violet au livide, jusqu'à ce que mort s'ensuive, dans les rigidités d'une affreuse agonie. Chacun, il est vrai, prend son plaisir où il le trouve; nous n'en trouvons aucun à contempler cette aristocratique sauvagerie, quelque talent (et c'est un vrai talent) que l'auteur y dépense. Les portraitistes hongrois, Mme Parlaghy, M. Perlmutter, les peintres autrichiens, surtout, mondains ou anecdotiers, ne prennent point ces airs farouches, bien qu'ils usent et abusent volontiers, les uns du noir, les autres du jaunâtre. Les *Pêcheurs d'Islande*, par M. Marinitsch, sous le pont de *la Marie*, accoudés à boire, n'ont rien de particulièrement autrichien : c'est un bon tableau breton, en style réaliste, français et moderne. Les Allemands d'Allemagne campent surtout au Champ-de-Mars, où MM. Liebermann, Uhde, Kuehl, Klinger déposent, cette année, de simples cartes de visite.

En réalité, les hôtes les plus empressés et les plus communicatifs des deux salons, ce sont les Américains, au nombre de 125 et les Anglais, 80 environ. A peu d'exceptions près, les Américains viennent des États-Unis, presque tous élèves de maîtres parisiens, Carolus Duran, Henner, Bouguereau, Jules Lefebvre, Cormon, etc. Ils ne pourraient renier, en général, l'atelier dont ils sortent, tant ils en portent la marque, mais ils ajoutent souvent aux qualités des maîtres certaines qualités personnelles. Si M. Schannon, un remarquable portraitiste, comme Mme Lee-Robbins, procède de M. Carolus Duran, il y joint une particulière élégance, et une souplesse ferme des dessous qui en font un peintre à part. L'originalité de M. Alexander, qui tourne à l'excentricité par la contorsion maniérée de ses figures sous les jets d'étoffes en paraphes; celle de M. Dannat, qui réduit ses improvisations espagnoles à des explosions fulgurantes de taches vives et criardes, mais parfois singulièrement expressives, en reprenant, dans ses portraits, sa forte manière, virile et savoureuse; celle, dans le paysage, de M. Harrison, qui peuple maintenant ses marines de figures finement étudiées, s'accentuent encore cette année. M. Walter Gay, dans sa *Fabrique de tabac de Séville*, montre, plus que jamais, un sentiment vif et délicat de la lumière fraîche, de la jeunesse dans les visages, de la liberté dans les mouvemens. A côté

d'eux, des conteurs agréables, MM. Bridgman, Weeks, Knight, Mac-Ewen; des portraitistes ou des figuristes élégans, Pearce, Lynch; des paysagistes habiles, Picknell, Boggs, Gross, Hausalter; de bons animaliers, MM. Bisbing, Griffin. Si ce n'est pas là encore une école caractérisée, c'est, du moins, un groupe extraordinairement actif, intelligent, chercheur, qui peut exciter l'émulation de ses condisciples.

Les Anglais, assurément, ne forment pas, non plus, un groupe bien compact. Il y a, chez eux, aussi, des académiques et des fantaisistes, des réalistes et des dilettanti. Néanmoins, quoiqu'ils fassent, ce qui les signale presque tous, c'est la décision qu'ils apportent dans l'application de leurs systèmes, l'énergie qu'ils mettent à se montrer hardiment des dessinateurs incisifs ou, le plus souvent, de puissans coloristes. Leurs œuvres ont, en général, une tenue qui frappe et une unité qui impose. On y sent une longue réflexion, sinon une théorie préconçue, et une réflexion approfondie, si ce n'est une réminiscence littéraire. La culture d'esprit, en un mot, s'y révèle plus constamment qu'ailleurs, en même temps que la culture technique s'y montre plus attentive, parfois compliquée et anxieuse, toutes deux résultant des fréquens voyages, des comparaisons répétées, des lectures étendues.

MM. Burne-Jones, Orchardson, Herkomer, représentent bien, dans la génération finissante, ce dilettantisme compliqué qui, en Angleterre, vivifie souvent, mais parfois appauvrit ce sentiment natif des réalités extérieures commun à toutes les races septentrionales. Leur art, à tous les trois, lorsqu'ils l'appliquent à la légende ou à l'histoire, est un art aristocratique, d'une distinction un peu fatiguée. Pour bien comprendre la poésie de l'*Amour dans les ruines*, il est bon d'avoir fréquenté, chez eux, au pays des ruines et de l'amour, Mantegna et Botticelli; pour s'amuser dans le *Salon de Mme Récamier*, il faut en connaître, depuis longtemps, par un commerce assidu, le personnel varié; pour être séduit par la nudité douce et froide de *Toute belle, toute pure*, de M. Herkomer, il n'est pas inutile d'avoir rêvé, sous le brouillard, devant les marbres et les vases du British Museum, un Tennyson dans sa poche, avec quelques souvenirs de Munich. Ces peintures ne s'adressent donc pas à des esprits simples, et c'est pourquoi les peintres, ceux qui sont avant tous des peintres ou ne sont que des peintres, ne partagent pas toujours pour elles l'admiration ou l'estime qu'elles inspirent à tant d'excellens amateurs. Mais où s'arrête l'art? où finit la littérature? Dans quelle mesure l'art doit-il et peut-il vivre de littérature? Jusqu'à quel point la littérature peut-elle faire dévoyer l'art? Questions de fait, plus que de principes, mais que nous ne saurions traiter ici. Pour

nous en tenir à M. Burne-Jones, quel est l'artiste le plus réaliste qui, ayant seulement entrevu l'*Amour dans les ruines*, n'en conserve, malgré toutes ses protestations, un souvenir ineffaçable, mélancolique, poignant? Tonalités de convention ! Mais où n'y a-t-il pas de conventions? Peinture désaccordée ! Est-ce que Mantegna, Ghirlandajo, Raphaël, ne sont jamais désaccordés ? Ils restent cependant Mantegna, Ghirlandajo, Raphaël, les plus grands des artistes, parce que s'ils n'ont pas, ces jours-là, l'harmonie totale, ils gardent toujours leur intensité, leur sincérité, leur grâce incomparables dans l'expression par les formes. M. Burne-Jones, sans doute, n'est pas un coloriste coulant et fondu à la mode du jour, mais c'est un dessinateur convaincu, ferme dans l'accent général, délicat et tendre dans le modelé intérieur; cela lui suffit bien pour donner à ses visions des apparences de vie saisissantes et durables. Toute sa valeur d'artiste compréhensif, délicat, ému, n'éclate-t-elle pas d'ailleurs dans l'admirable *Portrait de jeune femme* qui accompagne l'*Amour dans les ruines?*

Si, pourtant, on veut de la peinture savoureuse, chaude, grasse, c'est précisément ce qu'une partie de la jeune école anglaise, lorsqu'elle se débarrasse des formules du Préraphaélitisme, comme celui-ci s'était délivré des formules de l'Académie (ainsi va et vient, éternellement, le cours des choses) s'escrime à nous vouloir donner. Aux Champs-Elysées, comme au Champ-de-Mars, on peut déjà voir nombre de tableaux, ou plutôt d'esquisses, dans lesquels le souci et la recherche de la tache fortement colorée prétendent tenir lieu de tout. M. Brangwyn est le type de ces plaqueurs violens d'accords hardis. C'est l'orgie de gin, après une retraite de tempérance, un accès de romantisme passionné à la suite d'une convalescence mystique, le retour, en somme, à la vieille tradition nationale des Reynolds, des Crome, des Gainsborough, des Constable. Les Écossais, sur ce point-là, n'y vont pas de main morte, portraitistes ou paysagistes. Les Anglais de Londres restent, en général, plus modérés, et quelques-uns, comme M. Davis, font encore des paysages excellens en y apportant cet extrême souci du détail exact qui fut longtemps le caractère de l'école. Quels qu'ils soient, remercions-les tous de venir nous apporter les preuves de leur activité; nous pouvons profiter de leurs exemples comme ils peuvent profiter des nôtres.

GEORGE LAFENESTRE.

POÉSIE

LE VERGER DE L'AURORE

LE VERGER DE L'AURORE

L'Espoir qui plane encore au fond du ciel vernal,
De son vol immortel frôle les fronts moroses
Et fait tinter l'or clair du rire matinal
Dans l'éblouissement des rayons et des roses;
Des arbres printaniers ne vois-tu pas neiger
En l'herbe haute les pétales blancs et roses?
Sens-tu dans tes cheveux frémir le vent léger
Imprégné de l'ivresse unanime des choses,
Et l'heure resplendir dans l'auroral verger?

Le hautbois chante au loin un chant irrésistible
Et tendre, qu'il alterne ou confond tour à tour
Avec les sons vibrant sous l'archet invisible,
Voluptueux et long, des violes d'amour;
Dans l'air harmonieux passent en vols de rêve
Les ramiers roucoulans dont voici le retour.
Savoure la douceur de l'instant qui s'achève,
L'allégresse infinie et l'extase du jour;
L'heure délicieuse est l'heure qu'on sait brève.

Les lumineux parfums, les odorans rayons
Montent vers le ciel rose où vibre leur lumière
Dans un palpitement d'ailes de papillons.
Sois la divine sœur de la rose trémière!
Fais rire aux gais échos tes rires puérils,
Et loin de la tristesse à ton cœur coutumière
Laisse, oublieuse enfin de ses futurs périls,
S'ouvrir comme une fleur ton âme printanière,
Et refleurir en toi tous les anciens avrils!

BLANCHE COURONNE

Vénérables gardiens du toit hospitalier,
Voici du haut portail les cèdres séculaires
Couvrant l'antique seuil d'un abri familier ;
Du fond de l'avenue on les voit éployer
Leur frondaison plus sombre aux cieux crépusculaires.

Voici la porte, la glycine et, brusquement,
Le mystère odorant et paisible du cloître,
Le préau tout en fleur et l'enguirlandement
Embaumé des piliers, dont on voit lentement,
Selon l'heure du jour, l'ombre croître ou décroître.

Le verger rayonnant et rose, le jardin,
Le vieux puits et les toits des basses métairies
D'où le vol des pigeons se disperse soudain,
Le perron dont les fleurs couvrent chaque gradin
Et les doux clairs de lune argentant les prairies.

O fleurs d'hortensias, de lys et de jasmins,
Clématites, glaïeuls, roses, roses trémières!
Guirlande merveilleuse effeuillée en mes mains,
Parfumez à jamais les tristes lendemains
Épanouissement des floraisons premières!

O bosquet! ô charmille! ô grand bois enchanté!
Pour avoir respiré l'harmonieux arome
Des pins éoliens où vibre un vent d'été,
Au fond du cœur joyeux ou du cœur attristé
Chante éternellement votre voix qui l'embaume.

Vous pouvez vous flétrir, fleurs de l'aube et du soir,
Et l'ombre des jours morts peut errer sous les ombres
Des bois abandonnés et muets; on peut voir
Le grand vol destructeur irrésistible et noir
Planer sinistrement sur les mornes décombres;

J'ai bâti dans mon âme un cloître hospitalier,
Et pour qu'aux jours futurs l'heureux passé sourie,
De ses divines mains mon rêve familier
Suspend pieusement à son premier pilier
Une blanche couronne à tout jamais fleurie!

LE VENT PLUS TRISTE...

Le vent plus triste encor de défleurir les tombes,
A dispersé le vol des candides colombes
Dont l'essor tournoyant n'argente plus l'azur.
Comme la nuit fut longue! et que l'air fut obscur
Sans le palpitement des invisibles ailes!
Comme mon jeune cœur se sentit seul sans elles!
Ah! sur les grands rosiers du jardin matinal,
Reverrai-je posé leur blanc vol virginal?
De mon âme d'enfant les trop mornes pensées
Seront-elles par l'aube à jamais effacées,
Et d'avoir effleuré les fleurs d'un heureux jour
Le vent sera-t-il pur tel qu'un parfum d'amour?
Doux oiseaux de jadis, reviendrez-vous encore?...
Mais je vois dans le ciel empourpré par l'aurore,
Au lieu du cher retour de mes légers espoirs,
Planer, assombrissant les fleurs, des cygnes noirs!

HALTE AU CRÉPUSCULE

LA PREMIÈRE SŒUR.

Obscur est le chemin, arides sont les landes
Et sombres les forêts; Sœurs, ne sentez-vous pas
En vos doigts alanguis s'alourdir les guirlandes
Qui tombent sur la route où s'éloignent nos pas?

LA DEUXIÈME SŒUR.

A l'aube de jadis nous vous avons cueillie,
Gerbe de fleurs d'amour! gerbe de fleurs d'espoir
Qu'un frêle doigt d'enfant d'un fil fragile lie
Et qu'un vent automnal disperse en l'air du soir!

LA TROISIÈME SŒUR.

O jeunes fronts pâlis par d'anciennes années,
Portez-vous le fardeau de printemps ignorés?
Êtes-vous lourds d'un poids de floraisons fanées
Pour vous pencher ainsi, las et désespérés?

LA PREMIÈRE SŒUR.

Le lys intérieur qui parfumait ma vie
Effeuille la candeur d'un calice argenté;
Sa corolle ineffable en moi s'est défleurie
Et la fleur sombre s'ouvre en mon cœur attristé.

LA DEUXIÈME SŒUR.

Combien d'avrils sont morts dans nos âmes moroses
Et d'oiseaux envolés que nous avons aimés!
Du funèbre parfum des expirantes roses
Nos cœurs sont pour toujours tristement embaumés.

LA TROISIÈME SŒUR.

Le sentier parcouru dans l'ombre se recule ;
De nos bouquets flétris nos bras sont allégés.
Arrêtons-nous, mes Sœurs. Voici le crépuscule
A jamais indulgent pour les cœurs affligés.

Puisque lointaine encore est la vieille demeure,
Reposons-nous. Les fleurs du soir vont s'entr'ouvrir,
Et, parmi la tendresse et le calme de l'heure,
Oublions un moment que nous devons mourir.

SUR LE FLEUVE

Ivre des frais parfums qui flottaient dans le vent,
Tu partis à l'aurore en barque sur le fleuve ;
Debout près du rameur qui chantait à l'avant,
Joyeuse dans les plis clairs de ta robe neuve.

Et tout avait, — ta joie et tes rires épars,
La barque, les roseaux et les fuyantes rives
Et les flots purs fleuris de pâles nénuphars, —
L'attrait mystérieux des choses fugitives.

Puis la barque a vogué sur le fleuve du soir;
Un vent plus froid frôla tes cheveux et ta joue.
Près du rameur muet, grave, tu vins t'asseoir
A la silencieuse et taciturne proue.

La berge tout en fleur se prolonge et te fuit;
La barque erre à jamais sur l'eau nocturne et sombre
Et, morne, en les longs plis de ton manteau de nuit
Tu la vois s'enfoncer dans la terreur de l'ombre.

Le noir reflet du ciel redouble ton tourment
Quand tu penches vers l'eau ta tête douloureuse
Et que tu vois, aux tiens fixés obstinément,
Les yeux, les tristes yeux de ta Sœur ténébreuse.

***

LES FINANCES DE L'ITALIE

A la régénération politique devra succéder, disait Victor-Emmanuel, la régénération économique. Il avait suffi de quinze années pour réaliser le programme rêvé par le fondateur du nouveau royaume d'Italie. Bien que sa constitution géographique, la diversité de ses races, les traditions de fédéralisme léguées par son histoire la rendissent rebelle à l'unité qui fut le prix de mille sacrifices, l'Italie avait surmonté tous les obstacles pour réaliser l'œuvre de son unité nationale et de son relèvement économique : grâce à son esprit politique et au courage patriotique avec lequel elle avait supporté toutes les charges que lui imposait sa haute ambition, elle était parvenue à s'élever au rang des grandes puissances.

L'Italie, dont la renaissance justifiait tant d'espérances, a subi, depuis quelques années, un arrêt dans son développement. Elle souffre en ce moment d'une crise dont le gouvernement italien, il y a un an, a reconnu la gravité. Le président du Conseil des ministres et le ministre des finances, renonçant à dissimuler la vraie situation, ont reconnu le danger, et ont demandé aux partis la trêve de Dieu pour le salut de la patrie. Quelle est la cause du mal ? Quel en est le remède ?

Pour connaître la situation économique et financière de l'Italie, nous étudierons les faits. L'examen des comptes de l'État et des budgets des localités nous apprendra la situation de la fortune publique. Quand nous aborderons l'étude de la fortune privée, nous trouverons de précieuses informations dans les tableaux

du mouvement commercial, des donations et successions, de l'épargne, de l'émigration. L'étude des bilans suffira à nous éclairer sur les banques d'émission, qui prêtent leur concours à l'État comme aux particuliers. Enfin il est un ensemble de phénomènes qui sont comme la résultante de la situation de la fortune publique et de la fortune privée d'un pays, ce sont les cours du change, le taux de l'escompte, l'abondance ou la disparition de la monnaie métallique, les fluctuations de la rente. Les documens statistiques où se lisent ces phénomènes reflètent la situation économique et financière de l'Italie.

Pour déterminer les causes et le remède de la crise actuelle, il faut jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire des finances italiennes.

La formation du royaume d'Italie a coûté cher. Le nouveau gouvernement, auquel les anciens gouvernemens avaient légué une dette de plus de deux milliards, dut assumer les charges inhérentes à un grand État unitaire rattaché à la capitale par les liens d'une centralisation coûteuse. pourvu de tous ses services et de tous ses organes nécessaires. Il fut obligé de mettre tout en œuvre pour faire face à une lourde situation financière : augmentation des impôts, rétablissement du droit sur la mouture si impopulaire, paiement anticipé des contributions, large émission de rentes, emprunt forcé, cours forcé, extension de la circulation fiduciaire, accroissement de la dette flottante, inscription aux budgets locaux de dépenses d'État, vente des biens du clergé et des congrégations, réalisation de titres industriels en portefeuille, escompte du produit de la régie des tabacs, le gouvernement ne recula devant aucune mesure pour sortir des difficultés financières qui menaçaient le nouveau royaume.

L'année 1875 marqua la fin de cette crise : les comptes budgétaires se soldèrent par un excédent de recettes de 27 millions de lires (1). L'unité de l'Italie était accomplie, l'équilibre budgétaire obtenu ; cette même année cessa toute émission nouvelle de papier-monnaie. La droite avait achevé son œuvre. La gauche, qui la remplaça au pouvoir, en 1876, continua, pendant les premières années, les traditions d'une gestion sage et prudente. En 1880, la situation économique et financière était bonne, le budget se soldait par un excédent de 21 millions de lires. L'amélioration des finances de l'État avait permis de diminuer d'un quart l'impôt sur la mouture qui disparut bientôt entièrement et de venir en aide aux communes qui avaient bénéficié d'une légère partie

(1) Dans ce chiffre, comme dans les suivans, il a été fait déduction des amortissemens.

de la taxe sur la richesse mobilière. La prospérité de l'Italie allait rendre possible, l'année suivante, la loi bienfaisante de l'abolition du cours forcé.

A partir de 1881, les déficits reparaissent, et depuis quelques années ils s'élèvent à des chiffres considérables; la situation économique s'aggrave d'année en année. L'Italie venait de céder à l'attraction de l'Allemagne et de changer l'orientation de sa politique étrangère: M. de Bismarck avait su mettre à profit le mécontentement causé de l'autre côté des Alpes par l'occupation de Tunis et l'Italie avait conçu le désir de tirer parti d'une puissante alliance le jour où éclaterait une guerre qui, pendant longtemps, a semblé imminente. A l'attitude nouvelle de l'Italie ne sont pas étrangères la crainte du rétablissement du pouvoir temporel du Pape entretenue même dans les classes éclairées, les susceptibilités qu'ont pu éveiller les reproches d'ingratitude de notre presse, et les allures protectrices de la nation française à l'égard de la nation voisine.

Nous ne nous attarderons pas à rechercher les causes de l'entrée de l'Italie dans la triple alliance. Constatons simplement ce qu'elle a coûté à l'Italie par l'exagération des dépenses militaires, par la perte des marchés commercial et financier de la France qui ont été les conséquences de cette orientation nouvelle: voilà les trois causes qui ont engendré la crise actuelle.

I

Deux fléaux mettent le désordre dans les finances des États modernes; ce sont le développement des dépenses militaires et le développement des travaux publics improductifs : l'Italie n'a pas échappé à cette double influence. Les dépenses de guerre, de marine et de travaux publics, en 1892-1893 (1), se sont beaucoup plus augmentées que les autres dépenses d'administration qui ont peu progressé, si l'on excepte toutefois les dépenses de l'instruction publique (2) et les dépenses des pensions qui ont grandi sous l'influence du régime parlementaire (3).

Accru considérablement par suite de l'adhésion à la triple alliance, le budget des dépenses de guerre a toujours coûté cher à la nation. L'armée a joué un grand rôle qui peut donner l'ex-

(1) Nous nous arrêtons en 1892-1893, parce que, à partir de cette époque, nous avons, non les comptes, mais seulement les prévisions budgétaires.

(2) Ces dépenses, en très grande partie à la charge des provinces et des communes ont plus que doublé depuis 1875 au budget de l'État (41 millions en 1892).

(3) S'élevant en 1893 à 74 millions, elles ont augmenté de 1/6 environ depuis 1875.

plication de ces sacrifices ; par l'obligation du service et le lien d'une forte discipline, elle a mis en contact journalier les populations les plus réfractaires à l'unité. C'est l'armée qui a inculqué à toutes les couches de la société l'idée d'un grand État dont tous faisaient partie et leur a mis dans le cœur le sentiment de la patrie commune. L'armée a été comme le creuset où sont venus se fondre tous les élémens particularistes pour constituer la grande nationalité italienne.

Elle a eu une autre mission : elle a contribué au progrès de l'instruction nationale. Pour diminuer le nombre des illettrés, le législateur a décidé d'envoyer par anticipation dans leurs foyers les hommes qui prouveraient leur connaissance de la lecture et de l'écriture, et il a donné ainsi une vive impulsion à l'enseignement primaire.

Auxiliaire puissante de l'unité et du développement de l'instruction, l'armée italienne, à ce double titre, est devenue la véritable éducatrice du pays, l'institution vraiment nationale, essentiellement populaire et respectée de tous, planant au-dessus des luttes des partis.

Jamais on ne lui a marchandé les crédits. Déjà, en 1875, les dépenses de la guerre et de la marine s'élevaient au chiffre de 217 millions et demi de lires. En 1880, elles étaient de 245 millions. L'entrée de l'Italie dans la Triplice a été le signal d'une forte progression des dépenses de guerre. Si la conclusion du traité se fit sous le ministère Depretis, en 1882, elle avait été précédée d'une période de négociations durant laquelle l'Italie, en entente cordiale avec l'Allemagne, engagea des dépenses militaires importantes.

De 1881 à 1887, en sept années, les dépenses de la guerre et de la marine passèrent de 271 millions à 348 millions de lires. L'arrivée de M. Crispi à la présidence du Conseil, en 1887, provoque une recrudescence des dépenses militaires ; à la suite de la visite du premier ministre à M. de Bismarck, au mois d'octobre de cette même année, les dépenses de la guerre et de la marine sont portées au chiffre de 438 millions 600 000 lires pour l'exercice 1887-1888. En 1889-1890, elles atteignent le chiffre le plus élevé : 480 millions 800 000 lires ; puis, sous la pression des déficits, elles diminuent, en moyenne, de 50 millions environ par année. De 1881 à 1893, depuis l'adhésion à la Triplice, la moyenne annuelle des dépenses de la guerre et de la marine a augmenté de 135 millions de lires par rapport à la moyenne des dépenses de même nature de 1875 à 1880, soit une augmentation moyenne de 57 pour 100 durant cette période.

Les dépenses militaires et navales de l'Allemagne ont suivi une progression analogue. De 1881 à 1893, la moyenne annuelle des dépenses de la guerre et de la marine a augmenté de 101 millions, soit 17 pour 100 par rapport à la moyenne des dépenses des 6 années antérieures. Si on compare le budget de 1880 et le budget de 1893, on constate une augmentation de 79 pour 100 d'un budget à l'autre.

Pour la France, la moyenne annuelle s'est abaissée de 22 millions, soit une diminution de 2 pour 100.

En même temps qu'elle assumait le fardeau que lui imposait la triple alliance, l'Italie se lançait dans la politique coloniale. De 1886-1887 à 1892-1893, les dépenses occasionnées par l'occupation de Massouah montent à plus de 119 millions. Qu'est-ce que cette colonie d'Érythrée, qui a coûté de lourds sacrifices? C'est une région composée de quatre zones dont une seule est habitable.

Les dépenses de travaux publics sont loin de s'élever à un chiffre aussi considérable que les dépenses de la guerre et de la marine dont, en 1892-93, elles ne représentent pas tout à fait la moitié. Elles sont néanmoins excessives.

Assez peu avancée dans le développement de ses routes, l'Italie a porté tous ses efforts vers l'extension de ses voies ferrées, plus onéreuses pour son budget que tous autres travaux publics.

Le nouveau royaume avait trouvé un réseau de chemins de fer fort peu étendu, sauf en Lombardie. Les lignes avaient été établies par chaque État, sans vue d'ensemble, exclusivement d'après les besoins locaux de chaque région, reliées entre elles par des soudures hâtives, ne communiquant que par des voies tortueuses, et au prix de nombreux détours, avec la capitale nouvelle. Pour lutter contre les tendances particularistes, aussi bien que pour rendre l'Italie forte contre l'étranger et donner satisfaction aux besoins commerciaux des populations, le gouvernement voulut enlacer le pays entier d'un vaste réseau qui reliât les villes les plus importantes entre elles et avec la capitale.

La contribution de l'État à ces dépenses fut la cause principale de la progression constante du budget des travaux publics. La moyenne des dépenses ordinaires et extraordinaires de travaux publics, qui de 1875 à 1880 s'était élevée à 121 600 000 lires, s'éleva de 1881 à 1887 à 221 millions. En 1887-1888 ces dépenses montent à 350 millions de lires.

L'année suivante, la dépense subit, sous la pression des déficits, une réduction qui s'accentue encore après la chute de M. Crispi, en 1891. La moyenne de 1887 à 1893 s'est élevée au chiffre énorme de 251 millions.

II

Pour faire face au développement exagéré de ses dépenses, l'Italie a fait un large usage des ressources extraordinaires.

Dans ce que l'on pourrait appeler la période d'installation du nouveau royaume, quand il fallut constituer tout d'une pièce l'organisme d'un grand État centralisé de 28 millions d'âmes, les recettes ordinaires ne pouvaient suffire à cette immense tâche. Mais les lourdes dépenses de premier établissement une fois terminées, l'Italie devait payer en temps de paix ses dépenses par le produit de ses revenus normaux, c'est-à-dire de ses exploitations et de ses impôts. De même qu'un particulier marche à sa ruine quand il dépense plus que son revenu, de même un État suit une voie funeste quand il solde ses dépenses non par l'impôt, dont le poids est une sauvegarde contre les prodigalités, mais par les aliénations d'actif et par l'emprunt qui, sans répercussion sérieuse sur les contribuables, ouvrent la porte à toutes les dépenses improductives, engagées sans compter. L'emprunt, dont les nations modernes font un usage si abusif, ne devrait être permis que pour solder les dépenses de l'organisation primitive d'un État; les dépenses d'une guerre; enfin les dépenses de travaux publics rémunérateurs, dont le produit net atteint ou excède l'intérêt et l'amortissement de l'emprunt contracté.

L'Italie, à l'exemple de nombreuses nations, ne s'est pas conformée à ces sages prescriptions. Continuant, de 1875 à 1893, l'emploi de procédés qui ne pouvaient plus trouver leur justification dans les nécessités de la formation du royaume, le gouvernement a largement recouru, et souvent clandestinement, aux ressources extraordinaires. Au début de cette période, l'État pensa qu'on avait trop fréquemment fait un appel direct au crédit pour que de nouvelles souscriptions publiques pussent réussir. Il préféra vendre des rentes, écoulées sur le marché au fur et à mesure des besoins du Trésor. Ces ventes doivent être proscrites, parce qu'elles donnent la faculté de contracter, sans éveiller l'attention, des emprunts continus, dont le chiffre n'est pas déterminé d'une façon précise par le Parlement.

Rien n'était plus légitime que l'emprunt de 729 millions de lires autorisé par la loi de 1881 pour abolir le cours forcé. La situation de l'Italie eût été bonne, si la série des emprunts et des opérations financières anormales provoquées par la fondation du nouveau royaume avait été close par cet emprunt qui contribua

à rétablir la circulation monétaire. Mais à côté de cet emprunt justifié, combien d'emprunts, combien d'opérations financières vinrent procurer au Trésor des ressources que l'impôt seul doit fournir!

Le développement des travaux publics, et notamment des chemins de fer improductifs, a été le signal d'un accroissement indéfini de la dette publique. Le gouvernement italien comprit que le vaste plan de travaux publics, dressé en 1879, imposait au budget des charges d'autant plus lourdes que, sous l'empire des tendances particularistes, les provinces, que l'on ne voulait pas mécontenter, luttaient pour obtenir la plus forte part des faveurs gouvernementales, sans souci de l'intérêt général. Le gouvernement ne voulut pas renoncer au vaste programme auquel l'emprunt devait faire face, mais il chercha une combinaison qui lui sembla concilier l'exécution de ce programme avec le souci de son crédit qu'il voulait ménager.

Aux termes des conventions de 1884 et de la loi du 20 avril 1885, l'État, qui concède à l'industrie privée l'exploitation technique et commerciale des chemins de fer, met les constructions futures à la charge des compagnies et leur donne mission de faire appel au crédit public pour le compte de l'État, qui garantit le paiement des intérêts et l'amortissement du capital emprunté. D'autre part, l'État émet directement des obligations pour solder les dépenses d'amélioration et d'augmentation du matériel. Ces conventions fournissent au Trésor une ressource extraordinaire liquide de 266 millions de lires, applicables à la mise en état du matériel, et qui n'est autre chose qu'un emprunt du gouvernement qui paie l'intérêt et l'amortissement de cette somme. Construites et exploitées au moyen d'emprunts apparens ou déguisés de l'État, les lignes du réseau de l'État italien constituent une dépense improductive, le revenu net que l'État en retire représentant à peine 0,09 pour 100 du capital dépensé, qui s'élève à 3 milliards 584 millions de lires (1). Si au produit net on ajoute les produits accessoires que les chemins de fer italiens rapportent à l'État, c'est-à-dire l'impôt sur la richesse mobilière, la taxe sur la petite et la grande vitesse et autres droits, on trouve que le revenu du capital engagé est de 2,57 pour 100.

En 1890, le gouvernement adopta pour ses emprunts un nouveau type, dit « obligation d'État 4 pour 100 pour les constructions de chemins de fer »; il n'offrit pas au public ces nouveaux titres qui auraient fait concurrence aux obligations simi-

(1) Soit un prix moyen de 355 000 lires par kilomètre.

laires que plaçaient les compagnies de chemins de fer, il les substitua aux rentes déposées à la Banque comme garantie des billets d'État en circulation et qui représentaient un capital nominal de 149 millions; il négocia ensuite ces rentes, qui furent cédées à un syndicat ou écoulées sur le marché au prix moyen de 90,16 pour 100.

C'est dans le même esprit d'expédient que furent conçues les opérations financières auxquelles a donné naissance le service des pensions: la loi du 7 avril 1881 confiait la gestion de ce service à la Caisse des dépôts et prêts (1), chargée d'en assurer l'exécution moyennant la remise d'une rente d'environ 27 millions de lires inscrite au Grand-Livre et destinée aux pensions anciennes et d'une annuité de 18 millions de lires, inscrite au budget pour assurer le paiement des pensions nouvelles. La Caisse des dépôts et prêts, ne pouvant payer, au moyen d'une rente et d'une annuité s'élevant ensemble à 45 millions, les pensions dont le chiffre monta à près de 66 millions en 1882, devait vendre des rentes pour parfaire la différence. En quatre ans et demi, de 1882 à 1885-1886, la Caisse avait dû aliéner, sur le capital primitif de près de 489 millions de lires, une somme totale de 107 millions et demi pour assurer l'intégralité du service des pensions. Une loi du 7 avril 1889 abolit la Caisse des pensions et inscrivit à nouveau au budget le crédit nécessaire à ce service (2); une loi du 8 juin 1893 (3) rendit à la Caisse des dépôts et prêts le service des pensions, moyennant la remise d'une annuité de près de 41 millions de lires, et la chargea d'avancer au Trésor le surplus de la somme nécessaire au paiement de toutes les pensions auquel une annuité de 41 millions ne pouvait suffire.

La Caisse des dépôts et prêts prête à l'État, c'est-à-dire l'État se prête à lui-même, puisque la Caisse est une institution d'État sous la dépendance complète du ministère du Trésor. L'État n'emprunte pas directement, pour dissimuler l'emprunt par l'interposition d'une caisse, véritable trompe-l'œil imaginé pour masquer au public la situation des finances.

De 1882 à 1893, on a pourvu au service des pensions au moyen d'émissions successives de rentes dont le total atteint

(1) Institution d'État sous la dépendance complète du ministère du Trésor.

(2) La loi rétablissait, dans le budget ordinaire, le service des pensions anciennes. Quant aux pensions nouvelles, il devait y être pourvu : 1° au moyen d'une annuité de 25 millions de lires maintenue au budget, laquelle annuité devait être augmentée d'une somme égale à la diminution du service des pensions anciennes; 2° en cas d'insuffisance, on devait recourir à la liquidation de l'ancienne caisse des pensions, enfin au budget, s'il était nécessaire.

(3) Qui reproduisait, avec certaines modifications, le principe posé par le décret du 13 novembre 1892.

200 millions et constitue chaque année un déficit non apparent.

Rapide a été la progression des ressources extraordinaires obtenues de 1875 à 1893 par ces expédiens variés. En 18 ans, de 1875 à 1893, le total des recettes extraordinaires réalisées effectivement est monté à 4 milliards 295 millions de lires. La dette consolidée et la dette amortissable s'élèvent à 12 milliards 720 millions de lires environ, en capital, et à 597 millions et demi, en intérêts.

En même temps s'accroissait la dette flottante, qui prend, en Italie, des formes multiples : bons du Trésor à courte et à longue échéance, traites diverses sur le Trésor, avances statutaires des banques d'émission, comptes courans, service des pensions, découvert du Trésor, billets d'État en circulation, billets d'État remis aux banques en couverture de 200 millions d'or pris dans leurs réserves.

La dette flottante s'élève actuellement à 1 milliard 621 millions environ, en capital, et à 30 millions en intérêts. Mais les élémens de cette dette flottante ne présentent pas tous le caractère d'une échéance prochaine ; les bons à longue échéance (1) sont remboursables en cinq ans, après la sixième année qui suit leur émission ; les avances statutaires des banques d'émission qui sont le prix du privilège et qui coûtent peu à l'État ne sont pas menaçantes.

Ainsi, une dette consolidée, une dette amortissable et une dette flottante s'élevant ensemble à un chiffre de plus de 14 milliards, voilà la dette d'un royaume qui n'a que 24 ans d'existence.

C'est pour combler les déficits constans que l'Italie a eu recours à une série d'expédiens onéreux.

De 1875 à 1881, période de sagesse, les exercices s'étaient soldés alternativement par des excédents et des déficits et l'insuffisance totale s'était arrêtée à 36 millions de lires.

De 1881 à 1887, l'adhésion à la Triplice a porté ces déficits à la somme d'environ 81 millions.

De 1887 à 1893, c'est par des déficits de 150 à 300 millions que se soldent les comptes.

Le déficit annuel atteint en moyenne depuis 1881, c'est-à-dire depuis l'adhésion à la Triplice, 150 millions de lires ; dans la même période, l'augmentation moyenne des dépenses militaires annuelles s'est élevée à la somme de 135 millions, ce qui représente, à 15 millions près, le chiffre même du déficit. L'Italie aurait

(1) Créés par la loi du 7 avril 1892.

trouvé assez de ressources dans ses revenus ordinaires et ses recettes extraordinaires, malgré l'exagération des dépenses de travaux publics, si elle ne s'était pas lancée dans la voie des armemens à outrance. Sans l'accroissement des dépenses militaires, les budgets Italiens seraient en équilibre.

III

Les dépenses locales tiennent une large place dans les dépenses publiques d'un pays qui, comme l'Italie, a concilié le principe de la centralisation avec le respect des libertés provinciales et communales, avec le maintien d'une vie locale intense et l'inscription aux budgets provinciaux et communaux d'importantes dépenses de services publics qui figurent dans d'autres pays au budget de l'État (1).

La gestion des finances locales en Italie n'a cessé d'être défectueuse. Dans la période même où les finances de l'État se relevaient pour aboutir, en 1875, aux excédens budgétaires, les finances des provinces et des communes suivaient une marche inverse. Elles arrivèrent à un tel état de désorganisation qu'à diverses reprises, provinces et communes, désespérant de leurs propres forces, trouvèrent dans l'aide du gouvernement le seul refuge contre la faillite. Une des plus brillantes cités italiennes, Florence, qui avait été la capitale temporaire du royaume, victime de sa prodigalité aussi bien que des événemens politiques qui lui enlevèrent son titre de capitale et les bénéfices qui y étaient attachés, obtint du gouvernement, en 1879, de la soustraire, par un emprunt d'État, aux conséquences de son administration imprévoyante. En 1880 le gouvernement dut remédier à la mauvaise gestion de la ville de Naples, dont il garantit la dette unifiée et réduite.

La mauvaise situation des finances locales en Italie a diverses causes : les modifications fréquentes apportées par le gouvernement à l'assiette des impôts pour améliorer sa situation, sans tenir compte de la répercussion fâcheuse qu'elles pouvaient avoir sur les finances provinciales et municipales, les embarras

(1) Après les travaux publics, qui comprennent non seulement l'entretien des voies, ports et établissemens communaux, mais encore, pour une somme considérable, les constructions et travaux neufs, le principal chapitre des dépenses communales est la police locale et l'hygiène publique, l'État italien se déchargeant le plus possible sur les communes des dépenses qui pourraient lui incomber de ce chef. I en est de même pour l'instruction publique ; toutes les lourdes dépenses de l'instruction primaire sont à la charge des communes ; celles de l'instruction technique partagées entre l'État et les provinces ; l'État ne garde pour lui seul que celles de l'instruction secondaire et supérieure.

financiers du gouvernement qui enleva aux provinces et aux communes, aux communes surtout, une partie de leurs recettes, et qui mit à leur charge de nombreuses dépenses d'État. Mais ce qui aggrava surtout le désarroi de ces finances ce fut l'incurie de l'autorité locale constatée par mainte enquête, et qui se traduisit par des pratiques vicieuses dans l'exécution des travaux de voirie et autres travaux des grandes villes. Le défaut de tutelle administrative favorisa les abus et poussa les administrations locales aux dépenses excessives par la trop grande facilité de l'emprunt : affranchies du frein salutaire de l'autorisation préalable, les communes et les provinces ont pu longtemps, par des emprunts continuels, obérer leurs finances, sans rencontrer d'autre obstacle que la loi de 1870 qui limitait le chiffre des lots des emprunts communaux.

Lorsqu'on a vu de près le fonctionnement de la vie locale, on comprend que, s'il est bon de laisser aux localités l'initiative et la décision de leurs affaires, il faut réserver à l'autorité supérieure un pouvoir de tutelle qui les empêche de porter atteinte à l'intérêt général dont elles sont trop peu soucieuses. Les communes et les provinces italiennes n'auraient pas pu aussi aisément, par leurs prodigalités, contribuer à épuiser la matière imposable et à entraîner l'appauvrissement du pays si les emprunts locaux et notamment les emprunts des conseils municipaux, peu éclairés, avaient été soumis à l'approbation de l'autorité centrale, gardienne de l'intérêt général.

Le mauvais état des finances locales a fait comprendre enfin la nécessité d'assujettir les emprunts des provinces et des communes, sinon à l'autorisation expresse, du moins à des mesures restrictives qu'a prescrites la loi du 10 février 1889 (1).

Les finances locales ne peuvent se ressentir encore de l'influence bienfaisante de cette loi nouvelle qui ne peut produire ses effets que pour l'avenir. Sous l'empire de la législation antérieure, les dépenses communales (2) ont suivi une marche progressive de 1875 à 1891. Elles ont passé (3) de 277 millions de lires à 396 millions, après avoir atteint 420 millions, en 1889,

(1) Par exemple elle interdit aux communes d'emprunter, si les intérêts des dettes antérieures et de l'emprunt projeté exigent une somme supérieure au cinquième des recettes ordinaires.

(2) Nous donnons le chiffre des dépenses, à défaut de comptes, d'après les prévisions budgétaires que nous avons seules en mains jusqu'en 1891.

(3) Dans ces chiffres, nous ne comprenons pas les dépenses inscrites au chapitre du mouvement des capitaux, c'est-à-dire les dépenses relatives aux intérêts et au remboursement des dettes qui ont monté de 95 à 133 millions, soit une augmentation de 40 pour 100.

ce qui représente une augmentation de 43 pour 100 (1).

La progression constante des dépenses communales a provoqué une progression parallèle des impôts et des emprunts, dont le produit est venu s'ajouter aux maigres ressources du patrimoine communal (2).

Les impôts communaux, de 1875 à 1891, ont reçu un accroissement notable; les taxes de consommation ont été relevées de 73 pour 100, les surtaxes foncières de 22 pour 100, la taxe de famille de 69 pour 100, les taxes et droits divers de 60 pour 100 (3).

L'accroissement des impôts, le produit du patrimoine communal ne pouvaient suffire à l'exagération des dépenses que les communes se sont efforcées de solder par l'emprunt qui a régulièrement fait progresser les dettes municipales. De 757 millions de lires, en 1877, la dette s'est élevée à 1 175 millions de lires, en 1891. Ce sont les villes les plus importantes, Rome, Naples, dont la dette s'est le plus accrue. L'ensemble des communes rurales a beaucoup moins souffert du fléau de l'emprunt (4).

Comme l'État, les communes ont emprunté pour équilibrer leurs budgets, sans cesse en déficit. En 1891, le déficit était de 48 millions 700 000 lires. Il s'était élevé à 90 millions, en 1888 (5).

Les finances des provinces ont suivi une marche analogue à la marche des finances communales. L'ensemble des dépenses a passé de 80 à 109 millions et demi, soit une augmentation de 36 pour 100 environ. Les surtaxes d'impôt foncier, qui consti-

(1) Dans ces chiffres généraux, les finances des grandes villes occupent une place importante qu'il serait intéressant de dégager, mais les données des documens statistiques n'en permettent pas la décomposition.

(2) Il s'en faut de beaucoup que tout le patrimoine immobilier soit mis en valeur. En 1891, 243 000 hectares de biens communaux étaient encore incultes, faute de capitaux. Les statistiques italiennes indiquent que, malgré les divers partages intervenus entre les habitans, 414 000 hectares sont encore affectés aux services municipaux ou sont restés sous l'administration directe des communes, mais les statistiques ne disent pas si les 243 000 hectares restés incultes sont compris dans ces 414 000 hectares. Le patrimoine mobilier comprenait, en 1891, 5 millions de lires, qui ont subi la réduction résultant du relèvement de l'impôt sur la richesse mobilière.

(3) Ce n'est pas seulement en France que l'on voit la partie additionnelle de l'impôt affectée aux localités prendre des proportions inquiétantes.

En 1891, les taxes de consommation perçues pour le compte des communes italiennes dépassaient de 214 pour 100 les taxes de consommation perçues pour le compte de l'État.

Les surtaxes d'impôt foncier provinciales et communales étaient du double du principal.

(4) Rome, qui avait 31 millions de dettes en 1873, en a 211 en 1889, soit un capital de 499 lires par tête d'habitans. Naples a passé de 70 à 131 millions dans la même période.

(5) Pour Rome seule, le déficit, de 6 millions, en 1891, s'élevait à près de 26 millions, en 1888.

tuent la presque totalité des recettes ordinaires provinciales n'ont pu suffire à ces dépenses, bien qu'elles se soient accrues de 42 pour 100 de 1875 à 1891.

Les provinces ont dû emprunter. En 1891, la dette des provinces, qui était de 62 millions et demi en 1873, s'élevait à près de 175 millions.

La dette des provinces et des communes est montée, en 1891, à 1 350 millions 600 000 lires. Elle ne s'élevait qu'à 855 millions 800 000 lires en 1877.

La gestion défectueuse des finances locales est venue accroître les frais généraux qui pèsent sur la nation. A la dette de l'État, qui représente un capital de plus de 14 milliards de lires, est venue s'ajouter une dette provinciale et communale de 1 milliard 350 millions 600 000 lires (1).

IV

L'activité productrice d'un pays souffre de l'exagération de ses frais généraux, c'est-à-dire des dépenses publiques, qui se traduit par le poids de l'impôt, par la dépréciation de la valeur du sol, privé des capitaux que les emprunts publics lui enlèvent, enfin par l'augmentation du prix de revient des objets manufacturés. Dans la concurrence que se font aujourd'hui, sur le terrain des affaires, les peuples rapprochés par l'abaissement du prix des transports, le régime protecteur et les barrières de douanes ne suffisent pas à égaliser les conditions de lutte. La diminution des frais généraux est un des élémens qui peuvent assurer aux nations la supériorité sur leurs rivales.

L'exagération des dépenses publiques, en Italie, jointe à la perte du marché commercial et financier français et à l'affaiblissement de son crédit, a contribué à retarder son développement économique.

Jusqu'en 1887, date de la dénonciation du traité de commerce, du 3 novembre 1881, le commerce de l'Italie, importations et exportations réunies, avait une tendance à s'élever, bien que les exportations subissent d'année en année une diminution. Dans l'année qui a suivi la rupture commerciale de l'Italie et de la France, l'Italie a perdu un mouvement d'affaires de plus de 500 millions, soit le cinquième de son commerce total.

Les importations de l'Italie, qui progressaient en moyenne, depuis 1878, de 60 millions par an, ont subi une diminution de

(1) En 1891.

près de 400 millions et demi en 1888, et n'ont pu se relever, sauf en 1889, où l'importation monte de près de 200 millions.

Les exportations de l'Italie n'ont cessé de fléchir depuis 1883 : de 1883 à 1887, en cinq ans, la moyenne des exportations a dépassé un milliard. De 1888 à 1892, la moyenne diminue de 133 millions.

En 1891, les exportations sont descendues à leur minimum, 876 800 000 lires; en 1892, elles se sont relevées à près de 958 millions, et en 1893 elles atteignent 964 millions.

L'Allemagne est venue prendre place parmi les nations qui entretiennent avec l'Italie les relations commerciales les plus suivies et elle les surpassera bientôt si le mouvement actuellement existant continue. En 1875, elle importait en Italie pour 37 millions de lires de marchandises, elle en importait en 1892 pour 144 millions. Cependant les importations de tous les autres pays avaient perdu, surtout celles de la France qui étaient tombées de 369 800 000 lires à 204 500 000. Les importations d'Italie en Allemagne suivaient d'ailleurs une progression ascendante également accentuée : elles passaient de 23 600 000 lires en 1875 à 147 800 000 en 1892.

L'Italie, par suite de la rupture des traités de commerce avec la France, a perdu son meilleur débouché et, quand bien même elle retrouverait dans ses échanges avec l'Allemagne et l'Autriche un courant d'affaires analogue, elle n'en serait pas moins en perte, car ce n'est pas la conservation du marché commercial français qui eût pu être pour elle un obstacle à la conquête de marchés nouveaux.

Si nous comparons maintenant le mouvement de l'importation avec le mouvement de l'exportation, nous constatons que les importations ont toujours largement dépassé les exportations et que ce mouvement s'est accentué de périodes en périodes. L'excédent annuel des importations sur les exportations monte en moyenne à 128 millions de lires de 1875 à 1881; 289 millions de lires de 1881 à 1887 et 374 700 000 lires de 1887 à 1893.

La balance du commerce, de plus en plus défavorable à l'Italie, a exercé sur la réserve métallique et sur le change de cette contrée une influence dont les effets fâcheux se sont fait sentir.

La situation économique se révèle encore par d'autres signes apparens. La crise agricole a sévi avec une grande rigueur, comme le prouve l'accroissement de la dette hypothécaire, qui en 1892 s'élevait à plus de 9 milliards et demi de lires, tandis que la dette sans intérêts montait à plus de 6 milliards. La gravité de cette crise trouve sa confirmation dans les chiffres de l'émigration

qui, en Italie, porte surtout sur la population agricole. Le chiffre de l'émigration (1) qui était en 1886 de 167 829, s'élevait en 1893, à 246 286, après avoir passé en 1891 par un maximum de 293 631. Ce tableau de l'état économique de l'Italie ne serait pas complet si d'autres élémens ne venaient pas en atténuer le sens. Quand on visite cette contrée, on a l'impression d'une population active et laborieuse.

L'esprit d'économie est si développé et l'organisation des institutions de prévoyance est si heureuse, que le mouvement de l'épargne a suivi une progression ascendante. En 1881, le total des dépôts opérés dans les divers établissemens qui reçoivent les épargnes, était de plus de 979 millions de lires; en 1890 il avait presque doublé (2).

Si nous cherchons à saisir le progrès de la richesse acquise d'après une autre source d'informations, nous constatons dans le tableau des donations et successions en 1892 une augmentation de 25 pour 100 sur 1876.

V

Le mal qu'ont pu faire à l'Italie l'exagération de ses dépenses militaires, l'affaiblissement de son crédit et sa rupture commerciale avec la France, a été encore aggravé par la crise des banques, qui, en désorganisant la circulation monétaire, a porté le trouble dans le monde des affaires.

L'Italie n'a pas l'unité de circulation fiduciaire; les tendances particularistes ont toujours fait obstacle, dans ce pays, au mouvement qui pousse les nations modernes vers le monopole de l'émission, garantie la plus sûre de la circulation facile des billets accrédités partout, grâce à une banque unique, par la confiance du public. Toutefois, l'Italie marche vers l'unité de circulation; les banques d'émission qui, en 1874, avaient été réduites à 6, pour

(1) Nous donnons ici le chiffre total de l'émigration permanente et temporaire. En 1886, l'émigration permanente était de 85 355; en 1893, de 122 934.

(2) Faute de documens, nous n'avons pu dresser le total des dépôts d'épargne pour les années suivantes, mais nous voyons par les chiffres qui nous sont connus, par exemple ceux des Caisses d'épargne ordinaires ou des Caisses d'épargne postales, que le mouvement s'est encore accentué, passant pour les premières, en 1893,

à.	1 245 605 178	lires.
au lieu de, en 1891.	1 177 218 675	—
Soit une différence en plus de.	68 386 503	—
passant pour les secondes, en 1894, à	396 303 300	—
au lieu de, en 1891	333 683 900	—
Soit une différence en plus de..	62 619 400	lires.

donner plus de crédit aux billets, ne sont plus qu'au nombre de 3 (1), depuis le désastre de la Banque romaine.

Si les prescriptions législatives et réglementaires pouvaient avoir la vertu magique que l'inexpérience parlementaire leur attribue trop souvent, de suppléer par leur action automatique à la capacité et à la probité de ceux qui sont à la tête des entreprises commerciales, la situation des banques d'émission italiennes serait florissante, si nombreuses sont les mesures tutélaires dont leur gestion a été entourée. Limitation du chiffre de la circulation, défense d'immobilisation, obligation de mise aux réserves et détermination de la proportion du stock métallique or et argent qui les compose, élection des censeurs par les actionnaires, dépôt mensuel au greffe du tribunal de commerce du bilan établi d'après un modèle officiel et certifié par un administrateur et un censeur, publication par le gouvernement d'un bulletin des bilans, contrôle permanent d'un commissaire royal attaché à chaque banque, inspections extraordinaires, la loi a accumulé toutes les précautions pour prévenir une mauvaise gestion : autant de réglementations vaines, quand la direction d'une affaire est livrée à des mains imprudentes ou coupables.

L'histoire des banques d'émission italiennes est la démonstration de cette vérité. Si les excès de la circulation et les immobilisations ont perdu les banques, ce n'est pas faute de lois et de décrets préventifs prohibant ces abus. Les censeurs, le commissaire royal, les inspecteurs extraordinaires n'ont arrêté ni les émissions excessives, ni les emplois anti-statutaires et c'est le tuteur des banques, le gouvernement lui-même, qui les a parfois poussées dans la voie dangereuse où elles s'engageaient.

Lorsque les banques remboursent leurs billets à vue, la surabondance de l'émission n'est pas à craindre. Le remboursement du billet est le frein normal de la circulation fiduciaire. Lorsque, au contraire, les banques qui ont immobilisé ou perdu leurs capitaux ne peuvent plus rembourser à vue leurs billets et obtiennent le cours forcé, la surabondance de l'émission n'a plus de limites et aussitôt apparaît la dépréciation du papier-monnaie, qui a pour conséquences la hausse du change, la disparition de la monnaie métallique, l'élévation du taux de l'escompte. C'est le spectacle que nous donnent les banques d'émission italiennes. A part la Banque toscane de crédit dont l'administration a été sage, les banques d'émission italiennes ont ou immobilisé, ou perdu même leur capital, en se livrant à des opérations étrangères à

(1) Outre les banques de Naples et de Sicile, la banque d'Italie, issue de la fusion des banques Nationale d'Italie, Nationale de Toscane et Toscane de Crédit.

leur mission. L'enquête à laquelle a donné lieu, en 1892, la crise des banques, a révélé des placemens en immeubles, en mines, des prêts sans garantie aucune, à des communes, à des provinces, à des sociétés, à des banques, à des entreprises de construction en détresse, des prêts hypothécaires, des avances ou ouvertures de crédit sans garantie à des particuliers, notamment à des membres influens du parlement ou du gouvernement, toutes opérations de nature à conduire les banques de circulation à la ruine.

Le gouvernement a tout connu et il n'a rien empêché, il a même excité les banques aux immobilisations. C'est lui qui a obligé la Banque nationale à accorder une subvention de 115 millions de lires à la Banque tibérine, c'est lui qui, pour soutenir les obligations du Risanamento de Naples, a fait acheter ses titres par la même banque pour le compte de l'État (1).

Instigateur et complice des immobilisations et des pertes de capital, le gouvernement s'est laissé naturellement aller à soustraire les banques aux conséquences de leurs fautes et à les décharger, par l'établissement du cours forcé, du devoir de convertir leurs billets en monnaie métallique.

Ce qui a perdu les banques d'émission italiennes, ce sont les immobilisations et les opérations anti-statutaires, c'est l'abus du papier monnaie.

C'est pour remédier à ces maux qu'a été rendue la loi du 10 août 1893. Mais un acte législatif ne peut suffire à dénouer la crise des banques. Elle ne trouvera sa solution que dans la sagesse des banques et du gouvernement qui peut seule entraîner la liquidation des opérations anti-statutaires et la fin des émissions de papier-monnaie.

VI

Le trouble de la situation économique a pour indices le cours du change, la crise monétaire, l'élévation de l'escompte, les fluctuations de la rente.

L'Italie trouve des causes d'élévation de son change dans la supériorité de ses importations sur ses exportations qui s'est accentuée depuis la rupture des traités de commerce, dans le placement de la majeure partie de sa dette aux mains des nations

(1) Il arriva quelquefois, dit le sénateur Finalli dans son rapport sur les banques, que le gouvernement même, poussé par des considérations d'ordre politique qui échappent au jugement de la commission d'enquête ou qui sont au-dessus d'elle, autorisa des immobilisations qui, dans l'hypothèse la plus favorable, se trouvent en contradiction avec le but et l'essence même des banques d'émission. Il est nécessaire qu'à l'avenir le gouvernement observe et fasse observer les lois mieux qu'il ne l'a fait jusqu'à présent.

étrangères plus riches qu'elle. La dépréciation du papier-monnaie a aggravé le change, qui par ses alternatives de hausse et de baisse inquiète le monde des affaires.

Le change s'est élevé l'année dernière jusqu'à 115, il se serait probablement élevé plus haut sans les dépenses considérables faites en Italie par les étrangers (1), les frais de transports des marchandises exportées et importées par la marine marchande italienne florissante, les frais d'assurance de ces marchandises, enfin les envois d'argent importans, mais impossibles à évaluer, des ouvriers italiens émigrés (2).

Dans ces derniers temps, le change est descendu aux environs de 104. Cette amélioration est probablement due en grande partie aux ventes de rentes faites à la suite de l'élévation des cours, par les Italiens sur le marché de Paris, qui s'est trouvé de ce fait débiteur de l'Italie.

La disparition de la monnaie métallique est la conséquence de la dépréciation du papier-monnaie et de la hausse du change. L'Italie subit une crise monétaire intense. Le gouvernement a essayé à diverses reprises, mais inutilement, d'empêcher le numéraire et surtout l'or de sortir de l'Italie ; un décret du 12 août 1883 ordonna aux banques dont les réserves ne comprenaient pas au minimum deux tiers en or et au maximum un tiers de leur total en argent, de les constituer dans ces proportions dans le délai de deux mois. Il a obtenu des États de l'Union latine de ne pas accepter la monnaie d'appoint italienne. La mise en circulation d'une partie des 200 millions d'or prêtés en 1894 par les banques à l'État a pu diminuer l'intensité de la crise monétaire, mais ce n'est là qu'un remède passager.

La disparition d'un grand nombre de banques, la pénurie et la défiance des capitaux maintiennent l'escompte à un taux constamment élevé, il est actuellement de 5 p. 100.

La rente a subi de nombreuses fluctuations depuis que la France a cessé d'être le banquier de l'Italie pour être le banquier de la Russie. En 1881 le cours de la rente 5 p. 100 était de 90,25 (3); portée, en 1887 à 97,35, touchant à 87,86 en 1893, la rente est redescendue en janvier 1894 aux environs de 71, pour se relever aujourd'hui aux environs de 90.

(1) M. J. Clare, dans son livre sur *le Change*, évalue ces dépenses annuelles à 145 millions; M. P. Leroy-Beaulieu, *Traité des Finances*, à beaucoup plus de 200 millions.

(2) Le denier de Saint-Pierre ne doit guère entrer en ligne de compte dans l'énumération des élémens qui servent de correctif au change, parce qu'il est fort peu important depuis quelques années et qu'une grande partie de ses fonds est affectée à des dépenses faites à l'étranger.

(3) Moyenne de l'année.

VII

Un déficit budgétaire moyen de 150 millions de lires, auquel viennent se joindre les déficits des localités obérées, qui, pour les communes seules, s'élèvent à plus de 48 millions de lires (1), une dette consolidée et une dette amortissable montant à près de 13 milliards, une dette flottante, toujours grandissante, qui atteint actuellement plus d'un milliard et demi (2), une dette locale dépassant 1 350 millions (3), la crise commerciale et agricole coïncidant avec les dégrèvemens (4) et avec une vive progression des dépenses, la crise monétaire toujours ouverte, le rétablissement du cours forcé, le crédit public affaibli par l'impôt sur la rente, le cours du change qui cependant s'améliore, l'élévation du taux de l'escompte, les fluctuations d'une rente dont la spéculation agite les cours, — tel est, à l'heure actuelle, l'état économique et financier de l'Italie.

Pour combler les déficits et en prévenir le retour, M. Sonnino, ministre des finances, proposait de diminuer les dépenses et d'augmenter les recettes. Mais il ne montrait pas assez de hardiesse dans ses projets de réformes. Sur le chapitre des dépenses militaires, qu'il eût fallu largement réduire, il ne glanait que des réductions de détail, dont le total montait à 14800000 lires. Dans les économies fiscales, et surtout dans la diminution des dépenses de travaux publics, il trouvait une économie de 12 millions. Enfin, il attendait une économie de 15 millions de la réalisation de la réforme administrative. Il évaluait à 43 millions et demi les ressources nouvelles qu'il cherchait dans l'assujettissement à la taxe sur les affaires des transactions qui en étaient jusqu'alors exemptées. Restait cependant un déficit de 64700000 lires qu'il ne comblait pas; M. Sonnino laissait entrevoir qu'il tenait en réserve d'autres mesures pour obtenir l'équilibre budgétaire, en faisant appel à toutes les forces contributives du pays. C'était d'abord l'impôt général et personnel sur le revenu, taxe complémentaire et rectificative des inégalités existantes. C'était ensuite la réforme du régime fiscal des alcools.

Mais il était douteux que ces deux mesures dussent produire

(1) Chiffre de 1891. En 1888, le déficit a atteint 90 millions. Nous n'avons pas les chiffres du déficit depuis 1891.

(2) Le *Marché financier*, par M. Raffalowich, 1894, prévoit une aggravation moyenne et progressive de 12 millions de lires par an pour la période quinquennale 1895-1900.

(3) Pour 1891.

(4) La loi du 18 juillet 1880 diminua d'un quart l'impôt sur la mouture qui disparut complètement en 1884. Quelques autres dégrèvemens ont été aussi opérés relativement à l'impôt foncier en 1876 et en 1886, relativement au sel en 1885.

les résultats désirés, parce que l'impôt général sur le revenu présente en Italie, comme partout ailleurs, des difficultés inextricables d'application et que la consommation de l'alcool peut diminuer sous l'influence de l'accroissement de l'impôt.

M. Sonnino n'a pu mener à bonne fin l'exécution de son programme, il a été remplacé au ministère des finances par M. Boselli qui pratiqua quelques remaniemens de taxes, attribua à l'État le dixième de l'impôt sur la richesse mobilière dont bénéficiaient antérieurement les communes et éleva ce dernier impôt de 13,20 à 20 pour 100. En outre il fit avancer à l'État par la Caisse des dépôts et prêts les sommes nécessaires à la garantie du service d'intérêt et d'amortissement de certaines obligations de chemins de fer.

Ces moyens ne peuvent suffire à combler le déficit de 105 millions de lires que le budget voté accusait, et le ministère ne fait pas connaître encore les projets élaborés pour atteindre l'équilibre budgétaire.

Peut-on rétablir l'impôt sur la mouture, si impopulaire, mais qui est d'un large rendement? Cela paraît difficilement praticable dans un pays dont le gouvernement désire pouvoir supprimer l'augmentation du droit de douane sur le pain, quand le prix du grain s'élèvera au point de faire craindre un renchérissement notable du pain (1).

Si l'Italie ne trouve pas dans l'impôt l'équilibre du budget, fera-t-elle appel aux ressources extraordinaires?

Assurément elle conserve assez de crédit pour emprunter encore à des conditions plus ou moins onéreuses. Elle peut accroître encore le poids de sa dette flottante par des avances des banques et autres moyens analogues. Enfin, il reste des aliénations d'actif où elle peut chercher des ressources nouvelles. Cette opération lui permettrait de trouver pendant cinq, six ans ou plus même, une somme suffisante pour faire face à ses dépenses. Mais ensuite la situation du Trésor n'en deviendrait que plus difficile. Ce seraient donc seulement quelques années de répit que se donnerait l'Italie, dans l'attente de quelque événement qui viendrait dénouer la crise actuelle.

Si l'Italie persiste dans sa politique financière, elle aggrave sa situation de jour en jour. Cependant, si elle le voulait, le remède au mal serait entre ses mains.

La cause déterminante de ses difficultés financières est l'exagération des dépenses de guerre qui mettent le désordre dans ses budgets et ralentissent l'activité du pays. Si l'Italie, qu'aucune

(1) Rapport de M. Sonnino.

nation ne menace et qui pourrait être un grand État pacifique, voulait ramener son budget de la guerre aux limites raisonnables de l'année 1881, elle retrouverait la prospérité.

Ce serait l'équilibre budgétaire, ce serait le raffermissement d'un crédit ébranlé par l'impôt récent sur la rente, ce serait le remède à une situation économique troublée par l'exagération de dépenses stériles. Avec l'équilibre budgétaire, condition essentielle de la cessation du cours forcé, avec l'amélioration de l'état économique et la confiance qui suivrait le relèvement du crédit public, la crise des banques pourrait prendre fin par le rétablissement de la circulation monétaire.

L'Italie est une terre féconde et en général salubre, elle occupe sur la carte du globe une position géographique sans rivale. Ses marins ne le cèdent à aucuns. Ce que pourraient faire ses agriculteurs sur un sol moins écrasé d'impôts, on le peut voir par l'exemple de ses émigrés qui ont transformé en magnifiques champs de blé les plaines de l'Amérique du Sud. Ses négocians ont montré quelle pouvait être l'activité laborieuse de la race, quand ils ont fait revivre dans le nouveau monde les traditions de leurs ancêtres du moyen âge.

L'Italie peut trouver dans ses institutions plus de facilité que d'autres nations pour avoir la continuité de vues qui permet une politique suivie. Elle a un gouvernement capable de défendre l'intérêt général contre les sollicitations égoïstes des intérêts locaux et privés, son parlement ne subit pas l'action dissolvante des oppositions antidynastiques et peut contenir des majorités homogènes. Peu de pays ont une législation financière aussi perfectionnée (1). Riche en ressources, riche en hommes, l'Italie, si elle veut, peut espérer voir s'ouvrir encore devant elle de brillantes destinées. Si elle le veut, elle peut reprendre le cours interrompu de son brillant développement économique.

Adrien Dubief.

(1) Les réformes de législation financière préconisées dans ces vingt dernières années ont été réalisées d'abord en Italie.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Tannhæuser*, opéra en 3 actes, de Richard Wagner.

Trois opéras célèbres : le *Freischütz*, *Robert le Diable* et *Tannhæuser* représentent le partage éternel de l'homme et l'éternel combat que l'ange et la bête se livrent en lui. De ces trois représentations, le *Freischütz* est sans doute la plus naïve, et dans une acception du mot que nous fixerons, la plus naturaliste ; *Robert le Diable* en est la plus concrète et la plus étroite ; la plus large au contraire — et avec cela la plus exclusivement intérieure et spirituelle, la plus chrétienne enfin — c'est *Tannhæuser*.

Qu'il y ait déjà du symbole dans le *Freischütz*, que la musique partout y dépasse, y déborde le poème, c'est ce que, sans faire injure au génie de Weber, on ne saurait contester. Il n'est pas une page qui n'en porte témoignage. Au premier chant, au premier cri de Max, ni l'oreille ni le cœur ne se trompe. Est-ce seulement un paysan, un tireur malheureux qui souffre et se désespère ainsi ? Non, c'est un bien autre personnage, et ces admirables imprécations, ces mélodies de douleur et de colère portent en elles infiniment plus d'âme et d'humanité. Max est déjà l'homme, le héros de l'orgueil, de l'ambition et du désir. Il l'est dans le trio du premier acte ; il l'est dans les parties mélancoliques ou violentes de l'air qui suit ; il l'est, avec plus de grandeur encore et d'âpreté farouche, au second acte, dans le trio avec les deux jeunes filles et dans la scène de la Gorge aux Loups.

Mais cet homme, entre quelles puissances ennemies le voit-on se débattre ? Quels adversaires se livrent en lui le combat qu'est l'opéra tout entier, que l'ouverture annonce et résume, et dont les tableaux alternés marquent avec symétrie les phases et les vicissitudes ? C'est ici qu'apparaît ce que nous appelions, faute d'un meilleur terme, le naturalisme du *Freischütz*. Oui, le bien et le mal ont dans l'opéra de Weber un caractère naturel, en ce sens qu'ils se manifestent surtout

dans et par la nature, par l'ordre ou le désordre extérieur et matériel, par la beauté des choses ou par leur horreur, en un mot au dehors de l'homme encore plus qu'en lui-même. Si coupable que soit Max, il l'est beaucoup moins que Tannhæuser, coupable à coup sûr d'une faute moins formelle et pour ainsi dire moins profonde. Au milieu des sortilèges de la Gorge aux Loups, il semble que le mal ne fasse guère que l'environner. Il en connut la curiosité et l'ambition inquiète ; mais il en ressent déjà l'épouvante et non les délices. Il est dans le royaume du péché, mais il n'a pas fait de son âme ce royaume même. S'il a appelé l'enfer au secours de son désir, l'objet de ce désir : le pur amour d'une vierge, est en dehors, au-dessus de l'enfer. Ainsi le mal n'est pour le héros de Weber qu'un moyen ; pour celui de Wagner il sera le but et la fin.

Du bien encore plus que du mal, la conception ou l'idéal a dans le *Freischütz* un caractère extérieur et comme un aspect de nature. A l'inquiétude, au trouble, qu'est-ce que l'ouverture oppose tout d'abord? La paix et la beauté des choses, un paysage, un chant de cor au fond des bois. Rappelez-vous le grand air de Max : après la fièvre du récitatif l'admirable mélodie : « *Durch die Wälder, durch die Auen;* » est-ce que vraiment elle ne vient, elle ne souffle pas de la prairie et de la forêt? Plus loin, quand Samiel a passé dans le fond du théâtre, quand le ciel un moment s'est voilé, et l'âme du jeune homme avec lui, il suffit qu'un hautbois soupire, et c'est le ciel encore plus que l'âme qui s'éclaircit ; c'est le soleil qui de nouveau rit là-bas sur la maison, sur le seuil où rêve assise la fiancée du chasseur.

Elle-même, l'innocente Agathe, la fille du garde-chasse, est associée partout à des scènes et à des impressions de nature. Les deux airs célèbres qui sont presque tout son rôle, baignent en quelque sorte dans l'atmosphère : l'un dans le crépuscule, l'autre dans la clarté du matin. Agathe n'est qu'une paysanne, une enfant de la forêt, je dirai presque une figure du monde extérieur, et non de ce monde moral qu'un jour Élisabeth représentera. Extérieur, voilà décidément le meilleur terme pour qualifier dans le *Freischütz* le bien et le mal en présence, le salut et la perdition. Gardons-nous au moins de le prendre en mauvaise part et pour synonyme de médiocre ou superficiel. Le salut n'est ici que dans la lumière du soleil, dans la joie, l'ivresse même de la vie saine, et non pas encore de la vie sainte, au milieu de la saine nature, mais ce n'en est pas moins le salut. Idéal primitif si on le compare à l'idéal de Wagner, mais idéal pourtant. Que demain vous relisiez le *Freischütz*, ayant entendu hier *Tannhæuser*, vous aimerez encore la beauté des choses après celle des âmes; dans la simplicité de la vie naturelle, vous en qui la vie intérieure et morale aura surabondé, vous goûterez une sensation délicieuse de rafraîchissement et de repos.

Quelque dix ans après le *Freischütz*, *Robert le Diable* a posé de nouveau l'éternelle question du bien et du mal. *Robert* est symbolique aussi, et l'œuvre est le signe d'une pensée plus large qu'elle. « Ce mot de philosophie de l'art, écrivait naguère Blaze de Bury, un bien gros mot en vérité, sied pourtant merveilleusement à caractériser le génie de Meyerbeér. Il y a chez lui de ces effets qu'un simple musicien ne saurait produire. Prenez un Italien de belle et bonne race et donnez-lui à mettre en musique le trio de *Robert le Diable*, qu'y verra-t-il?... Une situation dramatique, un morceau *à effet* pour ténor, soprano et basse ; mais à ce magnifique résumé de toute une période de l'histoire, à cette figuration solennelle de l'homme entre l'Ange et l'Esprit du mal reproduite sur tous les frontons des cathédrales, croyez bien qu'il ne songera pas une minute. La musique de Meyerbeer est l'œuvre d'un musicien de premier ordre et aussi d'un penseur. En même temps qu'il y a des idées, il y a aussi *l'Idée* (1) ».

Blaze de Bury ne se trompait pas. L'*Idée* assurément est dans cette musique. Mais elle n'y donne malheureusement pas tout ce qu'elle renferme; elle n'y atteint pas à son développement supérieur. En l'ajustant à son génie essentiellement concret et scénique, à son art tout en relief et en dehors, Meyerbeer a dramatisé le symbole ; il l'a peut-être rétréci. Il a créé des individus et non des types ; il a placé Robert entre deux personnages plus qu'entre deux principes ou deux forces. Bertram, par exemple, est une admirable et sans doute immortelle figure. Que le démon ait un fils et qu'il l'aime, qu'il ne le puisse aimer que pour le perdre, cela est beau, de la beauté la plus dramatique. Il y a dans cette paternité diabolique une imitation et comme une contre-partie grandiose de la paternité divine. Voilà ce que Meyerbeer a magnifiquement exprimé. Relisez le rôle de Bertram, surtout les récits du premier et du cinquième acte. Il n'en est pas un qui ne soit un cri, un mouvement, un transport d'infernale et sublime tendresse. Mais considérez aussi que cette tendresse, en caractérisant le personnage, amoindrit et pour un peu contredirait l'idée du mal, du mal absolu, qu'il doit symboliser. Faire de Robert le fils de Bertram, et le fils passionnément aimé, c'était fournir à l'incertitude, au trouble du héros, à son attrait pour l'enfer et à ses velléités de le choisir, l'excuse et presque la justification sinon de la piété, du moins de la pitié filiale.

Jusque dans le trio final, qui reste un chef-d'œuvre en dépit de certaines faiblesses, le génie de Meyerbeer apparaît ainsi concret et formel. Un testament produit au moment favorable, une horloge qui sonne minuit, des élémens enfin ou des causes extérieures décident de l'issue de la lutte, et la mainmise en quelque sorte visible d'Alice sur

(1) Blaze de Bury, *Meyerbeer et son temps*.

Robert assure la victoire matérielle du bien. Et ce bien quel est-il? De ce combat quel est l'enjeu? L'amour de l'insipide Isabelle, la « princesse d'opéra » par excellence, et le prie-Dieu nuptial qui attend à côté du sien, devant le maître-autel de la cathédrale de Palerme, Robert encore frémissant, encore chaud du souffle de l'enfer.

Il faut reconnaître que l'idée de *Tannhæuser* est d'une autre portée et d'une autre grandeur. Wagner ici peut demander et répondre avec le Corneille de *Polyeucte :*

Y va-t-il de l'honneur? Y va-t-il de la vie?
— Il y va de bien plus!

et des trois opéras où l'ange et la bête sont aux prises, *Tannhæuser* est celui où l'un et l'autre sont le plus la bête et le plus l'ange.

La bête d'abord. Wagner est le premier qui l'ait osé déchaîner elle-même. Qu'était-ce, dans le *Freischütz*, qu'une heure de connivence avec les esprits de l'abîme, la participation d'une nuit aux diableries de la Gorge aux Loups? Qu'était-ce pour Robert qu'un baiser de hasard pris en tremblant sur l'épaule glacée de l'abbesse sortie de son tombeau? Dans *Tannhæuser* il ne s'agit plus des mystères de la nature, mais de ceux, plus terribles, de l'âme. Ici plus d'enchantemens ni de maléfices, mais le mal lui-même, le mal en soi, voulu et choisi délibérément; le mal non plus au dehors de l'homme, mais en lui, tenant le centre ou le fond de son être. Et quel mal? le plus dévorant de tous, la sensualité et la luxure, toute la fureur, toute la folie de la chair et du sang, et, comme écrivait un philosophe chrétien, « le corps entier qui n'est bientôt qu'un holocauste au feu d'enfer (1). »

Le bien à son tour dans *Tannhæuser* n'a plus rien d'extérieur ni de matériel. La joie n'y est point terrestre, et comme le mal y est le péché, le bien y est le salut, j'entends le salut éternel. Cet opéra n'est pas de ceux qui finissent par un mariage. Dès le début de l'ouverture, ce n'est plus la nature qui chante, mais la foi; c'est la mélodie des pèlerins, ce n'est plus celle de la forêt. La nature pourtant n'est pas absente du drame; elle y coopère, elle y est source d'émotion et de beauté, mais en se faisant elle aussi toute spirituelle et morale, en se colorant pour ainsi dire d'un reflet de piété. La chanson du pâtre s'unit d'elle-même au cantique des pèlerins. Le souffle qui abat Tannhæuser à genoux est à la fois le souffle de l'Esprit et celui du printemps, et Wolfram au dernier acte ne demande à l'étoile du soir que de saluer pour lui l'âme d'Élisabeth entrant au ciel.

Le dernier acte de *Tannhæuser* est le plus beau des trois parce que les deux forces de l'œuvre y sont portées au comble, parce qu'elles s'y

(1) Le P. Gratry, *Connaissance de l'âme*, t. II.

rassemblent et s'y affrontent, autrement dit parce que cet acte est en même temps une sublime opposition et un raccourci sublime.

La symphonie du mal ou du péché, comme on pourrait nommer l'ensemble des motifs se rapportant au Venusberg, cette symphonie est plus belle encore au troisième acte qu'au premier. D'abord elle y est plus courte. La Bacchanale par laquelle s'ouvre l'ouvrage et la scène suivante entre Vénus et Tannhæuser ont des proportions véritablement excessives. Tout y surabonde et y déborde. De ces mélodies, de ces harmonies, de cette instrumentation extraordinaire on ne jouit plus à force d'en jouir. Ici au contraire tout se ramasse pour frapper un seul coup, et foudroyant. En quelques pages toutes les forces de cette musique donnent ensemble. C'était l'analyse au début, maintenant et pour finir c'est la synthèse. C'est le contraste aussi. Tannhæuser vient d'achever le magnifique récit de son pélerinage, hélas! inutile. Il a dit, avec l'orchestre haletant et brisé, la fatigue et l'angoisse du chemin, ses pieds meurtris, ses lèvres pénitentes fuyant jusqu'à la fraîcheur des sources, et ses yeux indifférens au soleil italien. Il a dit, et les thèmes pieux ont tinté, et les thèmes de colère et de malédiction ont rugi, il a dit son arrivée à Rome, ses aveux, son repentir, le pontife imploré vainement, et le pardon qui sur lui seul n'a pas voulu descendre. Alors, tandis que dans la nuit, pour d'autres indulgente et pour lui sans pitié, se perdaient les dernières harmonies de miséricorde et de salut, alors, d'un seul et furieux élan Tannhæuser s'est rejeté dans le mal « et le nouvel état de cet homme a été pire que le premier. » Jadis, au chant des pèlerins, au soleil d'avril, son âme s'était attendrie et fondue, et s'écroulant, comme dit Wagner lui-même, « dans la plus effroyable contrition, » Tannhæuser avait jeté, sur un trait fulgurant de l'orchestre, le cri sublime : « *Seigneur, soyez béni ! Ah ! votre grâce est infinie.* » Plus encore peut-être que le cri du salut, sublime est le cri de la perdition. Tous les thèmes de luxure et de volupté lui répondent. De la symphonie du Venusberg on sait la frénésie, les élans ou plutôt les élancemens, les convulsions et les spasmes, enfin toutes les torturantes délices. Qu'on se reporte ici par la pensée à la Gorge aux Loups du *Freischütz*. Qu'on s'en rappelle surtout le début : les tenues profondes, la lente descente des basses, les frissons funèbres et la psalmodie qui tombe en notes régulières et lourdes. Cette musique est sombre, on dirait presque humide comme la nuit; elle est froide comme la mort. Chaude au contraire est la musique de Wagner, chaude comme la vie, et la vie impure : « *Je viens à toi, déesse aimée,* » dit le texte. Il faudrait : « *Je reviens,* » car le rappel des motifs n'est beau ici d'une si tragique beauté que parce qu'il signifie ce retour, la rechute pire que la chute, le mal choisi pour la seconde fois et pour l'éternité par l'impénitence et le désespoir.

Si maintenant du fond de l'abîme nous regardons vers les sommets, nous les verrons très hauts et très purs. « Je crois à la communion des saints et à la rémission des péchés. » Le troisième acte de *Tannhæuser* pourrait porter cette épigraphe, car il n'est que la transposition dans l'ordre de la beauté, la transfiguration par les splendeurs de la poésie et de la musique, de ces deux vérités de la foi. Le double aspect que nous signalions au début : le christianisme et l'intériorité de l'œuvre, se découvre surtout d'ici. Devant Élisabeth à genoux, ensevelie dans ses voiles blancs et dans sa prière, souvenez-vous de ses sœurs, bienfaisantes aussi et protectrices : de l'amie de Robert et de la fiancée de Max. Les trois héroïnes, les trois chastes ouvrières de grâce et de salut vous apparaîtront comme sur trois degrés inégaux.

Ce qu'il y a d'admirable chez Agathe, c'est qu'elle ignore. Elle n'intervient dans le drame ni par des actes, ni même par des intentions, mais par on ne sait quelle secrète influence émanant de son amour et de sa pureté. Sans doute elle est rêveuse et grave : à sa rieuse cousine elle ne répond que par des chants qui ressemblent à des soupirs; quand le soir tombe sur la clairière, elle ne le voit tomber ni sans mélancolie, ni sans effroi. Elle écoute le moindre souffle qui se lève, une feuille qui tombe, l'eau qui pleure en fuyant, l'oiseau qui frappe du bec le tronc des hêtres, enfin tout ce que la musique apporte à son oreille de bruits lointains et de nocturne silence. Dans ces dehors obscurs, dans toute cette nature qui l'environne, elle devine vaguement un mystère, des puissances occultes, peut-être ennemies, et pour en préserver celui qu'elle aime et qu'elle attend, elle prie. Mais que demain vienne le jour, l'enfant ne se souviendra plus d'avoir eu peur, et sa prière du matin sera plus sereine que ne fut troublée sa prière du soir. Agathe cependant, la vierge qui ne sait pas le mal, ressemble, oh! de très loin, mais ressemble à Élisabeth, la vierge qui le sait, qui le pardonne et qui le rachète. Entre les deux figures on pourrait surprendre de singulières correspondances : montrer par exemple qu'au début du troisième acte et du *Freischütz* et de *Tannhæuser*, après un second acte dramatique et mouvementé, la prière d'Élisabeth et le second air d'Agathe produisent une détente pareille. Et dans la dernière péripétie du *Freischütz*, dans le cri d'Agathe effleurée par la balle enchantée, je serais tenté d'apercevoir comme un pressentiment de la grande idée expiatoire, une ébauche du sacrifice qu'Élisabeth un jour consommera.

Agathe est innocente; Alice est active. Alice ne rêve pas, elle n'a rien de sentimental, de mystique ni d'allemand; c'est une héroïne toute française. Elle n'a pas peur, elle affronte bravement le démon. Elle lutte avec lui pied à pied; elle lutterait au besoin corps à corps, et pour le vaincre elle use de procédés matériels, j'allais dire pratiques, tels que le pieux écrit prudemment réservé pour le suprême effort.

Puis, ayant sauvé son jeune maître, elle le marie, et s'en va de son côté rejoindre son petit amoureux.

Alice est désintéressée; Élisabeth est renonçante et rédemptrice. Élisabeth se donne elle-même et meurt pour que celui qu'elle aime vive éternellement. Des trois figures de femme que nous venons d'évoquer, elle est la plus belle et la seule divine. Humaine cependant et vivante. Elle l'est beaucoup plus que la Senta du *Vaisseau Fantôme*, dont l'amour pour le Hollandais errant a quelque chose de trop imaginaire et fantastique, l'étrangeté de la possession ou de la suggestion; plus que Brunnhilde peut-être, dont l'admirable personnage ne se dégage pas toujours de l'attirail mythologique et cosmogonique qui l'environne et l'étouffe. Enfin si, comme il le faut croire, la rédemption par le sacrifice est au-dessus de la connaissance par la pitié (*durch Mitleid wissend*), on nous accordera peut-être qu'Élisabeth l'emporte même sur Parsifal, et qu'elle est dans l'œuvre de Wagner à la fois la plus réelle et la plus idéale personnification du renoncement chrétien.

Dans sa lettre fameuse à Frédéric Villot, peu de temps avant la représentation à Paris de *Tannhæuser*, Wagner écrivait : « Vous trouverez déjà beaucoup plus de force dans le développement de l'action de *Tannhæuser* par des motifs intérieurs. La catastrophe finale naît ici, sans le moindre effort, d'une lutte lyrique et poétique où nulle autre puissance que celle des dispositions morales les plus secrètes n'amène le dénouement, de sorte que la forme même de ce dénouement relève d'un élément purement lyrique. » C'est au dernier acte que l'intériorité de *Tannhæuser* et surtout du rôle d'Elisabeth est le plus manifeste. Je ne crois pas que dans aucun autre drame, musical ou non, tout lien sensible soit aussi vite, aussi brusquement rompu entre les deux principaux personnages. Élisabeth et Tannhæuser ne se rencontrent (je parle de rencontre morale) qu'une seule fois : dans le duo du second acte. A partir du moment où Tannhæuser, en célébrant les délices du Venusberg, a jeté son péché comme un outrage au front de la jeune fille, celle-ci ne lui parlera, ne le regardera même plus jamais. Après avoir couvert un instant de son corps virginal ce corps souillé que menaçaient les glaives, elle se détourne, elle s'enferme en elle-même, et descend de plus en plus dans les profondeurs où se consomment les derniers mystères de l'âme, ceux de la damnation et ceux du salut.

Le printemps est venu, puis l'été. L'automne aujourd'hui rougit les bois de la Wartburg, du château maintenant attristé, dont le nom signifie attente. Le rideau se lève et laisse voir Élisabeth priant en silence. Wolfram, doux compagnon de sa douleur et de sa prière, la contemple, lui aussi presque silencieux. Voici les pèlerins qui reviennent de Rome. Élisabeth à leur approche se relève et regarde. Ils passent devant elle; ils sont passés, et Tannhæuser n'était point avec eux. Alors, poussant

un grand cri, elle retombe à genoux. Les pages qui suivent sont les pages capitales du rôle et de l'ouvrage entier. Ici le drame se dénoue; ici la beauté morale et la beauté musicale s'élèvent ensemble au plus haut degré. La prière d'abord est une merveille. Trop longue sans doute, mais il y fallait mettre tant de choses! Il fallait qu'Élisabeth y rassemblât tous les trésors de son être ; que de sa jeunesse et de son amour, de sa pureté et de sa douleur, de ses prières et de ses larmes elle fit ici la totale et suprême oblation. Il fallait qu'on entendît presque son âme se détacher avec douceur et avec lenteur aussi ; que ce détachement n'eût rien de brusque ou seulement de matériel et de sensible. Or c'est bien par l'immatérialité que la prière d'Élisabeth est le plus admirable. Il n'y a là, disent quelques-uns, que des accords. — Et quand cela serait. Y a-t-il donc autre chose en presque toute la musique de Palestrina, par exemple ? — Mais cela n'est pas. Si la prière d'Élisabeth est belle par les harmonies qui l'accompagnent et justement par certaines consonances et certaines successions palestriniennes, elle ne l'est pas moins par le mouvement, les sonorités, les modulations et la mélodie même. Tout y est uniforme ainsi qu'il convient. Le *tempo* n'y varie qu'une ou deux fois, et à peine ; même parti pris d'unité dans la couleur tonale. Les rares modulations, finement expressives, s'écartent à peine de la tonalité préétablie et pour y rentrer aussitôt. Rien de plus grave et de plus doux à la fois que l'orchestration : les seuls instrumens à vent tiennent de longs accords ; pas une fois on ne sent la morsure d'un archet sur une corde. Quant à la mélodie, elle trace sur ce fond uni sa ligne pure et presque horizontale. La voix, comme la pensée, ne dévie pas. Tandis que Tannhæuser n'est que contraste et contradiction humaine, on voit en Élisabeth quelque chose de la constance et de la fixité de Dieu. « Opérez votre salut, a dit saint Paul, avec crainte et tremblement. » Toutefois, ajoute Bossuet aux paroles de l'apôtre, « toutefois il faut encore bannir l'agitation et l'inquiétude de cette recherche. » Telles sont bien les dispositions d'Élisabeth opérant un salut plus cher que le sien, et dans la suprême oraison de la jeune fille, dans cette mélodie à la fois si humble et si persévérante, on ne sait qu'admirer davantage, le tremblement et la crainte, ou la confiance et la paix.

C'est ici le sommet du bien, comme la symphonie du Venusberg est l'abîme ou le fond du mal. Ici la musique de plus en plus se spiritualise. Dans la symphonie du Venusberg tout est corps, tout est sens ; tout, au contraire, est âme dans les harmonies et dans la mélodie sans paroles qui accompagne Élisabeth remontant à la Wartburg pour mourir. Jamais Wagner n'a rien écrit de plus beau que cette page, l'une des premières où, désespérant de la parole comme trop humaine et matérielle, il ait cherché et trouvé ce qu'elle lui refusait dans l'or-

chestre, c'est-à-dire dans la musique seule, dans la pure musique.

Ainsi Wagner, en cet incomparable troisième acte, est déjà lui-même par certains côtés ; mais il l'est encore sans rigueur et sans tyrannie. Le chant instrumental qui suit Élisabeth est le chant d'amour, ou plutôt un des chants d'amour de Wolfram au second acte, dans la scène du concours. Revenant ici comme l'adieu de Wolfram à la vierge qui s'éloigne sans mot dire, il prendra pour vous, si vous le reconnaissez, l'intérêt spécial et tout wagnérien du *leitmotiv*. Mais ne le reconnussiez-vous pas, vous en jouiriez encore, et jamais on ne l'entendra sans le comprendre et l'admirer, crût-on l'entendre pour la première fois. De même la célèbre romance de l'étoile, une romance sans doute, est par la poésie et par la musique quelque chose de plus. Ce rythme, cet accompagnement peut-être étaient connus, mais non pas cette admirable fantaisie dans le récitatif, ni cette dégradation chromatique et toute wagnérienne dans le dessin de la mélodie. Si le chromatisme chez Wagner peut être cruel, il arrive quelquefois, ici par exemple, qu'il soit délicieux. Et quant à l'étoile du soir, Wolfram ne la salue pas seulement parce qu'elle est étoile, sujet banal de banale poésie, mais pour qu'à son tour elle salue Élisabeth, « pour que tu la salues, lui dit-il, si elle passe près de toi et si tu la vois s'envoler loin de cette vallée terrestre pour entrer là-haut parmi les anges bienheureux ».

Le récit du pèlerinage à Rome, comme la scène de la sortie d'Élisabeth, est un des premiers chefs-d'œuvre de l'art purement wagnérien. Ici éclate aux esprits, dans ce qu'il a de vraiment personnel et nouveau, le double génie de Wagner. Le poète dramatique exigeait ce récit et l'imposait; il en a dressé devant le musicien l'obstacle qui semblait infranchissable, et le musicien l'a franchi. Ce magnifique fragment n'est pas un récitatif, encore moins un air : plutôt une suite et comme une somme de divers élémens : des mélodies très nettes et très caractérisées, et avec cela la plus libre déclamation; l'orchestre toujours éloquent et parfois, le dominant, la voix plus éloquente encore; une indépendance parfaite et pourtant une composition évidente, des retours, des périodes, presque des cadres ; quelques thèmes merveilleusement expressifs, et, pour en nuancer, pour en graduer l'expression, une science, une psychologie des sonorités plus merveilleuse encore; voilà tout ce qui fait de ce récit la plus étonnante relation de voyage qu'il y ait dans la musique entière.

On l'a remarqué judicieusement : « Scribe aurait trouvé là le sujet d'un acte entier. Wagner a préféré ne pas montrer le tableau et le raconter. C'est le récit épique substitué au drame proprement dit (1). » Au lieu des événemens eux-mêmes, c'en est la réaction et

(1) MM. A. Soubies et Ch. Malherbe, *l'Œuvre dramatique de Richard Wagner*.

comme le reflet sur l'âme ; au lieu du spectacle matériel, c'est l'émotion intérieure. Intérieur aussi, et invisible, sera le dénouement : Élisabeth n'expire pas sous nos yeux. De plus, il sera surnaturel. Que Max le franc-tireur épouse la blonde Agathe, et Robert de Normandie la princesse de Sicile ; Tannhæuser ne peut que mourir auprès d'Élisabeth morte, pour revivre avec elle éternellement. *Pacem summa tenent.* Toute fin chez Wagner est haute ; aucune plus que celle-ci n'est apaisée. La fin de *Lohengrin* même est pour ainsi dire moins finale ; elle a quelque chose d'incertain et de suspendu. *Lohengrin* s'achève sur un cri d'Elsa demeuré sans réponse, sur un appel, hélas ! qui ne peut et ne doit pas être entendu. L'ordre du bien est renversé dans *Lohengrin;* dans *Tannhæuser* il est rétabli. On emporte de *Lohengrin* la tristesse de l'irréparable mal ; *Tannhæuser*, au contraire, laisse en nous la joie et la paix divine du mal à jamais réparé.

Je ne crois pas que nulle part en Allemagne (Bayreuth naturellement et comme toujours excepté) *Tannhæuser* soit mieux interprété et représenté qu'à l'Opéra. L'orchestre d'abord a fait merveille. Il a joué l'ouverture notamment avec une parfaite intelligence du plan général, des proportions et des valeurs relatives de mouvement ou de sonorité.

M[me] Caron nous a paru le plus remarquable peut-être là où elle a été le moins remarquée : dans le duo du second acte, avec Tannhæuser. Dans la scène muette du troisième acte, on eût souhaité seulement un peu plus d'abandon, d'humanité et de faiblesse, et pour montrer le ciel, un geste aussi noble, mais plus attendri. Quant à l'ensemble du rôle, M[me] Caron y apporte un parti pris très intéressant, et très conforme à l'esprit du personnage, de douceur et d'uniformité.

M. Van Dyck a eu deux ou trois beaux mouvemens. Mais quelle fâcheuse méthode de chant est décidément la sienne ! Il hache les sons et les heurte au lieu de les lier. Il est inégal et brusque ; autant il articule les paroles, autant il désarticule la musique, et tout cela est le propre du style allemand et wagnérien.

M. Renaud chante tout autrement : l'archet à la corde, sans jamais écraser la note, sans l'étaler non plus, ni la traîner. Il a été dans le rôle de Wolfram tout ce qu'il y faut être : discret, cordial et pieux, et de cette délicieuse figure il a fait quelque chose de plus délicieux encore.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai.

Nous annoncions, il y a quinze jours, le dépôt fait par M. Ribot du projet de budget pour l'exercice 1896. On n'en connaissait alors les lignes générales que d'une manière très sommaire, et il était difficile de prévoir comment il serait accueilli. A dire vrai, il ne l'a pas été d'une manière encourageante. La nomination de la commission du budget a été, à cet égard, un symptôme des plus significatifs : pas un seul des commissaires élus ne s'est montré favorable au projet du gouvernement. Une sorte d'unanimité s'est formée, au moins au premier moment, contre les propositions de M. Ribot. Cela tient à des causes très diverses, dont la première est que M. Ribot a présenté, comme nous l'avons déjà dit, un budget sincère. Il n'a rien déguisé de la situation. Peut-être n'a-t-il pas trouvé les meilleurs moyens d'y faire face; mais il l'a du moins exposée telle qu'elle est, sans l'aggraver, sans l'atténuer. En cela, il a rendu un incontestable service. Il ne serait pas juste de dire que ses prédécesseurs immédiats avaient fait le contraire, et qu'ils s'étaient appliqués à dissimuler au moins une partie de la vérité. Seulement, pour faire contrepoids aux dépenses qui augmentaient sans cesse, ils trouvaient toujours des ressources extraordinaires, dont quelques-unes étaient plus ou moins réelles ou réalisables, mais qui permettaient strictement de présenter un budget en équilibre sans avoir recours à des impôts nouveaux. C'était, tantôt le boni de la conversion, tantôt la majoration des droits de douane à la suite du remaniement de nos tarifs, tantôt encore des reliquats généralement ignorés qu'on semblait avoir discrètement laissés en réserve au fond des tiroirs de la Caisse des dépôts et consignations. Il y avait là comme une corne d'abondance que les Chambres avaient pris l'heureuse habitude de retrouver toujours inépuisable entre les mains du gouvernement. Et pourtant elle s'est épuisée. Après avoir versé dans les recettes du budget des trésors qui ressemblaient parfois au produit de la prestidigitation, la source enchantée est décidément tarie. Il n'y a plus rien à lui demander;

elle ne peut plus rien nous donner. Elle nous a permis de pourvoir, en 1893, à 66 millions d'augmentations de dépenses nouvelles, à 63 millions en 1894, à 50 millions en 1895 : aujourd'hui Moïse lui-même, encore bien que sémite, frapperait en vain le rocher mis à sec. Il faut chercher ailleurs d'autres ressources, et c'est la déclaration que M. Ribot a faite avec une franchise dont on ne lui a pas su assez de gré.

On ne lui en a même su aucun. Autrefois, on multipliait généreusement les dépenses sans y regarder de très près, et sans mettre en regard aucune recette correspondante. Les ministres et les rapporteurs du budget ne manquaient pas de faire remarquer aux Chambres combien ce procédé était dangereux et condamnable; ils protestaient avec chaleur; ils faisaient les plus louables efforts pour empêcher le mal de se renouveler lorsqu'ils n'avaient pas réussi à l'enrayer dès le premier jour; et ces efforts étaient vains, cette énergie s'évaporait en pure perte, parce que, après avoir prodigué les déclarations les plus pessimistes et les plus inquiétantes, le gouvernement trouvait toujours, au dernier moment, des ressources auxquelles il avait eu l'air de ne pas songer jusqu'alors et qui venaient très exactement combler le déficit. Ce n'était déjà plus la période des vaches naturellement grasses, mais il en restait quelques-unes qui avaient été artificiellement engraissées et qui conservaient de beaux restes. Aujourd'hui, nous entrons bien décidément dans la période des vaches maigres, et le gouvernement a dû chercher de nouveaux moyens d'obvier à des insuffisances sur lesquelles il ne pouvait plus conserver et ne voulait entretenir aucune illusion. Mais comment faire? Les économies ont été déjà poussées très loin; on ne peut guère en opérer davantage sans porter atteinte au fonctionnement des services publics. D'autre part, en calculant les recettes d'après la règle classique de l'antépénultième année, on arrive à un chiffre inférieur de 32 millions de francs à celui des recettes antérieures. C'est donc 32 millions à trouver tout d'abord. Et ce n'est pas tout. Les discussions qui ont eu lieu récemment sur l'état de nos effectifs militaires ont fait admettre par tout le monde la nécessité de porter notre effectif de paix à 540 000 hommes : d'où il résulte une dépense de plus de 10 millions, qui s'élève à 12 si on y ajoute les dépenses non moins indispensables pour la marine. On voudrait s'en tenir là; le gouvernement aurait été heureux de pouvoir le faire. Mais il lui manque encore une douzaine de millions pour faire équilibre à des dépenses nouvelles, nouvelles du moins en apparence, car elles sont en réalité un legs du passé. Nous touchons ici à l'un des vices les plus fâcheux de nos institutions parlementaires, vice qui n'est pas inhérent à ces institutions elles-mêmes, mais à la manière dont elles sont pratiquées : c'est celui qui consiste à voter toujours des lois coûteuses sans se mettre en peine de procurer au budget des ressources en quantité égale. Le plus sou-

vent, la Chambre obéit à un intérêt de popularité en votant les lois de ce genre. A la veille des élections surtout, elle en fait le plus déplorable abus. Elle augmente alors le traitement des facteurs et des cantonniers, ou mieux encore celui des instituteurs. Elle vote des constructions de routes ou de chemins de fer improductifs. Quelquefois, en face de la note à payer, elle montre quelque embarras. Elle décide alors que la dépense sera échelonnée sur un certain nombre d'années, tantôt en la divisant par le chiffre de ces annuités, tantôt en adoptant une progression de dépenses qui réduit à peu de chose la charge immédiate et en rejette sur l'avenir un poids de plus en plus lourd. Après moi le déluge! disait un roi qui a été un médiocre financier. Les Chambres durent encore moins qu'un roi, et elles renvoient volontiers à d'autres le soin de pourvoir aux dépenses qu'elles ont votées. Le budget de 1896 comprend de ce chef une dépense obligatoire de 12 millions. 32 millions de moins sur les évaluations de recettes; plus 12 millions de dépenses nouvelles pour appliquer des lois préexistantes; enfin 12 millions environ à consacrer à la guerre et à la marine, cela fait, en chiffres ronds, 56 millions. Le gouvernement, après les avoir vainement cherchés ailleurs, a pris le parti de les demander à l'impôt.

Des impôts nouveaux! Ces mots sonnent mal pour la Chambre. Elle aime mieux celui d'économies. Il en est un autre qu'on a fait aussi bourdonner à ses oreilles et qui hante son imagination : c'est celui de réformes.

Il semble qu'après avoir fait déjà tant d'économies, il y en ait encore et toujours à faire, et cela est vrai, mais non pas dans la mesure où on le croit et où on le dit. Si les augmentations de dépenses n'ont malheureusement pas de limites, il n'en est pas de même de leurs diminutions : on rencontre un point où il faut s'arrêter. Dès qu'on le dépasse sur le papier, la nature des choses reprend ses droits, et des économies factices sont compensées par des crédits exceptionnels ou extraordinaires. D'autres fois encore, des suppressions mal faites désorganisent un service, et l'impôt rentre moins bien parce que l'instrument de la perception a été affaibli. Il faut se défier aussi, et par-dessus tout, de l'empirisme qui fait porter indifféremment les économies sur tel chapitre du budget ou sur tel autre, pourvu qu'on arrive à un total respectable. Dans la commission, M. Millerand à proposé un système plus rudimentaire encore : il consiste à décider que les budgets des divers ministères seront tous diminués de tant pour cent. Pourquoi pas, plus indistinctement encore, tous les chapitres de ces budgets? Si nos sujets qui vivent nus sur les bords du Congo ou de l'Oubangui étaient chargés de faire des économies, ils procéderaient probablement de cette manière : elle est au niveau de leur capacité financière. La commission ne s'y est pas arrêtée : elle s'est crue à même de distinguer entre les divers crédits et d'apprécier

l'utilité proportionnelle de chacun d'eux. Pourtant, par une modestie digne d'éloge, elle a pensé que le gouvernement saurait encore mieux qu'elle-même découvrir les points sur lesquels les économies pourraient porter avec le moins d'inconvéniens, et elle lui a demandé de les rechercher. — Volontiers, a répondu M. le ministre des finances; seulement vous ferez bien de chercher de votre côté, car vous ne doutez pas que je n'aie déjà fait de mon mieux. — Et nous allons assister à la comédie annuelle par laquelle le gouvernement et la commission du budget inaugurent toujours leurs travaux, et qui, après des concessions réciproques, aboutit à de menues économies. Le fond des choses n'en est pas changé; la difficulté reste, à peu de choses près, la même; ce sont les saluts obligatoires avant de croiser le fer. Les économies ainsi faites sont généralement compensées, et au delà, par les augmentations de dépenses que la Chambre vote ensuite en cours de discussion, entraînée par la chaude éloquence de quelque Méridional en verve, ou subjuguée par la logique tranchante et autoritaire d'un homme du Nord à fortes convictions. On doit donc compter sur une insuffisance de plus de 50 millions: encore sommes-nous modéré, et peut-être même à l'excès.

Pour y faire face, M. Ribot n'a proposé aucun système général. On lui a reproché de s'être borné à boucher des trous; en effet, il s'est borné à boucher des trous. Peut-être a-t-il eu tort. Peut-être aussi a-t-il pensé qu'un budget déposé au mois de mai ne devait pas être trop ambitieux, pour conserver quelques chances d'être voté le 31 décembre. Tel qu'il est, la Chambre aura beaucoup de peine à en accoucher juste à terme. Bon gré mal gré, ce budget ne peut être qu'un budget de transition et de liquidation entre celui de 1895 et celui de 1897, et on ne fera de réformes sérieuses dans ce dernier qu'à la condition d'expédier l'autre au plus vite. Ajoutons que, préalablement à celle du budget de 1896, deux autres discussions se présentent, qui seront longues et difficiles, et qui, si elles aboutissent, réaliseront tant bien que mal deux de ces réformes dont on a si souvent parlé et qu'on a toujours ajournées.

La Chambre, après avoir perdu quinze jours à des interpellations sans le moindre intérêt, s'est enfin mise à une vraie loi d'affaires, celle du régime des boissons. L'histoire de cette réforme, ou plutôt des projets qui l'ont préparée, serait trop longue pour être racontée, même brièvement : elle ne relaterait d'ailleurs qu'une série d'avortemens. Puisse la Chambre actuelle être plus heureuse que ses devancières! Elle aura fait une réforme, et nous verrons, par le sentiment que le pays en manifestera, s'il suffit d'en faire une pour recueillir une douce popularité. Au surplus, le budget ne profitera en rien de la réforme des boissons, puisqu'elle est de celles dont on dit qu'elles se font sur elles-mêmes; ce qui signifie qu'on emploiera ce qu'elle pourra rapporter d'un côté à compenser ce qu'elle coûtera certainement de l'autre. Les boissons dites hygiéniques, et parfois si témérairement, seront

dégrevées; l'alcool sera surchargé et le privilège des bouilleurs de cru supprimé. Le résultat pour le budget ne s'élèvera pas à un franc de recettes. Il n'en sera pas ainsi de la seconde discussion à laquelle la Chambre se prépare, celle de la loi sur les successions, loi d'ailleurs détestable, en ce qu'elle introduit dans notre système d'impôts le germe malsain de la progression. M. Ribot en fait état pour un chiffre de recettes de 25 millions, chiffre dès aujourd'hui hypothétique, et qui le deviendra beaucoup plus encore si la Chambre ne s'arrête pas, dans la nomenclature des dettes à déduire de l'actif successoral, au point précis où il plaît au gouvernement de s'arrêter. Et elle aura raison de ne pas le faire, car si on applique l'impôt progressif, encore convient-il que ce ne soit qu'à l'actif réel. Il risque fort d'y avoir, de ce chef, une diminution notable sur la recette prévue. Ce qui est pire encore, c'est qu'une partie de la Chambre menace de confisquer la recette tout entière pour la consacrer à un dégrèvement de l'agriculture. Opérer des dégrèvemens dans un budget en déficit est, en soi, une chose absurde, — ce qui ne veut pas dire du tout que la Chambre, à un moment donné, ne soit pas capable de la faire. On a promis depuis longtemps que le produit de la réforme successorale serait abandonné à l'agriculture : or, si celle-ci manque parfois de bras pour travailler, elle ne manque jamais de voix pour réclamer. Voilà donc deux réformes, celle des boissons qui ne rapportera rien au budget, et celle des successions qui lui rapportera 25 millions, peut-être moins, peut-être rien. L'une et l'autre ont été détachées de la loi de finances, et elles ne procèdent que très indirectement du ministère actuel, qui s'est borné à y faire des retouches. L'œuvre propre de M. Ribot est tout entière dans l'impôt sur les domestiques, qui doit fournir 10 millions, et dans l'impôt sur les valeurs étrangères, qui, dit-on, en produira 14.

La taxe à établir sur les valeurs étrangères a un grand inconvénient : ces valeurs, qui donnent aujourd'hui une si grande activité à notre marché, ne manqueront pas de le déserter, au moins en partie, dès qu'on les taxera. Les tentatives du même genre ont mal réussi dans le passé, et il a fallu y renoncer. La taxe est acceptable en principe, mais elle aura de médiocres sinon de mauvais effets, et il est sans doute excessif d'en estimer le rendement à 14 millions. Toutefois, elle n'a pas rencontré jusqu'ici beaucoup d'opposition, parce que taxer les valeurs étrangères paraît, au premier abord, une chose juste et naturelle, et que beaucoup de personnes y voient une nouvelle application du système protectionniste. En revanche, l'impôt sur les domestiques a soulevé un *tolle* général. Pas un seul membre de la commission du budget ne l'a défendu dans son bureau. Dès le premier jour, il a été impopulaire. On a dit, ce qui est un peu puéril, qu'il y avait quelque chose d'humiliant pour les domestiques à être assimilés à d'autres objets, animés ou inanimés, qui appartiennent au maître, et

l'orgueil humain s'est révolté contre une taxe portant sur des personnes parce qu'elles en servent d'autres. On a fait sur ce sujet quantité de mots d'esprit et de caricatures, ce qui montre à quel point le public s'y est intéressé. Et pourtant, nous serions tenté de prendre la défense de l'impôt sur les domestiques, s'il avait été présenté dans d'autres conditions. Il n'a rien de contraire aux principes sur lesquels repose notre système financier. Les domestiques sont incontestablement une des manifestations extérieures de la richesse, une des plus visibles, une des moins sujettes à inquisition. Mais ce signe est incertain et approximatif comme tous les autres; il manque d'exactitude et de précision; on ne peut l'accepter qu'avec un certain nombre d'atténuations nécessaires, et sous la double condition de le corriger par le concours de plusieurs autres, et d'établir sur lui une taxe très modérée. Les atténuations devraient surtout être faites au profit des familles nombreuses: avoir un enfant de plus oblige la plupart du temps à avoir aussi un domestique de plus et n'est cependant pas la preuve d'une augmentation de richesse. Lorsqu'il n'y a que de l'aisance, elle s'en trouve, au contraire, sensiblement diminuée. M. Burdeau, dans son projet de budget, avait introduit une taxe sur les domestiques, mais il avait eu soin de la rattacher au chiffre du loyer. La première taxe augmentait avec la seconde; elle n'en était qu'un accessoire. Le prix du loyer est partout un des signes de la richesse: il était donc rationnel et légitime d'y rattacher la taxe sur les domestiques, tandis qu'il ne l'est pas de la rattacher au chiffre de la population de la ville habitée. Le fait d'habiter Paris ne dénote pas du tout une fortune plus grande que celui d'habiter Lyon, et on n'est pas plus riche parce qu'on habite Lyon que parce qu'on vit à Tulle ou à Guéret. Pourquoi donc faire progresser l'impôt suivant la population? Plus on y songe, moins il est possible de se l'expliquer. Et c'est en cela que le projet du gouvernement nous paraît le plus difficilement défendable. Quelques-unes de ces critiques appelleraient peut-être des atténuations si on connaissait la réforme complète que M. Ribot se propose de faire et qu'il a annoncée sur l'impôt mobilier; malheureusement on ne la connaît pas. Le gouvernement reste fidèle à la méthode qui consiste à présenter les réformes morceau par morceau, et à les peser en quelque sorte au compte-gouttes, suivant les besoins d'argent qu'il éprouve au jour le jour. C'est un mauvais système assurément, et la première impression produite par la nouvelle commission du budget l'a prouvé avec évidence.

Cette commission est inférieure, au moins au point de vue de la connaissance et de l'expérience des affaires, à toutes celles qui l'avaient précédée. Elle contient beaucoup de radicaux et au moins un socialiste. Aucun des hommes qui ont joué un rôle considérable dans la préparation et la discussion de nos anciens budgets n'en fait partie,

sauf le rapporteur général, M. George Cochery. L'élimination de tous les anciens présidens de la commission, de tous les anciens rapporteurs généraux du budget, a été la révélation la plus significative de l'esprit nouveau qui a soufflé sur la Chambre, et qui ne facilitera pas la rapidité, pourtant si désirable, de ses travaux financiers. Lorsque la composition de la commission a été connue, et qu'on a lu les noms de ses membres, quelque inquiétude s'est produite. L'avenir est apparu incertain. Il semble toutefois qu'on s'est alarmé un peu vite : les premières manifestations du petit cénacle ont été plus rassurantes qu'on ne l'avait cru. M. Lockroy a été élu président contre M. Godefroy Cavaignac. M. Cavaignac est, tout le monde le sait, un des membres les plus distingués de la Chambre ; la loyauté de ses opinions est digne de la plus grande estime ; mais enfin il est le partisan et le défenseur le plus militant de l'impôt progressif sur le revenu, et son élection à la présidence aurait eu dès lors un sens des moins douteux. On en aurait légitimement conclu que la majorité de la commission était favorable aux réformes radicales. Loin de là, elle a repoussé l'impôt général sur le revenu, et ce second vote est venu confirmer le premier. Jusqu'ici, la commission s'est bornée à demander au gouvernement deux choses : d'abord de faire des économies nouvelles, ce qui sera difficile, et ensuite de ne toucher sous aucun prétexte à l'incorporation du budget extraordinaire dans le budget ordinaire. Cette incorporation est la première garantie de la sincérité du budget, puisque le budget extraordinaire vit de ressources d'emprunt au lieu de vivre de ressources d'impôt, et qu'il offre un moyen facile de diminuer en apparence le chiffre total de dépenses : il suffit de lui en attribuer une partie pour alléger d'autant le budget ordinaire. Ces tendances de la commission ne peuvent qu'être approuvées. Mais nous sommes au début : on entrevoit les difficultés, sans être encore aux prises avec elles. Quelque ardeur qu'on y mette, on ne fera pas 55 millions d'économies vraies. Si on attribue à l'agriculture le produit de la réforme successorale, 25 millions de plus manqueront au budget. Espérons que cette faute sera évitée : il n'en restera pas moins indispensable de recourir à des taxes nouvelles, et le grand mérite de M. Ribot est de l'avoir dit. On peut contester ses projets, mais non pas la vérité qu'il a été le premier à énoncer. Si les impôts proposés par le gouvernement ne sont pas acceptés par elle, il faudra que la commission en trouve d'autres ; et lesquels ? Les imaginations sont déjà en campagne. Cette année, les Conseils généraux seront réélus par moitié au mois d'août, de sorte que le Parlement devra se séparer plus tôt qu'à l'ordinaire, et au plus tard le 14 juillet. On se demande où nous en serons à cette date, et si la Chambre et le Sénat auront pu voter la réforme successorale et les quatre contributions.

Enfin, des élections générales ont eu lieu en Italie le dimanche

26 mai. Personne n'a oublié les circonstances assez étranges qui ont imposé cette agitation au pays, après une suspension de la vie parlementaire prolongée pendant plusieurs mois. Il devient assez rare, chez nos voisins, qu'une Chambre atteigne le terme normal de son mandat; et si, depuis le 16 mai, nous n'usons pas assez du droit de dissolution, eux, au contraire, en usent trop. Il est vrai que l'épreuve réussit toujours au ministère, au moins sur le premier moment, ce qui encourage à recommencer : mais le fait même qu'on recommence sans cesse montre le peu de solidité des majorités qui sortent des élections. Ministérielles la veille du vote, elles changent de caractère le lendemain. C'est ce qui est arrivé à M. Crispi à la fin de l'année 1890 et au commencement de 1891. Il avait dissous la Chambre le 23 novembre, et il a été renversé du pouvoir le 31 janvier. La majorité que les élections lui avaient envoyée était-elle faible par le nombre? Non certes, car elle n'était pas composée de moins de 410 députés. L'opposition monarchique (parti Nicotera) avait 40 sièges, les radicaux 37 et les indépendans 9. Quand ces résultats ont été connus en Europe, tout le monde y a cru que M. Crispi était consolidé pour longtemps, et c'est ce qui serait arrivé partout ailleurs; mais, en Italie, les élections ne prouvent pas grand'chose. Beaucoup de députés acceptent ou même sollicitent l'estampille officielle, soit pour être élus, soit pour faire une campagne plus facile, sans se croire obligés à conserver au ministère une fidélité qui reste toujours à la merci des événemens. Une fois les validations faites, ils reprennent fièrement leur indépendance. Dès le lendemain des élections de 1890, on s'aperçut que les difficultés de la veille n'avaient rien perdu de leur acuité, bien au contraire, et M. Crispi est tombé deux mois plus tard, au milieu d'un tumulte parlementaire sans exemple jusqu'alors. Peu de temps après, M. Giolitti a été la victime d'une aventure du même genre, bien que la distance entre le Capitole et la Roche tarpéienne ait été pour lui un peu plus longue. Le caractère constant des élections italiennes est de donner la majorité au gouvernement, mais sans la lui garantir.

A la suite du dépôt sur le bureau de la Chambre du dossier Giolitti, M. Crispi a suspendu les séances du Parlement : on a compris tout de suite que la prorogation n'était que la préface de la dissolution. Mais pourquoi dissoudre la Chambre? Est-ce qu'il n'y avait pas, au moins jusqu'à ce moment, une majorité gouvernementale? Est-ce que les projets de loi que le ministère jugeait indispensables à la bonne marche des affaires n'étaient pas votés? Est-ce que l'opposition était devenue encombrante et dangereuse au point de rendre difficile le fonctionnement des institutions parlementaires? Non : tout était tranquille et calme, et le coup de foudre de M. Giolitti a éclaté dans un ciel qui paraissait serein. On chercherait vainement, en dehors de sa personne même, les motifs de la longue et pénible épreuve que

M. Crispi vient d'imposer à son pays. Sans lui, sans sa présence au pouvoir, l'Italie aurait fait l'économie d'une élection générale, économie moindre que celle d'une révolution, mais qui pourtant a sa valeur. M. Crispi a été le seul juge de l'opportunité qu'il pouvait y avoir à dissoudre la Chambre. Il a tranché la question à lui seul. C'est une grande responsabilité qu'il a prise : on comprend qu'il l'ait assumée vaillamment après avoir lu le discours prononcé par lui à la veille du scrutin. Un ministre de tout autre pays, fût-il M. de Bismarck dans toute sa gloire, aurait hésité à employer, en parlant de lui-même, les termes dont a usé M. Crispi : peut-être aurait-il redouté quelques épigrammes. Mais il fallait bien justifier un acte aussi considérable qu'une dissolution suivie d'une élection générale, le tout à cause d'un homme, et par conséquent grandir cet homme jusqu'aux proportions démesurées d'un sauveur de profession, d'un de ces chevaliers surnaturels qui viennent on ne sait d'où, portés par un cygne blanc et couverts d'une armure éclatante. M. Crispi a pris résolument cette attitude. De même qu'en 1891, le jour de sa chute, il a accusé les gouvernemens qui l'avaient précédé de s'être montrés « serviles » à l'égard de l'étranger, de même il les a accusés, cette fois, d'avoir conduit l'Italie jusqu'à l'extrême bord de l'abîme, et de lui avoir fait plus de mal qu'une bataille perdue. « Alors, a-t-il dit en propres termes, l'Italie tourna ses regards vers moi, et elle respira. » Tout fut sauvé comme par enchantement : le trône d'abord, l'ordre social ensuite, qui depuis ont été de nouveau menacés par la criminelle coalition d'ennemis de la couronne tels que M. Brin, et d'ennemis de la société tels que M. di Rudini. Si M. Crispi a raison dans ses alarmes, on se demande avec épouvante ce que l'Italie deviendra lorsqu'il ne sera plus là.

En attendant, il a tout sauvé une fois de plus. Lui d'abord. Candidat dans neuf circonscriptions, dont six en Sicile, il a été élu dans toutes. Mais, à Rome, on a été frappé de voir qu'il n'avait sur son concurrent qu'une majorité de deux cents et quelques voix, alors qu'un remaniement intelligent des listes électorales avait supprimé, dans la capitale seule, 5 728 électeurs. Et quel était son concurrent ? Un révolutionnaire, un socialiste, M. De Felice, le créateur des *fasci di lavoratori* siciliens, un condamné politique actuellement sous les verrous. D'autres prisonniers, non moins socialistes et révolutionnaires, non moins inéligibles que M. De Felice, ont été élus comme lui dans divers circonscriptions, après avoir échoué, toujours comme lui, contre M. Crispi, mais avec de fortes minorités. Les socialistes s'en réjouissent. Ils n'étaient que cinq dans la dernière Chambre, ils seront une quinzaine dans celle-ci. Ils ont fait le total des voix qu'ils ont obtenues un peu partout, et ce total serait inquiétant, si beaucoup d'électeurs n'avaient pas voté pour M. De Felice ou pour M. Barbato bien plus à cause du caractère de protestation générale que revêtait leur candidature, qu'à cause de

leur programme personnel. Il n'en est pas moins vrai que, du scrutin du 26 mai, se dégage un succès relatif pour le parti de la révolution, et il n'y a pas lieu d'en être étonné. Lorsqu'un scandale éclate dans un pays, surtout un scandale financier, et que des hommes politiques importans y sont plus ou moins impliqués, il est naturel que les socialistes en profitent et gagnent du terrain. Nous en avons su quelque chose : les Italiens le savent à leur tour.

Mais c'est à peu près à cet unique résultat que se bornent les élections du 26 mai. Si on en cherche un autre, on aura quelque peine à le distinguer. Tous les chefs de l'opposition, tous les hommes marquans dans le parti hostile au ministère, ont été réélus, depuis M. di Rudini jusqu'à M. Brin, depuis M. Cavallotti jusqu'à M. Zanardelli. Il est vrai que le groupe d'amis à la tête duquel était ce dernier dans la dernière Chambre a fort souffert, sans doute parce qu'il n'avait pas, au milieu d'une bataille aussi ardente, un programme assez net, et qu'il n'a pas déployé une activité assez grande ; mais aucun des autres groupes n'a particulièrement bénéficié des pertes faites par celui-ci, et les proportions entre eux restent sensiblement les mêmes. Et alors, au terme de cette lutte homérique, — elle l'a été du moins par l'ampleur des apostrophes que les héros se sont mutuellement jetées à la tête, — on se prend à se demander : A quoi bon? A quoi a servi toute cette agitation ? Quelles en seront les conséquences? Sommes-nous même sûrs, lorsque nous nous rappelons le passé, que M. Crispi en sera quelque peu raffermi? C'est pour lui seul qu'a eu lieu cet immense branle-bas électoral : en profitera-t-il? Il va se retrouver en présence des mêmes adversaires et, à peu de chose près, de la même Chambre qu'auparavant : lui demandera-t-il l'autorisation de poursuivre M. Giolitti, puisque la Cour de cassation a déclaré que cette autorisation était indispensable? S'il le fait, il soulèvera lui-même la question qu'il a voulu étouffer. S'il ne le fait pas, d'autres relèveront le gant qu'il leur a jeté, et, à leur tour, porteront la guerre dans son propre camp. Le dossier Giolitti est resté en quelque sorte ouvert sur le bureau parlementaire : que deviendra-t-il, et la Chambre nouvelle consentira-t-elle plus docilement que l'ancienne à le refermer sans l'avoir lu? M. Crispi demandera à grands cris qu'on se mette aux affaires et qu'on vote le budget, dont l'exercice, en Italie, commence le 1er juillet. Les journaux officieux parlent déjà d'une prorogation nouvelle : la Chambre, ne fût-ce que par instinct de conservation, préférera peut-être, au moins pendant quelques mois, voter le budget par douzièmes au lieu de le voter en bloc à un ministère qui, dès lors, n'aurait plus besoin d'elle, et s'empresserait de s'en débarrasser. M. Crispi protestera avec véhémence contre toute perte de temps; mais sera-t-il écouté? Nous le souhaitons à nos voisins, car le trouble et le scandale ne sont jamais bons à rien. Et que nous importe, à nous, que

M. Crispi reste au ministère ou qu'il y soit remplacé? Ne savons-nous pas que la politique extérieure de l'Italie ne sera pas changée pour si peu? Plus on y regarde de près, et plus on est frappé du manque absolu d'importance durable de tout ce qui vient de se passer au delà des Alpes. Chez nous, lorsque la Chambre a été dissoute et que des élections générales ont eu lieu, un certain nombre de questions se sont trouvées définitivement tranchées : en Italie, chacun garde ses positions et les choses restent en l'état. On a eu raison de dire qu'il n'y avait rien de changé : il y a seulement une Chambre de plus.

En Autriche-Hongrie, au contraire, il y a eu quelque chose de changé. Le comte Kalnoky a donné sa démission, et il a été remplacé au ministère des affaires étrangères par le comte Goluchowski. C'est, croyons-nous, la première fois que ces hautes fonctions sont remplies par un Polonais, et il faut sans doute voir là un témoignage des progrès qu'a faits l'assimilation politique des diverses nationalités de l'Empire. Le comte Goluchowski a été, il n'y a pas longtemps encore, conseiller d'ambassade à Paris où il a laissé les meilleurs souvenirs. Sa nomination au ministère commun des affaires étrangères ne peut donc provoquer chez nous que beaucoup de sympathie. Mais au moment où le comte Kalnoky disparaît de l'horizon diplomatique, il convient de rendre hommage aux qualités qu'il a montrées pendant un ministère de douze années. Il a été sinon un grand, au moins un bon ministre. Inféodé par la force des choses à la triple alliance, il en a été le modérateur, et, plus justement que d'autres, il peut prétendre à en avoir fait un instrument de paix. Il a été sincèrement et profondément pacifique, reflétant d'ailleurs en cela, avec exactitude et fidélité, la pensée de l'empereur François-Joseph. L'Europe avait confiance en lui. Elle avait pris l'habitude de compter sur son bon sens, qu'elle n'avait jamais trouvé en défaut. Quant à l'Autriche elle-même, si nous jugeons sa politique danubienne et balkanique, depuis quelques années, avec une impartialité qui nous est plus facile qu'à d'autres, il nous semble que le comte Kalnoky l'a heureusement servie. Grâce à sa prudence et à sa dextérité, les conflits, toujours à craindre, ont toujours été évités : et cela sans bruit, sans étalage de force, ni même d'influence, par une action discrète et le plus souvent efficace. Il suffit de comparer la situation actuelle de l'Autriche en Orient à ce qu'elle était il y a douze ans pour reconnaître un progrès certain. Et ici nous n'apprécions pas; nous nous bornons à constater.

Pourquoi donc le comte Kalnoky a-t-il donné sa démission, et pourquoi l'empereur l'a-t-il finalement acceptée? C'est parce que, s'il a été assez habile pour éviter les conflits avec les puissances étrangères, il n'y a pas réussi au même degré avec la Hongrie et son gouvernement. Nous ne reviendrons pas sur les incidens soulevés par le

voyage du nonce Agliardi dans le royaume transleithan. On a cru un moment que l'empereur, après avoir refusé à la fois la démission du comte Kalnoky et celle du baron Banffy, avait rétabli entre ses deux ministres des rapports tolérables : pourtant, disions-nous il y a quinze jours, il est heureux que la Leitha les sépare. Cela n'a pas suffi. On sentait bien que la paix restait boiteuse et mal assise : au fond, la guerre n'a pas été suspendue un seul jour. L'opinion publique, à Pest, avait atteint dès le premier jour un tel degré d'excitation, qu'il lui fallait absolument une victime expiatoire, ou le comte Kalnoky, ou le nonce Agliardi. Le premier aurait pu aisément se sauver en sacrifiant le second : il a préféré disparaître lui-même, afin de ne pas infliger un désagrément cruel au Vatican et de ne pas troubler, peut-être gravement, les rapports de l'Autriche avec lui. Les Hongrois ont eu le succès qui, dans les choses humaines, appartient si souvent aux plus violens; mais leur violence est toute politique, et ils savent parfaitement ce qu'ils font. Ils veulent terminer à tout prix l'œuvre de laïcisation qu'ils ont entamée. M. Banffy l'a déclaré en prenant la succession de M. Wekerle, et il reste obstinément fidèle au programme du parti libéral. Le gouvernement hongrois sent bien que certaines résistances s'opposent au plein accomplissement de ses projets : il a voulu les briser par un coup d'éclat, afin que tout le monde, sans exception, comprît qu'il ne s'arrêterait pas à mi-route. M[gr] Agliardi ne s'est évidemment pas rendu compte de cet état des esprits lorsqu'il est allé en Hongrie, et il a imprudemment attiré sur sa tête un orage qui ne demandait qu'à éclater. L'orage a été des plus violens. Est-il calmé? Cela dépendra des facilités que trouvera le gouvernement hongrois pour l'achèvement de sa tâche. Après une manifestation de volonté aussi énergique, M. Banffy et le parlement hongrois rencontreront sans doute moins d'obstacles que par le passé. Nous ne parlerons pas de la situation personnelle de M[gr] Agliardi : on devine facilement ce qu'elle est et ce qu'elle deviendra, mais au moins certaines formes ou certaines apparences auront été ménagées. Pour ce qui est du comte Kalnoky, il emportera dans sa retraite l'estime de l'Europe, et il laissera à son successeur des traditions et des exemples dont le comte Goluchowski a trop d'intelligence et de savoir-faire pour ne pas profiter.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

